

28000

88

PENSÉES
DE
SENEQUE.

A PARIS,

chez J. BARON, Imprimeur-Libraire,
Rue de la Harpe, la Grille des Mathurins.

M DCC LXXIII

2333

12

2333

P E N S É E S

D E

S E N E Q U E ,

R E C Œ U I L L I E S

*Par M. ANGLIVIEL DE LA BEAUMELLE ,
Professeur Royal en Langue & Belles-Lettres
Françoises dans l'Université de Copenhague ;*

Et traduites en François , pour servir à l'édu-
cation de la Jeunesse.



A P A R I S ,

Chez J. BARBOU , Imprimeur-Libraire , rue
& vis-à-vis la Grille des Mathurins.

M D C C L X V I I I .

PENSIÉES
DE
SÉNÉQUE
RECUEILLIES

Par M. ANTOINE DE LA BARRAQUE.
Traduit de l'original de Sénèque.
Et traduits en François, pour servir à l'éclair-
cissement de la sagesse.



A PARIS,
Chez J. BARBOU, Imprimeur-Libraire, rue
de vis-à-vis la Collé des Mathurins.

M DCC LXXII



A
M O N S I E U R
L'ABBÉ D'OLIVET,
D E
L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

M O N S I E U R,

TOUTE Epître Dédicatoire semble suspecte
d'adulation. Celle-ci ne sauroit l'être, fût elle
destinée à votre éloge. La République des Lettres,
que vous avez enrichie de plusieurs Ouvrages,
également recommandables par la solidité des pen-
sées & par les charmes de l'élocution, applaudiroit

à toutes les louanges que vous receviez , si je pouvois me flater d'en avoir votre aveu ; mais quel relief pourroit donner à la haute opinion qu'on a de vous , MONSIEUR , le suffrage d'un homme obscur , isolé , que le caprice de la fortune a confiné dans le Nord ?

Je vous dédie ce volume , parce qu'il vous appartient en quelque sorte , puisque les Pensées de Cicéron , m'ont fait naître l'idée de traduire les Pensées de Sénèque. D'ailleurs ne devois-je pas souhaiter de paroître sous les auspices d'un homme vertueux & savant , judicieux & spirituel , également versé dans la bonne Morale & dans la belle Littérature , indulgent , quoique connoisseur ? Voilà ce que je trouve en vous , MONSIEUR , & Sénèque lui-même , s'il revenoit au monde me pardonneroit de l'avoir si mal traduit , en reconnaissance de ce qu'il se voit sous la protection d'un Sage , qui réalise de nos jours la prétendue chimere des Stoiciens.

Je ne sais au-reste , si je me trompe ; mais il me paroît que c'est l'Auteur ancien le plus difficile à traduire. Il est d'une précision & d'une énergie dont nul autre n'approche. On saisit facilement sa pensée , mais il est mal-aisé de la bien rendre. Traduit-on littéralement ? On parle Latin en François ; on défigure les endroits les mieux touchés ; on enlaidit les beautés les plus vives , on laisse échaper toutes les graces du style , qui sont , pour ainsi dire , les nuances des idées. J'ai mieux aimé prendre quelques libertés ; j'ai cru qu'il me suffisoit de penser d'après

Séneque , sans me donner toujours la peine de m'exprimer comme lui.

Je suis cependant persuadé , que les beautés de Séneque étant des beautés mâles , fortes , touchantes , elles peuvent se passer des agréments du style. Il pense presque toujours noblement : c'est dommage que l'antiithèse énerve quelquefois ses pensées. Il a un autre défaut : c'est , comme vous l'avez dit , MONSIEUR , de tourner long-temps autour de la même idée : mais j'ai peine à en conclure avec vous , qu'il n'y ait pas une moisson aussi abondante à faire dans ses Œuvres , que dans celles de Cicéron. Au contraire , plus je lis Séneque , plus je me persuade qu'il est autant au-dessus de Cicéron , en fait de Morale , que cet Orateur est au-dessus de lui en tout le reste. La secte des Stoïciens connoissoit mieux les devoirs de l'Homme , que la secte des Académiciens à laquelle Cicéron s'étoit attaché. Les Ouvrages de Séneque doivent se ressentir de cette supériorité de lumières.

Tout le monde ne conviendra pas de ce que j'avance ici. Quelques-uns accusent les Stoïciens de ne courir qu'après les vertus d'éclat , de n'être vertueux , que pour acquérir l'estime des hommes , & vivre dans l'Histoire. Cet orgueil suffiroit pour ternir les plus belles actions : mais on trouve dans leurs écrits des passages formels , qui démentent une pareille doctrine , qui conseillent de pratiquer la vertu , non avec ostentation , mais avec modestie & en secret , & de n'avoir point en vue l'estime des

hommes ; mais l'approbation de la conscience.

Rendons justice aux Philosophes du Portique , & convenons de bonne foi que le Stoïcisme est allé au plus haut point , auquel l'humanité puisse s'élever , quand elle n'est point guidée par le flambeau de la Révélation. Rien de plus glorieux pour des hommes qui étoient conduits par le seul instinct de la Nature , & soutenus par les seules lumières de la raison ; mais lumières obscurcies par les ténèbres du Paganisme , & presque anéanties par la force du préjugé.

Après avoir justifié la Morale de Sénèque , parlerai-je du mérite de ses Ecrits ? Bien des gens de Lettres ne les estiment que médiocrement. Quelques-uns attaquent sa Latinité , comme si les Modernes étoient en état de juger de la pureté du style d'un Auteur ancien ; comme si Sénèque ne pouvoit pas avoir conservé le bon goût du siècle d'Auguste ; comme s'il étoit constant , que les Romains parloient mal leur Langue sous Tibère , sous Caligula , sous Claude & sous Néron ; comme s'il n'étoit pas vraisemblable que notre Auteur , qui vécut longtemps à la Cour , étoit un de ceux qui parloient le mieux la Langue Latine. Et puis , supposé que le style de Sénèque soit vicieux , que nous importe , à nous , qui sommes incapables d'en connoître les défauts ?

Quintilien , dit-on , a prononcé contre Sénèque , & cela suffit. Mais que dit * Quintilien ? Que ,

* Lib. 10 , Inst. Orat.

DEDICATOIRE.

v

loin de le blâmer & de le haïr , comme on l'en accusoit , il souhaite que les Orateurs l'égalent , ou du moins en approchent ; que les jeunes gens s'attachoient plus à imiter ce qui leur plaisoit dans ses écrits , que ce qui devoit leur plaire ; qu'à la vérité , Sénèque étoit le pere d'un nouveau genre d'éloquence , trop chargé d'ornemens , mais que ses défauts étoient rachetés par quantité de grandes beautés ; qu'il joignoit à un génie aisé & abondant de grandes connoissances & de bonnes études ; qu'il a écrit des Ouvrages en tout genre , des Oraisons , des Poèmes , des Dialogues , des Lettres , des Livres de Philosophie , à la vérité peu exacts , (sans doute en ce qui concerne la Physique) mais admirables en ce qui regarde la Morale ; qu'on y découvre un ardent ennemi du vice qu'il combat avec autant de force , que de succès ; qu'on y trouve un grand nombre de belles sentences , des graces , de l'urbanité ; mais qu'il gâte souvent ses pensées par une maniere de s'exprimer , d'autant plus dangereuse , qu'elle est remplie de défauts agréables ; que ses Ouvrages contiennent beaucoup de choses dignes de louange & d'admiration , mais qu'il faut faire un choix , & qu'il seroit à souhaiter que Sénèque l'eût fait lui-même.

Tenons-nous-en , je le veux bien , au jugement de ce grand Rhéteur , qui veut qu'on fasse un choix. Je l'ai fait ce choix , & pour peu que l'on connoisse Sénèque , on sera persuadé , qu'il ne perd rien à être ainsi découffu. Sa Morale , rassemblée sous certains

chefs intéressants , ne peut que gagner à la régularité de cette méthode. Il a fait quelques Traités particuliers , mais en général ils sont si diffus , si pleins de choses inutiles , de questions frivoles & de redites ; ils sentent si fort son Déclamateur , qu'en vérité , c'est lui rendre service , que d'extraire ce qu'il y a mis de bon.

Je passe insensiblement les bornes d'une Lettre ; & il est temps que je finisse , en vous assurant du respect avec lequel je suis ,

MONSIEUR,

*A Copenhague
ce 4 Mars 1749.*

*Votre très - humble &
très-obéissant serviteur
A. D. L. B.*



V I E D E S E N E Q U E .

ON aime à connoître par leurs actions les grands Hommes, dont on lit les écrits. Tout intéresse de la part de ce qu'on admire. Les détails les plus circonstanciés plaisent, amusent, attachent. Il y a peut-être autant de plaisir à lire la vie d'un Savant, que celle d'un Capitaine. Ce qu'on cherche avec le plus d'empressement, c'est le particulier de la vie. Un Moraliste surtout pique la curiosité. On veut l'examiner de près. Comment s'est-il élevé à ces sentiments sublimes de sagesse ? Quelle éducation a-t-il reçue ? Sa conduite a-t-elle été d'accord avec ses principes ? Le Philosophe n'a-t-il pas été homme ? Autant de questions également intéressantes & naturelles.

Il est donc à propos de faire connoître l'Auteur ; dont j'ai traduit les pensées. Les Savants sont fort partagés sur son compte, & l'on peut dire avec raison : (1)

Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connu.

Quelques-uns l'ont censuré à toute outrance ;

(1) *Henriade, Ch. 1.*

mécontents de ses ouvrages & dès-là mécontents de sa conduite. D'autres l'ont excessivement loué, & l'ont regardé comme un modele achevé en fait de Philosophie & de bonnes mœurs. La plupart l'ont traité d'habile Ecrivain, qui ne se mettoit pas fort en peine de mettre ses actions à l'unisson de sa morale.

Je vais tâcher de le représenter tel qu'il étoit, tel qu'il a vécu. J'écrirai son Histoire, & je ne ferai ni son censeur, ni son panégyriste. Le Lecteur fera l'un ou l'autre, après qu'il aura été instruit des faits. Je les ai ramassés avec tout le soin possible. Je les rapporterai avec la même fidélité.

Séneque nâquit à Cordoue, ancienne Colonie Romaine, décorée sous Auguste du titre pompeux de (1) Colonie Patricienne, vraisemblablement, parce que riche & florissante, elle donnoit à Rome des Sénateurs. Cette Anecdote est prouvée par des Médailles d'Auguste. On peut placer cette naissance à l'an de Rome 752, deux ans avant celle de Jésus-Christ.

Séneque étoit de la famille *Annæus*, maison, vraisemblablement originaire d'Italie, & transplantée en Espagne. Les *Annæus* étoient depuis long-temps (2) Chevaliers Romains, mais ils avoient toujours vécu dans l'obscurité.

M. A. *Séneque*, son pere, connu sous le nom de *Séneque le Rhéteur* (3), quitta sa Province, & alla perfectionner à Rome ses talents pour l'Eloquence. Cette Capitale de l'Empire étoit

(1) Pline, *Liv. 3, Ch. 1.*

(2) Tacite. *Ann. L. 14.*

(3) Nous avons ses Déclamations, ou Discours académiques, tels que quelques écoliers les avoient recueillis.

le rendez-vous de tous les hommes d'un rare mérite , & le centre du savoir, de la Littérature , & des beaux-arts. Les Sciences y florissoient par les soins d'Auguste , qui étoit le protecteur des Lettres & le bienfaiteur comme le héros de ceux qui les cultivoient.

La famille de Seneque sortit d'Espagne peu de temps après , & partit pour Rome ; notre Auteur fut du voyage : sa mere Helvia eut à trembler pour la vie de ce cher enfant. Celle-ci avoit une belle-mere dont les tendres soins arracherent Seneque des portes de la mort. Nous nous attachons à ce qui nous a coûté le plus de regrets, à ce qui a intéressé vivement notre sensibilité : Helvia, soit par foiblesse , soit par amour-propre , soit à cause du mérite supérieur de notre Seneque , eut depuis, pour ce fils , une prédilection marquée. C'étoit son favori , sa consolation , ses délices.

Helvia étoit une dame douée d'excellentes qualités , d'un esprit agréable , d'un caractère charmant. Elle n'étoit pas de ces meres , qui n'aiment dans leurs enfants qu'elles-mêmes , qui les élèvent pour profiter de leur éducation , qui les poussent dans le monde , pour se prévaloir de leur crédit. Modeste & retenue , elle ne se conduisoit que par les principes de la sagesse. Uniquement occupée de l'éducation & des affaires de sa famille , elle faisoit son plaisir de son devoir. Sa moindre qualité étoit d'être belle , qualité qui tient lieu de mérite à la plupart des femmes qui le sont. Elle avoit un goût décidé pour la Philosophie ; mais son mari , qui vraisemblablement ne le savoit pas , vint à bout de l'en éloigner. En un mot Helvia étoit une de ces femmes dont le cœur , l'esprit & la figure

font également aimables , & auxquelles tout homme raisonnable dit de bon cœur :

Tecum vivere amem , tecum obeam libens.

Une dame qui voudroit posséder toutes les vertus de son sexe , sans en avoir les défauts , pourroit la prendre pour modele.

Helvia concourut avec son mari à l'éducation de sa famille. Heureux les enfants dont les peres sont les Précepteurs ! Notre Sénèque fit de rapides progrès sous les yeux de ses parents , & il surpassa de beaucoup ses deux freres. L'ainé , appelé Annceus Novatus , & ensuite Junius Gallion , parce qu'il fut adopté par un Orateur de ce nom , parvint aux dignités de l'Empire , & fut Proconsul en Achaïe. Les (1) Actes des Apôtres nous ont transmis un trait , qui prouve , qu'il entendoit parfaitement les devoirs de la Magistrature. Les Juifs amenerent devant lui S. Paul , & l'accuserent de prêcher une Doctrine contraire à leur Loi. L'Apôtre alloit ouvrir la bouche pour se justifier : mais Gallion , qui savoit que le Magistrat n'est établi , que pour décider & juger des affaires civiles , & que son autorité , loin de s'étendre sur les matieres de foi , ne s'étend sur la morale , qu'autant que la vertu ou le vice est avantageux ou nuisible au bien de l'Etat , Gallion , dis je , prit la parole , & dit aux Juifs : » S'il s'agissoit de quelque injustice , » si vous accusiez cet homme de quelque crime , » j'écouterois vos plaintes , *autant qu'il seroit raisonnable* : mais puisqu'il n'est question que de

(1) *Actes des Apôtres. Ch. XVIII. v. 12, 13, 14, 15, 16.*

» votre Loi, vous examinerez la chose vous-mêmes ; car je ne veux point être Juge de ces sortes de matieres ». On trouvera dans l'Histoire peu d'exemples d'une pareille modération.

Annoëus Méla, frere puîné de Sénèque, mena une vie privée, se distingua par ses bonnes qualités, partage ordinaire des gens sensés, qui se bornent à une honnête médiocrité, & fut pere du Poëte Lucain. L'esprit, &, qui plus est, la même forte d'esprit sembla être héréditaire dans cette famille. Qu'on me permette une digression sur le caractère des Sénèques, qui contribuerent tous à la décadence de l'éloquence Romaine, & à la corruption du goût.

Sénèque le pere porta les premiers coups. Son éloquence, à en juger par ce qui nous en reste, étoit plus agréable que forte, plus fleurie que persuasive. Ses discours sentoient le Rhéteur. Ce n'étoient par-tout qu'ornemens, que figures, que tours recherchés, qu'agréments, qu'antithèses.

Gallion son fils marcha sur ses traces. Son style n'étoit point nerveux. Il parloit moins pour persuader que pour plaire. Il se piquoit de bien arrondir ses périodes, de ne rien dire qu'avec élégance, de donner à ses expressions une douceur, qui énerroit la force des pensées, de se distinguer, comme Isocrate, par une aménité soutenue.

Notre Sénèque ne dégénéra point : il excella dans ce genre, & le perfectionna. Il joignit à l'esprit le jugement, au clinquant le solide, à l'ampoulé le sublime, à la délicatesse l'énergie, aux graces la justesse, à la douceur la vivacité, aux saillies de l'imagination la force du raisonnement, aux figures de mots les figures de pen-

fées , au bel esprit le savoir , à l'éloquence la Philosophie. Plein de beautés ravissantes & de défauts agréables , il ne reconnoît d'autres loix que son génie ; & il l'avoit le plus fin , le plus élevé , le plus vif que la Nature ait encore produit. Il a les trois grandes qualités de l'Orateur de Cicéron ; il instruit , il plaît , il touche. Mais il ne les a pas toutes au même degré. Son imagination l'emporte trop loin. Il est trop orné. Il a gâté l'éloquence d'une infinité d'Orateurs , qui l'ont voulu imiter , sans considérer , que Sénèque est un de ces Auteurs Originaux , qui sont inimitables.

Lucain puisa sans doute dans la source des préceptes de son grand-pere & de ses oncles cette Poésie mâle , quoique brillante ; majestueuse , quoiqu'enflée ; sensée , quoique hardie , qui le caractérise. Il osa être le rival de Virgile , sans être son imitateur. Il ne monta point au Parnasse sur les ailes de Pégase , mais sur celles de la raison. Il composa un Poème héroïque , sans recourir au merveilleux. Il en rendit le récit intéressant sans emprunter le secours de la Fable. Il tira tout de son imagination & de son sujet , & ne daigna imiter aucun Poète. Il en bannit les épisodes ennuyeux , qu'on regarde comme de vrais coups de Maître , mais qui , dans le fond , ralentissent l'action , la font perdre de vue , refroidissent le Lecteur , & fatiguent plus l'attention , qu'elles ne la suspendent & ne l'enchaînent. Il secoua le joug , & apprit aux Poètes , qu'on peut obtenir les suffrages de son siècle & ceux de la postérité , sans se donner la peine de se modeler servilement sur les anciens ; cet esprit de liberté , qui regne dans toute la Pharsale de Lucain étoit vraisemblablement le

fruit des leçons de notre Seneque , auquel il est temps de revenir.

Les talents merveilleux qu'il avoit pour l'Eloquence & la Poésie (car il se distinguoit dans ces deux genres) ne l'empêcherent pas de tourner ses études du côté de la Philosophie. Son pere fut alarmé de ce goût naissant. Il s'opposa de toutes ses forces au penchant de son fils. Ce fut avec un grand regret , & peut-être dans la crainte qu'il ne manquât sa fortune , qu'il le vit retourner à l'Art oratoire & dire adieu aux Muses pour s'élever aux sublimes spéculations de la Philosophie. Le Barreau étoit alors le chemin des honneurs & des emplois civils. Ordinairement un Philosophe vivoit & mouroit dans l'obscurité. Sa gloire ne s'étendoit guere au-delà du Portique ou du Lycée ; & la fureur de philosopher étoit tellement en vogue , qu'il étoit très-difficile de briller parmi un si grand nombre de Philosophes distingués.

Ces considérations n'arrêterent point Seneque. Il s'adonna tout entier à l'étude de la sagesse. Il étudia sous les plus célèbres Professeurs de Philosophie : il s'attacha particulièrement à Attalus , Stoïcien du premier ordre , à Sorion , qui mêloit du Pythagorisme au Stoïcisme , à Papyrius Fabien , & à Démétrius le Cynique. Les louanges qu'il leur donne dans plusieurs endroits de ses ouvrages , & les services qu'il leur rendit dans son élévation , prouvent & leur mérite & sa reconnaissance.

Content d'être au fait des disputes des différentes sectes , il retrancha de son plan d'étude toutes ces questions scholastiques , qui ne tendent qu'à repaître l'esprit d'une vaine curiosité. Les

spéculations frivoles n'étoient point de son goût ; comme il paroît par ses Lettres. Il vouloit des choses , & n'étoit pas homme à se contenter de mots. La Morale eut pour lui les attraites les plus séduisants. Il profita de toutes les lumières de sa raison , il en étudia tous les mouvements ; & par-là il fut perfectionner les qualités de son esprit & de son cœur. Il s'attacha plus à se rendre sage , qu'à philosopher.

Il préféra la secte des Stoïciens à toutes les autres , comme étant la plus sensée & la plus conforme à la gravité de ses mœurs. Il n'embrassa point en aveugle toutes leurs opinions ; il fut toujours penser indépendamment de l'autorité. Il rendit justice aux Epicuriens , & loin de déclamer contre Epicure , il le défendit ouvertement contre ceux de sa secte , qui se déchaînoient à tous propos contre lui. Pourquoi nos Philosophes , trop accoutumés à fronder tout sentiment qui n'est pas conforme au leur , n'imitent-ils pas plus souvent la modération de Sénèque , qui toujours acharné contre le vice , réfute toujours poliment les erreurs , & ne parle qu'avec éloge de ses adversaires ?

L'autorité paternelle le tira de ses méditations philosophiques. Il fit un voyage en Egypte avec un oncle maternel , qui en fut fait Gouverneur. Vraisemblablement , il voulut changer d'air pour remettre son tempérament valétudinaire ; mais son esprit y gagna plus que sa santé. Il y satisfait pleinement sa curiosité & son goût pour la Physique : point de pays plus propre à un Observateur de la Nature. Aussi Sénèque y fit-il mille découvertes , qu'il inséra depuis dans ses *Traités de Philosophie naturelle*. Mais il re-

vint à Rome aussi malade qu'il en étoit parti.

(1) Travaille d'un asthme violent & continuel, sujet aux hémorroïdes, fiévreux, éthique, en proie, comme il le dit lui-même, à toutes les infirmités du corps; il fut souvent sur le point de se délivrer des maux de la vie par une mort volontaire: dessein, qui ne lui fait pas, ce me semble, beaucoup d'honneur. Quoi qu'il en soit, le genre humain est redevable de la conservation de Seneque, à la tendresse qu'il avoit pour son pere. Ce bon vieillard, qui n'étoit pas dans les principes des Stoïciens, n'auroit pas trouvé de son goût une mort si tragique, qui lui auroit ravi ce qu'il avoit au monde de plus cher.

Seneque fut aussi bon pere, que bon fils. Il se maria jeune, & eut de sa premiere femme, dont je n'ai trouvé le nom nulle part, un aimable enfant nommé Marcus. Il l'éleva avec tout le soin possible; & qui pouvoit mieux l'élever? Il donnoit à cette éducation tout le temps qu'il pouvoit dérober aux affaires: car il s'étoit déjà rendu aux sollicitations de son pere, & il avoit embrassé le parti du Barreau. Il se distingua par ses plaidoyers sous Tibere & sous Caligula. Son éloquence plut à tout le monde. Le Public trouva, qu'il s'étoit frayé de nouvelles routes dans l'art de parler. Il fut bientôt l'Orateur à la mode. Il donna le ton à son siecle. Ses Oraisons ne sont point parvenues jusqu'à nous. Les Anciens en faisoient beaucoup de cas; & elles lui acquirent le titre passager, mais brillant, de Prince de l'Eloquence, que Pline (2) lui donne d'après

(1) *Epist.* 54.

(2) Pline, *Lib.* 14, *C.* 4.

ses Contemporains. Les jeunes gens , qui s'adonnaient à l'étude , faisoient leurs délices de ses Pièces , dont ils rendoient aussi mal les beautés , qu'ils copioient fidèlement les défauts. Voilà ce qui mettoit Quintilien de mauvaise humeur. Ce Rhéteur avoit un goût excellent , quoique ses écrits se ressentent de celui de son temps. Il ne pouvoit souffrir que la jeunesse préférât Sénèque aux grands modeles , à Cicéron , à Démosthène , &c. (1).

Caligula qui se piquoit d'éloquence , ne put supporter la gloire que Sénèque s'acqueroit dans le Barreau. (2) Il disoit , que ses Plaidoyers étoient de pures compositions de College , & du sable sans chaux. Il est vrai que les Oraisons de Sénèque étoient fort travaillées , ou paroissoient l'être , que c'étoient , pour ainsi dire , des discours d'apparat ; que , prodigue de fleurs , il en répandoit par-tout , & ne se mettoit pas en peine de lier ses pensées , de les arranger , de chercher des transitions fines : mais ces taches ne justifient point le jugement de Caligula. Cet Empereur étoit si extravagant , que sa décision ne nuisit point à la réputation de Sénèque. Le Public ne se régla point sur un homme , qui avoit juré (3) de détruire tous les exemplaires d'Homere , de Virgile , & de Tite-Live.

Sénèque avoit dans la personne de son Maître un rival bien redoutable. Il ne fut pas assez bon Courtisan , pour essayer de lui plaire aux dépens de sa gloire. Loin de se négliger , il fit de nouveaux efforts , & de quels succès ces efforts ne

(1) *Inst. Orat. Lib. 10.*

(2) *Sueton. C. 53.*

(3) *Sueton. C. 34.*

furent-ils pas suivis, dans un âge où son esprit avoit toute sa vigueur ?

Un jour qu'il plaidoit devant le Sénat avec autant d'applaudissement que d'éloquence, l'envie de Caligula se réveilla ; on le vit rougir & pâlir tour-à-tour. Il quitta l'Assemblée dans le dessein de sacrifier l'Orateur à sa barbare jalousie. Heureusement pour Sénèque, il étoit extrêmement pâle & défait ; ce fut ce qui lui sauva la vie. Une concubine de l'Empereur lui persuada de se reposer du soin de sa vengeance sur la phtisie, dont Sénèque étoit attaqué, & qu'il étoit inutile de hâter la mort d'un homme qui ne pouvoit vivre long-temps. Caligula se laissa fléchir, dans l'espérance d'être bientôt délivré d'un concurrent si odieux. Tant est vrai ce que notre Auteur dit quelque part, qu'il est bien des gens, dont la maladie a retardé la mort, & qui ont conservé la vie, parce qu'ils sembloient devoir bientôt la perdre !

Il se retira du Barreau, pour conjurer l'orage qui étoit près de fondre sur lui. Il en coûte toujours à un Sujet d'avoir un mérite plus éclatant que celui de son Prince. Sénèque voulut se mettre à l'abri de toute crainte. Il s'adonna de nouveau à la Philosophie, qu'il avoit quittée par obéissance, qu'il reprit par goût, & dont il fit ses délices jusqu'à la fin de sa vie.

Il en donna des Leçons publiques à Rome. Sa réputation, fondée sur un mérite réel, lui attira un grand auditoire, dont des Dames Romaines faisoient partie. Helvie (1) y assistoit avec plus de goût que n'en ont ordinairement les femmes, & plus de familiarité qu'une mere.

(1) *Sen. ad Helv. Consol. C. XV.*

Je ne fais , si je dois placer ici sa Questure : au moins est-il vraisemblable , qu'il entra dans cette charge sous Caligula : mais on ne fait précisément en quel temps. La sœur d'Helvie sollicita vivement pour lui. C'étoit une femme , qui se piquoit d'une austere vertu ; elle étoit si retirée , qu'elle ne paroïssoit presque jamais dans le grand monde , si Stoïcienne en un mot , qu'elle souffrit avec un courage héroïque toutes les persécutions de la fortune , mais en même temps si attachée à Séneque , qu'elle ne rougit point de sortir du caractère qu'elle avoit affiché , de se répandre dans le monde , de faire sa cour aux Grands , de devenir ambitieuse , d'employer tout son crédit , pour appuyer les prétentions de son neveu à la Questure. Nous ne savons point , s'il la brigua lui-même ; mais nous avons lieu de croire , qu'il laissa tout faire à sa tante & à son mérite. Il étoit naturellement porté à une vie privée. Ce penchant venoit de la passion décidée qu'il avoit pour les Lettres , qu'on ne peut bien cultiver dans le tourbillon du grand monde.

Je conjecture , qu'après être sorti de charge & rendu à lui-même , il composa son *Traité de la Colere* , qu'il dédia à Noyatus son frere aîné. Sur la fin du troisième livre , il déclame avec chaleur contre la cruauté de Caligula ; montre , dit-il , qui ne vit , qui ne veille , qui ne respire que pour le malheur de l'Empire Romain. Il ne publia son ouvrage qu'après la mort de cet Empereur. Le Public en fut si content , que dès-lors on le mit au nombre des grands Moralistes , comme on l'avoit déjà mis au nombre des grands Orateurs. Sa réputation fut fixée.

La premiere année du regne de Claude, Messa-

line accusa d'adultere Julie , fille de Germanicus : cette Princesse fut exilée. Sénèque , soupçonné d'être un de ses Amants , fut relégué dans l'Isle de Corse. Il est vraisemblable que l'accusation intentée contre lui , étoit fausse. Tacite l'insinue. Peut-être l'Impératrice se servit-elle de ce prétexte , pour se venger du mépris que Sénèque avoit montré pour elle , ou de quelques traits de raillerie. Ce qu'il y a de sûr , c'est qu'il n'étoit point enclin à la galanterie. Il ne pouvoit plaire à Julie , que par son mérite : & qu'un mérite tel que le sien , étoit peu propre à gagner le cœur d'une coquette ! La Princesse vivoit dans une Cour pleine de Seigneurs séduisans , voluptueux , entreprenans , oisifs. Quelle apparence , qu'elle se soit abaissée jusqu'à un homme nouveau , peu courtisan , peu fait aux intrigues d'un commerce d'amour , intéressé à ne donner aucune prise à l'envie sur sa conduite , jusqu'à un Philosophe , dont la figure (1) n'avoit rien d'agréable ! Il est vrai qu'une femme qui a renoncé à la vertu , est capable des caprices les plus singuliers & des travers les plus contradictoires ; mais aussi , que l'on convienne , que le caractère de Claude & de Messaline , qui déclarerent la guerre à la probité , est un préjugé en faveur de l'innocence de Sénèque.

Quoi qu'il en soit , il fut banni de Rome à l'âge d'environ quarante ans. Il perdit dans ce même temps un de ses enfans ; & pour surcroît de malheur , il apprit qu'Helvie , qui étoit alors en

(1) *Sénèque semble le dire dans l'Ep. 45.* » Quòd libros
» meos petis , non magis ideo me disertum puto , quàm
» formosum , si meam imaginem peteres.

Espagne , étoit inconsolable de sa disgrâce. Il se hâta de la consoler ; & personne n'entendit jamais cet art comme lui. Il lui écrivit une Lettre , dans laquelle il rassembla tout ce que la tendresse filiale , & le raisonnement philosophique ont de plus fort contre la douleur. Cette Piece est un chef-d'œuvre , au gré des Connoisseurs. Elle est pleine de sentiments & de pensées , qui feront éternellement honneur à son cœur & à son esprit. Lipse assure que le style en est pur & châtié , les idées bien tournées , les preuves méthodiquement arrangées , le tout bien pensé. On voit du premier coup d'œil que cette Piece a été écrite à tête reposée. Ce qui en relève le prix , c'est que l'Auteur ne l'avoit point destinée à voir le jour : car il n'y parle que de ce qui peut consoler sa mere , & il n'est question ni de rappel ni d'innocence. Je ne puis m'empêcher d'en traduire ici quelques morceaux.

(1) » Au-lieu de vous affliger de ma perte ,
» ma chere mere , réjouissez-vous de la prof-
» périté de mes freres. Tant qu'elle durera ,
» vous n'aurez pas lieu de vous plaindre de la
» fortune. Leurs différentes vertus vous doivent
» combler de joie. L'un est parvenu aux hon-
» neurs par son habileté ; l'autre les a méprisés
» par un principe de sagesse. Réjouissez-vous des
» dignités éminentes du premier , du loisir phi-
» losophique du second , de l'amitié de l'un
» & de l'autre. Je connois toute leur tendresse
» pour vous. L'un n'aime la grandeur à laquelle
» il est élevé , qu'autant qu'elle sert à votre gloire.
» L'autre a préféré la tranquillité d'une vie pri-

(1) *Consol. ad Helv. C. XVI.*

» vée , pour être plus à vous. La fortune a placé
» heureusement vos enfans pour être votre appui
» & votre consolation. Le premier est votre sou-
» tien par la splendeur de son rang. Vous jouissez
» de la vie retirée du second. Ils s'empresseront à
» l'envi de vous plaire. Leur cœur volera au-de-
» vant des desirs du vôtre. L'amour de mes frè-
» res vous dédommagera de mon absence , &
» j'ose vous promettre qu'il ne vous manquera
» que le nombre. Mon fils Marcus vous tiendra
» lieu de moi-même ; c'est un aimable enfant.
» Quelle tristesse peut tenir contre le plaisir de sa
» présence ? Quelle douleur , si vive & si nou-
» velle qu'elle soit , ne s'évanouit point par les
» charmes de ses caresses enfantines ? Quelles
» larmes ne tarissent pas à la vue de sa gaieté ?
» Quel front sourcilieux ses gentillesse ne déri-
» dent-elles point ? Qui peut ne pas s'amuser de
» ses innocentes espiégleries , & n'être point en-
» chanté de son ingénieux caquet ? O Dieu !
» Conservez-moi ce cher fils ! Qu'il survive à
» son pere ! Que toute la cruauté des destinées
» s'épuise sur moi ! Que j'essuie moi seul tous les
» traits qui doivent tomber sur sa mere & sur la
» mienne ! Je ne me plaindrai point , pourvu que
» je serve de victime pour toute ma famille.

» Je ne suis point malheureux , dit-il ailleurs ;
» & qui plus est , je ne saurois le devenir ; non
» que je prétende me donner pour sage ; car si
» je pouvois me flater de mériter ce titre , je
» me croirois le plus heureux de tous les mor-
» tels ; mais , je me suis livré à des amis sages ;
» & c'en est assez pour adoucir tous les maux.
» Leurs avis me servent de défense , & m'appren-
» nent à repousser tous les traits de la fortune. Je

» ne me suis jamais fié à cette aveugle Déesse ;
 » quoiqu'elle m'ait traité en ami , & qu'elle m'ait
 » comblé de ses faveurs. J'ai toujours méprisé
 » les richesses , la gloire , les honneurs dont elle
 » m'a fait présent. M'attristerois-je aujourd'hui de
 » ses persécutions ?

Il finit sa Lettre par ces belles paroles : » Voici
 » quelle est l'idée que vous devez avoir de moi.
 » Je suis tout aussi gai , tout aussi content , que
 » si j'étois à Rome. Peut-on ne pas l'être , quand
 » l'esprit , exempt de toute idée étrangère , ne
 » s'occupe que de lui-même ? Je m'amuse tantôt
 » à des ouvrages d'esprit ; tantôt , avide du vrai ,
 » je médite sur la nature de l'homme & celle de
 » l'Univers. Je prends l'essor vers les objets
 » divins : je jouis de ce spectacle délicieux. Mon
 » esprit ne perd point de vue son immortalité ; &
 » je le nourris de tout ce que la Nature a de plus
 » curieux & de plus intéressant ». L'Auteur de la
 Tragédie d'Octavie met (1) ces vers dans la bou-
 che de Sénèque :

Dans une Isle barbare , éloigné de l'envie ,
 Je jouissois en paix des douceurs de la vie.
 Mon esprit délivré des chaînes des Césars
 S'occupoit de lui-même , & cultivoit les Arts,
 Quel plaisir d'admirer la belle Architecture
 Du chef-d'œuvre de la Nature ,
 Les globes lumineux , les prodiges divers ,
 La régularité , l'ordre de l'Univers !

La constance dans l'adversité est la pierre de

(1) *Meliùs latebam procul ab invidiæ malis
 Remotus , inter Corsici rupes maris :
 Ubi liber animus , & sui juris , mihi
 Semper vacabat , studia recolenti mea.*

touche d'un grand cœur. Séneque supporta d'abord les maux de l'exil avec plus de fermeté que Cicéron & Ovide : mais sa patience ne se soutint point. Ennuyé d'un bannissement dont il ne voyoit pas la fin, las d'habiter un pays sauvage, & d'être éloigné de sa Patrie & de sa Famille, chagrin peut-être de la mort de sa femme, il perdit courage. Son stoïcisme l'abandonna : il songea aux moyens de revoir ses Dieux Pénates ; & les moyens qu'il mit en œuvre ne lui font pas honneur.

Il eut recours à je ne fais quel affranchi de Claude, nommé Polybe, & lui écrivit sur la mort de son frere une Lettre de consolation, dans laquelle il le comble d'éloges, & lui demande sa protection auprès de l'Empereur.

On méconnoît Séneque dans cette Piece ; ce ne sont que pensées déçousues, que lieux communs, que sentiments lâches & bas, que flateries outrées. Quelques Savants ont prétendu, mais sans aucune raison, qu'elle n'étoit pas de lui. Il y traite Claude de Divinité de la Terre : il fait les vœux les plus ardents pour ce Pere de la Patrie : il le remercie de la Sentence injuste portée contre lui : il exalte ses victoires, sa valeur, sa prudence : il loue sa clémence, & prie les Dieux immortels de conserver les jours de ce Dieu.

Ce fut dans la même vue, qu'il composa *Médée*, lorsque Claude porta la guerre dans la Grande Bretagne. Cette Tragédie est marquée au coin

O quàm juvabat (quo nihil majus parens
Natura genuit, operis immensi artifex)
Cœlum intueri, Solis & currus sacros !

de l'adulation (1) la plus basse. Comment un si grand homme donna-t-il dans un pareil travers ? La foiblesse de l'humanité ne l'excuse point. On doit être toujours semblable à soi-même. Ce sont des principes stériles , que ceux qui ne nous mettent point au-dessus des atteintes de la fortune.

Je ne fais quel effet produisit la Lettre à Polybe : mais il y a apparence , que les gens sensés qui la virent , rabattirent beaucoup de l'estime qu'ils avoient pour Sénèque. Ce qu'il y a de certain , c'est que si Polybe intercèda pour lui , il ne réussit point : notre Philosophe languit huit ans dans l'Isle de Corse , où , vraisemblablement , il seroit mort , si Agrippine , qui avoit su s'élever au Trône , n'eût obtenu son retour.

Elle l'éleva à la Préture l'an de Rome 802 ; & lui confia l'éducation de son fils Domitius , & cela , par politique : car , nouvellement parvenue à l'Empire contre toutes sortes de Loix , elle avoit intérêt de ménager le Peuple Romain. Elle crut gagner infailliblement son affection , en favorisant un homme , (2) aussi estimé que l'étoit Sénèque. Ce qui prouve , pour le dire en passant , que son mérite étoit si bien connu , & sa réputa-

(1) *Parcite, o Divi, veniam precamur,
Vivat ut tutus qui mare subegit;
Jam satis Divi mare vindicastis:
Parcite Divo.*

(2) *Tacite est mon garant.* » Agrippina , ne malis tantum facinoribus notesceret , veniam exilii pro Annæo Senecâ , simul Præturam impetrat , lætæ in publicum rata ob claritudinem studiorum ejus , utque Domitii pueritia tali magistro adolesceret , & consiliis ejusdem ad spem dominationis uteretur. *Lib. XII.*

tion si bien établie, que huit années d'exil n'avoient pu l'effacer de l'esprit du Public.

Nous ne savons point l'Histoire de sa Préture; mais nous pouvons presumer avec quelque fondement, qu'il s'y conduisit en Magistrat éclairé, integre & prudent.

La vie qu'il mena à la Cour, mérite d'être examinée. La Cour est l'écoëuil de la vertu la plus pure. Seneque y fut extrêmement puissant: mais loin d'abuser de son autorité, il ne s'en servit que pour obliger ceux qui avoient besoin de sa protection. Il y déploya toute son inclination bienfaisante. Si l'on veut s'en former une idée, qu'on lise son Traité sur les Bienfaits, où il découvre ses sentiments à son ami Libéralis.

Il ne fut point ébloui du plus beau Trône du monde, dont il approchoit de si près le Maître (1). Pline nous apprend, qu'il ne fut point sujet à cette aveugle admiration qu'a le reste des hommes pour les grandeurs; c'est-à-dire, que le rang distingué qu'il tint à la Cour ne lui fit pas oublier ou perdre de vue les principes de sagesse, dont il faisoit profession, & qu'il nous a laissés dans ses Ecrits.

Dès que Seneque fut élevé à l'emploi de Gouverneur du fils de l'Impératrice, il commença

(1) Novissimè Annæo Senecâ Principe tum eruditionis ac potentia, quæ postremò nimia ruit super ipsum, minime utique miratore inanium. *Plin. C. 4, Lib. 14.*

Ce témoignage suffit, ce semble, pour justifier Seneque des accusations dont l'a chargées Dion, écrivain rempli d'anecdotes, & par conséquent suspect. N'a-t-il pas osé accuser Cicéron de commerce incestueux avec Tullia? N'a-t-il pas dit qu'après avoir répudié Publilia, il vouloit épouser la vieille Cærelia?

par étudier le caractère de son élève. Il reconnut bientôt, qu'il avoit le cœur mauvais, & que le germe de scélératesse qui étoit en lui, n'attendoit qu'une haute puissance pour se développer. Après avoir long-temps tâché de l'étouffer, il comprit qu'on ne peut entreprendre avec succès de changer la Nature. Il se contenta de la corriger, de la modérer, de l'adoucir.

Il fut admirablement bien secondé dans ce plan par Burrhus son collègue. Agrippine (2), quelque vicieuse qu'elle fût, ne voulut point avoir un fils, qui lui ressemblât. Telle est la beauté de la vertu, qu'elle plaît à ceux-mêmes qui la persécutent. Elle confia Néron aux deux plus honnêtes hommes de l'Empire; & en rendant cet hommage public au mérite, elle fit un choix digne de la plus sage Princesse. Tant il est vrai, que nous nous trompons rarement sur nos véritables intérêts, & qu'il nous est comme naturel d'attendre de la vertu notre bonheur & celui de la société!

Burrhus & Sénèque remplissoient conjointement le poste le plus important de l'Empire: ils étoient également Gouverneurs d'un Prince qui y étoit destiné. L'un & l'autre avoit son mérite distinctif & son emploi particulier. Leur pouvoir étoit égal, leur intelligence parfaite: mais chacun avoit son département.

(2) *Voici comment Tacite peint cette Princesse: » Agrippina, æqui impatiens, dominandi avida, virilibus curis feminarum vitia exsuerat. Lib. 7.*

» Cuncta Agrippinæ obediebant, non per lasciviam, ut Messalinæ, rebus Romanis illudenti: quasi virile servitium: palam severitas ac sæpius superbia: cupido auris immensa. Nihil domi impudicum, nisi dominationi expectaret. *Lib. XII, Cap. 7.*

(1) Burrhus, Officier qui avoit blanchi dans les travaux de Mars, enseignoit à Néron le métier de la guerre. Seneque le formoit dans l'art de parler, dans la Littérature, dans la science de l'Histoire, & dans la connoissance des Loix. Burrhus lui inspiroit l'amour de la sagesse; Seneque lui en dévoiloit les principes & les devoirs. L'un avoit une Morale austere, assortie à la sévérité de ses mœurs. L'autre adoucissoit prudemment la sécheresse de ses Leçons par la douceur de son naturel. L'aménité de ses discours applanissoit toutes les routes à son élève, & semoit de fleurs tous les chemins par où il le faisoit passer. Le premier s'y prenoit en militaire Stoïcien, le second en homme adroit, se pliant avec habileté au génie de Néron, mais sans se départir dans le fond de l'inflexibilité des principes stoïques. L'un & l'autre s'attachoient à former son cœur; mais Seneque, vraisemblablement plus éclairé, cultivoit aussi son esprit.

Ils ne réussirent ni l'un ni l'autre. Néron est d'autant plus détestable, qu'il ne profita point des leçons des deux plus habiles Gouverneurs, qui aient jamais élevé un Prince païen.

Je conjecture que Britannicus, Prince de grande espérance, sacrifié ensuite à la cruelle jalousie de Néron, fut élevé par Seneque. Il est vraisemblable, qu'Agrippine accoutuma de bonne heure le fils de Claude à voir un rival, qui devoit être son maître.

(1) Burrhus & Seneca rectores Imperatoriæ juventutis, & pari in societate potentiæ concordēs diversâ arte ex æquo pollebant. Burrhus militaribus curis & severitate morum: Seneca præceptis eloquentiæ & comitate honestâ. *Tacit. Annal. Lib. XIII, Cap. 2.*

Quoi qu'il en soit, elle récompensa en Impératrice les soins de notre Philosophe. C'étoient, tous les jours, de nouveaux bienfaits. Sénèque étoit déjà fort riche; mais, à la Cour, il amassa des trésors immenses. Son opulence lui fit des amis, & lui fit encore plus d'envieux.

Il épousa en secondes noces Pompeia Paulina; fille de haute qualité, dont la beauté, parée des premiers trésors de la jeunesse, des graces d'un esprit cultivé, des avantages d'une grosse dot, la lui rendit extrêmement chère. (1) Ses ennemis glosèrent beaucoup sur la disparité de ce mariage: mais leurs piquantes railleries firent moins d'impression sur son esprit, que les charmes de Pauline n'en firent sur son cœur. Cette Dame s'attacha à son mari, qui de son côté se piqua de la plus vive délicatesse de sentiments. Il fut plus heureux que Cicéron, qui, après avoir répudié Téntia âgée de 50 ans, pour épouser Publilia, femme jeune, belle & riche, s'en dégoûta sitôt, qu'il fut obligé de la répudier aussi. Voici un morceau qui fera connoître au Lecteur l'amour du vieux Sénèque pour sa femme:

» Ma chère Pauline, dit-il, me rend ma santé
» précieuse: persuadé que la sympathie la rend
» malade, quand je le suis, je commence par
» avoir soin de moi-même, pour avoir soin d'elle;
» & quoiqu'une longue habitude m'ait rendu in-
» sensible à bien des maux, je me départis en sa
» faveur du privilege de l'âge. J'aime à me dire,
» qu'il y a en moi, tout vieux que je suis, une
» jeune personne que je soigne en me soignant.
» Si je ne puis obtenir d'elle, qu'elle m'aime plus

(1) C'est Dion qui le dit.

» courageusement , je ne puis du-moins lui refu-
 » ser d'avoir plus d'indulgence pour moi-même.
 » Pourquoi résister à cette honnête passion ? C'est
 » une foiblesse , que de ne savoir pas vivre par
 » tendresse pour une femme ou pour un ami.
 » Nous devons conserver des jours que nous
 » savons être utiles , nécessaires , agréables à ce
 » qui nous est cher. Ce généreux effort a toujours
 » sa récompense. Quoi de plus agréable , que
 » d'être si chéri d'une femme , qu'on s'en chérisse
 » plus soi-même ? Ma Pauline peut donc m'im-
 » puter non-seulement ses craintes , mais encore
 » les miennes.

Sénèque écrivit un Livre sur le Mariage , peut-
 être après avoir épousé Pauline. Nous n'avons
 point cet ouvrage , dont on ne sauroit trop re-
 gretter la perte. Personne n'étoit plus capable
 que lui de traiter cette matiere délicate. S. Jérô-
 me nous en a conservé quelques fragments en
 forme de citation dans son premier Livre contre
 Jovinien.

L'an 54 de J. C. Claude fut empoisonné par
 Agrippine , qui le défia du meilleur cœur du
 monde. Sénèque , soit pour faire sa cour , soit
 pour satisfaire son ressentiment , lâcha une (1)
 satire extrêmement bien tournée. Il insinue dans
 le titre , que Claude , loin d'avoir été changé
 en Dieu , avoit été changé en citrouille. Quoi-
 qu'il fût déjà avancé en âge , on y trouve une
 grande vivacité d'imagination , des traits hardis ,
 des plaisanteries marquées au bon coin. C'est une

(1) Elle est intitulée : Cæsaris Claudii *Αποκολοκύντωσης*,
Incucurbitatio , comme qui diroit : Métamorphose en ci-
 trouille. C'est une allusion au mot Grec : *απιθεωσις*.

Piece tout-à-fait curieuse , mais fort difficile à entendre , à cause de la quantité de fines allusions aux défauts , aux actions , & aux paroles de Claude.

La Cour joua fort sérieusement la Comédie. D'un côté Agrippine , inconsolable de la mort de l'Empereur , accabloit des plus tendres caresses Britannicus ; de l'autre côté Afranius Burrhus , ce Stoïcien rigide , étoit le ministre des volontés d'une femme ambitieuse , impudique & cruelle , & se servoit de l'autorité de Capitaine des Gardes Prétoriennes qu'il avoit reçue de Claude pour priver son fils de l'Empire , & l'assujétir à Néron. Celui-ci voulut y avoir un rôle : il assiste en grand deuil aux obseques d'un homme ; qu'il n'aimoit ni n'estimoit , & qu'il place au rang des Divinités. Il ne veut pas qu'on lise son testament ; & il veut prononcer son oraison funebre. Ce Panégyrique , il ne peut le composer (2) lui-même. Il a recours à l'éloquence de son Précepteur. Sénèque , jusqu'ici spectateur , paroît sur la scene. Il fait une harangue , dans laquelle il épuise toute sa Rhétorique , pour louer un Empereur qu'il haïssoit , qu'il méprisoit souverainement , & qu'il avoit satirisé. Néron (1) récite cette harangue. Ce ne sont que traits d'esprit , figures brillantes , beautés continuelles. Elle n'est pas de lui , dit-on : il parle de la naissance illustre & de la gloire des Ancêtres de Claude , on l'écoute : il s'étend sur son amour pour les Lettres ; on le lui passe : il le loue de sa sagesse & de

(2) Nero primus Imperatorum infacundus fuit. Tacite ; Liv. 13, C. 3.

(1) Tacite , Liv. XIII.

la prudence; l'Auditoire éte de rire, & con-
sent bien qu'on en fasse un grande Divinité,
mais non, qu'on dise qu'il a é un grand Prince.
Voilà le dénouement de la Piec.

Néron affermi sur le trône, sa réputation de sang, se montra d'abord digne élève de Burrhus. De ses Gouverneurs, le Sénèque Ministres ; & Xiphilin dit expressément en fit les deux plus prudents & plus puissants Seigneurs de la Cour.

Burrhus étoit Préfet de la Ville , employé important , qui le rendoit maître de toute l'Italie. Sénèque étoit chargé des affaires du Cabinet. Il composoit les discours que l'Empereur prononçoit au Sénat, il dressoit les Edits, il mitoit les Lettres Circulaires ; il choisissoit les Gouverneurs de Province (1), témoin Othon son gendre, qu'il fit Préteur de Portugal, & qui devint ensuite Empereur. Il s'opposoit aux desseins pernicieux de divers Affranchis , & aux fourdes menées de l'Impératrice-Mère.

Il adressa à Néron, dès le commencement de son règne, un Traité sur la (2) Clémence, divisé en deux Livres. Il avoit combien son maître étoit enclin à la cruauté, & il se hâta de lui donner un préservatif contre la facilité qu'il trouveroit à satisfaire ce penchant. Il y joignit, & voulut, pour ainsi dire, le tromper lui-même, & lui persuader qu'il étoit naturellement dur & clément. Qu'on lise cette Piece, on y trouve une noble

liberté, beaucoup d'adresse, des principes bien maniés, des sciences fortes, & un modele d'instruction pour un Prince.

Néron s'occupera bientôt de la vertu. Burrhus & Sénèque, qui le connoissoient à fond, opposeront une digue puissante à ce torrent impétueux qui allait tout inonder. Ils réunirent leurs efforts pour Agrippine, qui n'avoit élevé son fils sur le trône, que pour régner sous son nom. Ils ne perdirent point de vue le jeune Prince, ils le dirigeaient dans toutes ses démarches, ils écartèrent de sa personne les flatteurs, & l'occupèrent sans cesse, tantôt aux affaires de l'Etat, tantôt à des parties de plaisirs honnêtes. Leur concordance ne se démentit jamais : ils n'avoient d'émulation, que pour le bien de l'Empire ; union bien rare à la Cour, où l'on ne cherche qu'à primer, & à desservir ses rivaux, mais union, qui fait assésément l'éloge de la probité de l'un & de l'autre.

Toutes les occupations de Sénèque ne l'empêchoient pas de vaquer à l'étude de la Philosophie. Un Savant laborieux trouve par-tout son cabinet. Ce fut précisément dans le temps de son élévation, qu'il écrivit la plupart des Ouvrages qu'il nous a laissés. Il y en a beaucoup que nous n'avons plus, & entr'autres ses Dialogues, ses livres (1) d'histoire, son traité (2) sur la Superstition, (3) ses Livres de Conseils (4), & son cours de

(1) Lactance, 7, C. 15.

(2) Agustin le loue beaucoup, & en cite quelques endroits dans le sixieme Livre de la Cité de Dieu. Tertullien en parle dans son Apologétique.

(3) Lactance les cite quelquefois. Nous en avons encore quelques fragments.

(4) Lactance le cite dans le Ch. 2 du II Livre, & ailleurs.

Morale, auquel il travailla sur la fin de ses jours, & dont il parle dans les Lettres 106 & 109.

Il entretint une correspondance réglée avec Lucilius son ami particulier, qui fut Gouverneur de Sicile, & qui avoit toutes les qualités nécessaires pour profiter des leçons de Seneque (1).

» Je me réjouis certainement, que dis-je ? il me
 » semble que je rajeunis, quand j'apprends que
 » par vos actions & par vos écrits, vous vous
 » élevez, non au-dessus de la troupe des Philo-
 » sophes que vous aviez déjà devancés, mais au-
 » dessus de vous-même. Si un arbre, qui porte de
 » bons fruits, réjouit le Laboureur qui l'a planté ;
 » si un Berger prend plaisir à voir les agneaux de
 » son troupeau ; si une Nourrice ne peut voir
 » son nourisson, sans se dire, que c'est par elle
 » qu'il est parvenu à l'adolescence ; quelle joie
 » n'éprouvent pas ceux qui ont élevé l'esprit,
 » & qui sont témoins de ses progrès ? Plus vous
 » avancez, mon cher Lucilius, plus je m'assure
 » les droits que j'ai sur vous. Vous êtes mon ou-
 » vrage. Touché de votre bon naturel, je mis
 » la main à l'œuvre, je vous exhortai, je vous
 » encourageai, je ne vous accordai pas un mo-
 » ment de relâche : je vous animai de plus en
 » plus : c'est ce que je fais encore : nous nous
 » exhortons mutuellement à courir vers le but.

Nous avons un recueil de ses Lettres à cet Ami : elles font foi de sa bonne conduite à la Cour, dont il respira l'air sans se laisser infecter par la contagion de l'exemple : & elles prouvent en même temps son application au travail.
 (1) » Je ne suis pas désœuvré un seul moment,

(1) Epist. XXIV.

(2) Epist. VIII.

» dit-il; je donne à l'étude la plus grande partie
 » de la nuit. Je ne me livre point au sommeil,
 » j'y succombe malgré moi: & mes yeux fatigués
 » par les veilles, se ferment sur mon ouvrage.
 » Je n'ai pas seulement quitte le commerce des
 » hommes, je ne me mêle d'aucunes affaires,
 » pas même des miennes. Je travaille pour le
 » bien de la Postérité. C'est pour elle que j'écris,
 » c'est pour elle que je confie au papier des Pen-
 » sées morales, dont j'ai déjà fait l'épreuve sur
 » moi-même. Je montre aux autres la bonne
 » voie que j'ai connue trop tard, & que je n'ai
 » suivie, que quand j'ai été las d'errer.

Quelle obligation le genre humain n'a-t-il pas à ces grands Génies, qui dérobent à leurs plaisirs, à leurs affaires, à leur sommeil, à leur vie même, un temps qu'ils emploient généreusement à son instruction?

Séneque marquoit souvent le penchant qu'il avoit pour la retraite. Il avoit plusieurs maisons de campagne, où loin du bruit & des fâcheux, il goûtoit les douceurs de l'amitié & les plaisirs de la Philosophie. Celles que nous connoissons, s'appelloient Nomentanum, Albanum, & Baianum.

Comblé de biens par Néron, il étoit surpris, comme il le dit lui-même (1), de se voir si riche en argent & en fonds de terre, lui qui donnoit de si beaux préceptes de désintéressement. D'un autre côté, l'Empereur ne mettoit point de bornes à sa libéralité; il lui dit un jour (2): » Je rougis
 » de voir des Affranchis plus riches que vous,

(1) *Tacit. Lib. 14.*

(2) *Tacit. Lib. 4. Cap. 56.*

» & de ce que le plus cher de mes Courti-
 » sans n'est pas le plus comblé de mes bien-
 » faits.

Ses richesses étoient cependant immenses. Il avoit des maisons de plaifance magnifiques. Ses ennemis, ou, comme dit Tacite (1), ses calomniateurs s'éleverent hautement contre lui, & l'accuserent de grossir ses trésors par des voies iniques. » Est-ce en étudiant la Morale, est-ce en » feuilletant les livres des Philosophes, disoit » Suillius, qu'on amasse des millions en quatre » ans à la Cour ? Non, mais à la faveur d'un cer- » tain manège, dont use Sénèque, pour faire tom- » ber dans ses filets les successions de ceux qui » n'ont point d'enfants. Pourquoi s'attache-t-il si » fort à gagner le cœur des Citoyens ? C'est pour » être leur héritier. Ces maisons d'une magnifi- » cence Royale, ces jardins qui sont des chefs- » d'œuvre de l'art, sont des fruits de sa politique » intéressée. C'est de la même source, que lui » viennent ces sommes immenses, qui, prêtées » à gros intérêts, épuisent l'Italie & les Pro- » vinces.

L'accusation est grave, mais est-elle bien vraie ? D'un côté, il seroit assez singulier, que Suillius en imposât à ses concitoyens sur un fait, dont ils pouvoient aisément avoir connoissance ; & de l'autre, que Sénèque poussât l'impudence, jusqu'à déclamer sans cesse contre un vice dont il étoit atteint, & la folie, jusqu'à prétendre en imposer à Néron, auquel il dit formellement : » C'est » de vous que je tiens des richesses innombrables : » ce sont vos bienfaits, qui m'ont tiré de mon

(1) Tacit. Lib. 14.

» état de Philosophe , pour me mettre dans un
» état d'opulence ».

Ne pourroit-on point concilier tout cela ? Peut-être que quelque riche vieillard , ami de Séneque , testa en sa faveur. L'acceptation innocente d'un tel héritage le fit vraisemblablement soupçonner de l'avoir acquis , selon l'usage de ce temps-là , par des pratiques indignes d'un homme d'honneur. Quelques legs considérables peuvent avoir accrédité ces soupçons. En faut-il davantage , pour armer l'envie contre l'innocence ? Un ennemi est naturellement porté à mal interpréter les moindres circonstances , à taire les bons procédés , à grossir les objets. Il est probable que Suillius donna tête baissée dans ces excès.

Marc-Antoine fit à Cicéron un reproche à peu près semblable ; celui-ci le défia (1) de prouver qu'il eût hérité de ses amis au-delà d'un million. Un citoyen accrédité avoit ordinairement quelque part à la succession de ses clients.

Mais ce qui justifie Séneque , c'est la preuve que nous avons (2) , qu'il hérita de ses parents des biens très considérables , & qu'il étoit déjà riche , avant que de paroître à la Cour. Est-il surprenant , que le produit de son patrimoine , les revenus de ses emplois , les bienfaits d'Agrippine , les graces de l'Empereur , beaucoup d'ordre dans ses affaires , l'aient rendu sur la fin de sa vie un des plus riches particuliers de Rome ?

Mais peut-on amasser sans crime une tren-

(1) Voyez la deuxième Philippique.

(2) Tu filia-familias , dit-il à sa Mere , locupletibus filiis ultrò contulisti. Consol. ad Hely. C. XIV.

taine de millions ? car il paroît par Tacite & par Dion, que les biens de Seneque alloient à cette somme. Pourquoi non ? Rien n'est plus aisé à concevoir, si, à ce que j'ai dit, j'ajoute qu'il plaçoit son argent à intérêt. L'intérêt étoit de 12 pour 100, suivant les Loix (1) ; ce qui fait qu'il n'étoit pas usuraire. Ce fut par ce moyen, qui n'a rien en soi d'inique, qu'Atticus augmenta son patrimoine, avec cette différence, qu'Atticus (2) étoit une espece de Banquier, au-lieu que Seneque étoit vraisemblablement intéressé dans quelque Compagnie Maritime, commerce qui n'a rien de bas, ni qui soit au-dessous d'un Philosophe & d'un homme de qualité.

Il prêta aux Insulaires de la Grande Bretagne environ 250000 louis de notre monnoie. Dion, qui nous instruit de ce fait, nous assure qu'une des causes de leur révolte, fut la rigueur avec laquelle Seneque exigeoit le paiement de cette somme. Je doute de la vérité de cette dernière circonstance, parce que celui qui la rapporte, est un Ecrivain extrêmement sujet à caution : mais si ce fait est vrai, il prouve que la Grande-Bretagne a su profiter de tout temps de sa situation avantageuse au commerce, & qu'elle a toujours haï & secoué le joug de l'oppression. Il est assez rare, qu'une Nation soit si long-temps semblable à elle-même.

Avec trente millions, on peut, dira-t-on,

(1) Justinien ne le permit qu'à six pour cent aux Ecclesiastiques.

(2) Cornelius Nepos nie ce fait, quoiqu'il fût de notoriété publique, quand il écrivoit. Il y en a des preuves dans les Lettres de Cicéron à Atticus.

philosopher à son aise : Séneque pouvoit au milieu de ses trésors parler stoïquement de la pauvreté.

Sur la fin de son *Traité de la Vie heureuse*, il fait son apologie. Il avoue naturellement son luxe & son faste. Mais, ajoute-t-il, » je ne » me donne point pour un Sage, & peut-être » ne le serai-je jamais : content de me corriger » chaque jour de quelque défaut, de revenir de » quelque préjugé, je n'aspire point à une perfection au-dessus de mes forces. Loin d'être » parvenu à une santé parfaite, je cherche plutôt » des palliatifs, que des remèdes à mes maladies. » Dans mes *Traités de Morale*, je ne parle pas » de moi, mais de la vertu; en faisant le procès » au vice, je me le fais à moi-même. Mais je » continuerai jusqu'au dernier soupir à louer non » la vie que je mene, mais celle que je fais qu'on » doit mener. Je rendrai toujours mes hommages » à la vertu, & la suivrai de loin, si je ne puis » la suivre de près. On me reproche mes grands » biens; le Sage ne court pas à la vérité après les » richesses, mais il les préfère à la pauvreté; » il ne les reçoit pas dans son cœur, mais dans » sa maison; & il s'en sert pour ouvrir une plus » vaste carrière à sa vertu. Pourquoi la Philosophie seroit elle incompatible avec l'opulence? » Le Philosophe riche, au-lieu de rougir de ses » richesses, pourra s'en glorifier, si aucun homme n'en peut revendiquer la moindre partie.

Il laissoit sans doute à ses envieux le soin de faire l'application de cette maxime en sa faveur. Ce morceau est fort long, & mérite d'être lu en entier dans l'original.

Si Séneque eût été moins modeste, il eût pu

trionpher aisément de la malignité de ses accusateurs, montrer des citoyens, qui vivoient de ses bienfaits; des jeunes gens studieux, dont il secondoit les talents & de sa bourse & de ses lumieres; des Philosophes, qui trouvoient en lui un ami fidele; des Savants dont il étoit & le rival & le Mécene. Mais la bienfaisance publiée cesseroit d'être vertueuse. Il aimait mieux se défendre foiblement, mais avec modestie par des généralités, que de tomber dans un égoïsme aussi (1) permis alors, qu'il seroit ridicule à présent.

Un homme riche & sage doit être bien embarrassé: s'il vit sans faste, il passe pour avare; s'il donne dans le luxe, sa probité est attaquée: c'étoit-là précisément le cas de Seneque. Quoiqu'extrêmement (2) frugal, il avoit toujours pour ses amis une table délicate & abondante; quoiqu'ennemi de l'éclat, il avoit un train nombreux & magnifique, & faisoit brillante figure. Pouvoit-il se conduire plus sagement? Sa frugalité devoit-elle le rendre misanthrope? sa modération, avare? sa vertu, inutile à la société? Un riche Particulier ne peut guere rendre un plus grand service au Public, que de dépenser ses revenus. Ses profusions enrichissent le Marchand, font vivre l'Artisan, & circuler les especes.

Les Anciens, au reste, ne doutoient point de sa probité. Tertullien l'appelle notre Seneque: quelques vieux Conciles appuient de son auto-

(1) L'exemple de Cicéron & de bien d'autres Anciens, prouve qu'on n'avoit pas alors cette délicate modestie, dont on se pique aujourd'hui.

(2) *Epist.* 108.

rité leurs Canons. S. Jérôme parle de la pureté de sa vie : & Juvénal donne à entendre que la satire ne pouvoit l'attaquer (1). » Si les suffrages du Peuple étoient libres , dit-il , qui hésiteroit de préférer Sénèque à Néron ?

Ses Contemporains avoient une très-haute opinion de sa vertu. Les vœux des Romains l'élevoient unanimement à l'Empire. Un grand nombre de personnes distinguées délibérèrent ouvertement (2) , si l'on ne lui confieroit pas les rênes de l'Etat , comme au Citoyen le plus attaché au bien de l'Empire , le plus expérimenté dans les affaires , le plus cher au Peuple , & le plus vertueux. Si la conjuration n'avoit pas avorté , ce choix auroit eu sans doute lieu. Que l'Empire Romain auroit été heureux sous un tel Prince ! On a dit , que le plus agréable spectacle , dont pût jouir Dieu , étoit de voir le Sage aux prises avec la mauvaise fortune. On peut dire avec vérité , qu'il n'en est point de plus beau pour le Sage , que de voir un Philosophe vertueux commander au genre humain (3).

On se nuit par un mérite trop éclatant. Néron prit ombrage de celui de Sénèque. Il eut vent , sans doute , du dessein qu'on avoit eu de le mettre à sa place. Il en coûte presque toujours à un Sujet , d'avoir été , même sans son aveu , en concurrence avec son Prince. La jalousie s'empara

(1) Libera si dentur populo suffragia , quis tam Perditus , ut dubitet Senecam præferre Neroni ?

(2) Apertè agitatū , ut traderetur imperium Senecæ , quasi infonti claritudine virtutum ad summum fastigium delecto.

(3) Voyez une Dissertation de M. Volff , intitulée : *Le Roi Philosophe*.

de Néron. Il tâcha de se défaire d'un rival redoutable & d'un Mentor incommode. Car Sénèque toujours plein d'une noble hardiesse, censuroit librement les actions de l'Empereur.

Poppée devint son ennemie déclarée, parce qu'il blâmoit Néron des débauches infâmes, où il se plongeoit avec elle. C'étoit (1) une femme, à laquelle il ne manquoit pour être parfaite, qu'un cœur vertueux. Belle, riche, de naissance illustre, elle étoit polie, engageante, & avoit un esprit amusant. Elle avoit pour maxime, qu'on doit se borner aux dehors de la vertu. Extrêmement modeste en public, elle étoit lubrique en particulier. Fine coquette, elle savoit l'art d'enflammer les désirs, & pour les satisfaire, elle sacrifioit décence, pudeur, mari & amants.

Sénèque n'oublia rien pour enlever Néron à une femme si dangereuse. Il ne se plia jamais aux vices de son Maître (2). J'aimerois mieux, lui disoit-il, vous offenser par la vérité, que vous plaire par la flatterie.

Plutarque (1) nous a conservé un petit trait que je rapporterai ici, non qu'il soit fort intéressant, mais parce que tout ce qui nous reste des grands hommes est précieux. Néron ayant fait construire une tente octogone, d'un prix & d'une richesse extraordinaires, tous les Courtisans s'empressèrent à louer la magnificence &

(1) *Tacit. Lib. XIII. C. 45.*

(2) *Malerim veris offendere, quàm placere adulando.*
II. de Clem.

Non sibi promptum in adulationes ingenium; idque nulli magis gnarum quàm Neroni, qui sæpius libertatem Senecæ quàm servitium expertus esset. *Tacit.*

(3) *In libro, de non irascendo.*

le bon goût du Prince. Mais Sénèque : » Seigneur, lui dit-il, une telle dépense montre » moins votre richesse que votre pauvreté : car si » vous perdez cette tente, vous ne pouvez en » avoir une pareille ». L'Empereur ne prit point en mauvaise part cette remontrance, & ne s'emporta point contre les vents & les flots, quand sa tente périt dans un naufrage.

Sénèque étoit trop ferme & en même-temps trop adroit, pour perdre l'ascendant qu'il avoit su prendre sur l'esprit de Néron ; & Néron, trop foible pour secouer ouvertement le joug de Sénèque, étoit trop méchant pour se résoudre à le porter long-temps avec patience. Il commença donc à prêter l'oreille aux malignes insinuations des ennemis de son Gouverneur. Il crut l'obliger par-là à une retraite honorable de la Cour.

Mais Sénèque ne lui donna point cette satisfaction. Il voulut en venir à une rupture ouverte (1) : il lui offrit tous les biens qu'il avoit reçus de sa libéralité, & se borna à une pension modique. Néron, tout Néron qu'il étoit, ne voulut point accéder à cette proposition. Il en fut alarmé : il dissipa les soupçons de Sénèque, il lui promit la continuation de son amitié, & lui jura qu'il périroit plutôt, que de lui nuire en aucune manière.

Sénèque, qui connoissoit parfaitement la carte d'un cœur qu'il avoit élevé, ne fut point la dupe de ses protestations. Il démêla ses desseins à travers sa feinte cordialité (2). Il change sa manière

(1) *Suet. in Vit. Neronis.*

(2) *Instituta prioris potentiae commutat, prohibet coetus salutantium, vitat comitantes, rarus per urbem, quasi valetudine infensâ, aut sapientiae studiis domi attinetur. Tacit.*

de vivre : plus de faste , plus de citoyens qui lui fassent la cour. Il paroît rarement en public , sous prétexte , tantôt qu'il est malade , tantôt qu'il étudie.

Sa prudence ne lui fut pas inutile ; car Néron gagna (1) un de ses Affranchis , nommé Cléonicus , pour l'empoisonner. Mais ce moyen ne lui réussit pas , soit que Cléonicus eût tout découvert à Seneque , soit que l'excessive frugalité de celui-ci , qui ne vivoit que de fruits & de l'eau de riviere , vînt de la crainte qu'il avoit du poison.

L'Empereur voyant que dans sa premiere tentative il avoit échoué , prit une voie plus sûre. Les crimes ne lui coûtoient rien. Il jugea à propos de le traiter (2) comme criminel de Lese-Majesté , & de l'envelopper dans la conjuration de Pison.

Il lui fit son procès dans son Conseil Privé : & qui composoit ce Conseil ? C'étoit Néron , Poppée , & Tigellinus. Le premier avoit immolé Britannicus & Agrippine à sa cruauté , la deuxième étoit la Maitresse du plus infâme de tous les hommes : le troisieme étoit le ministre de ses plaisirs. Leurs voix se réunirent à se défaire

(1) Tradidère quidam venenum Senecæ per libertum ipsius Cleonicum , paratum jussu Neronis , vitatumque a Seneca , proditiōe liberti , seu propriâ formidine , dum simplici victu & agrestibus pomis , ac si fitis admoneret , profluente aquâ vitam tolerat. *Tacit.*

(2) Sequitur cædes Senecæ lætissima Principi , non , quia Conjuratiōis manifestum compererat , sed ut ferro grassaretur , quando venenum non processerat , &c. *Tacit.*

Ubi hæc a Tribuno relata sunt , Poppæa & Tigellino coram , quod erat scævienti Principi intimum consiliorum , &c. *Tacit.*

de Sénèque. L'ordre est aussi-tôt donné. Un Centurion le lui porte. Notre Philosophe n'est point frappé d'une si triste nouvelle. Familiarisé avec l'image de la mort, il la regardoit comme la fin de tous les maux, & comme un passage à une vie plus heureuse. Il demande froidement de l'encre & du papier pour ajouter un codicille à son Testament. L'Officier les lui refuse. Mais lui, se tournant vers ses amis : » Puisqu'il » ne m'est pas permis, leur dit-il, de vous laisser » des gages de mon amitié & de ma reconnois- » sance, je vous laisse en mourant l'image de ma » vie : c'est le plus beau présent que je puisse » vous faire. Mais, quoiqu'unique, son souve- » nir suffira pour vous inspirer l'amour des beaux » Arts & de la saine Morale.

Ses parents, ses amis, ses domestiques s'attendrissent à un tel adieu. Sénèque les console tantôt par ses discours, & tantôt les rassure par sa fermeté, & leur dit : » Où sont ces maximes de sagesse, » dont votre esprit & votre cœur paroissent pé- » nétrés ? Où est la force de cette raison, que les » réflexions sembloient avoir préparée à tous les » événements ? Qui de vous ne connoît point la » barbarie de Néron ? N'est-il pas naturel qu'il » ajoute la mort de son Gouverneur à celle de » son Frere, & qu'après avoir percé le sein qui » l'a porté, il n'épargne point celui qui l'a nourri ? » Vos yeux doivent être faits à de semblables » Tragédies.

Après ces mots, il embrasse sa chere Pauline. Cet embrassement réveille sa sensibilité. Il en coûte à la nature de se séparer pour jamais d'une femme tendrement aimée. Sénèque est contraint d'étouffer sa douleur, pour ne point augmenter

celle de Pauline. Quel supplice ! Mais quel courage de renoncer volontairement au plaisir délicieux de verser des larmes ! Il la conjure de supporter héroïquement cette séparation. » Au-lieu » de vous livrer , lui dit-il , à un chagrin éternel , » coulez des jours heureux dans la pratique de la » vertu ; consolez-vous par des plaisirs honnêtes » de la perte d'un mari , qui bientôt ne sera plus » à vous , mais qui portera ses sentiments au-delà » même du tombeau.

Pauline vivement touchée de ces paroles , aussi passionnées que sages , lui répond qu'il ne doit point la confondre avec ces femmes , qui n'aiment que dans la prospérité. » En quelque » état que vous soyez , mon cher Seneque , vous » aurez également mon cœur. Ce cœur doit être » percé avant le vôtre. Nous avons vécu , nous » mourrons ensemble : l'Hymen a uni nos destinées ; la mort en resserrera les nœuds. Le Tyrann ne se vantera point d'avoir trouvé le secret » de séparer deux Amants. Il peut vous ôter la » vie , mais il ne peut pas me la faire aimer. Son » pouvoir ne s'étend point sur mon amour.

Seneque ne voulut point s'opposer à sa gloire. Sa tendresse même se joignit à son stoïcisme , pour ne point la dissuader d'abrégér des jours , qu'elle ne pouvoit passer désormais agréablement. » Je vous avois indiqué , lui dit-il , les moyens de » rendre votre vie heureuse , votre douleur supportable. Vous préférez à cette vie la gloire » d'une mort généreuse. Je ne vous envierai » point cet exemple de vertu. Notre fin sera la » même : la vôtre sera plus glorieuse.

Il dit , prend un fer , ouvre sa veine & celle de sa femme. Son corps étoit usé par l'âge , &

épuisé par la vie trop frugale qu'il avoit menée: Le sang couloit trop lentement, de sorte qu'il fut obligé d'ouvrir les veines des jambes & du jarret. Il souffroit extrêmement: mais pour ne point amollir le courage de sa femme, & pour prévenir les mouvements d'impatience & de foiblesse, que devoit causer à l'un & à l'autre la vue de leurs souffrances mutuelles, il la pria de passer dans une autre chambre.

Pauline obéit. Sénèque fit entrer des Ecrivains, & son esprit prenant l'essor, il leur dicta des maximes sentencieuses, également pleines d'esprit & de jugement, d'éloquence & de sagesse. Il donna jusqu'à son dernier soupir des Leçons au genre humain. Ses amis en répandirent des copies, qui ne sont point venues jusqu'à nous.

Néron, qui ne haïssoit point Pauline, dont il craignoit qu'on ne lui imputât la mort, ordonna qu'on la rappellât, s'il étoit possible, à la vie. On arrêta le cours de son sang; on lui lia les bras; on la força de vivre: mais elle ne cessa de pleurer son mari, & de traîner une vie languissante.

Cependant Sénèque ennuyé de la lenteur de sa mort, voulut la hâter. Il demande un poison sûr à Statius Annœus son Médecin & son ami: on le lui donne, mais il l'avale envain. Ses membres étoient déjà froids, & son corps étoit fermé à toutes les impressions du venin. Il entre enfin dans un bain chaud. Il arrose ceux de ses Domestiques, qui sont le plus près de lui, & dit d'une voix foible: *J'offre ceci à Jupiter Libérateur.* A ces mots, étouffé par la fumée, il rend le dernier soupir, à l'âge de 63 ou 64 ans, l'an 66 de l'Ere Chrétienne, & le 11^e du regne de Néron.

C'est ainsi que finit ce grand homme , digne d'une destinée plus heureuse , si la vertu pouvoit l'être sur la terre. Rome l'honora de ses regrets : j'ose dire , que la joie qu'eut Néron d'être délivré d'un Ministre , qu'il méritoit si peu , fait l'éloge de Sénèque.

On le brûla sans aucunes obseques magnifiques , conformément à sa dernière volonté , énoncée dans le Testament qu'il fit au temps de sa plus haute élévation.

Quelques Savans , parmi les Anciens & les Modernes , ont voulu en faire à toute force un Chrétien. Ils se sont appuyés sur quelques Lettres de Sénèque à S. Paul & de S. Paul à Sénèque. Mais des Critiques judicieux ont prouvé , que ces Lettres sont de la même main. Le style n'en est pas latin. Les pensées en sont foibles. S. Paul écrit en Philosophe & Sénèque en Apôtre. La supposition est tout-à-fait grossière. Il est bien vrai que Sénèque avoit ouï parler de S. Paul. Cet Apôtre avoit été longtemps en Achaïe , & Gallion qui y fut Proconsul , instruisit vraisemblablement son Frere de la Doctrine prêchée par le saint Apôtre ; mais que Sénèque ait connu personnellement S. Paul , qu'il lui ait écrit , c'est ce qu'on ne sauroit prouver.

Les Savants ont agité une autre question au sujet de ce Philosophe. Quelques-uns ont prétendu qu'il avoit été Consul : d'autres l'ont nié. Les premiers alléguoient Justinien , qui l'affirme dans le deuxième Livre des Institutes , Ulpien , Jurisconsulte , qui cite un Décret fait sous son Consulat , & les Fastes Romains qui le placent à l'an de Rome 815. Les seconds disent qu'Aufone dans son discours de remerciement à

xlviij *VIE DE SENEQUE.*

L'Empereur Gracien, assure que Sénèque ne (1) fut point Consul. Ils ajoutent que l'an 815, auquel on place ce Consulat, fut précisément l'année de sa mort & de sa retraite, qu'il est clair qu'il y a erreur dans les fastes, & qu'aucun Historien ne nous en parle. Voilà les raisons des deux partis: c'est au Lecteur à décider, s'il croit que la chose en vaille la peine.

Ceux qui seront curieux de lire un éloge de Sénèque & de ses Ecrits, peuvent consulter la Physiologie de Juste-Lipse, admirateur outré de Sénèque.

(1) Dives Seneca, non tamen Consul, *Auio*



P E N S É E S
D E
S E N E Q U E.

D E D I E U.

Nous adoptons volontiers les opinions généralement reçues : ce consentement universel nous tient lieu de démonstration. L'existence des Dieux est prouvée, dès-là qu'elle est avouée de tout le monde, & qu'il n'est point de nation si barbare & si corrompue, qui n'adore quelque divinité.



Les ouvrages de Dieu nous apprennent à le connoître ; car qu'est-ce que Dieu ? C'est l'ame de l'univers. C'est tout ce que vous voyez & ce que vous ne voyez pas tout entier. Comme il est seul toutes choses, il n'est point limité par ses propres ouvrages ; cette idée nous représente la

grandeur de l'Etre suprême, à laquelle il n'est pas possible de rien ajouter.



Quelle différence faut-il donc mettre entre la nature de Dieu & la nôtre ? L'esprit est la meilleure partie de nous-mêmes. En Dieu, rien qui ne soit esprit. Il est tout raison.



Dieu n'a pas étalé à nos yeux toutes ses merveilles. Quelle est la partie de ce grand ouvrage exposée à nos regards ? C'est lui-même, en tant qu'il gouverne le monde qu'il a créé, & qu'il fait mouvoir autour de lui : mais il est le chef-d'œuvre & la plus noble portion du tout ensemble. Sous ce point de vue il nous échappe, & ne peut être apperçu que par la pensée. De quelque côté que vous vous tourniez, vous le trouverez sur vos pas. Reproduit par son immensité, il remplit lui-même son ouvrage.



Le Maître de l'univers est un pur esprit. Tout nom convient à ce grand ouvrier, à ce souverain Seigneur. Voulez-vous l'appeler *le Destin* ? Vous ne vous tromperez pas. C'est de lui que tout dépend, il est la cause des causes. *La Providence* ? Vous direz bien. Sa sagesse règle l'ordre admirable

qui regne dans le monde , & elle dispose les ressorts de cette vaste machine. *La Nature ?* Vous le pouvez. C'est lui qui a produit toutes choses , & nous avons été animés par son souffle vivifiant. Voulez-vous encore l'appeller *le Monde ?* J'y consens ; car il est tout ce que vous voyez , répandu dans chacune de ses parties , & n'ayant besoin que de sa propre force pour se soutenir.

L'ame du Sage est incapable de variation. Comment Dieu seroit-il sujet au changement ? Le premier ne peut se déterminer au bien , qu'à l'instant qu'il l'apperoit , mais tout est présent à la Divinité. Tel qu'un torrent rapide ne se replie point sur lui-même , & ne sauroit même s'arrêter dans sa course , parce que ses flots sont continuellement poussés par d'autres flots : telle la roue éternelle du destin dispose des événements suivant une loi immuable , qui n'est autre chose que le décret divin.

Vous êtes le maître de donner à Dieu les noms qu'il vous plaira , pourvu qu'ils expriment quelque vertu ou quelque effet de la puissance céleste. Tous ses bienfaits peuvent fonder des appellations différentes. Nous le nommons *Liber Pater* , *Her-*

cule, *Mercur*. *Liber Pater*, parce qu'il est effectivement le Pere de tous les humains, à qui il a enseigné la vertu des semences, source féconde de nos plaisirs. *Hercule*, parce que sa puissance est irrésistible. *Mercur*, parce qu'on trouve en lui l'intelligence, la science, le principe de l'ordre & de l'harmonie. Vous pouvez, selon la même analogie, l'appeller *Nature* & *Fortune*. Tous ces noms conviennent au même Dieu, selon les divers usages qu'il fait de sa puissance. La justice, la probité, la prudence, la force, la tempérance sont des qualités de ce seul & unique esprit. Aimez-vous quelqu'un de ces attributs, votre affection a nécessairement rapport à cet esprit.



Dieu connoît l'économie de son ouvrage. Les effets qui doivent, pour ainsi dire, passer par ses mains lui sont continuellement présents. Pour nous ils nous sont cachés, & nous ne les découvrons qu'après coup. Les événements que nous croyons dépendre du hazard, sa présience les lui avoit déjà rendus certains & comme familiers.



Quel homme si misérable, si disgracié, condamné à une situation si dure & si

pénible, qui n'ait éprouvé la munificence des Dieux à son égard ? Examinez bien ces gens qui se plaignent & qui déplorent leur sort, vous reconnoîtrez qu'ils ont bien des graces à rendre au Ciel, & qu'il n'en est aucun sur qui la bonté divine n'ait répandu quelques bienfaits. Comptent-ils pour rien ce que tous les hommes reçoivent également : l'existence & la vie ? Et sans parler des autres dons que la nature nous distribue inégalement après notre naissance, dira-t-on qu'elle donne peu, en se donnant elle-même ?



Quoi ! vous ne devez rien à la faveur des Dieux ! Mais ce que vous possédez, ce que vous donnez à d'autres, ce que vous leur refusez, ce que vous leur enlevez quelquefois, de qui le tenez-vous ? D'où vous sont venus tant d'objets qui flattent vos yeux, vos oreilles, votre esprit ? D'où part cette abondance qui vous fournit bien au-delà du nécessaire ? La tendresse de Dieu pour nous, ne s'arrête pas à nos besoins, elle pourroit même à nos plaisirs. (1) Té-

(1) Crois-tu que le plaisir qu'en toute la nature

Le premier Etre a répandu,

Soit un piège qu'il a tendu

Pour surprendre sa créature ?

Non, non ; tous les biens que tu vois

A iiij

moins tant de fruits de différents goûts, tant de plantes utiles à la santé, tant de mets diversifiés à chaque saison de l'année, parmi lesquels il en est même que la terre produit sans culture. Quelle multitude d'animaux de toute espèce ! dont les uns sont répandus sur la terre, les autres habitent dans l'eau, ou vivent dans l'air, comme si chaque partie du monde nous devoit un tribut particulier. Que dirai-je de ces rivières qui serpentent agréablement dans les campagnes qu'elles fertilisent ; de ces fleuves dont le lit vaste & profond, ouvre une voie commode à la navigation & au commerce ? Il en est qui par des inondations périodiques, dignes de notre admiration, s'enflent pendant les chaleurs de l'été, pour abreuver les terres trop arides. Nous avons enfin des eaux minérales si puissantes pour guérir nos maladies, & des sources qui nous fournissent des bains chauds.



Si l'on vous cédoit quelques arpents de

Te viennent d'une main & trop bonne & trop sage ;
Et s'il en est quelqu'un dont ses divines loix

Ne te permettent pas l'usage ,

Examine-le bien ce plaisir prétendu ,

Dont l'appas tâche à te séduire ,

Et tu verras , ingrat , qu'il ne t'est défendu ,

Que parce qu'il pourroit te nuire.

PAVILLON.

terrein, vous appelleriez cela un bienfait; & vous refusez le titre de bienfaiteur à celui qui vous abandonne la vaste étendue de la terre ! Si quelqu'un vous donnoit de l'or & de l'argent, (car je fais que vous en faites grand cas,) s'il en remplissoit votre coffre-fort, vous croiriez lui avoir obligation; & vous méconnoissez la main qui vous prodigue les métaux renfermés dans le sein de la terre ! Combien de fleuves roulent un sable couvert de paillettes d'or ! Combien de mines d'argent, de cuivre, de fer, d'un volume immense, se trouvent presque par-tout ! C'est Dieu qui vous a appris à chercher & à reconnoître ces richesses, en imprimant certains signes sur la surface du sol qui les cache. Si quelqu'un vous offroit une maison revêtue de marbre, ornée de lambris dorés, & de peintures exquises, vous regarderiez cette offre comme l'effet d'une insigne libéralité; (1) & vous ne rendez pas grâces à Dieu de vous avoir logé dans le vaste Palais de l'univers, qui ne peut jamais crouler ni

(1) Ce grand & superbe ouvrage

N'est point pour l'homme un langage

Obscur & mystérieux :

Son admirable structure

Est la voix de la nature

Qui se fait entendre aux yeux.

devenir la proie des flammes ! Parcourez ce somptueux édifice , vous n'y verrez pas des pieces encastrées plus minces que la lame dont on se sert pour les tailler , mais des carrieres de la pierre la plus précieuse , des blocs solides de différentes especes , dont les plus petits fragments vous paroissent dignes de votre admiration. Que peut-on comparer à la voûte céleste qui lui sert de toit , dont la décoration brille d'un éclat différent pendant le jour & pendant la nuit. Vous estimez beaucoup ce que vous possédez ; mais vous devenez ingrat en croyant ne le devoir à personne. D'où vient l'air que vous respirez , la lumiere qui vous éclaire dans tous vos mouvements & dans toutes vos actions , le sang dont la circulation porte la chaleur & la vie dans toutes les parties de votre corps ; les faveurs qui flattent votre goût , & qui irritent votre appétit , lors même que vous êtes rassasié ; les délices qui excitent encore vos desirs après la jouissance , le loisir même dont vous abusez & qui vous fait croupir dans une honteuse paresse ? Ah ! si vous aviez des sentimens , ne diriez-vous pas ?

*C'est un Dieu qui nous fit ces présents ,
Oui , c'est un Dieu ; je veux par plus d'un sacrifice
Reconnoître les dons de sa bonté propice.
Sans lui verrois-je errer mes troupeaux dans les champs ?
Pourrois-je m'égayer par d'agréables chants ? &c.*

Nous n'avons pas même plus de raison de nous attribuer nos propres découvertes ; que l'accroissement insensible de nos corps, ou la force & la souplesse de nos organes, lorsque nous sommes parvenus à un certain âge. Nous avons au dedans de nous & nous tenons de la même main le germe des hommes futurs & le principe des arts. C'est Dieu qui produit & qui excite le génie.



Il y a des philosophes même , qui ne savent pas apprécier les faveurs du Ciel. Ils se plaignent de ce que les hommes n'ont pas une fanté à toute épreuve, une force invincible, une connoissance sûre de l'avenir. A peine peuvent-ils s'empêcher de haïr la nature qui ne les a pas égalés aux Dieux , mais qui les a placés dans un rang inférieur. Quelle impudence ! n'est-il pas plus raisonnable d'envisager le nombre & la qualité des biens que le Ciel nous a départis , & de lui rendre grâces de nous avoir donné le second rang dans cet admirable univers , en nous établissant les rois de la terre. Soyons persuadés que ce qui nous a été refusé ne pouvoit pas nous convenir.



La premiere intelligence a pensé à nous

dès le commencement du monde. Elle a tellement arrangé l'univers, qu'on voit aisément que nous n'avons pas été le dernier objet de ses soins. Nous aimons nos parents & nous le devons, quoique la plupart n'ayent point songé à nous lorsqu'ils ont concouru à notre formation. A l'égard des Dieux on ne peut pas dire qu'ils nous aient créés sans dessein, puisqu'ils nous ont préparé d'avance les aliments & les secours dont nous avons besoin. Comment notre existence leur eût-elle été indifférente, eux qui produisoient tant d'autres créatures pour notre usage ?

Ainsi donc, si vous n'avez pas encore une juste idée de la bonté de Dieu; comptez les bienfaits dont ce tendre pere vous a comblé. Il vous a appris à mettre sous le joug une infinité d'animaux plus forts que vous, & à surprendre ceux qui sont plus agiles : il vous a donné droit de vie & de mort sur tout ce qui respire. Vous lui devez les vertus dont vous êtes doué, la connoissance des arts que vous cultivez, & cet esprit capable de pénétrer dans un instant tout ce qui peut être l'objet de son application. Quelle que soit la rapidité du mouvement des astres, l'esprit les devance

dans leur course ; il en détermine la route & les progrès pendant un long espace de siècles. Ajoutez à cela tant de richesses que vous possédez, tant de productions propres à votre usage, une abondance générale de toutes sortes de biens. Parcourez tous les êtres créés, & après avoir rassemblé tous les avantages qui leur sont propres, & qui vous paroissent les plus estimables, vous trouverez que votre condition est encore préférable à la leur. Après avoir mûrement considéré la conduite de Dieu sur vous, vous conviendrez que vous êtes l'objet de ses plus tendres complaisances. Oui, sans doute, il vous a aimé, & il vous aime singulièrement. Il vous a accordé la place la plus honorable dont il pût disposer, c'est celle qui est immédiatement au dessous de lui. Il en eût fait davantage pour nous, si nous eussions été susceptibles de plus grands biens.



Ce maître plein de bonté nous prévient par ses bienfaits, avant même que nous soyons en état de les connoître, & notre ingratitude n'est pas capable d'arrêter sa générosité. Les uns l'accusent d'indifférence à notre égard, les autres le taxent d'injustice : il en est qui l'excluent du monde qu'il a créé, & qui, le condamnant aux

ténèbres & à l'oïfiveté, en font un Dieu lâche & imbécille. Semblable à ces bons peres qui rient des bravades de leurs petits enfans, il ne laiffe pas d'accumuler fes faveurs fur ceux qui méconnoiffent fa main libérale; il en agit avec eux comme avec le refte du genre humain; & ne fe fert de fa puiffance que pour faire éclater fa générofité. C'eft lui qui fait defcendre des pluies fécondes fur la terre, qui fouleve les flots par l'haleine des vents, qui marque la durée du temps par le mouvement des corps céleſtes, qui tempere la rigueur des hivers & la chaleur des étés par le retour infenfible des faifons intermédiaires, qui fupporte patiemment, & nous pardonne fans peine nos crimes & nos erreurs.



Soyons donc reconnoiffants envers un fi bon maître : pour qui aurons-nous du retour, fi nous en manquons à fon égard, & quels bienfaits feront capables de nous toucher, fi nous fommes infenfibles aux grandes chofes qu'il a faites pour nous ? A qui attribuerons-nous la fanté dont nous jouiffons, le principe de vie qui nous anime, fi nous nions que les Dieux foient les auteurs de notre être, dont nous leur demandons tous les jours la confervation ?

En exhortant les hommes à la reconnoissance, on plaide en même temps leur cause & celle de la divinité. Celle-ci à la vérité n'a besoin de rien, son indépendance l'affranchit du désir même; nous pouvons cependant lui plaire par nos sentiments. Et que l'esprit d'ingratitude ne nous porte pas à chercher des excuses dans notre foiblesse & notre indigence, en nous faisant dire: Que puis-je faire, & de quelle maniere faut-il s'y prendre pour témoigner sa reconnoissance au souverain arbitre de l'univers? Vains prétextes! rien ne peut nous excuser. Fussiez-vous avare, les sentiments du cœur ne coûtent rien. Paresseux, la reconnoissance n'est pas un travail. Vous pouvez acquitter vos obligations dans le même instant que vous les contractez. Sentir le prix du bienfait, c'est le rendre.



Dieu connoît le nombre & la qualité de tous les êtres qui doivent être produits, & il renferme dans son sein les modeles de toutes choses. Ces prototypes, que Platon appelle *idées*, sont immortels, invariables, inépuisables. Les hommes, par exemple, périssent successivement; mais l'humanité, modele sur lequel ils ont été formés, subsiste toujours. L'assemblage de

toutes les especes de causes se trouve dans le monde. L'efficiente est Dieu; la matérielle, c'est ce dont le monde a été fait; la formelle, c'est la situation & l'arrangement de ses parties; l'exemplaire, c'est l'idée divine qui a servi d'original à ce grand & magnifique ouvrage; la finale, c'est le motif que Dieu s'est proposé en le créant. Vous demandez quel est ce motif? Je réponds que la bonté de Dieu est la cause de la production du monde. Dieu est bon, la bonté n'est point jalouse de ses perfections, elle se plaît à les communiquer; d'où je conclus que le monde est aussi parfait que Dieu a pu le faire.



Le monde est le temple de la divinité. Temple auguste, seul digne de la grandeur & de la majesté des Dieux! Quelle monstrueuse erreur, de croire qu'un ouvrage si beau, si bien entendu, si durable, puisse être le fruit du hazard! Mais cette opinion n'est point particuliere au peuple, elle a gagné quelques-uns de ceux qui se parent du nom de sages.



Il y a de l'extravagance à demander à d'autres, ce que l'on peut se procurer soi-même. Qu'est-il besoin de lever les

maines au Ciel, ou de nous adresser aux ministres des temples, afin qu'ils nous laissent approcher des simulacres des Dieux, comme si nous devions être exaucés plus aisément de près, que de loin ? Dieu n'est pas éloigné de vous, il est avec vous, il est dans vous. Oui, j'ose l'affurer, l'esprit saint réside dans nos ames. C'est de là qu'il observe le bien & le mal que nous faisons, & qu'il en agit avec nous, comme nous en agissons envers lui. L'homme de bien est toujours avec Dieu. Qui pourroit s'élever au dessus de sa condition, sans le secours de cet Etre souverain ? C'est lui seul qui nous inspire des vues grandes & sublimes, & qui a choisi sa demeure dans le cœur de tous les gens vertueux. Si vous entrez dans un bois touffu, où d'anciens chênes extrêmement hauts, forment par leurs rameaux entrelacés un voile épais qui vous dérobe la vue du Ciel ; l'élévation des arbres, le silence du lieu, la nuit qui y regne, la vaste étendue de la forêt, l'espace vuide & indéfini que vous appercevez entre les tiges, vous impriment une religieuse horreur qui rend témoignage à la divinité : la même chose vous arrivera, si vous rencontrez une caverne profonde, formée naturellement par un amas de rochers qui semblent suspen-

pus en l'air. Par une semblable raison lorsque vous verrez un homme inaccessible à la crainte, maître de ses passions, content dans l'adversité, tranquille au milieu de la tempête, supérieur aux autres hommes par sa vertu, & presque égal aux Dieux, n'aurez-vous pas du respect pour lui ? & ne direz-vous pas qu'il y a là quelque chose de trop grand & de trop merveilleux, pour l'attribuer à une cause aussi foible que l'est une créature mortelle ? Le prodige en effet vient de Dieu. Une ame élevée, qui regne sur elle-même, qui méprise tout ce qui est indigne d'elle, qui rit de nos craintes & de nos espérances frivoles, ne peut être mue que par les ressorts de la céleste puissance ; & elle ne se soutient dans ce haut degré de perfection qu'à l'aide du secours divin. Disons donc que la meilleure partie du sage habite le lieu d'où il vient. Semblable aux rayons du soleil qui parviennent à la terre sans se détacher du corps lumineux qui les darde, l'esprit de sagesse & de sainteté qui ne s'est rapproché de nous que pour se faire mieux connoître, vit au milieu de nous sans quitter le lieu de son origine : il y tient par des nœuds indissolubles, il y tend sans cesse, il fait de continuels efforts pour s'y réunir tout entier, & il ne

reste parmi nous que pour nous servir de maître & de guide.



Ecoutez les sages qui nous montrent la route du Ciel : ils nous disent qu'on y parvient par la frugalité , par la tempérance , par une vertu ferme & constante. Les Dieux ne sont ni jaloux ni dédaigneux. Ils ouvrent la porte du céleste séjour , & ils tendent eux-mêmes la main à ceux qui s'efforcent d'y monter. Ne soyez pas surpris qu'un homme puisse aller à Dieu ; Dieu n'est-il pas venu à nous ? Il a fait plus, il est venu dans nous. Il habite dans l'ame du juste. Le germe de la divinité est répandu dans nos corps ; un cœur vertueux l'y fait fructifier , & produire des actes dignes de la noblesse du principe qui l'anime.



On donne beaucoup de préceptes touchant le culte des Dieux. Ils se réduisent à ce peu de mots. Honorer Dieu , c'est le connoître , c'est être intimement persuadé de son existence , c'est rendre des hommages à sa majesté suprême & des graces à sa bonté ; car l'une suppose l'autre. Enfin voulez-vous honorer Dieu ? soyez honnête homme. Le servir , c'est l'imiter.

Par-tout on leve les mains au Ciel ; on lui adresse des vœux en public ou en particulier. (1) Croiroit-on les hommes assez insensés pour invoquer des Dieux fourds & impuissants ? Ils savent trop bien que la faveur des Dieux les prévient, ou devient l'effet de leurs prières. Les bienfaits du Ciel sont reconnoissables par leur importance ; ils sont donnés à propos, & nous délivrent à coup sûr des plus grandes inquiétudes.



Il faut prier les Dieux de nous accorder ce qui nous est utile, & d'éloigner ce qui peut nous nuire ; de remplir les espérances qu'ils nous donnent, & de ne pas effectuer les menaces qu'ils nous font.



Peut-être que jadis nous leur avons adressé des prières indécentes. Changeons d'idées & de méthode. Demandons-leur un cœur droit, un esprit sensé, & la santé du corps. Craindrez-vous de les importuner par de semblables vœux ? Cette crainte est mal fondée, dès que vos prières n'ont rien pour objet qui puisse pré-

(1) Sénèque a ici en vue les Epicuriens qu'il drape toutes les fois qu'il les trouve sur ses pas, & sur-tout dans le *Traité des Bienfaits*, d'où ce morceau est tiré.

judicier à votre prochain. Vous pourrez vous flatter d'avoir remporté une pleine victoire sur toutes les passions, lorsque vous serez parvenu au point de ne faire aux Dieux aucune demande, qui ne puisse être connue de tout le monde. Mais quelle est la folie de la plupart des hommes ! Ils invoquent tout bas la Divinité pour des sujets honteux. Si quelqu'un se met à portée de les entendre, ils se taisent ; ils osent confier à Dieu d'infâmes secrets, qu'ils rougiroient de découvrir aux hommes. Prenez donc pour règle de votre conduite cette maxime importante : de vivre avec les hommes comme si Dieu vous voyoit : de parler à Dieu comme si les hommes vous écoutoient.



La pureté du cœur nous garantit la faveur des Dieux ; quand on est content de soi-même, on ne craint pas leur disgrâce.



Il n'est pas absolument nécessaire d'élever des temples magnifiques à l'honneur de Dieu. L'essentiel consiste à lui consacrer dans notre cœur une demeure digne de lui. Le sang des taureaux, l'or, l'argent, les offrandes les plus précieuses ne sont pas capables de lui plaire par eux-

mêmes. Ce privilege est réservé au respect accompagné d'une volonté pure & droite. La piété des gens de bien relève le prix des dons les moins considérables ; mais les méchants ne sauroient couvrir leur impiété par la pompe des sacrifices : c'est en vain qu'ils baignent les autels dans des ruisseaux de sang.

Il est absurde de redouter les Dieux. Pourquoi craindre (1) ce qui fait notre sûreté ? On ne sauroit aimer ceux qu'on appréhende. Comment l'entendez-vous, Epicure ? vous dépouillez Dieu de ses armes, vous lui dérobez ses traits & sa puissance ! Vous n'avez donc rien à craindre de sa part, puisque vous l'avez mis hors d'état de vous faire ni bien ni mal. Vous dites cependant que vous l'honorez comme votre Pere. Quel est le motif de ce culte ? car vous devez l'être au concours fortuit de vos atomes. C'est sa majesté souveraine que vous respectez, dites-vous ; c'est l'excellence de sa nature qui s'attire vos hommages. Il y a donc quelque chose d'aimable en lui ; sa dignité vous arrache malgré vous l'aveu de votre dépendance.

(1) Il parle ici d'une crainte servile ; & non d'une crainte filiale.

Pour avoir une idée convenable de la divinité, il faut se la représenter comme un être tout-puissant qui possède tous les biens, qui se plaît à les communiquer, & qui les communique gratuitement. Mais pourquoi les Dieux sont-ils bienfaisants ? c'est qu'ils sont essentiellement bons. On se trompe, si on les regarde comme des génies malins ; ils ne sauroient faire du mal, ni en recevoir, car l'un suit de l'autre. Un Etre parfait & souverainement heureux, ne peut pas faire des misérables, parce qu'il ne peut décheoir de son bonheur.



La divinité ne dépend que d'elle-même : elle ne connoît d'autre loi que sa volonté : ses décrets sont immuables. Les Dieux ne font rien malgré eux ; & ce qui continue d'exister ne subsiste que par leur permission. Ils ne sont point sujets au repentir, qui supposeroit en eux un changement de vues & d'idées, dont ils ne sont pas susceptibles. Au reste l'immutabilité de leurs décrets n'est pas une marque de foiblesse ; elle prouve au contraire la perfection de leur nature & de leurs opérations. De ce qu'ils sont nécessités à faire le bien, il s'ensuit qu'ils le font constamment, invariablement.

Cependant l'efficacité de la prière ne déroge point à la toute-puissance de la volonté divine. Les Dieux ont voulu que certaines graces nous fussent accordées en conséquence de nos demandes ; ces effets, loin d'être contraires au décret éternel, en sont la suite & l'accomplissement. Mais, direz-vous, telle chose arrivera infailliblement ou n'arrivera pas. Si les Dieux ont déterminé qu'elle arrivera, nos vœux ne fauroient l'empêcher ; si le décret porte qu'elle ne doit pas arriver, nos vœux ne lui procurent pas l'existence. Le dilemme n'est pas concluant ; parce que entre ces deux énonciatives : Telle chose arrivera, ou n'arrivera pas, il y a un milieu, qui est la proposition conditionnelle : Telle chose arrivera si vous invoquez les Dieux.



DE LA PROVIDENCE.

PARMI ceux qui savent que leur ame est capable de prévoyance & de discernement dans leurs propres affaires ou même dans celles d'autrui, il en est qui pensent que dans cet univers dont nous faisons partie, tout se gouverne au hazard, & sans qu'aucune intelligence s'en mêle. Je ne suis pas de leur avis. Je suis persuadé au contraire, que Dieu veille sans cesse sur nous, & qu'il régit immédiatement toutes les parties du monde. Il ne faut pas s'imaginer que tout ce qui subsiste soit éternel : les êtres doivent leur conservation au bon plaisir de leur Créateur. Périissables de leur nature, ils sont soutenus par la main toute-puissante de l'ouvrier qui les a construits.



Est-il besoin de prouver la Providence, & de démontrer que le grand ouvrage de l'univers ne peut subsister sans elle ; que le cours réglé des astres ne sauroit être attribué au hazard, qui est une cause aveugle & inconstante ? La clarté des corps célestes, leur nombre prodigieux, leur arrangement, la continuité des mouvements

qui animent l'espace immense des terres & des mers dont notre globe est composé, sont autant de témoins qui déposent en faveur d'une loi éternelle & souverainement sage. Des atomes errants, assemblés par un concours fortuit, sont incapables de produire un si bel ordre. (1) Où auroient-ils puisé cette mécanique savante, qui, malgré le poids énorme du globe terrestre, le tient suspendu & immobile au milieu des airs, tandis que la sphere céleste est emportée autour de lui avec une rapidité inconcevable ? Comment ses eaux contenues au sein de la mer se filtreroient-elles au travers des terres, en sorte qu'elles ne sont jamais accrues par les fleuves qui s'y déchargent ? Comment enfin des plantes très-élevées naîtroient-elles des plus petites semences ? Disons plutôt que les phénomènes qui nous paroissent les plus mal-aisés à expliquer, comme la pluie, les nuages, la foudre, les volcans, les tremblements de terre n'arrivent point par hazard ; ils ont leur cause de même que ces effets merveilleux que les voyageurs nous rapportent : telles sont ces eaux chaudes qui surgissent

(1) Sénèque suivoit le système de Ptolomée, & non celui d'Aristarque, de Pythagore, de Philolaüs, &c. Philosophes qui soutenoient le système de Copernic.

au milieu d'une riviere ; ou ces isles qui sortent tout-à-coup du fond de la mer. Mais nous répondrons à ce sujet une autre fois.



Il s'agit maintenant d'un point difficile. Je vais plaider la cause des Dieux & de leur Providence, contre laquelle on forme plutôt des plaintes que des doutes. Pour concilier les gens de bien avec les Dieux, je dirai d'abord qu'il est naturellement impossible que les bons nuisent aux bons. La vertu établit une étroite amitié entre Dieu & l'homme de bien. Que dis-je, amitié ? On voit entre eux une espece de familiarité & de ressemblance. A le bien prendre, le sage n'est différent de Dieu, qu'en ce qu'il n'est pas éternel comme lui : du reste il est son disciple, sa copie, & son véritable fils. Cet auguste Pere en agit avec lui en Pere sévere, & le dresse à la vertu par une éducation pénible. Ainsi lorsque vous verrez des hommes vertueux qui menent une vie dure, triste, laborieuse ; tandis que les méchants nagent dans la joie & dans les plaisirs ; souvenez-vous de la distinction qu'on fait du fils & du valet. La retenue convient au premier, le partage du second est l'effronterie (1) ;

(1) Les riches avoient parmi leurs domestiques des

on exige de celui-là qu'il remplisse tous ses devoirs, & l'on excite la pétulance de celui-ci. Dieu traite le sage de la même manière ; c'est parce qu'il l'aime tendrement, qu'il l'éprouve, qu'il l'endurcit au travail, qu'il le rend digne de lui.



Mais pourquoi les gens de bien éprouvent-ils quelquefois les plus grandes calamités (1) ? Je réponds que l'homme de bien est à l'abri du mal. L'un ne peut compatir avec l'autre. Les pluies qui tombent dans la mer, les fleuves qui s'y déchargent, les sources qui s'y mêlent par des canaux souterrains, ne sauroient en changer, ni même en altérer tant soit peu la salure : de même l'adversité n'ébranle jamais l'ame du sage. Elle reste constamment dans son affiette ; & supérieure à tout ce qui l'environne, elle tourne à son avan-

bouffons pour les réjouir à table, au bain, &c. Ils leur permettoient de tout dire. Les Maîtres n'étoient point épargnés : les Amis avoient tous leur coup de bec. Leurs railleries, leurs bons mots s'appelloient *Vernilitas*, mot dont on se servoit pour exprimer la basse plaisanterie.

(1) Le vice triomphe, la vertu est opprimée : voilà ce qui a grossi de tout temps le nombre des incrédules, qui en ont conclu qu'il n'y avoit point de Providence, au-lieu d'en conclure, qu'il y a une autre vie, heureuse pour les gens de bien, malheureuse pour les méchants.

tage les événements les plus contraires. Prenez garde que je ne dis pas que le sage est insensible, mais tranquille au milieu de l'orage (1) : sa fermeté triomphe de tous les obstacles, & lui fait envisager l'adversité comme un exercice utile. Trouvez-moi un homme d'honneur qui n'aime pas le travail, & qui ne soit prêt à hazarder sa vie pour remplir son devoir. L'oïveté n'est-elle pas un tourment pour l'homme laborieux ? Les athlètes qui veulent se tenir en haleine, ne se battent qu'avec les hommes les plus vigoureux : ils prient ceux avec qui ils s'exercent de ne les pas épargner, mais d'employer contre eux toute leur force & toute leur adresse : la résistance leur plaît, ils souffrent volontiers les plus rudes coups ; & s'ils ne trouvent pas d'adversaire assez fort pour combattre contre eux seul à seul, ils combattent seuls contre plusieurs. La vigueur se perd dans le repos ; & l'on ne connoît

(1) Bien des Savants s'imaginent que l'insensibilité étoit le partage des Stoïciens. Sénèque, qui étoit au fait de leurs sentimens, le nie souvent en termes exprès. Les Modernes ont confondu la secte de Zénon avec celle de Stilpon, dont l'Ecole étoit à Mégare. Ce Philosophe outroit le système des Stoïciens, & vouloit que la fermeté du sage allât jusqu'à l'insensibilité, état de l'ame contraire à la Nature, qui nous a donné des passions, que nous devons réprimer, mais que nous ne devons pas détruire.

bien son prix, que dans les occasions où elle est obligée de se signaler par de grands efforts. Cet exemple montre, que le sage ne doit pas appréhender la mauvaise fortune, ni se plaindre de la Providence. On peut mettre à profit tous les accidents de la vie. Le mal que l'on souffre est peu de chose, pourvu qu'on le supporte courageusement. Quelle différence entre l'affection d'un pere à l'égard de ses enfants, & celle d'une mere ! L'un les arrache impitoyablement au sommeil, pour les appliquer de bonne heure à l'étude ; il ne souffre pas qu'ils soient désœuvrés, même les jours de fête ; il n'est touché ni de la sueur qui couvre leur front, ni des larmes qu'ils répandent : l'autre les accable de caresses ; le plus léger exercice lui paroît intéresser leur santé ; elle écarte loin d'eux le travail, & tout ce qui peut les attrister ou leur faire verser des pleurs. Dieu n'a point pour le juste cette tendresse efféminée, il l'aime sans foiblesse : « Qu'il s'endurcisse, » dit-il, à la fatigue, à la douleur, aux » disgraces. C'est ainsi qu'il deviendra fort » & robuste. Un homme constamment » heureux succombe au premier choc. » Mais lorsqu'on a long-temps lutté contre » l'adversité, on devient insensible aux injures, on est à l'épreuve des plus grands

» malheurs ; & fût-on renversé dans la
 » poussière , on trouve encore le moyen
 » de combattre & de vaincre ». Vous vous
 étonnez , qu'un Dieu qui chérit les gens
 de bien , & qui veut les élever au com-
 ble de la perfection , les mette aux prises
 avec la fortune ? Pour moi , je ne suis
 pas surpris qu'il lui prenne quelquefois en-
 vie d'être spectateur du combat (1). Nous
 trouvons du plaisir à voir un jeune Chas-
 seur attendre de pied ferme un lion dans
 les toiles ; & le plaisir est d'autant plus
 grand , que le jeune homme est d'une con-
 dition plus relevée. Ces sortes d'épreuves ,
 frivoles amusements des hommes , ne sont
 pas dignes de fixer les regards de Dieu :
 mais un spectacle intéressant , un sujet capa-
 ble d'attirer son attention ; c'est un sage qui
 s'arme contre la mauvaise fortune , & qui
 la défie. Non , je ne crois pas que Jupiter
 ait jamais rien vu de plus beau , que Ca-
 ton , invincible resté d'un parti deux fois
 vaincu , inébranlable au milieu des ruines

(1) Cette pensée est peut-être la plus sublime qu'ait
 jamais produit l'esprit humain. Il paroît par Epictète ,
 qu'elle étoit propre aux Stoïciens. Voyez *L. 1. Diss. 24.*
Minutius Félix ; dans son petit Ouvrage intitulé : *Ad-*
versus Gentes , l'a fort heureusement appliquée aux Mar-
 tyrs. « Quàm pulchrum spectaculum Deo , dit-il , quum
 » Christianus cum dolore concreditur , quum adversus
 » minas & supplicia & tormenta componitur , quum li-
 » bertatem suam adversus reges ac principes erigit ».

de sa patrie. « Que tout l'univers, dit-il,
» se range sous les drapeaux de César, que
» ses légions & ses vaisseaux occupent la
» terre & la mer, qu'il m'affiége avec
» toutes ses forces : Caton saura lui échap-
» per, & s'ouvrir une route sûre à la li-
» berté. Avec ce fer, qui n'a point été
» souillé dans les horreurs de la guerre ci-
» vile, je trouverai le moyen de faire des
» exploits glorieux. Cette épée n'a pu sau-
» ver Rome, elle sauvera Caton ; allons,
» mon ame, commence l'entreprise que tu
» médites depuis un si long-temps. Déro-
» be-toi à l'inconstance des choses humai-
» nes. Juba & Pétreïus ont pu être coura-
» geux en se donnant mutuellement la mort ;
» mais Caton se dégraderoit en les imi-
» tant : il seroit également honteux pour
» lui de devoir à quelqu'un la vie ou le
» trépas ». Avec quelle complaisance, Dieu
ne vit-il pas ce grand homme sur le point
de venger sa liberté opprimée, donner tran-
quillement ses ordres pour la sûreté des
siens, & disposer toutes choses pour leur
fuite ; consacrer même quelques heures à
l'étude, dans cette nuit qui devoit être la
dernière pour lui ; enfoncer ensuite le poi-
gnard dans son sein, épandre ses entrail-
les, & tirer, pour ainsi dire, avec la main,
cette belle ame, trop pure pour être souil-

lée par le fer. La première blessure ne fut pas mortelle, parce que Dieu voulut jouir plus d'une fois du spectacle que Caton lui offroit. Pour montrer tout son héroïsme dans ce moment critique, il falloit en suspendre les premiers effets : car il y a moins de courage à affronter la mort, qu'à la rechercher, lorsqu'elle nous suit. Peut-on douter que Dieu n'ait jetté un regard de satisfaction sur un trépas si glorieux, & si digne d'être à jamais célébré ? C'est s'élever au rang des Dieux, que de mériter par sa mort les éloges de ceux mêmes qui la craignent.



Mais avançons, & prouvons qu'on donne le nom de mal à ce qui ne l'est point. Pour le faire avec ordre, je dis que les accidents qui vous paroissent si terribles, & si difficiles à supporter, sont utiles en premier lieu à ceux à qui ils arrivent ; secondement au genre humain en général, dont Dieu tient plus de compte que des particuliers ; troisièmement, que ces accidents n'arrivent point contre le gré de ceux à qui la Providence les destine ; ou que s'il y en a parmi eux qui les souffrent impatiemment, ils méritent d'en porter la peine : enfin que les traverses de la vie sont une suite du système établi par les décrets

éternels, & que si les gens de bien y sont exposés, c'est par la raison même qu'ils sont gens de bien.



La première proposition est celle qui a le plus l'air d'un paradoxe. Comment se figurer que les choses qui nous font trembler, & dont nous avons horreur, nous sont avantageuses ? Quoi ! dira-t-on, c'est un bonheur d'être exilé, accablé de misère, de perdre sa femme, de vivre dans l'ignominie ? Si cela vous paroît si étrange, comment n'êtes-vous donc pas surpris, que l'on guérisse certaines maladies par le fer & le feu, par la faim & la soif ? Pensez donc que puisqu'il est quelquefois nécessaire d'ouvrir la veine, de scier les os, de retrancher un membre pour conserver le reste du corps, on peut concevoir que l'adversité est quelquefois utile ; de même que les plaisirs qui sont l'objet de nos recherches & de nos souhaits deviennent quelquefois nuisibles par leurs suites, telles que les indigestions, l'ivresse, & les autres inconvénients qui accompagnent la volupté. Entre plusieurs maximes importantes de mon maître Démétrius (1), j'ai particu-

(1) Démétrius, Philosophe Cynique, étoit étroitement lié avec notre Auteur, qui, dans son élévation n'oublia pas les obligations qu'il avoit à ses maîtres.

lièrement goûté celle-ci , qui est toujours présente à ma mémoire : » Rien n'est plus » malheureux , disoit-il , que celui qui n'a » jamais été dans l'adversité (1). Il n'a pas » pu s'éprouver ; dès que ses vœux ont » toujours été ou remplis ou prévenus , c'est » une marque qu'il est indigne de la faveur de Dieu. Il ne méritoit pas de triompher de la fortune , qui n'aime point à combattre contre des lâches. Il me semble l'entendre parler ainsi : Je méprise cet adversaire ; il se rendroit à la plus foible attaque : il ne seroit pas nécessaire d'esfayer sur lui tous mes traits ; un seul de mes regards le mettroit en fuite ; il ne souffrieroit pas ma présence. Cherchons un autre antagoniste , avec qui je puisse me mesurer : j'aurois honte d'attaquer un homme à demi vaincu ». Un gladiateur croiroit qu'on le méprise , si on lui en opposoit un autre moins fort que lui , parce qu'il fait :

Qu'à vaincre sans péril , on triomphe sans gloire.

P. CORNEILLE.

La fortune en use de même : elle cherche les plus vaillants champions , & dédaigne les ames vulgaires. Elle se plaît à assaillir

(1) Bias ne trouvoit point d'homme plus malheureux , que celui qui n'étoit point capable de souffrir la misère.

le héros le plus illustre , pour avoir occasion de déployer toute sa force. Elle fait l'essai du feu sur Mucius , de la pauvreté sur Fabricius , de l'exil sur Rutilius , des supplices sur Régulus , de la mort même sur Caton. L'adversité peut seule fournir de grands exemples à l'univers. Plaindrons-nous le sort de Mucius , parce que pour se punir de son erreur , il tient dans la main des charbons ardents ? Eh ! n'est-ce pas ce trait de magnanimité , qui mit en fuite le Roi que son épée n'avoit pu percer ? l'estimerons-nous plus heureux dans le sein de la volupté ? Fabricius est-il malheureux , parce qu'il cultive son champ , lorsque les affaires de la République lui en laissent le loisir ; parce qu'en faisant la guerre à Pyrrhus , il fait en même temps la guerre aux richesses ; parce qu'il mange au coin de son foyer les herbes & les racines que ses mains triomphantes ont sarclées dans ses terres ? Son sort seroit-il plus digne d'envie , s'il se rassasioit de poissons étrangers & d'oiseaux rares ; s'il mettoit à contribution l'une & l'autre mer , pour en tirer ces coquillages exquis , propres à rappeler un goût usé ; si sa table somptueuse étoit couverte de ces monstrueux animaux , dont la prise a coûté la vie à la plupart des chasseurs qui les ont poursuivis ?

Rutilius est-il malheureux, parce que ceux qui l'ont indignement condamné à mort, feront en opprobre à la postérité la plus reculée ; parce qu'obéissant à la voix de l'honneur, il s'est vu arracher du sein de sa patrie, avec plus de joie, qu'il n'en avoit ressenti en y revenant ; parce que seul il a eu le courage de refuser quelque chose à Sylla ; & qu'au-lieu de déférer à l'ordre du tyran qui le rappelloit, il s'est éloigné, il a fui ? « J'abandonne, dit-il, » à ces Romains, lâches spectateurs de ta » prétendue félicité ; je leur abandonne le » triste avantage de voir les places publi- » ques inondées de sang, le lac Servilius » couvert des têtes coupées de nos Sénateurs, les rues pleines d'affassins, & plusieurs milliers de citoyens égorgés contre la foi donnée, & dans l'instant même » qu'ils la recevoient. Que ceux à qui l'exil est insupportable, soient les témoins » de tant d'horreurs ». Disons-nous que Sylla est heureux, parce qu'une garde nombreuse l'accompagne en public ; parce qu'il souffre qu'on attache au poteau les têtes des Consulaires ; parce qu'il paye les meurtriers des deniers de la République, lui qui fit jadis recevoir la loi Cornélia contre les affassins ? Mais venons à Régulus. En quoi la fortune l'a-t-elle mal-

traité ? Est-ce en le rendant un modèle de bonne foi, un modèle de constance ? Sa peau est percée par les clous ; de quelque côté qu'il se tourne, il se fait de nouvelles blessures, ses yeux se refusent au sommeil. Mais plus il souffre, plus sa gloire s'accroît. Voulez-vous être convaincu, qu'il n'a pas cru acheter trop cher la vertu à ce prix : rétablissez sa santé, & faites-le rentrer dans le Sénat ; il y opinera tout comme la première fois. Vous pensez donc, que Mécénas a été plus heureux, lui qui sans cesse occupé de soins amoureux, répudiant tous les jours sa femme & la reprenant autant de fois, ne peut rappeler le sommeil qui le fuit, que par le son des instruments de musique. Il essaye en vain de charmer ses inquiétudes par l'excès de la débauche & par tous les raffinements que l'art a inventés ; il goûte aussi peu de repos dans les délices, que Régulus dans les tourments. Celui-ci trouve même de la douceur à souffrir pour une cause honorable ; cette considération le soutient au milieu de ses peines : Mécénas au contraire, usé par les plaisirs, fatigué de son bonheur, est moins accablé par ses maux, que par le poids de la honte attachée à ce qui les cause. Le monde n'est pas encore assez corrompu, pour qu'il soit

douteux que la plupart des hommes, s'ils en avoient l'option, n'aimassent mieux être des Régulus que des Mécénas. Celui qui n'est pas de cet avis, seroit bien plus charmé, quoiqu'il n'ose le dire, d'être Téntia. Socrate est-il à plaindre, parce que les Athéniens le condamnent à boire de la ciguë ; lui qui la regarde comme un breuvage d'immortalité, & qui parle tranquillement de la mort jusqu'à sa dernière heure ? Est-il malheureux, parce que son sang se fige, & qu'un froid mortel s'empare de ses membres ? Son (1) sort n'est-il pas plus digne d'envie, que celui de ces riches voluptueux, à qui un vil esclave verse du vin glacé dans une coupe d'or ? De cruels vomissemens, le retour d'une bile amère sont la suite de ces débauches, tandis que Socrate avale le poison avec joie. A l'égard de Caton, nous en avons assez dit. Tout le monde loue son bonheur, & le regarde comme un Héros contre lequel la Nature a lancé ses traits les plus acérés. Il est fâcheux d'être l'ennemi de ceux qui jouissent du pouvoir souverain : mais Caton s'est vu tout à la

(1) J'ai passé légèrement sur plusieurs endroits de ce Morceau, tant à cause de la variation du texte, visiblement corrompu, qu'à cause de certaines pensées, qui, rendues trop fidèlement, blesseroient les loix de la modestie.

fois en bute à la haine de Pompée, de César & de Crassus. Il est triste d'être supplanté par d'indignes rivaux : on lui a préféré Vatinius. Il est dur d'être engagé dans des guerres civiles : il lui a fallu combattre par-tout pour la bonne cause sans relâche & sans succès. Il est affreux de se donner la mort : il a été réduit à cette terrible extrémité. Quel a été en cela le but de la Providence ? d'apprendre à l'univers, que les épreuves qu'elle envoie aux gens de bien, parce qu'elle les en juge dignes, ne sont point des maux.



La prospérité est le partage du vulgaire & des ames basses. Il n'appartient qu'à un grand homme de triompher de la mauvaise fortune & du préjugé. On ne connoît la nature que d'un côté, lorsqu'on a toujours joui d'un bonheur paisible & continu. Vous avez du courage ; mais quelles preuves en ai-je, si la fortune ne vous met pas dans le cas de m'en fournir ? Vous vous présentez dans les jeux olympiques ; si vous n'avez pas de concurrent, vous serez couronné, mais vous ne remporterez pas la victoire. J'en dis de même d'une ame vertueuse, qui n'a pas été à portée de faire montre de sa vertu. C'est un malheur, de n'avoir jamais été malheureux.

Vous n'avez point eu d'adversaire ; qui pourra juger de votre valeur ? Vous ignorez vous-même son prix. La science en ce genre est le fruit de l'expérience. Les épreuves sont la pierre de touche du mérite. C'est pourquoi l'on a vu des Héros aller eux-mêmes au devant de l'adversité, & chercher l'occasion d'immortaliser leur courage. Les grands hommes aiment les disgraces comme un bon soldat aime la guerre. La valeur se plaît dans les hazards. Occupée de son objet, elle compte pour rien ce qu'il lui en coûtera pour y parvenir, parce qu'elle fait que les obstacles contribuent à sa gloire. Les Guerriers s'honorent des blessures qu'ils ont reçues ; ils en font parade ; & le sang qui coule de leurs plaies leur inspire de la joie. Au retour d'une action, où tous ont bien fait, ceux qui ont été blessés s'attirent plus de considération que les autres. C'est une faveur que Dieu fait à ceux dont il a la perfection à cœur, que de leur fournir la matière de quelque exploit éclatant, dont la gloire est nécessairement proportionnée au péril. On juge de l'habileté du Pilote dans la tempête, & de la valeur du Soldat dans la bataille. Que fais-je, si vous supporteriez courageusement la pauvreté, tandis que vous regorgez de biens ? si

vous seriez à l'épreuve des mépris, des injures & de la haine publique, tandis que les applaudissements & la faveur aveugle du peuple vous suivent par-tout ? si vous souffririez patiemment la perte de vos enfants, tandis qu'ils sont tous pleins de vie ? Vous êtes éloquent, lorsqu'il s'agit de consoler les autres : je vous admire-rais davantage, si vous trouvant dans le cas d'avoir besoin de consolation, vous mettiez vous-même un frein à votre douleur. Ne pâlissez donc point à la vue de l'adversité. Les Dieux s'en servent comme d'un aiguillon pour exciter votre courage. La vertu brille dans les disgraces. On peut appeller malheureux, ceux qui s'endorment dans le sein de la félicité : ils ressembleraient aux Nautonniers que le calme arrête en pleine mer. Tout ce qui pourra leur arriver dans la suite, fera nouveau pour eux ; & l'on fait que l'inexpérience augmente la sensibilité : un animal qui n'est point dompté porte impatiemment le joug : un nouveau soldat tremble au moindre péril, tandis que le vétéran voit son sang couler sans en être ému ; celui-ci se souvient d'avoir eu part à la victoire, quoique blessé. Dieu se plaît à éprouver, à exercer ceux qu'il aime & qu'il destine à de grandes choses ; mais il abandonne à la vivacité

du sentiment ceux qu'il épargne, & pour lesquels il paroît avoir de l'indulgence : car vous vous trompez, si vous croyez que quelqu'un soit excepté de la loi générale. Ce mortel long-temps heureux aura enfin son tour. Il paroît affranchi des disgraces du sort, mais son heure n'est que différée. Vous me demandez, pourquoi Dieu accable les gens de bien de maladies ou d'autres incommodités ? Et moi je vous demande, pourquoi l'on choisit toujours les meilleures troupes pour les entreprises les plus hazardeuses ? Ce sont elles qui sont commandées pour dresser la nuit une embuscade, pour reconnoître le pays, pour surprendre un poste. Quelqu'un de ce nombre s'avise-t-il de dire que le Général lui rend un mauvais service ? Il pense au contraire qu'il en est estimé & considéré. Tels sont les sentiments que doivent avoir ceux qui sont exposés à ces traits si redoutables aux ames lâches & timides. Dieu nous a jugés dignes de faire preuve de toute la constance dont l'humanité est capable. Craignez les plaisirs, fuyez un bonheur qui vous énerve, qui vous amollit, qui vous enivre, s'il n'est quelquefois interrompu par des accidents qui vous fassent souvenir que vous êtes hommes. Il ne faut qu'un vent coulis pour causer un rhume dange-

reux, à ceux qui logent dans des appartemens bien calfeutrés, qui ne mangent que dans des salles dont on a pris soin d'échauffer l'air, qui ne conservent la chaleur de leurs pieds qu'à l'aide de fréquentes fomentations. Si l'excès est nuisible en tout, rien de plus dangereux qu'une félicité immodérée. Elle ébranle le cerveau, elle le remplit d'idées chimériques, ténébreuses, qui nous empêchent de bien discerner le vrai d'avec le faux. Ne vaudroit-il pas mieux effuyer de continuels revers propres à nous rendre vertueux, que de vivre dans les délices qui nous corrompent ? La mort est plus douce après un jeûne volontaire ; mais les intempérants meurent dans la douleur. Dieu suit la même méthode avec les gens de bien, que les maîtres avec leurs disciples ; ceux-ci demandent plus de travail à ceux de leurs élèves qui ont de plus belles dispositions. Direz-vous que les Lacédémoniens haïssent leurs enfants ? cependant ils les battent cruellement de verges pour les éprouver, ils les exhortent à souffrir les coups sans se plaindre, & quoiqu'à demi-morts & couverts de plaies, à recevoir patiemment de nouvelles blessures. Faut-il s'étonner que Dieu éprouve les grandes ames ? L'apprentissage de la vertu doit être rude. La fortune nous frap-

pe, nous déchire : il faut le souffrir. Ce n'est point cruauté de sa part ; c'est qu'elle nous livre un assaut. Plus nous combattons avec elle, plus nous ferons forts. La partie de notre corps la plus exercée est aussi la plus ferme & la plus dure. En s'abandonnant aux coups du sort, on s'endurcit jusqu'à pouvoir les braver ; on devient peu-à-peu capable de lui résister. En nous exposant souvent, nous apprendrons à mépriser les périls. Le Matelot ne sent point les incommodités de la mer. Le Laboureur se plaît à manier la terre. Le Soldat lance avec force le javelot. Le Coureur marche avec agilité. Comme l'exercice endurecit le corps, de même la patience élève l'âme jusqu'au mépris des maux les plus redoutables. Si vous voulez avoir une idée de ce que la patience peut opérer dans nous, voyez l'effet du travail dans ces nations indigentes à qui la pauvreté prête des forces. L'habitude est une seconde nature qui adoucit tous les maux. Ce qu'on faisoit d'abord par nécessité, devient agréable par l'usage. Ne soyez pas étonnés de l'agitation que souffrent les gens de bien : elle sert à les affermir. C'est ainsi qu'un arbre battu des vents jette de profondes racines. Il est donc prouvé, qu'il est utile aux gens de bien d'être exposés à une infinité de

dangers qui les aguerrissent , & leur fassent supporter patiemment les accidents de cette vie , qu'on ne peut appeller des maux , qu'à l'égard de ceux qui sont mal disposés à les recevoir.



2^o. J'ajoute qu'il est de l'intérêt public que les gens de bien aient toujours , pour ainsi dire , les armes à la main , & se distinguent par des actions d'éclat. Dieu & le Sage n'ont qu'un même but ; c'est d'appréhender au vulgaire que ce qu'il désire n'est pas un bien , & que ce qu'il craint n'est pas un mal. Or , si les objets de nos desirs étoient toujours le partage des bons , & les objets de nos craintes l'appanage des méchants , on regarderoit les premiers comme des biens , & les seconds comme des maux. L'aveuglement seroit un état affreux , si ceux-là seulement perdoient la vue , qui méritent qu'on leur arrache les yeux. Ainsi Appius & Métellus peuvent être aveugles sans conséquence. Au contraire les richesses ne sont pas un bien , il n'importe donc point qu'Ellius soit riche. Dieu n'a pas de moyen plus sûr , pour décrier ce qui flatte nos vœux , que d'en abandonner la jouissance aux scélérats , & d'en priver les honnêtes gens. Mais n'est-ce pas une injustice de permettre qu'un hom-

me de bien soit dans les fers , ou couvert de blessures , ou accablé de maladies , tandis que les méchants se promènent librement , & jouissent d'une santé robuste , quoiqu'ils menent une vie molle & efféminée ? Il n'y a pas plus d'injustice à cela , qu'à laisser sous les armes de vaillants Guerriers , qui veillent à la garde du Camp , tandis que d'infâmes débauchés sont en sûreté dans la ville ; ou bien qu'à souffrir que d'innocentes Vestales se levent pendant la nuit , pour entretenir le feu sacré , tandis que des femmes libertines dorment profondément. Les gens de bien sont destinés au travail. Les Sénateurs sont quelquefois occupés des journées entières à délibérer sur les affaires de l'Etat , tandis que de vils citoyens passent agréablement le temps à la promenade , à la *guinguette* ou dans les cercles. Tout va de même dans la grande République du monde. Les gens de bien travaillent sans relâche , sacrifient ce qu'ils possèdent , & s'immolent eux-mêmes à l'intérêt public.



3°. Ils font tout cela volontiers : ils ne sont point entraînés par la fortune , ils la suivent de plein gré , ou marchent à côté d'elle : s'ils pénétroient dans l'avenir , ils la précéderaient même. Je me rappelle

encore ce beau mot du célèbre Démétrius.
» J'ai à me plaindre, disoit-il, Dieux im-
» mortels, de ce que vous m'avez fait si
» tard connoître vos volontés. Je me se-
» rois rendu le premier à vos ordres, que
» je suis prêt à exécuter. Voulez-vous mes
» enfants ? Je ne les ai élevés que pour
» vous. Voulez-vous me priver de quel-
» qu'un de mes organes ? J'y consens, il
» m'en coûte peu, puisque j'abandonnerai
» bientôt tout le corps. Voulez-vous mon
» ame ? Prenez-la, je la tiens de vous-
» même. Je vous donnerai de plein gré
» tout ce que vous exigerez de moi. Ce
» qui me fâche, c'est que j'aurois mieux
» aimé vous en faire l'offrande que la res-
» titution. Pourquoi m'enlever ce qu'il ne
» tient qu'à vous de recevoir ? Quoi-
» qu'à dire vrai, vous ne sauriez rien ôter
» à celui qui est disposé à ne rien retenir.
» La force & la contrainte n'exercent pas
» sur moi leur empire. Je ne sers point en
» esclave, j'obéis aux Dieux par sentiment,
» & d'autant plus volontiers, que je fais
» que rien n'arrive qu'en conséquence de
» ce qui a été déterminé par les décrets
» éternels. «



4°. Le destin est notre arbitre. L'ins-
tant de la mort a été fixé dès celui de la

naissance. (1) Une cause dépend d'une autre cause. Les événements qui intéressent les hommes en général ou en particulier, sont enchaînés dans l'ordre universel. Rien ne doit nous étonner, parce que rien n'arrive par hasard, comme pense le vulgaire; mais chaque chose se place à son rang. Nos peines & nos plaisirs sont décidés de toute éternité; & quoique la vie de chacun de nous soit marquée par des nuances très-différentes, tout se réduit à ce point unique. Ce qui a été fait pour nous, périra comme nous. De quoi nous plaignons-nous donc & qu'avons-nous à dire? Nous devons être préparés à tout.

(1) Pavillon dit dans ses Stances sur la Providence;

Sans ces Loix & l'heureux secours
Qu'elles te fournissent sans cesse,
Comment avec tant de foiblesse,

Pourrois-tu conserver & tes biens & tes jours?
Exposé chaque instant à mille & mille injures,
Rien ne rassureroit ton cœur épouventé:
Et ces justes Décrets contre qui tu murmures
Font ta plus grande liberté.

Voudrois-tu que la Providence
Eût réglé l'Univers au gré de tes souhaits?
Et qu'en te comblant de bienfaits,
Dieu t'eût encor soustrait à son obéissance?

Quelle étrange société
Formeroit entre nous l'erreur & l'injustice!
Si l'Homme indépendant n'avoit que son caprice
Pour conduire sa volonté.

Que la Nature dispose à son gré des corps qui sont sous son empire. Ne nous attristons point ; armons-nous de courage , en pensant que ce qui périt en nous , ne nous appartient point. Qu'est-ce qui appartient au Sage ? L'abandon qu'il fait de lui-même à la conduite de la Providence. C'est un assez grand sujet de consolation pour lui , de savoir qu'il roule avec l'univers dans le même tourbillon. Quelle que soit cette nécessité fatale qui exerce sur nous le droit de vie & de mort , songeons que les Dieux mêmes lui sont soumis. L'ordre irrévocable des Destins enchaîne également les choses divines & humaines. Le Créateur & le souverain Maître du monde a dicté la Loi , & il l'observe. Il n'a commandé qu'une fois , & il obéit toujours. Mais peut-on dire que Dieu ait suivi les règles de l'équité dans la distribution des événements , lorsqu'il a assigné pour partage aux gens de bien , la pauvreté , les blessures , une mort cruelle ? Je réponds que la matiere qui a reçu sa forme , ne peut être changée par l'ouvrier. Il y a des choses tellement liées , qu'elles deviennent inséparables & indivisibles. Les esprits languissants , engourdis , assoupis , tiennent à des éléments lourds & immobiles. Il faut un Destin plus puissant pour former un vrai homme.

homme. Sa vie ne sera point uniforme, il y aura du haut & du bas; il essuiera des tempêtes, il luttera contre des flots irrités: il aura la fortune contraire. Il se trouvera dans des circonstances fâcheuses & cruelles, dont il triomphera lui-même. Le feu éprouve l'or, & les disgraces sont la pierre de touche du mérite. Voyez à quel degré la vertu doit s'élever. Elle marche par des routes incertaines: une ame basse fuit le danger, la vertu tente les plus hautes entreprises.



Mais pourquoi Dieu souffre-t-il qu'il arrive du mal aux gens de bien (1)? Je nie cette supposition. Je ne reconnois de maux que l'impiété, la scélératesse, les mauvais desirs, l'ambition, l'amour impur, l'avarice, l'injustice; or Dieu, qui est le guide & le protecteur des gens de bien, ne permet pas qu'ils tombent dans ces excès. Voudroit-on

(1) Pavillon dit dans les Stances sur la Providence que j'ai déjà citées:

Ce monde, que Dieu même exclut de son partage,
N'est pas le monde qu'il a fait;
C'est ce que l'homme impie ajoute à son ouvrage,
Qui fait que son Auteur le condamne & le hait.
Observez seulement le peu qu'il vous ordonne;
Et sans cesse le bénissant,
Usez de son présent, mais tel qu'il vous le donne,
Et vous n'aurez plus rien qui ne soit innocent.

encore qu'il prît soin de leur équipage ? Eux-mêmes l'en dispensent : ils méprisent tout ce qui leur est extérieur. Démocrite se dépouille de ses richesses , il les regarde comme un fardeau. Pourquoi s'étonner que Dieu permette qu'il arrive aux gens de bien ce qu'ils souhaitent souvent eux-mêmes ? Ils perdent leurs enfants : mais ce sont eux quelquefois qui les font mourir. (1) Ils sont envoyés en exil : ce sont eux quelquefois qui s'y condamnent les premiers. On les égorge ; ce sont eux quelquefois qui s'enfoncent le poignard dans le sein. S'ils sont réduits à de dures extrémités , c'est afin que nous apprenions d'eux à souffrir. Ils naissent pour servir de modele aux humains.



Figurez-vous que Dieu dit aux Sages :
 » Quel sujet avez-vous de vous plaindre de
 » moi, vous qui avez embrassé le parti de la
 » vertu ? J'ai donné aux autres de faux
 » biens ; j'ai amusé ces esprits légers par
 » de vaines images semblables aux erreurs
 » d'un songe. Je les ai environnés d'or, d'ar-
 » gent, & de tout ce qui forme de brillants
 » dehors ; mais le dedans étoit vuide. Vous
 » les croyez heureux , trompés par leur
 » éclat extérieur ; si vous les sondez, vous

(1) Tels que Junius Brutus , Torquatus , & autres Romains.

» ne trouverez chez eux que misère, qu'hor-
» reur, que corruption. Ce sont des murs
» blanchis. Leur félicité n'a rien de réel,
» rien de solide; elle consiste dans une sur-
» face très-mince. Tandis qu'ils sont debout,
» & qu'ils tiennent un rang dans le monde,
» ils y brillent, ils en imposent. Mais lors-
» qu'un accident imprévu les a démasqués,
» on découvre les traits affreux qu'ils ca-
» choient sous une décoration empruntée.
» Pour vous, je vous ai donné de vrais
» biens, des biens durables, dont vous con-
» noîtrez d'autant mieux le prix, que vous
» les examinerez avec plus d'attention. Je
» vous ai appris à mépriser de dangereux
» plaisirs, à maîtriser vos passions. Vous
» n'avez rien de recommandable en appa-
» rence, votre grandeur est intérieure. Sem-
» blables au Créateur de l'Univers, rien ne
» vous plaît hors de vous, & vous ne trou-
» vez que dans vous-mêmes un spectacle
» digne de vos regards. Je vous ai comblés
» de mes dons. Vous savez vous passer
» d'être heureux, & c'est en quoi consiste
» votre bonheur. Si vous êtes sujets à des
» accidents fâcheux, à de tristes vicissi-
» tudes, c'est que je n'ai pu vous y souf-
» traire; mais je vous ai donné des armes
» à l'épreuve des coups du sort. Combat-
» tez-le courageusement, par-là vous vous

rendrez en quelque sorte supérieurs à la
 Divinité. En effet, si sa nature l'exempte
 du mal, votre patience vous en fera
 triompher. Comptez pour rien la pau-
 vreté: on ne vit jamais si pauvre qu'on
 l'étoit en naissant. Méprisez la douleur:
 elle cessera, ou vous cesserez d'être.
 Méprisez la fortune: j'ai rendu l'ame inac-
 cessible à ses traits. Méprisez la mort: on
 finit avec elle, ou l'on passe à une autre
 vie ».



Quelques-uns pensent que chacun de
 nous a un Dieu tutélaire, qui n'est pas du
 nombre des grands Dieux, mais d'une
 classe inférieure, & l'un de ceux qu'Ovide
 appelle *Dieux du Commun*. Nos Peres ont
 attribué aux personnes de l'un & l'autre sexe
 un Génie & une Junon qui les dirigent dans
 la conduite de leurs affaires particulières.



Il est aisé de justifier les Dieux contre
 ceux qui ne comprennent pas, pourquoi la
 Providence a placé Aridée sur le trône (1):
 pense-t-on que la Couronne ait été accor-
 dée à son mérite? Elle lui a été donnée en
 considération de son pere & de son frere.

(1) Aridée étoit fils de Philippe, & frere d'Alexandre
 le Grand; mais d'une autre mère.

Pourquoi le gouvernement de l'Univers a-t-il été confié à Caligula, cet homme si cruel, que tout le sang qu'il faisoit couler en sa présence n'étoit pas capable d'éteindre sa soif? Il ne faut pas croire qu'on ait voulu le gratifier. On a récompensé dans sa personne son pere Germanicus, son aïeul, son bifaïeul & ses autres ancêtres qui se sont rendus également illustres, quoique dans une condition privée.



En traitant favorablement les méchants, Dieu n'a pas seulement égard à leurs ancêtres, mais quelquefois aussi à leurs descendants. Tel est son plan. « Ceux-là régneront, dit-il, parce que leurs peres n'ont pas régné; la justice, la modération leur tenoient lieu d'empire; ils préféreroient le bien de l'Etat à leur intérêt. Ceux-ci régneront encore, parce qu'il y a eu un Héros de leur race, supérieur à sa fortune par l'élévation de son courage, qui dans des temps de trouble a mieux aimé céder à ses concitoyens, que de remporter sur eux une victoire funeste à la Patrie. Il s'est écoulé bien des années avant que j'aye pu le récompenser. Son petit-fils obtiendra le Gouvernement, quoiqu'il n'ait d'autre mérite que celui de sa naissance. Cet autre est mal-fait, il est d'une laideur affreuse

» qui avilira sa dignité. On me taxera de
 » légèreté & d'aveuglement ; comme si je
 » ne favois à qui donner des places qui ne
 » devroient être occupées que par de grands
 » hommes. Mais on ignore mes desseins ;
 » on ne voit pas que je paye une ancienne
 » dette. D'où sort ce zélé citoyen , ennemi
 » de la gloire qui s'obstine à le suivre (1),
 » qui court au danger avec la même joie
 » que témoignent ordinairement ceux qui
 » en reviennent , qui confond toujours ses
 » intérêts avec ceux du public ? Quel est
 » ce personnage ? Dans quel temps a-t-il
 » vécu ? Vous l'ignorez : mais moi , qui
 » tiens un compte exact des bonnes & des
 » mauvaises actions , je fais ce que je dois
 » à chacun. Les uns reçoivent leur récom-
 » pense long-temps après leur mort , les
 » autres avant leur naissance , selon que les
 » circonstances me le permettent ».



Ne querellez point la Nature. La pa-
 tience est un excellent remède contre la
 nécessité. Dans les accidents fâcheux qui
 vous arrivent , dites souvent sans murmu-
 rer : Telle est la volonté de Dieu. Suivez-le

(1) Remarquez que ceci n'a rien dans le fonds de
 contraire à la Prédestination Stoïcienne , telle qu'elle a
 été établie ci-dessus.

de plein gré : rien n'arrive que par son ordre. C'est être un mauvais soldat , que de marcher à regret à la suite de son Général. Exécutons avec joie & avec promptitude les Loix que la Providence nous impose : ne troublons pas l'harmonie de son magnifique ouvrage. Disons à Jupiter qui régit cet univers ce que lui dit Cléanthe , dont nous pouvons citer ici les vers à l'exemple du célèbre Cicéron.

*Conduis-moi , Dieu du Ciel , & Pere des humains ;
Ordonne , j'obéis , quels que soient tes desseins.*

*Par ses accents plaintifs l'impie envain t'offense ,
Il faut , bon gré , mal gré , se soumettre aux desins.
Pourquoi perdre le fruit de son obéissance ?*

Tels doivent être notre conduite & nos sentiments. Soyons prêts à remplir l'ordre des destinées. L'héroïsme consiste à s'abandonner à la Providence. Les esprits foibles, les petits génies lui résistent ; ils trouvent que rien n'est bien dans le monde , & plutôt que de se corriger eux-mêmes, ils poussent l'attentat jusqu'à vouloir corriger les Dieux.

Ne comprendrez-vous jamais quel est le pouvoir & la majesté de votre Dieu ? C'est lui qui est l'Arbitre de la Terre & du Ciel , le Dieu des Dieux. Sans lui ces Dieux que nous respectons , que nous ado-

rons, ne peuvent rien. Ils lui doivent ce qu'ils font. Lorsqu'il posoit les fondemens de cet admirable Univers, lorsqu'il travailloit à son chef-d'œuvre, quoiqu'il fût lui-même présent à toutes les parties de son ouvrage, il jugea à propos de se choisir des Ministres, & d'établir des Chefs subalternes qui eussent chacun leur département.



DE L'HOMME.

LE Créateur nous a distingués de ses autres ouvrages, en nous donnant la raison. Nous ne faisons pas une des moindres parties de l'Univers. Nous avons été l'objet des soins de la Nature, même avant que d'exister. Nous étions des créatures assez importantes pour qu'elle ne nous perdît pas de vue. Voyez quel pouvoir elle nous a donné; & combien l'empire de l'Homme s'étend au-delà de l'Homme? Nous ne sommes point resserrés dans les limites du Globe terrestre, nous pouvons parcourir toutes les régions de l'Univers. De quoi notre esprit n'est-il point capable? Lui seul peut chercher Dieu, le connoître, & s'élevant au-dessus des choses sensibles, le suivre dans ses opérations. C'en est assez pour prouver que l'homme n'a pas été fait au hasard & sans réflexion (1). Il n'est rien dans la Nature dont elle se glorifie davantage, ni qui lui fasse en effet un plus grand honneur.

(1) Seneque fait ici allusion au système extravagant des Epicuriens, qui disoient que tout ce qui existe, a été créé par le concours fortuit des atomes. Cicéron a com-

Par rapport à l'esprit , le corps est un fardeau & un supplice. Il cède aux impressions de celui-ci , il en devient l'esclave , à moins que par un effort de raison , l'esprit ne se dégage de la matiere pour s'occuper des choses divines. C'est par-là qu'il est libre , & qu'il prend un heureux essor. Echappé de sa prison , il s'envole dans le Ciel. Le Sage n'est pas tellement lié à son corps , qu'il n'en soit absent par la meilleure partie de lui-même. Ses pensées tendent en haut ; & il regarde son état ici-bas , comme une espece d'engagement dont la vie est le terme. Qui pourra m'interdire l'usage de la raison ? Je connois trop la noblesse de mon origine & de la fin pour laquelle je suis créé , pour m'affervir à un corps qui enchaîneroit ma liberté. Oui : je veux être libre dans ce triste & ténébreux cachot. Jamais cette chair méprisable ne me rendra susceptible de crainte , de dissimulation , de mensonge. Notre union ne produit point d'égalité entre nous. C'est l'esprit qui donne la loi ; le mépris qu'il a pour le corps est le garant de sa liberté. L'esprit tient dans l'homme le même rang que Dieu tient dans le monde. Il faut donc qu'il y ait entr'eux une pareille subordination.

battu cette ridicule opinion dans son *Traité de la Nature des Dieux*.

Qu'est-ce que l'Homme ? C'est un vase fragile, que le moindre vent peut emporter, que le moindre obstacle peut briser. L'homme naît avec un corps foible, nud, sans armes : il ne peut se suffire à lui-même, & la plus légère disgrâce l'abat. Si nous étions isolés, que deviendrions-nous ? Nous serions la proie des animaux, nous leur servirions de pâture. Ceux-ci sont assez forts pour se défendre. La Nature a donné des armes à ceux qui menent une vie errante & solitaire. L'homme au contraire n'a ni ongles ni dents qui puissent le faire craindre : il trouve sa sûreté dans sa foiblesse. La société supplée à ce qui lui manque. Ajoutons-y la raison : ces deux présents du Ciel, de foible qu'il étoit, le rendent très-redoutable. Il devient par-là le Roi de la terre, lui, qui sans ces avantages, seroit obligé de céder à toutes les autres créatures. La société lui donne un empire absolu sur tous les animaux (1). La société le met en état d'étendre sa domination hors de la

(1) L'Académie des Jeux Floraux couronna en 1742 une Ode sur les avantages de la Société, dont voici quelques morceaux, qui, à coup sûr, ne déplairont pas au Lecteur.

Un penchant naturel vers la félicité,

Une heureuse nécessité,

Une secrete inquiétude,

L'arracherent des bois & de la solitude.

sphere qu'il habite. Elle lui fournit des secours pour calmer la violence des maladies, pour soulager les incommodités de la vieillesse, pour appaiser le sentiment de la douleur. Elle fait notre force, en ce que nous pouvons toujours avec succès l'opposer à la fortune. Otez la société, vous romprez les liens qui unissent le genre humain, & qui font le plus ferme appui de la vie.



Quels sont les devoirs & les loix de la société? Suffit-il de ne pas répandre le sang humain? Nés pour contribuer au bonheur de nos semblables, est-ce assez de ne leur pas nuire? Et croit-on mériter de grands éloges en les traitant avec bonté? Entrons - nous dans le détail de nos obligations sur ce point, comme de tendre la main à celui qui fait naufrage, de montrer le chemin à celui qui s'égare, de partager son

Déjà par un nouveau concours,
Les Mortels attroupés habitent sous le chaume,
L'ancien compagnon des Ours,
L'homme, est le compagnon de l'homme.
Là je vois s'accorder cent différents états
Sous le pouvoir des Magistrats.
J'y vois travailler sans murmure
Un Peuple d'Artisans guidés par la Nature:
Certain intérêt mutuel
Fait à mille douleurs succéder les délices,
Et remplit le cercle éternel
De nos besoins par nos services.

pain avec celui qui a faim ? Le code de la société se réduit tout entier à cette formule. Tout cet Univers, & sous ce mot sont comprises les choses divines & humaines, tout cela n'est qu'un grand corps dont nous sommes les membres. Tirés des mêmes éléments, formés sous le même modele, la Nature nous a faits tous freres. Elle nous a inspiré les uns pour les autres un secret penchant, & par-là nous a rendus sociables. C'est elle qui nous dicte les principes du droit & de l'équité. C'est par son inspiration que nos mains se portent comme d'elles-mêmes à secourir le prochain. Ayons toujours à la bouche & dans l'esprit ce beau vers :

Homme, à tous les humains je me crois redevable.

Songez que nous sommes nés pour le bien commun. Il en est de la société par rapport aux membres qui la composent, comme des pierres d'une voûte qui ne se soutiennent que par leur assemblage.



(1) Nous devons tous avoir les mêmes sentimens, parce que nous avons la même

(1) Les Jeunes Gens entreroient dans le monde avec moins de vanité, s'ils avoient cette vérité profondément gravée dans leur esprit :

D'Adam nous sommes tous enfans,
La preuve en est connue,

origine. Personne n'a des titres de noblesse qui lui soient particuliers, à moins qu'il ne se distingue par sa probité & par son génie. Ceux qui étalent les portraits de leurs ancêtres dans le vestibule de leur appartement, & qui affichent à l'entrée le nom des familles dont ils se prétendent issus, réussissent mieux à se faire connoître, qu'à persuader qu'ils sont véritablement nobles. Nous n'avons qu'un Pere qui est Dieu. La généalogie de tous les hommes remonte jusqu'à lui par des degrés plus ou moins remarquables. On dit plus vrai qu'on ne pense, lorsque l'on substitue aux ascendants dont on a perdu la trace, le nom de quelque Divinité. Ne méprisez personne, fût-il né de parents pauvres & obscurs. Que son pere ait été affranchi, esclave ou même barbare, passez là-dessus sans scrupule, vous serez amplement dédommagé par la noblesse de la souche dont il sort.



Nous descendons tous des Dieux : ce ne sont pas les titres, ce sont les mœurs

Et que tous nos premiers parents

Ont mené la charrue ;

Mais las de travailler enfin

La terre labourée,

L'un a dételé le matin,

L'autre l'après dinée.

COULANGES.

qui décident du mérite : celles-ci dépendent de nous, les dignités dépendent du hasard. On regarderoit comme un insensé, celui qui n'examineroit que la selle & la bride du cheval qu'il voudroit acheter. Il y a bien plus d'extravagance à juger d'un homme par son habillement ; or le rang qu'il occupe dans le monde est comme l'habit dont il est revêtu. Il est esclave, dites-vous, qu'importe ? Son cœur est peut-être libre. O que d'esclaves en ce sens ! L'un est asservi à la sensualité, l'autre à l'ambition, un troisieme à l'avarice, tous le sont à la crainte. La plus honteuse servitude est sans contredit, celle à laquelle on s'affujettit volontairement.



Telle est notre manie, d'estimer un homme, non pas tant par lui-même que par ce qui l'environne. Or pour connoître sa juste valeur, il faudroit l'examiner seul & dépouillé de tout ce qui lui est étranger, comme de ses richesses, de ses honneurs, & des faveurs éblouissantes de la fortune dont il jouit. Le corps même doit être mis à part, pour n'examiner que l'ame ; on voit alors si sa grandeur est empruntée, ou si elle vient de son propre fonds.

Chaque chose a sa bonté particulière : la vigne est recommandable par sa fécondité, le vin par sa saveur, le cerf par son agilité. Pour quêter le gibier, la qualité essentielle du chien, c'est le nez ; pour l'atteindre, c'est la vitesse ; pour l'affaillir, c'est le courage. Ce qu'il y a de plus excellent dans chaque chose, c'est ce qui la conduit sûrement au but pour lequel elle est faite. Qu'y a-t-il de plus important dans l'homme ? C'est la raison, attribut, qui nous rend supérieur aux animaux, & qui nous rapproche des Dieux. L'intelligence est la qualité distinctive de l'homme : tout le reste lui est commun avec d'autres créatures. Il partage la force avec le lion, la beauté avec le paon, la vélocité avec le cheval. Il est inutile de remarquer que ces qualités sont dans la bête dans un degré plus éminent que dans l'homme, parce qu'il ne s'agit point précisément ici de ce qui est le plus excellent en lui, mais de ce qui lui est propre. Nous avons un corps, les arbres en ont un aussi : nous marchons, & nous nous mouvons à notre gré ; tous les animaux, sans en excepter les insectes, en font autant ; nous formons des sons ; mais la voix des chiens est beaucoup plus forte que la nôtre, celle des aigles est plus aiguë, celle des taureaux plus grave, celle

des rosignols plus douce & plus flexible.
Quelle est donc notre propriété essentielle ?
La Raison.



Qu'est-ce que la Raison ? C'est une portion de l'esprit divin répandue dans nos corps. Elle est la règle de toutes les vertus humaines, parce qu'elle est une copie de la Nature divine. L'intelligence est commune aux Dieux & aux hommes ; mais elle est parfaite dans les uns, & peut le devenir dans les autres.



L'ame est notre souveraine : tant qu'elle use de ses droits, toutes les facultés de l'homme lui sont soumises ; dès qu'elle vacille, son empire est chancelant. Pour peu qu'elle cède aux attraites de la volupté, ses puissances s'énervent, ses mouvements se rallentissent, & tous ses efforts sont inefficaces : ou pour pousser plus loin cette comparaison, le pouvoir que l'ame exerce est tantôt légitime, & tantôt tyrannique : légitime, lorsque ses vues sont honnêtes, lorsqu'elle veille à la sûreté du corps, lorsqu'elle n'en exige rien de honteux ou de bas. Mais si elle s'abandonne à de vains désirs, à la cupidité, à la mollesse ; elle devient tyran. Ses passions l'obsèdent, & ne lui

donnent point de relâche. Ces mouvements tumultueux la flattent d'abord ; c'est ainsi que des largeesses excessives , quoique nuisibles , plaisent au peuple , & qu'il touche avec une sorte de satisfaction ce dont il ne peut plus faire usage. Lorsque le mal a fait un certain progrès , & que l'amour du plaisir a forcé les derniers retranchements , l'ame dont le goût est émouffé par ses excès , incapable de sentir elle-même , se repaît encore agréablement du spectacle des plaisirs d'autrui. Quelle fureur nous fait oublier que nous sommes mortels , que notre vie ne tient qu'à un filet , & que nous n'avons qu'une ame à perdre !

Il y a une infinité de choses dont nous connoissons l'existence , sans en connoître la nature. Nous savons tous que nous avons une ame qui dirige à son gré nos mouvements. Mais ce principe de qui nous dépendons , quel est-il ? où réside-t-il ? L'un dit que c'est un esprit ; l'autre une espece d'harmonie ; celui-là l'appelle une force divine , une émanation de la Divinité ; celui-ci un air subtil : il en est qui le regardent comme une faculté immatérielle ; on en trouveroit encore qui le font consister dans le sang ou dans la chaleur. Comment l'ame qui se méconnoît elle-même , pour-

roit-elle avoir une notion certaine des autres créatures ?



Notre ame jouïra d'une véritable félicité, lorsque dégagée des ténèbres qui l'environnent, elle pourra contempler d'un œuil sûr la lumière divine dans sa source ; lorsque rendue à la céleste patrie, elle occupera la place qui lui est destinée. Notre naissance nous appelle à ce haut rang : nous pouvons même en prendre possession avant que de quitter nos corps ; si nous avons le courage de nous dépouiller de nos vices, & si nos pensées purifiées de ce qu'elles ont de terrestre, s'élevent jusqu'au sein de la Divinité. C'est à quoi nous devons travailler de toutes nos forces. Peu d'hommes savent ce secret important, & personne n'en apperçoit l'effet.



J'adhère volontiers au sentiment de tant de grands hommes qui promettent l'immortalité à notre ame, quoique les preuves qu'ils en apportent ne soient pas démonstratives. Je me livre à cet espoir flatteur, je deviens à charge à moi-même, & la vue de l'éternité dont je dois bientôt prendre possession, ne m'inspire que du mépris pour les misérables restes d'un corps usé. Cette idée, dont je m'occupe quelquefois, a pour moi tous les agréments d'un beau songe.

Animé par le sentiment de sa propre grandeur, l'esprit de l'homme se plaît à parcourir l'infini. Il ne connoît d'autres bornes que celles de Dieu même. Il ne s'avoue point citoyen d'Ephèse, d'Alexandrie, ou de quelque autre Ville, s'il en est de plus peuplée : l'Univers est sa Patrie : cet Univers qui embrasse dans son vaste circuit le Ciel, la Terre & la Mer ; où la matiere éthérée sépare & unit tout ensemble les choses divines & humaines ; où des millions de Divinités subalternes sont occupées du gouvernement qui leur a été confié.

» Tous les âges, dit-il, sont de mon ressort ;
» le génie mesure les siècles, & les différences du temps n'arrêtent pas la pensée.
» Un jour, lorsque les deux substances qui
» sont en moi seront séparées, je laisserai
» ce corps où je l'ai pris, & je retournerai
» dans le sein de la Divinité. Il est vrai qu'ici
» bas Dieu ne m'abandonne point, mais le
» poids de la mortalité m'accable. Cette
» vie passagere n'est que le prélude d'une
» vie plus heureuse & plus durable. Comme nous sommes neuf mois dans le sein
» maternel, non point destinés à y demeurer,
» mais à habiter le séjour qui nous voit
» naître, lorsque nos corps ont assez de consistance pour souffrir les impressions de
» l'air ; de même le temps qui s'écoule depuis

» l'enfance nous prépare à une seconde
» nativité. Nous devons jouir d'une autre
» vie, & d'un état bien différent de celui-ci.
» Mais l'heure n'en est pas venue, nous ne
» pouvons encore contempler la gloire cé-
» leste que dans l'éloignement ».



Regardez donc ce moment décisif d'un œuil intrépide. Il n'est le dernier que pour le corps & non pour l'âme ; les choses qui vous environnent sont des meubles d'hôtellerie, dont on n'use qu'en passant. Vous devez aller plus loin. Ce jour que vous redoutez, comme s'il étoit le terme de votre existence, est celui de votre naissance éternelle. Quittez votre fardeau. Occupez-vous de pensées plus sublimes. Un jour viendra que la Nature fera dévoilée à vos yeux. L'ombre fuira. Vous connoîtrez les ténèbres où vous vous êtes plongés pendant la vie, lorsque vous nagerez dans cet océan de lumière, dont vous n'appercevez maintenant qu'un foible rayon, & qui vous paroît néanmoins si admirable, malgré la distance où vos yeux sont placés. Quels seront vos transports, lorsque vous la verrez de près ? Ce sont-là des réflexions qui dégoûtent l'âme de tous les objets vils & rampants. Sûrs de mourir, qui peut vous faire trembler ?



D E L A V E R T U .

LA perfection de la Vertu consiste dans une certaine égalité d'ame & de conduite qui doit être inaltérable. Cette égalité est le fruit de nos études & de nos réflexions sur la nature des choses divines & humaines. C'est le souverain bien. Lorsqu'on y est parvenu, on peut se flatter d'être égal aux Dieux. Mais que faut-il faire pour y arriver ? La route en est aisée, agréable même, & c'est celle que vous montre la Nature. Si vous savez user des moyens qu'elle vous fournit, vous vous éleverez jusqu'au trône de la Divinité. Ce n'est pas l'argent qui vous y conduira : Dieu n'en a pas. Ce ne sont pas les habits précieux : Dieu n'en fait point usage. Ce n'est point la réputation, l'éclat, la célébrité : Dieu n'est pas connu. Il souffre qu'on ait de lui les idées les plus ridicules. Ce ne sera point la foule des esclaves qui portent votre litier à la Ville & à la Campagne : ce grand Dieu, ce Dieu tout-puissant soutient seul tout l'Univers. Que fera-ce donc ? Votre ame, pourvu qu'elle soit droite, grande, vertueuse. Qu'est-ce qu'une ame de cette

trempe, si ce n'est la Divinité même logée dans nos corps? Au reste sa condition noble ou servile ne fait rien ici : on peut monter au Ciel du plus petit coin de la terre.

Partez, & montrez-vous digne du rang des Dieux.



Si la vertu nous rend véritablement grands, ce n'est point précisément parce que l'on est heureux, lorsqu'on est à l'abri du mal : c'est parce qu'elle étend l'esprit, qu'elle le prépare à la connoissance des choses célestes, & le rend digne d'être admis dans la compagnie de Dieu.



La vertu élève l'homme, elle lui donne un mérite réel, & le met au-dessus de la crainte & de l'espérance, de ce que nous appellons des biens & des maux. La vertu a un prix intrinsèque. Celle-là même qui est en Dieu, est celle qui constitue le Sage : car on ne peut s'empêcher de reconnoître en lui quelque chose de merveilleux, de céleste, de divin. Cette vertu, ce bien suprême a un séjour qui lui est propre. Ce bien ne naît pas dans les Pays d'où nous viennent le fer & l'ivoire. Vous demandez quel est le siège du souverain bien ? C'est notre ame ; mais elle doit être pure & sainte, autrement Dieu ne sauroit y habiter.

La vertu est l'unique bien de l'homme ; avec elle , fût-il privé de tout le reste , il est estimable : sans elle , tous les autres avantages ne le mettront pas à couvert du blâme & du mépris. Il faut à cet égard raisonner de l'homme comme de toute autre chose. Un bon vaisseau n'est pas celui qui est richement décoré , dont la proue est dorée ou argentée ; c'est celui qui est solidement construit , bien calfaté , assez ferme pour résister à la violence des flots , & facile à mouvoir. Une bonne épée n'est pas celle dont le fourreau est garni de pierreries , ou le ceinturon brodé ; c'est celle dont la lame est bien tranchante , dont la pointe peut percer les corps les plus durs. Ainsi , pour apprécier un homme , il n'est pas question de connaître combien il possède d'arpents de terre , à quoi montent ses revenus , quel nombre de clients lui font la cour , quelle est la richesse du lit où il couche , ou de la coupe dans laquelle il boit : il suffit de savoir s'il est bon , c'est-à-dire vertueux ; s'il a une raison saine , éclairée , docile aux Loix de la Nature. Voilà ce que j'appelle la vertu , l'honneur , & l'unique félicité de l'homme.



Toutes les actions que la vertu inspire , méritent le nom de bien. Mais la vertu est
un

un bien unique en ce que rien n'est bien sans elle. Si le bien réside dans l'ame, tout ce qui l'affermir, tout ce qui l'agrandit, doit être appelé bien. Or la vertu produit ces effets; & tout ce qui irrite les passions blesse, dégrade l'ame, & lorsqu'il paroît l'élever, lui cause une forte d'enflure, pleine de vanité & d'illusions. Il n'y a donc pas d'autre bien que celui qui rend l'esprit meilleur. Toutes les actions de la vie sont caractérisées par le motif honnête, qui nous engage à les faire ou à les éviter. Par exemple, un homme de bien fera toujours ce qui lui paroît conforme aux regles de l'honnêteté, quelque peine, quelque dommage, quelque danger qu'il y ait à le faire. Au contraire, toutes les richesses, tous les plaisirs, tous les honneurs qu'il pourroit espérer ne l'engageront jamais à faire ce qui lui paroît honteux. Rien ne peut le distraire de son but dans le premier cas, & rien ne peut le déterminer à agir dans le second. Toutes ses opérations roulent sur ces deux points. Il n'y a de bien que ce qui est honnête: il n'y a de mal que ce qui n'est pas honnête. La vertu marche fièrement en présence de l'une & l'autre fortune, dont elle méprise souverainement la faveur ou la disgrâce. Admettre quelque bien indépendant de l'honnêteté, c'est ren-

dre toutes les vertus chancelantes ; car on ne sauroit en acquérir aucune , lorsqu'on s'attache à un objet qui lui est étranger. Cette opinion est donc fausse , puisqu'elle répugne à la raison qui est le siege des vertus , & la fidele compagne de la vérité.



J'appelle un homme , celui qui ne reconnoît d'autre bien , que celui qu'il tire de lui-même ; car qu'y a-t-il de plus extravagant , que de louer & d'admirer dans quelqu'un ce qui ne lui appartient pas , ou qui peut bientôt appartenir à un autre ? Un cheval n'en est pas meilleur pour avoir de riches harnois. On ne doit se glorifier que de ce que l'on a. Une belle famille, une maison superbe, de grandes possessions, des revenus immenses , tout cela est hors de nous, Faisons l'éloge de ce qui nous est tellement propre , que nous ne saurions le perdre , ni l'aliéner. On définit l'homme un animal raisonnable. Son bien consiste donc à perfectionner sa raison. Mais cette raison qu'exige-t-elle ? Rien que de très-facile : c'est de vivre conformément à la Loi naturelle. Il est vrai que le dérèglement général y met obstacle : nous nous séduisons mutuellement. Comment ramener à la vertu ceux que tout le monde pousse au vice , & que personne n'en détourne ?

Les biens ont de la conformité avec la Nature. Ils sont tous égaux en ce sens. Lorsque dans leurs assemblées, plusieurs Sénateurs embrassent l'avis que l'un d'eux a proposé, l'on ne peut pas dire que l'un y consent plus que l'autre. Il en est de même des vertus & des biens, leur accord avec la Nature est uniforme. Modération dans les plaisirs, constance dans les disgraces, ce sont des biens du même ordre, quoique leur marche soit différente. Le but en est semblable, tous deux sont des fruits estimables de la vertu & de la raison. La vertu met au niveau toutes les actions qu'elle avoue.



Les adversités ne peuvent être l'objet de nos désirs, mais il faut désirer la vertu qui nous apprend à les supporter. On ne doit pas souhaiter de souffrir, mais de souffrir courageusement. C'est à la vertu même que j'adresse tous mes vœux. Je cherche à passer ma vie suivant les loix de l'honnêteté : or comme la vie est sujette à une infinité de vicissitudes, en désirant de vivre selon l'honnêteté : conséquemment je désire tout ce qui conduit à ce but. Celui qui souffre comme il faut, fait souvent usage de toutes les vertus, quoiqu'il n'y en ait qu'une qui caractérise & qui relève ses souffrances. Sa patience de-

vient force , d'où fuit l'acquiescement & la
résignation à la douleur qui sont des bran-
ches de la patience : on remarque en lui sa
prudence , qui préside à toute délibération,
& qui enseigne à soutenir avec courage ce
qu'on ne peut éviter : il fait éclater sa con-
stance inébranlable , en ce que les moyens
les plus violents ne sont pas capables de lui
faire changer de résolution : toutes ces ver-
tus l'accompagnent inséparablement. Ainsi
toute action honnête est bien produite par
une vertu particuliere , mais déterminée par
le conseil des autres. Or ce qui a l'approba-
tion de toutes ces vertus , quoiqu'il semble
partir d'une seule , est un digne objet de
notre empressement. Pensez-vous , qu'on
ne doive désirer que ce qui ressent le plaisir
& la mollesse ? Croyez-vous que Régulus
n'ait pas réellement souhaité de retourner à
Carthage ? Entrez dans les sentiments de ce
grand homme ; écarter pour un moment
les préjugés vulgaires , & formez-vous une
idée plus décente de la beauté & de la gran-
deur de la vertu : vous comprendrez qu'elle
aime mieux suer & se teindre de sang , que
de se couronner de fleurs. » Le camp de
» la vertu , disoit le Stoïcien Attale , me
» paroît préférable à ses délices. Je souffre,
» mais qu'importe si je fais souffrir ? Je
» meurs , mais c'est avec courage , je meurs

» content ». Epicure auroit dit , Je trouve de la douceur à mourir ainsi : pour moi , je me garderai bien d'exprimer un sentiment si noble & si héroïque par des termes qui sentent la mollesse & l'afféterie. La rigueur du feu me trouvera invincible. Pourquoi ne souhaiterois-je pas , je ne dis pas d'être brûlé , mais d'opposer un courage indompté à ce cruel tourment ? Non : rien n'est plus grand , rien n'est plus beau que la vertu. Tout ce qu'elle ordonne mérite notre préférence & nos vœux.



Il en est qui reglent leurs mœurs sur les Loix de l'honnêteté , en vue de la récompense qu'ils en esperent , ils aiment la vertu d'un amour intéressé , qui la dégrade. Car que peut-on concevoir de plus honteux , que de mettre un taux à la probité ? Loin de nous séduire par des espérances ou de nous flatter par des promesses ; loin de nous inspirer le désir du gain ou la crainte du dommage ; la vertu nous apprend au contraire à être généreux , & souvent même prodigues. Pour être digne d'elle , il faut renoncer à ses intérêts propres , exécuter tous ses ordres , marcher par-tout où sa voix nous appelle , sans égard à la dépense , quelquefois même sans épargner son sang , & toujours sans résistance & sans murmure. Mais ,

direz-vous, à quoi bon faire cette action, si je n'en dois retirer aucun profit ? C'est assez de l'avoir faite : on ne vous promet rien, & si peut-être il vous en revient quelque avantage, vous le regarderez comme un accessoire. Les belles actions sont à elles-mêmes leur récompense ; & nous avons déjà prouvé suffisamment qu'elles sont par elles-mêmes dignes de nos soins & de nos vœux.



Nous avons ici à combattre la Secte des Epicuriens qui menent une vie délicieuse, éloignés des embarras du monde. Voici comment ils raisonnent dans leurs banquets :
» La vertu n'est que le ministre de la volupté, elle lui obéit, elle la sert, elle
» marche à sa suite. Ainsi le plaisir, disent-ils, ne va point sans la vertu ». Mais pourquoi le placer avant elle ? Cette question est-elle donc indifférente, & ne décide-t-elle pas du fonds ? La vertu n'est plus, si elle peut aller en second. Elle doit avoir la préséance. Par-tout où elle est, elle commande en souveraine, elle occupe le premier rang ; & vous voulez l'obliger à demander l'ordre. » Qu'importe ? réplique l'Epicurien. Je dis comme vous, que la
» vertu est de l'essence du souverain bien :
» sans elle, je réprouve & je condamne la

» volupté même , dont je suis les loix. Il
» s'agit précisément de savoir si le souve-
» rain bien consiste dans la vertu , ou si elle
» en est le principe ». Quoi ? Vous croyez
que je me plains seulement d'un renverse-
ment d'ordre ? Dites plutôt que vous con-
fondez les idées ; & qu'en voulant mettre
ensuite ce qui doit aller devant , votre aveu-
glement devient palpable : car je ne suis
pas tant blessé de vous voir placer la vertu
après la volupté , que de ce que vous
osez assembler des choses aussi disparates.
La vertu n'a que du mépris pour la vo-
lupté ; elle est son ennemie irréconcilia-
ble ; loin de la rechercher , elle lui préfère
le travail & la douleur. Les incommodités
sont plus de son goût qu'un prétendu bien
qui affoiblit le courage.



» Mais vous-même , reprend-on , vous
» ne servez la vertu , que parce que vous y
» trouvez du plaisir ». Point du tout : je
prouve que le plaisir n'est pas mon objet
dans la poursuite de la vertu , quand même
je l'y trouverois : car telle ou telle volupté
que la vertu peut procurer lui est purement
accidentelle , & lui vient de surcroît indé-
pendamment du but qu'elle se propose. Un
Laboureur sème son champ , il y naît quel-
ques fleurs parmi les épis de bled : quoi-

que ces fleurs réjouissent la vue, on ne dira pas que c'est pour elles qu'il a pris la peine de labourer. Ainsi la volupté n'est ni la récompense ni le motif de la vertu ; elle n'en est que l'accessoire : on n'aime pas la vertu, parce qu'elle donne du plaisir ; mais elle donne du plaisir, parce qu'on l'aime. Le souverain bien réside dans l'ame : lorsqu'elle est droite, attentive à ses devoirs, renfermée en elle-même, elle jouit d'un bonheur parfait, elle n'a rien à désirer.



C'est donc une question frivole de demander pourquoi je m'attache à la vertu ; car elle suppose qu'il y auroit quelque chose au-dessus du bien suprême. Vous voulez savoir ce que je cherche dans la vertu ? La vertu même, il n'y a rien qui lui soit préférable : elle est sa récompense propre. Est-ce si peu de chose ? En disant qu'elle est le souverain bien, ce mot renferme l'idée d'une fermeté invincible, de la sagesse, de l'élévation des sentiments, d'un goût exquis, de la liberté, de la paix & de toute la perfection imaginable. Que demanderez-vous de plus ? Que trouverez-vous au-delà ? Vous me parlez de volupté. Eh ! Je cherche le bien de l'homme & non la satisfaction de son appétit. La brute de ce côté-ci l'emporteroit sur lui.

» Vous déguisez mes sentimens , reprend
» Epicure ; j'ai toujours soutenu qu'on ne
» sauroit vivre agréablement , à moins
» qu'on ne vive conformément aux loix de
» l'honnêteté , ce qui ne peut s'entendre
» ni des bêtes , ni de ces hommes qui font
» consister leur bonheur dans la bonne chère.
» Je déclare donc hautement , & je proteste
» que la vie que je nomme heureuse ,
» ne sauroit l'être sans le secours de la
» vertu ». Mais qui ne fait , que les esprits
les plus déréglés jouissent abondamment des
plaisirs que vous promettez ? Le vice n'est
point un obstacle à la volupté , l'esprit des
méchants est de ce côté-là très-fertile en
ressources. On remarque d'abord en eux
une fatuité & un orgueil excessifs , joints à
un mépris marqué pour tout le monde , &
à un attachement aveugle & mal entendu
à leurs propres intérêts. Amollis par les
délices , ils se pâment de joie pour les plus
minces & les plus frivoles sujets , & leur
âme engourdie dans une léthargie profonde
n'est plus capable de réflexion. La vertu
pèse tous ces inconvénients , elle nous
donne de salutaires avis , elle apprécie les
plaisirs avant que de s'y livrer ; elle fait même
peu de cas de ceux qu'elle a goûtés , &
trouve plus de satisfaction à s'en abstenir ,
qu'à en user. Vous embrassez la volupté

je réprime ses caresses ; vous jouissez , je m'en tiens au simple usage ; vous la regardez comme le bien suprême , je n'y vois pas même l'apparence de bonté ; elle est le but de toutes vos démarches , je ne fais quoi que ce soit pour elle.



Je n'accorde pas le nom de Sage à celui que quelque objet domine , encore moins à celui qui adore la volupté. Embarrassé dans ses liens , comment supportera-t-il le travail , les dangers , la misère , & tant d'autres inconvénients qui peuvent survenir à toute heure ? De quel œuil verra-t-il la mort & les approches de la douleur ? Vaincu par un aussi foible ennemi , résistera-t-il aux orages & aux tempêtes excités par les plus fiers adversaires ? Non , il suivra constamment les impressions de la volupté. Est-il difficile de prévoir ce qu'elle lui inspirera ?



Vous dites qu'elle ne lui persuadera rien de honteux , parce qu'elle sera toujours accompagnée de la vertu. Mais quel est donc ce bien souverain , qui ne peut être un bien que sous les yeux d'un Gouverneur ? Et comment la vertu gouvernera-t-elle la volupté dont elle n'est que la suivante ? Celle qui suit doit obéir ; celle qui précède doit commander : ou bien il faut avouer

que vous confondez l'ordre. D'ailleurs le bel emploi que vous donnez à la vertu, de faire l'essai des plaisirs pour en décider ! Vous ne me niez pas qu'il y a une infinité de méchants, qui nagent dans les délices, & sur qui la fortune semble avoir épuisé ses faveurs. Un Nomentanus (1), un Apicius (2), ces fameux gourmands, à qui n'échappoit aucun des bons morceaux, ou comme ils s'expriment, aucun des biens que produisent la terre & la mer, & dont la table étoit couverte des animaux de tous les pays. Voyez-les couchés sur des lits de roses : tous leurs sens sont comblés ; l'ouïe par une musique harmonieuse, la vue par des spectacles variés, le goût par des mets exquis, le toucher par tous les raffinements dont on peut s'aviser, l'odorat par les parfums délicieux qu'exhale le lieu même qu'ils ont choisi pour être le théâtre de leurs dissolutions. Vous avouez qu'ils jouissent des voluptés, cependant ils ne sont point heureux ; ils ne possèdent ni la vertu ni le vrai bien.

(1) Nomentanus étoit un voluptueux achevé : il vivoit sous l'Empire d'Auguste. Horace en parle assez souvent.

(2) Apicius. Il y a eu trois fameux gourmands de ce nom. Le plus célèbre vivoit sous Auguste. Il porta l'art de la friandise au plus haut degré.

» On convient qu'une infinité d'incidents
» peuvent les troubler, & qu'ils sont inquié-
» tés par une foule de pensées opposées
» entre elles; c'est ce qui les rend malheu-
» reux ». Je prends acte de cet aveu, & je
dis que leur égarement, leurs inquiétudes,
leurs remords n'empêchent pas ces person-
nes-là de goûter à des plaisirs si grands;
qu'on peut assurer qu'ils sont aussi loin du
chagrin que de la sagesse. Dans les accès
de leur folie, la plupart se livrent à une joie
démesurée, à un rire éclatant qui tient de la
fureur. Les sages au contraire ne prennent
que des plaisirs tranquilles, modérés &
presque languissants. Ils resserrent la volupté
dans des bornes si étroites, qu'à peine est-
elle sensible: aussi ne la recherchent-ils
point; & lorsqu'elle se présente d'elle-mê-
me, ils en font peu d'état, & n'en ressentent
aucun contentement. C'est un court
intermede, c'est un jeu de quelques mo-
ments qui fait diversion à des occupations
sérieuses. Le voluptueux s'imagine qu'il est
vertueux en même temps, parce qu'il entend
dire que la vertu est inséparable de la vo-
lupté. Il donne au vice le nom de sagesse, &
il ne rougit pas des excès les plus honteux.



Il est vrai que les principes d'Epicure
n'autorisent pas ces monstrueux égarements;

mais ceux qui aiment la débauche couvrent leur libertinage du manteau de la Philosophie, & s'empresfent de grossir le parti des défenseurs de la volupté. Ils n'examinent point ce que c'est que la volupté d'Epicure, combien elle est grave & tempérée (car c'est-là l'idée que j'en ai toujours eue) ils volent à son nom seul, pour trouver un appui & un prétexte à leurs désordres. Ils perdent par-là l'unique ressource qui leur restoit, je veux dire la pudeur. Ils louent désormais ce qui les faisoit autrefois rougir, & se font honneur de leurs crimes. C'est pour la même raison qu'il est si difficile à un jeune homme de se corriger, lorsqu'on découvre son libertinage d'un titre honorable (1).



L'éloge de la volupté est donc toujours pernicieux dans la bouche d'Epicure, à cause que ce que sa doctrine a de bon est un mystère, & que l'idée qu'elle présente d'abord n'est propre qu'à corrompre le cœur. Car je suis très-persuadé (n'en déplaise à nos Stoïciens qui ne sont pas de mon avis) qu'à examiner de près les maxi-

(1) Les débauchés de tous les temps se ressemblent. Combien de gens renoncent à une religion qui les gêne, & prétendent vivre par principe dans le Naturalisme, qu'ils n'ont embrassé que parce que leur esprit a été la dupe de leur cœur ?

mes d'Epicure, elles font saines, droites, & même aufteres. Sa volupté dans le fond fe réduit à bien peu de chose ; il exige d'elle les mêmes réferves que nous demandons à la vertu. Il veut qu'elle fuive la Nature ; or ce qui fuffit à la Nature, ne contente guere la fenfualité. Que conclurons-nous ? Celui qui fait confister le bonheur dans une vie dont l'oifiveté ou les excès de la débauche rempliffent tous les inflants, abuse d'un nom respectable pour accréditer un mauvais fyftême. La volupté que prêche Epicure, & qui lui fert de prétexte pour venir à l'école de ce Philofophe, le flatte bien moins que celle qui regne dans fon cœur ; dès qu'il s' imagine que fes vices ne font pas contraires aux principes de fon Maître, il s'y abandonne fans crainte & fans honte, & marchè la tête levée dans la route du crime. Je ne prétends donc pas, comme quelques-uns des nôtres, qu'Epicure est le professeur du vice, je dis que l'on n'entend pas son fyftême, & qu'on le décrie injustement. Comment prendre fa pensée, si l'on s'en tient à l'écorce ? Il est certain qu'au premier coup d'œil fa doctrine est équivoque & semble favoriser le crime. C'est un brave Guerrier qui n'est pas vêtu de l'habit convenable à sa profession. Si vous avez des mœurs, ne vous exposez pas à ce qui peut

les corrompre. Choisissez donc une école plus décente que celle d'Epicure : enrôlez-vous dans un corps dont le nom seul excite votre courage , & vous éloigne du vice dont l'approche est capable de vous amollir. Celui qui se range sous les drapeaux de la vertu , donne une idée avantageuse de son caractère ; mais celui qui marche à la suite de la volupté , semble d'abord se dégrader , & passe aisément pour un lâche , pour un efféminé , qui en viendra bientôt aux derniers excès , à moins qu'on ne lui explique la différence qu'il y a entre les plaisirs permis que la Nature avoue , & les voluptés illicites qui ne connoissent point de frein. Le nombre de celles-ci est infini , & plus on s'efforce de les satisfaire , plus elles se montrent insatiables. Prenez donc la vertu pour guide , elle conduira sûrement tous vos pas. L'excès du plaisir est nuisible. Mais avec la vertu , nul excès à craindre , parce que la modération l'accompagne toujours. Je n'interdis pas la volupté , pourvu qu'elle cède le pas à la vertu. Mettre celle-ci au rang d'une suivante , ce seroit estimer bien peu ce qu'il y a de plus grand dans le monde. Il faut donc lui donner la première place , & marcher sous ses enseignes. Nous ne renoncerons pas pour cela au plaisir : mais nous saurons le maîtriser & le régler. Il

pourra nous inviter, mais jamais nous contraindre. Ceux qui font primer la volupté, font bien loin du but. En perdant la vertu, ils disposent moins de la volupté, qu'ils n'en deviennent les esclaves. Malheureux, si elle les fuit ; plus malheureux encore, si elle les comble de ses faveurs.



» Rien n'empêche, dit-on, qu'on n'unisse la vertu avec la volupté, en sorte qu'il en résulte le bien parfait, qui sera en même temps honnête & agréable ».

Accord chimérique : l'honnête n'entre point en composition avec ce qui ne l'est pas ; & le souverain bien ne seroit point tel, s'il avoit en lui quelque chose de moins parfait que lui-même. La satisfaction intérieure que produit la vertu, quoiqu'elle soit une sorte de bien, n'est pas même plus partie du bien souverain que la joie & la tranquillité qui naissent des plus justes causes. Ces affections ne sont pas l'essence du bien suprême, elles en sont seulement les suites. Mais associer la volupté à la vertu, c'est affoiblir par la fragilité de l'une, toute la vigueur de l'autre ; c'est mettre sous le joug une liberté qui n'est invincible, qu'autant qu'elle ne reconnoît rien au-dessus d'elle : car il n'est pas de plus grand esclavage que celui qui nous rend dépendants de la fortune : ce n'est

pas là donner à la vertu un fondement solide & inébranlable ; c'est l'affujettir à de perpétuelles vicissitudes. Qu'y a-t-il de plus incertain , que ce qu'il faut attendre du hasard ? Si l'ame s'émeut à la plus légère impression du plaisir ou de la douleur , comment sera-t-elle capable d'obéir à Dieu , de prendre en bonne part tous les événements de la vie , de recevoir toutes les disgraces , sans murmurer contre la Providence ? Il n'appartient qu'à la vertu d'atteindre au souverain bien , & de s'élever de la terre au Ciel qui est sa véritable Patrie. La vertu se soutient constamment : elle est prête à tout souffrir , non-seulement avec patience , mais de plein gré. Elle reconnoît l'ordre de la Nature dans les circonstances les plus fâcheuses , semblable à un vaillant soldat , qui s'expose volontiers aux coups , qui compte avec complaisance les blessures qu'il a reçues , & qui percé de mille traits , bénit encore le Prince pour qui il meurt ; la vertu ne perd jamais de vue cette maxime ancienne : *Il faut obéir à Dieu.* On a beau se plaindre , gémir & pleurer ; on est contraint de plier sous la main toute-puissante qui nous gouverne ; & l'on exécute malgré soi tout ce qu'elle ordonne. Mais quelle folie de se faire traîner , plutôt que de suivre ! La vertu se prête de grand cœur à la nécessité qui

résulte de la constitution de cet Univers : nous sommes engagés comme par un serment naturel à supporter les vicissitudes humaines , & à ne point nous troubler de ce qui arrive malgré nous. L'Univers où nous naissons est un Etat monarchique , & notre liberté consiste à nous soumettre à Dieu.

Tous les hommes sont portés au mal , plutôt qu'au bien. Notre première occupation doit être d'acquérir les vertus & de déraciner les vices. Nous devons nous appliquer à la réforme de nos mœurs avec d'autant plus d'empressement , qu'étant une fois confirmés dans le bien , c'est pour toujours. La vertu est inamissible. Le vice qui lui est contraire ne se trouvant alors dans notre cœur que comme dans une terre étrangère , peut en être aisément chassé & dépossédé. Ce n'est que dans son propre fond , qu'on peut s'établir à demeure. La vertu est conforme à la Nature. Le vice est son ennemi. Mais s'il est aisé de conserver les vertus acquises , ou même impossible de les perdre entièrement , nous n'éprouvons pas la même facilité , lorsqu'il s'agit d'en faire l'acquisition ; parce que le premier effet de la foiblesse & de l'infirmité de l'esprit , c'est de lui inspirer un grand éloigne-

ment des choses qu'il ne connoît point. Il faut donc lui faire violence au commencement. Le premier pas étant fait, le remede n'est plus amer, il devient doux à l'instant de la guérison. Bien différente des potions médicinales, qu'on ne trouve agréables qu'après qu'elles ont produit leur effet, la Philosophie fait sentir dans le même temps sa suavité & son efficacité. Ce qui rend notre guérison difficile, c'est que nous ignorons que nous sommes malades. Nous rejetons ordinairement nos vices sur les circonstances du temps & du lieu; personne ne se croit ni avare, ni passionné. Les aveugles cherchent un guide; pour nous, nous errons à l'aventure. Chacun dit: Je ne suis point ambitieux; mais on ne sauroit vivre à Rome autrement que je vis. Je n'aime point le luxe; mais on ne sauroit être à la Ville, sans y faire de la dépense. Si je suis d'un tempérament colere, ce n'est pas ma faute; si ma conduite est déréglée, c'est que je suis jeune. Pourquoi se tromper ainsi soi-même? Notre mal ne nous est point étranger, il est dans nous, au fond de notre cœur. Nous ne voulons pas recourir au Médecin; cependant il lui seroit bien plus aisé d'extirper le mal dans sa naissance. Un cœur neuf & ingénu suit sans peine le bon chemin qu'on lui montre. On ne sent de la difficulté à

obéir à la Nature que lorsqu'on s'est accoutumé à enfreindre ses Loix. Nous rougissons d'apprendre à faire le bien : j'avoue qu'il est honteux d'avoir besoin d'un maître dans la science des mœurs ; mais il ne faut pas espérer qu'un si grand bien soit un présent du hasard : on ne l'obtient pas sans travail, quoiqu'au fond ce travail soit léger, lorsqu'on a eu la précaution de préparer son ame de bonne heure, & de corriger ses défauts avant qu'elle fût endurcie au mal. On ne doit pas même désespérer de ceux qui sont endurcis ; car il n'est rien dont on ne puisse venir à bout par des soins attentifs, un courage à l'épreuve, & une constance opiniâtre. On parvient à redresser les arbres pliés, le feu rétablit les poutres tortueuses. Combien est-il plus aisé de réformer l'ame qui est mobile & plus souple que l'eau ? Car qu'est-ce que l'ame, si ce n'est une substance spirituelle susceptible de telle ou telle modification ?



La vertu n'est jamais inaccessible. Le chemin qui y conduit est ouvert à tout le monde ; elle ne rebute personne, elle invite tous les hommes, libres ou esclaves, Rois ou Sujets. La maison qu'on habite, les revenus qu'on possède lui sont indifférents, l'homme lui suffit. Quelle ressource aurions-

nous contre les accidents inopinés , & quel objet grand & élevé l'ame pourroit-elle se proposer , si la stabilité de la vertu dépendoit des caprices de la fortune ?



Aimer nos parents , nos enfants & nous-mêmes ne sauroit être l'objet des préceptes ni des exhortations. C'est l'effet d'une inclination naturelle : il en est de même par rapport au bien honnête , auquel nous sommes naturellement portés & qui nous plaît nécessairement (1). La vertu a de si puissants attraits , que ceux-là même qui ne suivent pas ses maximes ne peuvent s'empêcher d'applaudir aux actions dont elle est le principe. Il n'est personne qui ne souhaite de passer pour homme de bien. Dans le temps qu'on s'abandonne au crime & à l'iniquité , on veut paroître juste & vertueux : en se livrant aux plus grands excès , on cherche à sauver les apparences. C'est ce qui n'arriveroit pas , si l'amour du bien honnête , gravé au fond du cœur ne forçoit les méchants à désirer de n'être pas connus pour ce qu'ils sont , & à cacher leur dépravation

(1) Ceci ne semble pas d'abord s'accorder avec ce que l'Auteur a dit plus haut de la corruption de notre nature ; mais pour l'entendre , il n'y a qu'à faire attention à la contradiction qui se trouve entre les lumières de l'esprit , & le penchant du cœur.

qu'ils détestent, quoiqu'ils soient bien aises d'en recueillir les fruits. Aussi ne voit-on personne qui s'écarte de la Loi naturelle & des sentiments de l'humanité jusqu'au point de se déterminer au mal sans y être intéressé. Interrogez les brigands qui vivent de rapines, s'ils n'aimeroient pas mieux acquérir à juste titre, ce qu'ils s'approprient par la fraude & la violence? Ce scélérat qui égorge les passants pour profiter de leurs dépouilles vous répondra, qu'il seroit charmé de trouver fortuitement ce qui fait l'objet de ses brigandages, plutôt que de faire le métier de voleur. Vous n'en verrez pas un qui ne renonçât volontiers au vice, s'il pouvoit sans lui jouir des avantages qu'il en retire. Reconnoissons ici l'un des grands bienfaits de la Nature, en ce que la vertu répand sa lumière dans tous les esprits, elle éclaire jusqu'à ceux qui refusent d'obéir à ses inspirations.



On doit être traité, comme on traite les autres.

La maxime contenue dans ce vers est si frappante, que la simple exposition dissipe les doutes, écarte les questions, & que cette vérité n'a pas besoin de preuve. A l'égard des préceptes, ils sont plus efficaces & plus touchants lorsqu'ils sont appuyés de

raisons qui nous en fassent connoître l'objet, le motif, & l'avantage attaché à leur observation.



La vertu a deux parties : la spéculation & la pratique. L'enseignement nous donne l'une, & le conseil nous donne l'autre. Une belle action est en même temps la preuve & l'effet de la vertu. Au reste, si la conviction nous porte au bien, les avis n'y sont pas moins utiles.



Il faut choisir un homme vertueux qui soit toujours présent à notre esprit ; & vivre comme si nous étions continuellement sous ses yeux, comme s'il examinait tout ce que nous faisons. Ce précepte est d'Epicure, il a eu raison de nous donner un Gouverneur & un Censeur qui nous accompagnent par-tout. On évite bien des fautes, lorsqu'on voit qu'on seroit contraint de les commettre en présence de témoins. Que notre ame se soumette intérieurement à un Juge intègre, dont l'autorité s'étende jusque sur nos actions les plus secrètes. Heureux celui, de qui non-seulement la vue, mais encore le souvenir est capable de nous corriger ! Heureux celui, qui fait respecter quelqu'un jusqu'au point de n'oser faire rien de

répréhensible en pensant à lui. Il deviendra bientôt respectable lui-même. Choisissez Caton pour remplir cette fonction ; ou s'il vous paroît trop rigide , prenez Lélius , qui est d'un caractère plus doux : enfin prenez celui dont le génie & les mœurs sont plus assortis à votre goût ; que son idée , & son image gravées dans votre mémoire vous le représentent sans cesse comme votre maître & votre modele. Nous avons besoin de nous mesurer ainsi sur un exemple illustre. On ne sauroit aligner ce qui n'est pas droit, que par l'application de la regle.



La Philosophie est recommandable , en ce qu'elle n'a pas d'égard à la naissance. La probité est de toutes les conditions , elle nous rend tous vraiment nobles. Tout le monde peut prétendre à la vertu. Il n'y a chez elle ni choix ni préférence , elle éclaire également tous les esprits. Socrate n'étoit pas de l'ordre des Sénateurs. Cléanthes gaignoit sa vie à puiser de l'eau , & à arroser un petit jardin. Platon étoit roturier quand il devint Philosophe ; c'est la Philosophie qui l'a ennobli. Pourquoi désespérer de vous élever un jour à ces grands hommes ? Si vous vous rendez dignes d'eux , vous pourrez les compter au nombre de vos ancêtres ; & pour y réussir commencez à vous
mettre

mettre dans l'esprit que personne n'est plus noble que vous. En effet, nous avons tous un pareil nombre d'aïeux (1). Il n'est personne qui n'ait perdu la trace de sa première origine. Platon dit, qu'il n'y a pas de Roi, qui ne descende de quelque esclave, ni d'esclave qui ne vienne de quelque Roi. Des révolutions sans nombre ont tout confondu. La fortune a brouillé tous les rangs. Qui doit donc passer pour noble? Celui qui a le plus de disposition à la vertu. C'est-là l'unique titre auquel on doit avoir égard. S'agit-il de l'ancienneté? Tout sera égal; nous remonterons tous au néant dont nos premiers peres ont été tirés. Depuis le commencement du monde jusqu'à présent, nous trouvons dans la suite de notre Généalogie un mélange confus de bassesse & de grandeur. Un vestibule rempli de portraits enfumés ne fait pas la noblesse. La gloire de nos ancêtres leur appartient toute entière; elle n'est point à nous, puisqu'elle existoit avant nous. La noblesse réside dans l'ame; on peut l'acquérir en dépit de la fortune, en quelque condition que l'on soit né.

(1) Lisez la VI^e Leçon du Livre qui a pour titre : *Les Leçons de la Sagesse*. » Vous vous croyez bien noble, » parce que votre famille est ancienne : faites-la plus » ancienne encore, & vous cesserez d'être noble en ce » genre. Une génération de plus en remontant, vous voilà » Roturier ».

Il est bon qu'il y ait de grands hommes qui ne meurent pas tout entiers ; & ce n'est pas sans raison que le souvenir de la postérité consacre leurs belles actions. A qui le fils de Cicéron fut-il redevable du Consulat, si ce n'est à son père ? Sextus Pompée & les autres Consuls de sa race, n'ont-ils pas la même obligation à cet homme célèbre, dont la gloire a été si grande, que sa chute même a servi à leur élévation ? Qui est-ce qui a depuis peu procuré l'honneur du Sacerdoce à Fabius le Persique, si ce n'est ces trois cents Héros de sa maison, qui seule servit de rempart à la République contre l'invasion de l'ennemi ? L'honneur que nous rendons aux vertus dont nous sommes les spectateurs n'est pas le seul hommage qui leur est dû, nous devons les honorer lorsqu'elles ont disparu à nos yeux. Comme les grands hommes ne se sont pas contentés d'être utiles à leur siècle, & que les témoignages de leur amour pour la Patrie subsistent encore après eux, il est juste que notre reconnoissance ne soit pas bornée à l'âge où ils ont vécu. Quel que soit le sang qui a donné des Héros à l'Etat, il mérite des égards. Cet homme est né de parents illustres ; eût-il dégénéré lui-même, qu'il soit désormais à couvert à l'ombre de leurs lauriers. Les rayons du soleil conservent

leur éclat dans les lieux les plus infects, c'est ainsi que des lâches peuvent briller de la gloire de leurs ancêtres.



La gloire est à la vertu ce que l'ombre est au corps ; elle accompagne les gens de bien, même malgré eux : mais comme l'ombre tantôt nous suit, & tantôt nous précède ; de même la gloire marche quelquefois devant nous, & s'offre à nos regards, d'autres fois elle ne vient qu'après nous ; mais pour être plus tardive, elle n'en est que plus éclatante : l'envie n'a plus de prise sur elle. Pendant combien de temps prit-on Démocrite pour un fou ? Socrate fut peu célèbre pendant sa vie. Caton resta longtemps inconnu : sa Patrie le rejetta, & n'eut pour lui de l'estime qu'au moment qu'elle le perdit. Les persécutions de la fortune donnent du lustre à la vertu. Combien de belles actions n'ont été vues qu'après la mort de leurs auteurs ? Combien de personnages ignorés semblent n'avoir échappé à l'oubli que par hasard ? Epicure, que les moins habiles ou plutôt un peuple d'ignorants admirent, le célèbre Epicure n'a pas même été connu des Athéniens, près desquels il s'étoit retiré. Il a survécu plusieurs années à Métrodore ; & dans une Lettre où il rappelle les douceurs qu'une amitié

mutuelle leur avoit fait goûter , il ajoute que l'obscurité presque entiere où ils vivoient dans le sein de la savante Grece , n'avoit point altéré les charmes de leur union. N'a-t-on pas retrouvé ce grand homme , lorsqu'il n'étoit plus ? Et ne jouit-il pas maintenant d'une haute réputation ? Les ténèbres ne nuisent point à la vertu , elle n'y sauroit être plongée pour toujours. Victime de la malignité de ses contemporains , après avoir gémi dans une longue oppression , il vient un temps où elle perce. C'est se borner , que de prétendre seulement à l'estime de son siecle. Un million d'âges , une infinité de peuples doivent se succéder. Ayez en vue cette nombreuse postérité , si votre mérite étouffé par l'envie trouve toutes les bouches muettes. Vous aurez bientôt affaire à des Juges integres & impartiaux. Si la réputation fait partie de la récompense due à la vertu , elle ne sauroit vous échapper. Il est vrai que les éloges de la postérité n'ajouteront rien à votre bonheur , mais elle ne laissera pas de vous les prodiguer à l'envi , quoique vous ne soyez pas à portée de les entendre. Qu'on soit mort ou vivant , la vertu n'est jamais ingrate envers ceux qui l'ont cultivée de bonne foi , & qui ont toujours été les mêmes , soit qu'ils s'attendissent à être exposés aux regards du public ,

soit dans les occasions subites & imprévues. Ici la feinte est inutile. Il est peu de gens à qui les dehors en imposent. La vérité n'a point de côté foible, bien différente de l'imposture qui ne sauroit se soutenir. Le voile léger dont se couvre le mensonge, est toujours diaphane pour les yeux attentifs.



Pour être homme de bien, il ne faut presque que le vouloir. Par homme de bien, vous savez que j'entends celui qui l'est entièrement, parfaitement, invariablement. Je vous regarde comme tel, si vous apportez une application constante, à faire en sorte que vos actions s'accordent avec vos discours, & soient, pour ainsi dire, frappées au même coin. L'inconstance est la marque infaillible du dérèglement.



La vertu a cela de propre, qu'elle excite l'admiration, sans inspirer le découragement. Elle me paroît placée dans un lieu éminent, mais qui n'est point inaccessible à ceux qui veulent y monter. J'emploie tous les jours un temps considérable à contempler ses charmes. J'éprouve à son aspect le même étonnement dont je me sens saisi, lorsque je considère les merveilles de l'Univers, avec l'œil d'un Etranger curieux. Je

fuis plein de respect pour ceux qui nous ont ouvert les routes de la sagesse, & pour les préceptes qu'ils nous ont laissés : je me regarde comme leur héritier en commun. C'est pour moi qu'ils ont travaillé, c'est pour moi qu'ils se sont enrichis. Mais disposons de cet héritage en bons peres de famille : tâchons de l'augmenter, & de le remettre à nos neveux en meilleur état.

La probité doit mépriser la réputation, & se suffire à elle-même. Ce que l'on pense de vous, n'ajoute rien à votre mérite. Affirmer la vertu, ce n'est pas travailler pour elle, mais pour la gloire. Vous voulez être juste afin d'acquérir de l'honneur ; sachez que pour l'être, il faut souvent souffrir des humiliations ; & que dans ces circonstances, la vertu s'applaudit du mépris qu'on lui fait essuyer.



DE LA CONSCIENCE.

PERSONNE ne s'avoue coupable. On cache volontiers le crime dont on aime à goûter les fruits. Tandis que l'innocence cherche le grand jour, la méchanceté redoute jusqu'aux ténèbres dont elle s'enveloppe.



Epicure a très-bien dit, que le scélérat peut se dérober aux regards, mais non pas à la crainte d'être découvert. Il trouve quelquefois des asyles, & jamais de sûreté. En voici la raison. La première & la plus grande peine du crime, c'est de l'avoir commis. Les plus heureux forfaits ne restent jamais impunis, parce qu'ils trouvent leur vengeur dans eux-mêmes. A ce premier supplice en succèdent d'autres. L'inquiétude, la terreur, la défiance. Abandonnons le criminel à ces bourreaux, & qu'il demeure en proie à ses incertitudes. Au reste, je suis bien éloigné de dire avec Epicure, que rien n'est juste par sa nature & en soi-même; mais que l'on doit éviter le crime, parce qu'il faut nécessairement être vertueux. Je conviens seulement avec lui, que le coupable est déchiré, tour-

menté par sa conscience, dont il ne sauroit appaiser les cris, quelque assurance qu'on prétende lui donner. La fortune en met plusieurs à l'abri du supplice, mais elle n'en exempte aucun d'une mortelle frayeur. Pourquoi cela ? Si ce n'est parce que nous avons une aversion innée pour ce que la Nature condamne. On a beau se cacher, on n'est point tranquille, parce que la conscience nous accuse, & nous montre à nous-mêmes tels que nous sommes. Il falloit que la crainte accompagnât par-tout le criminel. Comme il y a une infinité d'actions mauvaises qui échappent à la Justice & à la sévérité des Loix, ce seroit fait du genre humain, si elles n'étoient pas sur-le-champ punies avec la dernière rigueur au tribunal de la Nature, & si la terreur ne devenoit un supplice ?

Vous pourrez vous estimer heureux, lorsque vous ne craindrez pas les yeux du public, lorsque vous vous servirez de votre maison simplement pour l'habiter, & non pour vous y cacher ; car il ne manque pas de gens qui s'imaginent que les murs où ils sont renfermés sont plutôt faits pour pécher secrètement, que pour se défendre des injures de l'air. Jugez de la corruption de nos mœurs. A peine trouverez-vous un Citoyen qui ose

laisser à tout le monde une libre entrée chez lui ; ce n'est point tant le faste qui nous engage à mettre des gardes à la porte de nos appartements que la crainte d'y être surpris. On cherche envain à n'être ni vu ni entendu. La bonne conscience se produit volontiers au-dehors, tandis que la mauvaise est inquiète dans le réduit le plus secret. Si vous faites bien, que risquez-vous à vous montrer ? Si vous faites mal, il importe peu qu'on l'ignore, dès que vous le savez vous-même. Eh que je vous plains, si la vue de ce témoin intérieur n'est pas capable de vous contenir !



Que faites-vous ? Que tramez-vous ? Pourquoi vous cacher ? Vous avez un observateur ; il n'en est pas de lui comme de vos autres maîtres qui peuvent s'éloigner de vous & vous laisser seul. L'un est à la campagne, l'autre est mort, un troisième est malade, mais celui-ci est toujours à vos côtés. Vos précautions sont inutiles. Vous comptez échapper aux regards de tous les vivants. Insensé que vous êtes ! L'homme ne vous voit pas ; mais la conscience vous accuse.



Je veux régler mes actions sur ma conscience & non sur l'opinion des hommes.

J'aurai autant de respect pour son jugement
que pour celui de tout le public.



Un homme prudent ne hait pas ceux
qui s'égarent, autrement il seroit dans le
cas d'être son propre ennemi. Combien a-
t-il fait lui-même de choses pour lesquelles
il a besoin d'indulgence ? Personne ne peut
s'absoudre lui-même ; cependant chacun
vante son innocence , parce qu'il n'a pas
été vu lorsqu'il péchoit, & que l'on compte
pour rien le témoignage de la conscience.



DES PASSIONS.

LA Passion est un vice volontaire de l'esprit, qu'il ne faut pas confondre avec ces mouvements naturels dont les hommes les plus sages ne sont point exempts. Tel est ce premier sentiment que nous éprouvons, lorsque nous croyons avoir été offensés. Tel est ce trouble dont nous sommes quelquefois saisis en assistant au Spectacle ou en lisant l'Histoire. L'exil de Cicéron, fuite des intrigues de Clodius, sa mort ordonnée par Antoine nous ont souvent mis en colere. Qui ne seroit irrité à la vue des proscriptions de Marius & de Sylla ? Qui ne seroit indigné contre Théodote & Achillas, & contre ce (1) jeune Prince qui par leur conseil commit un forfait si indigne pour son âge ? L'accord des voix & la vivacité du chant fussent quelquefois pour nous animer. Le son des trompettes guerrieres, la peinture d'un objet terrible, la vue d'un supplice

(1) Théodote & Achillas conseillèrent à Ptolémée, Roi d'Egypte, d'immoler Pompée à la politique, & d'offrir sa tête à César. Ptolémée étoit fort jeune ; le mot *Puer* ne doit pas toujours se traduire par celui d'enfant ; parce que les Romains étendoient l'âge de l'enfance plus loin que nous.

cruel, quoique justement mérité, émeuvent nos esprits. Tous ces mouvements sont involontaires : ce ne sont point des passions, mais des especes de préludes qui les annoncent. C'est ainsi que, même en temps de paix, l'oreille d'un militaire est excitée, lorsqu'elle entend un instrument de guerre. On dit que les chansons de Théophraste faisoient courir Alexandre aux armes.



On ne doit pas donner le nom de Passions à ces impressions fortuites. Elles sont plutôt reçues que produites dans l'ame. Ainsi la passion ne consiste pas dans l'ébranlement que la présence des objets a coutume d'occasionner, mais dans l'acquiescement de la volonté, qui se détermine à suivre ce premier mouvement. C'est un effort de l'ame; or ces efforts sont toujours délibérés.



Mais pour bien connoître le principe, le progrès & la suite de la passion, il faut y distinguer trois mouvements. Le premier qui est involontaire est une disposition à la passion; c'est une altération de l'ame. Le second est accompagné d'un plein consentement. Par exemple, je suis résolu de me venger parce qu'on m'a offensé. Un tel doit être puni, parce qu'il a commis un crime. Le troisieme est un transport aveugle, où l'on

n'examine plus pourquoi l'on veut se venger, car la raison est pour lors totalement en déroute. Le raisonnement n'a pas de prise sur les premiers mouvements; l'habitude & une exacte vigilance peuvent tout au plus en affoiblir l'impression. Les seconds étant produits par le jugement, peuvent être corrigés par la même faculté; & les préceptes de la Morale sont ici d'un grand secours (1).



Les passions ne sauroient se déguiser. On apperçoit le désir, la crainte, l'audace, à l'aide de certains signes infaillibles, qui en sont les pronostics. Notre ame ne souffre jamais d'agitation un peu violente, qui ne se peigne sur le visage.



Il est aisé de reconnoître la passion dans sa naissance. Cette maladie de l'ame est précédée de marques indubitables. Comme il est aisé de prévoir la pluie & les orages, de même il y a des avant-coureurs qui nous annoncent les tempêtes dont notre ame doit être agitée, telles que l'amour,

(1) Sénèque ne dit rien des troisiemes mouvements; peut-être y a-t-il ici une lacune. Mais il est évident que lorsqu'on n'a pas calmé la passion dans le second temps, ce qui est du troisieme arrive presque inévitablement: au contraire, si la passion a été corrigée par la réflexion, le troisieme mouvement n'a pas lieu.

la colere , &c. Il est très-utile de connoître son mal , & de le prévenir avant qu'il soit enraciné. Examinons quelle est notre passion favorite. L'un est sensible aux injures ou aux mauvais traitements : l'autre se pique d'être noble ou bien fait : celui-ci veut passer pour bel esprit ou pour savant : celui-là ne peut souffrir qu'on le méprise , ou qu'on lui résiste : quelques-uns sont si jaloux de leur rang, qu'ils ne daignent pas reprendre leurs domestiques ; d'autres sont de mauvaise humeur chez eux , quoique très-aimables ailleurs. Que dirai-je enfin ? Chacun a sa folie.



Il est à propos de connoître son foible , pour y remédier. Au commencement toutes les passions sont douces & modestes , mais elles n'en deviennent ensuite que plus impérieuses. On ne peut plus les arrêter , quand on leur a une fois lâché la bride. Ces mouvements si peu considérables d'abord s'accroissent d'eux-mêmes , & prennent à chaque instant de nouvelles forces. Il est beaucoup plus facile de leur refuser l'entrée , que de les chasser après les avoir admis.



Aristote regarde certaines passions comme des armes dont on peut se servir utile-

ment. Il n'auroit pas tort, s'il en étoit des passions comme des armes ordinaires qu'on peut quitter & reprendre à son gré. Mais il s'en faut de beaucoup ; car loin d'attendre qu'on les mette en œuvre, les passions combattent de leur chef : au-lieu d'obéir, elles commandent. Nous n'avons que faire de pareils instruments. C'est assez de la raison. En nous la donnant, la Nature nous a fait présent d'une arme excellente, dont nous pouvons user quand nous voulons, comme nous voulons, & qui ne peut jamais blesser son maître. La raison nous suffit non-seulement pour nous défendre, mais même pour agir. Qu'y a-t-il de plus fou que de l'obliger à prendre la colere, par exemple, pour guide ; & de subordonner la fermeté à l'inconstance, la fidélité au caprice, la santé à la maladie ?



Les passions ne sont pas plus propres à nous aider qu'à nous conduire. La raison ne prendra jamais pour auxiliaires des troupes qui méconnoissent ses ordres, & qu'elle ne peut contenir dans le devoir à moins de leur opposer des antagonistes de leur genre, comme la crainte à la colere, celle-ci à la paresse, & celle-là à la cupidité. Ne dégradons pas l'idée que nous avons de la vertu, en imaginant que la raison ait besoin d'em-

prunter le secours du vice. L'ame ne seroit jamais tranquille dans cette supposition. C'est vivre dans une agitation perpétuelle que d'être contraint de chercher sa sûreté dans ses maux, de ne trouver du courage que dans la colere, de l'industrie que dans la cupidité, du repos que dans la crainte. Toutes les passions nous tyrannisent, & l'on se rend esclave en s'y soumettant. Qu'il est honteux de mettre les vertus à la solde des vices ! D'ailleurs la raison devient impuissante, si elle ne peut rien sans la passion, ou si elle partage avec elle son pouvoir & son rang. Qu'importe en effet, d'avouer que la passion est une puissance aveugle, si la raison ne l'accompagne ; ou de dire que celle-ci n'agit que par le mouvement de la passion ? Il n'y a plus de différence entr'elles, dès qu'elles sont dans une dépendance réciproque. Or qui osera égaler la passion à la raison ? Mais les passions sont utiles, dit-on, lorsqu'elles sont modérées. Et moi je dis qu'en admettant d'un côté l'utilité des passions, si l'on ne peut disconvenir de l'autre, qu'elles contrarient la raison ; il faut conclure des passions modérées, qu'elles en sont d'autant moins nuisibles. Une passion médiocre est donc un médiocre mal.

Allons plus loin ; & montrons qu'un mal, quelque léger qu'on le suppose , ne peut être utile ou salutaire. Cependant ne vous effarouchez pas. Je ne prétends vous enlever aucune des choses qui font l'objet de vos desirs. Je vous accorde volontiers tout ce que vous croyez nécessaire , utile ou agréable dans la vie , je veux seulement corriger les défauts qui peuvent s'y rencontrer. Si je vous interdis la cupidité , je vous laisse l'usage de la volonté , vous ferez les mêmes choses : mais vous les ferez sans crainte ; vous parviendrez plus sûrement à votre but , vous goûterez des plaisirs plus vifs. Cela doit-il vous paroître étrange ? N'est-il pas juste que maître de vos affections , elles servent mieux votre goût , que si vous en étiez l'esclave ? » Il est naturel , » direz-vous , que je sois touché de la perte » d'un ami. Laissez-moi donner un libre » cours à de si justes larmes. On est naturel- » lement flatté de l'estime des hommes , » & leurs mépris nous affligent ; pourquoi » me défendriez-vous d'être sensible à la » crainte si légitime d'être déshonoré dans » le public » ? Il n'est point de vice dont on ne puisse faire l'apologie avec de pareils raisonnements. Je n'ai jamais nié que les passions ne fussent comme naturelles à l'homme. La nature elle-même nous ordonne de

veiller à nos intérêts. Mais tout excès est vicieux. La nature attache du plaisir à toutes les fonctions nécessaires de la vie. Son but n'est pas que nous recherchions le plaisir pour lui-même, mais qu'il serve d'affaïsonnement dans l'usage des choses dont dépend notre conservation. Si la volupté nous domine, elle devient débauche. Il faut donc résister à ses passions, parce que, comme on l'a déjà observé, il est plus facile de leur interdire l'entrée de notre cœur que de les en chasser. Vous voulez qu'on vous permette de donner quelque chose à la douleur, à la crainte : prenez-y garde, ce quelque chose va bien loin : vous ne ferez pas le maître d'en fixer l'étendue. On peut dispenser le Sage d'une vigilance scrupuleuse, il peut à son gré effuyer ses larmes, & mettre un frein à la volupté. Mais nous, à qui il n'est pas aisé de retourner sur nos pas, nous ferons bien de ne point avancer. Je goûte fort la réponse de Panétius à un jeune homme qui lui demandoit, s'il est permis au sage d'être amoureux ? » A l'égard du sage, dit-il, c'est une question : mais pour vous & moi qui sommes bien loin encore de mériter un si beau nom, nous ne devons pas nous exposer à la fougue d'une passion si emportée, si téméraire, si indigne. Les faveurs de l'amour sont aussi per-

» nicieuses que ses disgraces. Les premières
» irritent notre convoitise, celles-ci réveil-
» lent notre orgueil. Le succès enivre, la
» résistance occupe. Convaincus de notre
» foiblesse, vivons en paix. Eloignons de
» nous les objets trop séduisants. Fuyons la
» bonne chère, la galanterie, la flatterie ».



Ce que Panétius a dit de l'amour, on peut le dire de toutes les autres passions. Evitons tous les pas dangereux, nous qui avons peine à marcher dans le beau chemin : vous me répéterez peut-être l'objection triviale que l'on fait aux Stoïciens ; en disant, » Qu'ils ont des vues trop relevées, » une morale trop austère : que l'homme » est foible : qu'il ne peut pas tout se refuser : qu'il n'y a pas de mal à se livrer à la » douleur, à la cupidité, à la colère, pourvu » que ce soit avec modération ». Mais voulez-vous savoir pourquoi nos préceptes vous paroissent impossibles ? C'est que vous vous découragez trop aisément.



Cette impossibilité est imaginaire. Vous prenez la défense des vices parce que vous les chérissez, & vous aimez mieux les excuser que de les combattre. La Nature nous a donné des forces suffisantes, si nous vou-

lons nous en servir, si nous les rassemblons ; & si nous les employons toutes à notre avantage , au-lieu de les tourner contre nous-mêmes. Notre mauvaife volonté est la cause de ce que nous attribuons à une impossibilité prétendue.



Il est certain que l'amour a quelque ressemblance avec l'amitié. On peut l'appeller une amitié folle. On n'aime ni par intérêt, ni par ambition, ni par vanité. Le véritable amour ne recherche que la possession accompagnée d'un tendre retour de la part de l'objet qui l'enflamme. Il compte tout le reste pour rien.



Les vœux des Amants sont singuliers. Par exemple, ils souhaiteront l'exil à leur Maîtresse pour avoir le plaisir de l'accompagner dans sa retraite ; la pauvreté, afin qu'elle soit plus sensible à leurs bienfaits ; la maladie, afin qu'ils ayent un prétexte pour être toujours auprès d'elle. On n'attendrait pas pis d'un ennemi. C'est ainsi que l'amour forcené copie la haine.



Le propre de l'ambition, c'est d'être insatiable ; inconstante comme toutes les passions, elle commence où les autres finissent.



Pour concevoir jusqu'où vont les excès de l'ambitieux, considérons-le à côté de l'homme de bien. Celui-ci renonce volontiers aux fonctions du Sénat, du Barreau, & à l'embarras du Gouvernement, pour s'occuper d'objets qui lui paroissent plus importants. Il ne désire rien, rien ne peut le troubler, & il n'examine pas quels sont ceux qui ont plus de crédit que lui,



Combien de prétendus Héros ont brûlé de grandes Villes, forcé des Citadelles qu'on regardoit comme imprenables, montré leur génie & leur adresse dans l'attaque & la défense des places ? Combien d'autres ont commandé les armées, chassé l'ennemi devant eux, & les mains teintes du sang des Nations, sont parvenus jusqu'aux rivages de l'Océan ? Avant que de vaincre, tous ces grands hommes avoient été vaincus eux-mêmes par la cupidité. Ils n'ont jamais trouvé de résistance ; mais eux-mêmes n'avoient jamais résisté à l'ambition, à la cruauté. Dans le temps qu'on les voyoit commander à des milliers d'hommes, ils étoient maîtrisés par leurs passions,



La fureur qui possédoit le malheureux Alexandre, le portoit à s'emparer du bien

d'autrui, à pénétrer dans des régions inconnues. Ne regarderez-vous pas comme un fou, un homme qui commence ses exploits par ravager la Grece où il avoit reçu l'éducation; qui se fait un plaisir d'enlever à chacun ce qu'il a de plus précieux, qui réduit Lacédémone aux fers, & Athenes au silence? Peu content d'avoir égorgé tant de Citoyens que son pere Philippe avoit subjugués par ses armes, ou corrompus par ses largeffes, il transporte ailleurs le théâtre de sa barbarie, & fait la guerre à tout l'Univers. Quoique rassasié de gloire, l'ambition ne lui permet pas de se reposer, semblable à ces bêtes féroces qui continuent à déchirer leur proie, quoique leur faim soit assouvie. Il a déjà confondu plusieurs Monarchies dans une; le Grec & le Persan sont soumis à ses loix; les Nations mêmes que Darius n'avoit point assujéties ont plié sous son joug; parvenu jusqu'aux lieux où finit l'Océan, & où le soleil termine sa course, il se plaint encore de ne pouvoir pas pousser ses conquêtes plus loin qu'Hercule & Bacchus, & se prépare même à forcer la Nature. Ce n'est pas là marcher, c'est ne pouvoir s'arrêter.



Ce n'est point la vertu ni la raison qui engagerent Pompée à prendre part aux

guerres de son temps étrangères ou civiles. L'idée d'une fausse grandeur le faisoit voler tantôt en Espagne contre Sertorius, & tantôt sur la mer à la poursuite des Pirates. C'étoit sous ces spécieux prétextes qu'il retenoit dans ses mains le souverain pouvoir. Qu'alloit-il chercher en Afrique, dans le Nord, dans l'Arménie, dans le Royaume de Mithridate, & dans tous les coins de l'Asie ? Toujours petit aux yeux de son ambition démesurée, tandis que l'Univers étoit étonné de sa puissance énorme, il vouloit encore s'agrandir.



Qu'est-ce qui éleva César pour le malheur de la République & pour le sien ? La gloire, l'ambition, l'envie de dominer. Il ne pouvoit souffrir un maître, tandis que Rome en avoit deux à la fois (1).



Quel étoit le but de Marius pendant son unique Consulat ? (car il usurpa les autres plutôt qu'il ne les obtint). Que prétendoit-il en battant les Cimbres & les Teutons, en poursuivant Jugurtha à travers les déserts de l'Afrique ? Croyez-vous que la vertu lui fit affronter tant de dangers ? Non, Marius conduisoit l'armée, & l'ambition conduisoit Marius.

(1) Pompée & César.

En agitant l'Univers, ces Conquérants étoient eux-mêmes agités : tels qu'un tourbillon entraîne tout ce qu'il rencontre, parce qu'il est entraîné le premier avec d'autant plus de violence, qu'il ne sauroit régler son mouvement ; les hommes dont je parle ont senti les maux qu'ils faisoient souffrir aux autres ; car il ne faut pas croire que le malheur d'autrui puisse nous rendre heureux. On a vu Diogenes, tout pauvre qu'il étoit, fouler aux pieds les richesses de la Macédoine. N'est-il pas vrai qu'à ses yeux, & aux yeux de ceux qui étoient assez éclairés pour appercevoir la vérité, il parut plus grand que celui devant qui tous les autres étoient petits ? Ce Philosophe étoit sans doute plus riche & plus puissant qu'Alexandre maître de l'Univers entier ; car il n'étoit pas au pouvoir de celui-ci de lui donner tout ce qu'il étoit dans la disposition de refuser.



C'est donc mal-à-propos que le fils de Philippe portoit le nom de Grand. La Géométrie dont il avoit étudié les principes auroit dû lui apprendre combien il étoit petit, lui qui n'occupoit qu'un étroit espace sur la terre, si petite elle même en comparaison de la sphere céleste. Mais il n'est pas surprenant que cette réflexion ait échappé à

à un insensé , qui portoit ses vues sur des régions situées au-delà de l'Océan. Il lui a été plus aisé , grace à son ambition , de posséder le monde entier que de se posséder lui-même. Quel est l'aveuglement des hommes ! Ils veulent étendre leur domination jusqu'aux extrémités de la terre , & ils méconnoissent un empire dont la possession les égaleroit aux Dieux. Celui qui commande à ses passions , est plus puissant que les Rois.



S'il y a quelque chose de grand dans les passions , rien n'est plus grand que l'avarice. L'avare est assis sur des monceaux d'or & d'argent , ses terres sont des Provinces , & le département de ses Fermiers est plus étendu que le Gouvernement de nos anciens Consuls.



Mais plus il est riche , plus sa cupidité s'accroît. Il en est de l'avarice comme du feu , dont la violence augmente à proportion de la quantité des matieres combustibles qui lui servent d'aliment. Cette passion fort , pour ainsi dire , d'elle-même ; elle ne connoît pas ce qu'elle possède , parce qu'elle veut toujours aller , sans regarder d'où elle est partie.

L'avarice distingue follement entre la possession & la propriété. Elle ne regarde comme à soi rien de ce qui est au public. Le sage au contraire ne croit pas qu'il y ait quelque chose qui lui appartienne à plus juste titre, que ce qu'il possède par indivis avec le genre humain.



On nous élève dans l'idée que l'or & l'argent sont quelque chose de bien précieux. Dans cet âge tendre la cupidité s'enracine & croît avec nous. Elle se fortifie par l'opinion générale, qui est par-tout la même sur cet article, quoiqu'on soit rarement d'accord sur tout le reste. On n'estime que les richesses; on ne croit pas pouvoir souhaiter rien de mieux à ceux que l'on chérit; & lorsqu'on veut marquer aux Dieux sa tendre reconnoissance, on pense s'acquitter dignement envers eux, en leur en offrant quelque partie. Enfin nous en sommes venus au point de regarder la pauvreté comme une flétrissure. Les riches en ont horreur, les pauvres la souffrent impatiemment. Il n'est pas jusqu'aux Poètes, qui n'attisent par leurs vers, le feu que cette passion excite dans nos cœurs. Ils ne laissent jamais échapper l'occasion de faire l'éloge des richesses, comme si elles faisoient tout le lustre & tout l'agrément de la vie. Pour donner une

idée du premier siècle, qui étoit l'âge heureux, ils l'appellent l'âge d'or. On trouve des tirades dans les Auteurs Tragiques, où l'on met les richesses au-dessus de la vertu, de la santé, de l'honneur.

*Qu'on me donne des revenus ;
Des plus odieux noms je consens qu'on me nomme ;
On ne compte point nos vertus ;
C'est la fortune qui fait l'homme.
L'or est le bien parfait à nos yeux prévenus ;
Plaisirs, amis, parents ne nous toucheront plus
Lorsqu'il s'agira d'une somme.
Si Vénus paroïssoit sous les traits de Plutus ;
Les hommes & les Dieux adoreroient Vénus.*

Ces vers sont d'une Tragédie d'Euripide ; lorsque le Peuple les eut entendus, par un commun accord il se mit en devoir de chasser l'Acteur qui les avoit prononcés. Mais Euripide parut, & le pria d'attendre la fin de la Piece, pour voir quel seroit le sort de ce Panégyriste des richesses. C'étoit Bellophon, qui fut puni comme le sont tous les avarés. Quoique l'avarice soit elle-même un grand supplice, elle est encore sujette à d'autres peines. Que de larmes, que de travaux elle coûte ! La vue de ce qu'elle a ne la tourmente pas moins, que le désir de ce qu'elle n'a pas. Mais laissons à part la

peine qu'il y a à gagner du bien ; car elle est beaucoup moindre que celle qui vient de la possession même. S'il arrive quelque perte, quelle douleur ! Elle est peut-être considérable, mais l'avare la trouve toujours plus grande qu'elle ne l'est en effet : & quand même il ne souffriroit aucun dommage réel, pour lui c'est toujours perdre que de ne pas gagner.



Tout le monde regarde les riches comme des gens heureux, tout le monde voudroit être à leur place. Cela est vrai : mais on s'abuse. Est-il une condition pire, que d'être en butte à la misere & à l'envie ! Plût aux Dieux que ceux qui recherchent les richesses avec tant d'empressement, interrogeassent les riches sur leur sort ! Plût aux Dieux que l'ambitieux prît conseil de ceux qui sont parvenus au faite des honneurs ? Il est certain qu'ils prendroient d'autres idées ; cependant la fatale expérience que ceux-ci en ont faite, ne les empêche pas de courir sans cesse après de nouveaux biens & de nouvelles dignités.



La communauté des biens a subsisté quelque temps parmi les hommes ; l'avarice rompit ce lien de la société ; de-là nâquit l'indigence. La propriété rendit pauvres

ceux-mêmes qu'elle venoit d'enrichir. Ils perdirent le droit qu'ils avoient sur l'universalité des biens, quand ils commencerent à posséder quelque chose en particulier ;

Ei rien n'a pu dès-lors rassasier l'avare.

La nature ne nous porte à aucun vice, nous naissons libres & innocents. Elle n'a rien mis à découvert de ce qui pouvoit irriter la convoitise. L'or & l'argent sont cachés sous la terre ; nous foulons aux pieds ces trésors qui nous attirent tous les jours tant de persécutions ; la Nature avoit prévu qu'ils seroient mal entre nos mains. Instrumens de notre malheur, nous avons fait nous-mêmes de profondes tranchées, pour en tirer ce qui devoit être le sujet de nos divisions ; & nous ne rougissons pas de placer au plus haut rang, ce qui occupe le plus bas lieu dans l'intérieur de notre globe. On ne se laisseroit point surprendre à l'éclat de l'or, si l'on faisoit attention à ce qu'il est dans la mine. Rien de plus obscur, rien de plus mat. Il y est enveloppé dans une terre brute & stérile, dont la crasse gâte les mains des ouvriers qui l'épurent. Mais il gâte encore plus nos cœurs. Ceux qui le possèdent, sont plus corrompus que ceux qui l'affinent.

Si vous mettez ensemble tout l'argent que les mines produisent, tout celui qui est renfermé dans les trésors, tout celui que les avares tiennent caché, je suis persuadé que cet amas prodigieux ne sera pas capable de tenter le sage. Il est ridicule qu'un bien de cette espece fasse le sujet de nos inquiétudes. A le bien prendre, le riche n'a rien que le pauvre puisse lui envier.

L'un sent quelques besoins, & l'autre les sent tous.

Il suffit de définir l'ivrognerie, & d'en peindre les suites, pour en inspirer de l'horreur, je ne dis pas à celui qui a atteint la perfection de la sagesse, & qui ne boit par conséquent qu'autant qu'il est nécessaire pour étancher sa soif; mais à tout homme tant soit peu raisonnable. Quoi de plus honteux que de forcer son estomac? Combien l'ivresse fait-elle commettre d'indignités, dont on rougit de sang froid! L'ivresse est une folie délibérée.



Alexandre s'enivre & tue le plus cher & le plus fidele de ses favoris. Revenu à lui, il veut mourir, & l'on peut dire qu'il le méritoit. L'ivresse excite tous les vices & les met en évidence: elle écarte la honte, ce frein puissant de nos passions: c'est à ce frein que

la plupart des hommes sont redevables de n'avoir pas commis bien des excès, auxquels ils sont naturellement portés. Lorsqu'on est pris de vin, tous les mauvais penchans se manifestent. L'ivresse ne les forme pas, mais elle les fortifie. La fierté devient insolence; la dureté, barbarie; la malignité, envie de nuire. Chaque vice y monte à son dernier période, & s'y montre dans tout son jour. On ne se connoît plus, on bégaye, on ne prononce que des sons mal articulés, les yeux s'égarent, les pieds chancelent, la tête tourne, tous les objets paroissent se mouvoir; l'estomac est travaillé par l'effervescence du vin: souvent le sommeil qui survient augmente le désordre, & occasionne de cruelles indigestions. C'est l'ivresse qui a causé la perte de plusieurs Nations célèbres par leur valeur; c'est elle qui a fait rendre des Places que les attaques les plus vigoureuses n'avoient pu forcer: le vin a dompté ceux que le fer avoit attaqués sans succès.



Alexandre, dont nous parlions il n'y a qu'un moment, après avoir traversé tant de Pays, livré tant de combats, bravé la rigueur de tant d'hivers; après avoir surmonté les plus grands obstacles que des fleuves inconnus & des mers inaccessibles

lui oppofoient , Alexandre s'eft laiffé vaincre par l'intempérance , & il a trouvé le trépas dans la fatale coupe d'Hercule (1).



En quoi confifte la gloire d'un Buveur ? Quand vous aurez remporté le prix ; quand vous refterez debout , après avoir terraffé tous vos convives appésantis par le fommeil & par les vapeurs du vin ; quand vous les aurez mis hors d'état de boire davantage , on conviendra que votre eftomac eft d'une plus grande capacité que celui des autres. Belle prérogative ! Un tonneau l'emporte fur vous.



N'eft-ce pas l'ivrefle , & plus encore le fol amour de Pompée pour Cléopâtre qui ont perdu ce grand homme , ce Héros fi célèbre ? Ces vices peu affortis aux mœurs Romaines le firent l'ennemi de la République , lui ôtèrent la fupériorité qu'il avoit fur fes adverfaires , & le rendirent cruel jufqu'au point de faire apporter fur fa table les

(1) Athénée, L. XI , nous apprend que les Béotiens fe fervirent les premiers de grandes coupes d'argent , auxquelles ils donnerent le nom d'Hercule , parce qu'un Hercule , leur compatriote , apparemment grand ivrogne , en fut l'inventeur. Cette coupe eft encore extrêmement chere aux Peuples du Nord , qui l'appellent le verre des Chaffeurs.

têtes des premiers citoyens. Dans la chaleur d'un repas somptueux, il se plaisoit à y reconnoître les traits de ceux qu'il avoit pros crits : excédé de vin, il étoit encore altéré de sang.



L'ivrognerie altere & mine peu à peu la santé de l'ame. Les vices qu'elle fait éclore ne passent point avec elle ; & les maladies longues & cruelles qui en sont la suite, nous font payer bien cher les courts plaisirs qu'elle nous donne.



Rien n'échappe aux yeux attentifs. Les moindres indices dévoilent les mœurs d'un homme. L'impudique se connoît à la démarche, au maintien. Un mot, un geste, un regard suffisent pour le démasquer. Il en est de même de la folie & de la méchanceté. La physionomie, la contenance, le rire ont des marques sensibles qui nous les font appercevoir. Un autre moyen de lire dans l'ame de quelqu'un, c'est de prendre garde comment il reçoit les louanges qu'on lui donne.



Pour être riche, il ne s'agit pas d'avoir de l'argent, mais de la modération. Les dignités nous honorent moins que la modestie. Si l'on veut être heureux, & jouir d'une longue vie, il faut mettre un frein à ses passions.

*DE LA VIE HEUREUSE.*

TOUT le monde aspire à la vie heureuse, mais personne ne fait en quoi elle consiste : delà vient la grande difficulté d'y parvenir ; car plus on se hâte , lorsqu'on n'a pas pris le droit chemin , & plus on s'écarte du terme. Ainsi notre empressement pour la vie heureuse ne sert qu'à nous en éloigner davantage.



Il faut donc examiner en premier lieu, quel doit être l'objet de nos desirs, ensuite quels sont les moyens qui y conduisent le plus promptement, Nous nous appercevrons dans la route, pourvu que nous ayons choisi la bonne, du chemin que nous aurons fait, & de celui qui nous reste à faire, pour obtenir ce que nous désirons tous naturellement. Tandis que nous errons çà & là, sans suivre d'autre guide qu'un bruit confus, ou les cris discordants de la multitude qui nous appelle tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, nous passons notre vie qui est si courte à faire de faux pas, quand même nous emploierions les jours & les nuits à l'étude de la sagesse.

Fixons donc le terme de notre course , & cherchons un conducteur qui connoisse parfaitement la carte. Il ne s'agit point d'un voyage ordinaire , où nous puissions trouver des signaux qui nous empêchent de nous égarer , ou des gens du Pays qui nous remettent dans le bon chemin : ici les voies que l'on suit sont toutes fort fréquentées ; mais celle qui l'est davantage n'est pas la plus sûre. Gardons-nous sur-tout de marcher comme un troupeau de moutons à la suite les uns des autres ; mais informons-nous plutôt de l'endroit où il faut aller, que de celui où l'on va.



Rien de si pernicieux que l'habitude où nous sommes de désérer à l'opinion commune. Nous approuvons tout ce que le public approuve & dont on nous montre beaucoup d'exemples : l'imitation nous guide beaucoup plus que la raison. Faut-il s'étonner de nos chûtes ? On se presse , on se gêne , on se renverse les uns sur les autres , lorsqu'on se suit de trop près. Tandis qu'on s'en rapporte aux autres , sans vouloir se donner la peine de juger soi-même , on vit sur la foi d'autrui , l'erreur passe de main en main , & l'exemple nous perd.

Pour éviter cet inconvénient, séparons-nous de la foule. Nous aurons à combattre la multitude qui n'écoute pas la raison & qui est esclave de ses préjugés. » Mais lorsqu'il s'agit du bonheur de la vie, n'allez pas me dire, Cette opinion est la plus suivie ; car c'en est assez pour me persuader qu'elle est la plus mauvaise. Il n'a pas été donné à la société humaine, que le plus grand nombre juge le plus sagement ; au contraire, c'est le propre du vulgaire de donner dans le faux ». Attachons-nous à l'essence des choses, & non point à la coutume ; cherchons en quoi consiste le bonheur, & ne nous embarrassons pas de ce que pense le peuple qui dans ce genre est le plus mal-habile de tous les Juges. Or l'on peut être peuple dans toutes les conditions : la couleur des habits ne fait rien ici ; les dehors ne sauroient m'en imposer ; je vois la vérité à l'aide d'une lumière plus sûre : c'est l'ame qui doit décider de ce qui regarde ses intérêts.



Si elle vouloit se donner le loisir de reprendre haleine, & de rentrer en elle-même, qu'il lui seroit aisé de tirer de son propre fonds les semences du vrai & l'aveu de ses fautes ! » Oui, diroit-elle, j'ai fait jusqu'à présent tout ce qu'il ne falloit pas

» faire ; quand je pense à ce que j'ai dit ;
 » j'envie le sort des muets. Ce que j'ai si
 » ardemment souhaité, c'est ce qui m'a été
 » le plus nuisible ; & mes ennemis n'au-
 » roient pu former contre moi des vœux
 » plus funestes, que ceux qui m'ont séduit.
 » Ce que je craignois, m'a été plus utile
 » que ce qui faisoit l'objet de mes désirs.
 » Je suis venu à bout de terminer des que-
 » relles fâcheuses, de calmer des ennemis
 » puissants ; & je n'ai pas encore pu me
 » réconcilier avec moi-même. Je me suis
 » jetté dans le monde, j'ai voulu y briller ;
 » qu'ai-je gagné, si ce n'est de rester en
 » butte à ses traits ? J'ai compté parmi mes
 » admirateurs autant d'envieux. Que ne
 » cherché-je présentement un bien qui me
 » satisfasse, & qui ne soit pas uniquement
 » pour l'ostentation ? Ce qui charme les
 » spectateurs, ce qui attire les regards, ce
 » qui se fait montrer au doigt, n'a qu'un
 » éclat extérieur qui cache un fonds mépri-
 » sable. »



Attachons-nous à un bien solide, à un
 bien qui brille plus au dedans qu'au dehors.
 Faisons tous nos efforts pour le découvrir.
 Mais sans vous amuser par de vains discours,
 je passerai sous silence les opinions des au-
 tres, qu'il seroit trop long de rapporter &

de combattre : je ne vous parlerai que de la mienne ; je l'appelle mienne à l'exclusion de tous les chefs des Stoïciens ; car j'ai droit de me l'approprier par le choix que j'en ai fait.



Je conviens d'abord avec tous les Stoïciens , qu'il faut suivre la Loi que la Nature a gravée dans nos cœurs. C'est dans sa parfaite observation que consiste la sagesse. La vie heureuse est donc celle qui s'accorde avec la Nature , ce qui ne peut résulter que du concours des conditions suivantes. D'abord on doit avoir un jugement sain , une droiture inaltérable ; en second lieu de la force & du courage ; enfin une ame vertueuse , constante , inébranlable , habile à démêler ce qui est utile à la vie , mais qui ne s'étonne de rien , & qui sache user des faveurs de la fortune sans en devenir l'esclave. On comprend , sans qu'il soit besoin de le dire , qu'une ame de cette trempe jouit d'une liberté parfaite & d'un profond repos , dès-là qu'elle est exempte de tout ce qui fomenté nos craintes & nos desirs.



On peut encore définir autrement le bonheur , je veux dire qu'on peut le désigner sous des termes différents qui ont la même

signification. C'est ainsi qu'un corps d'armée est toujours le même, soit qu'on étende, ou qu'on resserre les files; soit qu'on les dispose sur une ligne droite, ou sur une ligne courbe. Ces divers changements d'ordre ne sauroient augmenter ni diminuer sa force. On peut de même amplifier ou abrégier la définition du souverain bien. Je puis donc l'appeller mépris de la fortune, empressement pour la vertu, force invincible de l'ame, expérience consommée, parfait repos, attention exacte aux devoirs de l'humanité, de la société.



Je puis encore donner l'idée d'un homme heureux, en disant que c'est celui qui ne connoît d'autre bien que la droiture de l'esprit, ni d'autre mal que sa perversité; qui n'a que l'honnêteté en vue dans toutes ses actions, qui ne s'attache qu'à la vertu; que les divers accidents de la vie ne peuvent ni élever ni abattre; qui ne voit point de bonheur au-dessus de celui qu'il peut se procurer à lui-même; qui trouve du plaisir à mépriser la volupté; dont l'esprit est indépendant, supérieur aux événements, intrépide & ferme, exempt de toute crainte & de tout désir. L'ame dans cette assiette jouit nécessairement d'une joie pure, inaltérable, & d'une tranquillité certaine. Pour cela, il faut que ce soit la raison qui ban-

nisse la crainte & la cupidité ; car on ne sauroit être heureux qu'autant que l'on connoît son bonheur. On voit des hommes que leur grossièreté , & l'ignorance d'eux-mêmes ont réduits au rang des bêtes. Car il est assez égal d'avoir une raison dépravée ou de n'en point avoir du tout. Hors de la vérité , point de bonheur.



A l'égard de la volupté, quand même elle nous environneroit de toutes parts, quand elle s'emparerait de tous nos sens, & percerait jusqu'à l'ame ; quel est l'homme à qui il reste encore quelque étincelle de raison, qui voulût se livrer continuellement à l'ivresse du plaisir, & négliger totalement les fonctions de l'ame, pour ne s'occuper que du contentement de son corps ?



Concluons que la vraie félicité réside dans la vertu. La vertu est quelque chose de grand, de noble, d'invincible, elle est infatigable ; on la trouve par-tout, au Temple, au Sénat, dans la Place publique. Elle s'arme pour la défense de la Patrie, ses mains sont endurcies au travail, elle est toujours couverte de sueur & de poussière : bien différente de la volupté qui se cache ordinairement, qui cherche les ténèbres,

qui rode autour des bains, & de ces lieux suspects où l'œil du Magistrat est si redouté. La volupté ne respire que la mollesse & la dissolution. Elle s'inonde de vin & de parfums. Elle a le visage pâle ou chargé de fausses couleurs & défiguré par l'effet de toutes sortes de drogues.



Le souverain bien est immortel, on ne peut le perdre quand on le possède. Il n'entraîne avec lui ni remords ni dégoût. Une ame droite est toujours égale ; elle est incapable de se déplaire à elle-même & de vouloir changer l'heureux sort dont elle jouit. Mais la volupté s'éteint lorsqu'elle est arrivée à son comble ; elle dure peu, l'ennui marche à sa suite, ses premiers transports l'affoiblissent, elle n'est jamais assurée, semblable en cela à tout ce qui ne subsiste que par l'impulsion du mouvement.



Pour parvenir au souverain bien, pour établir cet heureux équilibre entre les puissances de l'ame, il faut s'adonner à la vertu. Que vous inspire-t-elle ? d'imiter Dieu autant qu'il est en vous. Que vous promet-elle ? des biens inestimables & divins. Elle n'a rien de gênant : elle vous affranchit de vos besoins ; elle vous procure la liberté,

la sécurité. Avec elle vous ne risquez rien du vôtre , tout vous est possible , vous pouvez aspirer à tout ; nul événement à craindre qui soit contraire à vos inclinations & à vos vues. Quoi donc ? La vertu suffit-elle pour être heureux ? Oui sans doute. Elle est parfaite , elle est divine , elle doit remplir nos vœux & au-delà. Que pourroit-il manquer à celui qui est exempt de desirs ? ou que peut désirer au-dehors celui qui possède au-dedans de lui-même tout ce qui est propre à le satisfaire ?



J'avoue qu'obligés de lutter ici-bas contre les foiblesses de l'humanité , quelques progrès que nous ayons faits dans la vertu , nous avons besoin que la fortune ne nous soit pas absolument contraire , jusqu'à ce que la mort ait brisé les liens qui nous attachent au corps.



Tout ce qui nous rend heureux est bon & honnête. Quels sont les charmes de la vertu ? Ils nous engagent à négliger nos plus chers intérêts , à mourir pour le salut de l'Etat quand le devoir l'exige. Dans ce court instant où nous sommes prêts à faire une action héroïque , l'ame est comblée de joie. Nous savons bien en sacrifiant notre vie , que le fruit du sacrifice est perdu pour

les morts ; mais le sentiment actuel que nous en avons est par lui-même très-satisfaisant. L'homme de cœur, le Juste trouve du plaisir à penser que la liberté de la Patrie, le salut du Public vont devenir le prix de sa mort ; & le bien qui en résulte, le console aisément de sa perte.



Ces personnages si renommés par le luxe & la magnificence qu'ils affectent, ne sont pas plus heureux que les rois de théâtre, qui après avoir étalé aux yeux du peuple un air de pompe & de grandeur, quittent le cothurne derrière la scène, & rentrent dans leur obscurité.



Les préceptes ne nous rendent point heureux, ils servent seulement d'aiguillon aux esprits dociles, & les excitent à faire des actions vertueuses. L'acquisition de la vertu dépend de notre travail, & de la pratique des devoirs qu'elle nous prescrit.



Il n'y a que les Dieux qui possèdent la vertu & le bonheur dans leur perfection. Nous n'en avons que l'ombre ou l'image ; nous y tendons, sans jamais y parvenir durant la vie.

On n'en est pas moins heureux, dit Socrate, pour paroître insensé à quelques personnes. Soyez vertueux, & souffrez les injures, elles ne vous feront aucun mal.

Nul n'est heureux, s'il ne croit l'être.

C'est le mot d'un Poëte Comique. Car qu'importe quelle soit votre condition, si elle vous paroît mauvaise? Quoi? ce riche usurier, qui commande à tant d'esclaves, esclave lui-même de tant de maîtres, n'aura qu'à dire qu'il est heureux, & nous l'en croirons sur sa parole? Erreur, il faut s'en rapporter à ce qu'il sent, plutôt qu'à ce qu'il dit. Il ne tiendra pas tous les jours le même langage. Ne craignez point qu'un aussi grand bien soit le partage d'un indigne. Le sage seul est content de ce qu'il est. La folie s'ennuie & se dégoûte d'elle-même.



DE LA PHILOSOPHIE.

LES Dieux nous ont donné la vie ; la Philosophie nous apprend à bien vivre. Comme ce dernier bienfait l'emporte sur le premier , il semble d'abord que nous sommes moins redevables aux Dieux qu'à la Philosophie ; mais ce qui détruit cette idée , c'est que la Philosophie elle-même est un présent du Ciel , en ce que nous sommes tous capables de l'acquérir , quoique personne ne la reçoive par infusion. Si la sagesse étoit un bien commun & naturel , il lui manqueroit alors une de ses plus belles prérogatives , qui consiste à dépendre uniquement de nos soins & d'un choix libre de notre volonté.



Elle a pour objet la connoissance de la vérité dans la discussion des choses divines & humaines. La justice , la piété , la religion , toutes les vertus enfin étroitement unies , & se tenant par la main lui servent de cortège. Elle nous apprend à honorer les Dieux , parce qu'ils sont les arbitres de nos destinées ; & à aimer les hommes , parce que nous vivons avec eux.

La Philosophie n'est point l'art d'en imposer au peuple ; ce n'est pas une science de parade , elle est dans les choses & non dans les mots. On ne l'étudie pas simplement pour s'amuser , & pour passer le temps. Elle s'applique à former , à polir nos esprits ; elle est la règle de notre conduite & de nos mœurs ; elle nous montre ce qu'il faut faire , & ce qu'il faut éviter ; elle tient le gouvernail , & dirige notre course à travers les écueils. Elle est notre ressource & notre unique appui. Il arrive à toute heure une infinité d'incidents qui nous obligent de la consulter & de l'appeler à notre secours.



Quoi ? dira-t-on ; n'est-on vertueux qu'après avoir étudié les subtilités de l'école ; & n'a-t-on pas vu des sages , qui sont devenus tels , en obéissant simplement à la Loi naturelle ? J'en conviens ; mais il faut avouer aussi que leur esprit étoit d'un ordre supérieur , & qu'ils faisoient les objets avec une facilité surprenante. Semblables aux Dieux , à qui la vertu ne coûte ni soins ni étude , parce qu'ils la possèdent en eux-mêmes , & qu'ils sont essentiellement bons ; un petit nombre d'hommes doués d'un naturel excellent , n'ont besoin que de quelques leçons pour atteindre leurs maîtres , & reconnoissent la sagesse au premier coup d'œil.

Ces heureux génies si sensibles aux impressions de la vertu , en trouvent les semences dans leur cœur. Mais les esprits tardifs ou corrompus par les habitudes vicieuses , contractent une espece de rouille , qu'on n'enleve qu'avec peine. Au reste la Philosophie est utile aux uns & aux autres. Elle élève ceux-là à la perfection en très-peu de temps , & détruit les préjugés de ceux-ci.



Mais, dira quelqu'autre, la Philosophie est inutile , quelque systême que l'on embrasse ; c'est Dieu ou le Destin qui gouverne le monde , ou bien tout arrive au hasard. Dans le premier cas , les événements qui doivent arriver arriveront infailliblement ou nécessairement ; dans le second , toutes les précautions , toutes les mesures sont inutiles , parce qu'on ne sauroit compter sur ce qui est incertain. Et moi je dis que la Philosophie est d'un grand secours dans l'une ou l'autre de ces suppositions , & qu'il faut par conséquent s'y appliquer. S'il y a une Providence , ou s'il faut admettre un Destin inexorable , la Philosophie nous apprendra à nous conformer de plein gré à la volonté de Dieu : si tout dépend du hasard , elle nous donnera des forces pour résister aux traits de la fortune : elle décide également qu'il

faut obéir à l'Etre suprême, & supporter patiemment les divers accidents de la vie.



Si vous êtes sage, quittez tout ce qui vous embarrasse ; ou plutôt tâchez de le devenir, en vous jettant avec empressement entre les bras de la Philosophie. Brisez vos chaînes, & sortez de l'esclavage. » Le soin
» de mes affaires m'en empêche, dites-
» vous, je veux me mettre en état de vivre
» sans travailler, de ne pas tomber dans
» l'indigence, & de n'être à charge à qui
» que ce soit ». A ce discours, je vois que vous ne connoissez pas tout l'avantage du bien que vous recherchez ; vous n'en jugez qu'en gros, mais le détail vous échappe ; vous ignorez, pour me servir de l'expression de Cicéron, l'usage que l'on en peut faire dans le petit comme dans le grand. Si vous la consultez, elle vous dira, » que la crainte
» de la pauvreté ne doit pas vous donner de
» l'éloignement pour elle ; puisqu'au contraire cet état est le plus désirable, parce
» que les richesses sont un grand obstacle à
» la Philosophie : que pour jouir de la
» liberté d'esprit nécessaire à l'étude, il faut
» être pauvre, ou vivre comme les pauvres :
» enfin que cette Philosophie dont vous
» remettez l'acquisition à un autre temps,
» est

» est précisément ce dont vous devriez vous
» pourvoir avant toute autre chose ».



Comment la pauvreté nous empêcheroit-elle de nous appliquer à la Philosophie ? La misère même ne doit pas nous en détourner. Pour acquérir la sagesse, il faut être prêt à supporter la faim, comme il arrive quelquefois à ceux qui défendent une Ville assiégée. La patience de ceux-ci a-t-elle d'autre objet, ou d'autre récompense à espérer, que de ne pas tomber entre les mains de l'ennemi ? Qu'est-ce que cela au prix de la liberté entière qui nous est promise, & qui nous met en état de ne redouter ni les hommes ni les Dieux (1) ? On a vu des armées souffrir les dernières extrémités, vivre de racines & d'herbes sauvages, & passer par toutes les horreurs de la famine. Quel étoit leur but ? Quelques conquêtes : & ce qu'il y a de plus admirable, des conquêtes auxquelles elles n'étoient pas personnellement intéressées. Et nous, nous craignons la pauvreté, qui nous fait triompher de nos passions ? Concluons donc, qu'il n'est pas nécessaire d'amasser du bien, avant que de

(1) On peut donner à ces paroles un sens raisonnable, en supposant ce qui est vrai ; que la vertu n'a rien à redouter de la justice de Dieu.

vaquer à l'étude de la Philosophie. On n'a besoin pour y arriver ni d'équipage ni de provisions.



Est-il bien vrai, que quand vous aurez tout le reste, vous voudrez faire l'acquisition de la sagesse ? Ce sera le dernier trait, le couronnement de votre vie ? Croyez-moi, commencez par la Philosophie. Vous craignez de manquer du nécessaire. Votre crainte est frivole ; la Nature se contente de peu, & le Philosophe ne veut que ce qu'exige la Nature : que s'il se trouve réduit à une extrême nécessité, il quitte la vie sans regret, & cesse d'être à charge à lui-même : mais quelque modiques que soient les secours que la fortune lui offre pour prolonger sa vie, ils sont suffisants pour lui ; borné au pur nécessaire, exempt de toute inquiétude, joyeux & satisfait, il rira des mouvements que les riches, ou ceux qui ont envie de le devenir, ont coutume de se donner.



La Philosophie n'est autre chose que l'amour & la recherche de la sagesse. Son nom indique son emploi. On donne diverses définitions de la Philosophie, qui sont relatives ou à la recherche de la vertu, ou à la correction des vices de l'âme, ou à la perfection de la raison.

Il est certain qu'il y a quelque différence entre la Philosophie & la Sageſſe. L'une est l'effet & l'autre le principe. Celle-là est un travail, celle-ci une récompense. La première doit être considérée comme le moyen, & la seconde comme la fin. Le nom Grec de la sageſſe est *sophia*; les Romains s'en servoient dans le même sens qu'on emploie aujourd'hui celui de Philosophie. Quoique la Philosophie soit la recherche de la vertu, dont elle est distinguée comme de son terme, cependant quelques Stoïciens ne séparent point ces deux idées, parce que la Philosophie ne sauroit être sans vertu, ni la vertu sans Philosophie. On doit donc regarder ces deux choses comme intimement unies.



Il est utile & même indispensable de diviser la Philosophie, pour connoître plus aisément chaque partie de ce grand tout. Ah! si les charmes de la Philosophie tomboient sous les sens comme la décoration de l'Univers: si nous pouvions d'un coup d'œil parcourir ce monde intelligible; les mortels ravis d'admiration mépriseroient tous les autres objets, qui ne leur paroissent si magnifiques, que parce qu'ils n'ont pas d'idée de ce qui est vraiment beau. Mais cela étant impossible, il faut suivre ici la

même méthode, qu'on observe à l'égard des merveilles cachées de la Nature. Il est vrai que le sage envisage la Philosophie dans son universalité, & qu'il l'apperçoit toute entiere aussi rapidement que notre œuil parcourt l'étendue des Cieux. Mais il n'en est pas de même de nous. Nous sommes environnés de nuages épais, & notre vue est si foible, qu'elle ne peut fixer qu'un petit nombre d'objets à la fois. Je vais donc me prêter à vos désirs, mais je diviserai la Philosophie sans la morceler. Une division trop subtile perdrait son avantage; car il est aussi difficile de suivre une multitude de petits objets, que d'embrasser ceux qui ont un grand volume. C'est pourquoi on partage le peuple en tribus, & l'armée en centuries; la distribution des parties, comme je l'ai remarqué, facilite la connoissance du tout, mais elle doit avoir des bornes. C'est anéantir la division que de la pousser trop loin, & l'on n'apperçoit que d'une maniere confuse ce qui est réduit en poussiere.



La plupart & les plus célèbres d'entre les Auteurs divisent la Philosophie en trois parties; Morale, Physique & Logique (1).

(1) Il est clair que cette division des Stoïciens pèche par un renversement d'ordre. La Logique doit précéder

La premiere sert à régler notre conduite. La seconde nous dévoile les secrets de la nature. La troisieme nous apprend la propriété des termes, l'arrangement des idées, & les loix du raisonnement qui nous empêchent de confondre le vrai avec le faux. Il y en a qui augmentent cette division, & d'autres la réduisent. Quelques Péripatéticiens ajoutent une quatrieme partie sous le nom de Politique; parce qu'elle a, disent-ils, son objet propre distingué de celui des autres parties. Il en est qui comptent encore l'Économique; ce terme est Grec, & désigne la science qui apprend à gouverner ses affaires domestiques. L'on en trouve enfin qui admettent une faculté séparée, où l'on traite des divers genres & états de vie. Or tout cela appartient à la Morale.



Les Epicuriens comprennent toute la Philosophie sous deux titres, l'un de la Physique, l'autre de la Morale; ils suppriment la Logique. Mais la nécessité de distinguer les termes équivoques, & de réfuter les sophismes qui n'ont qu'une vérité apparente, les a obligés de faire une classe à part,

les autres parties de la Philosophie, parce qu'elle enseigne à raisonner juste, & que tout dépend de la justesse du raisonnement.

qu'ils intitulent du jugement & de la regle. C'est recevoir la Logique sous un nom différent ; mais ils croient qu'on doit la regarder comme une dépendance de la Physique.



Ariston de Chio qui ne reconnoissoit d'autre Philosophie que la Morale, l'abrégeoit encore, en supprimant toutes les règles pratiques. Il disoit que ce n'est pas la fonction d'un Philosophe, mais d'un Pédagogue, de donner des avis & des préceptes ; comme si le Philosophe ne devoit pas être le Précepteur du genre humain.



Après avoir assigné la division générale de la Philosophie en trois parties principales, je passerai tout de suite à la Morale qui a aussi trois subdivisions. La première qui fixe le degré d'estime & la valeur que nous devons donner à chaque chose, est d'un grand usage. Quoi de plus nécessaire que de juger sainement de tout ? La seconde traite des passions, & la troisième des actions humaines. La preuve de cette division est aisée. Après avoir connu le prix des choses, il est naturel de régler nos penchans sur cette évaluation, & en troisième lieu de mettre un rapport exact entre nos actions & le motif plus ou moins pressant qui nous

fait agir. Si d'un de ces trois points vient à manquer, le reste se fait sans ordre & sans fruit. A quoi vous servira-t-il, par exemple, de connoître le prix d'une chose, si la vivacité de vos inclinations vous porte au-delà? Ou si vous avez l'art de réprimer la violence de la passion, à quoi vous servira-t-il d'en être le maître, quand vous ignorerez le temps, le lieu, & la manière dont vous devez agir? Nous menons une vie réglée, lorsque nos actions sont conformes aux mouvements qui nous les inspirent, & que les mouvements sont eux-mêmes proportionnés à la dignité des objets.

La Physique a deux parties. L'une regarde les substances corporelles; & l'autre les substances spirituelles. Toutes les deux se subdivisent en divers articles. La première traite des corps en général, de leurs différentes especes, des mixtes dont ils sont composés, des éléments, &c.

Telle est la division de la Logique: tout discours est continu, ou en manière de Dialogue: celui-ci appartient à la Dialectique, & celui-là à la Rhétorique: la Rhétorique envisage dans les mots leur expression & leur arrangement: la Dialectique considere

les mots & leurs significations ; c'est-à-dire, la nature des propositions & des termes qui les composent.



Cicéron a dit, que quand on doubleroit le temps de sa vie, il ne pourroit pas lire tous les Poëtes Lyriques. Dites-en autant des Dialecticiens, qui sont les Ecrivains les plus ennuyeux. Les Lyriques écrivent pour l'amusement. Les Dialecticiens s'imaginent qu'ils instruisent. On ne doit pas les négliger, mais je ne ferois pas d'avis d'en faire une étude profonde. Il suffit de les connoître assez pour ne se laisser pas surprendre aux éloges que l'on en fait mal-à-propos. A quoi bon sécher & se consumer sur ces questions subtiles dont on ne retire aucun fruit ? Ne vaut-il pas mieux les mépriser, que de les résoudre ?



La partie de la Philosophie qui regarde les Dieux, est autant au-dessus de celle qui a les hommes pour objet, que la Philosophie entiere est au-dessus des autres Arts. Plus hardie & plus sublime, la science dont je parle a pris un heureux effort : ce qui s'offroit à sa vue lui a paru trop borné ; elle a deviné que la nature renfermoit dans son sein quelque chose de plus grand & de plus beau.

Il y a donc la même différence, d'elle à nos autres connoissances, qui se trouve entre Dieu & l'homme.



Celles-ci nous instruisent de ce qui se passe sur la terre ; celle-là nous apprend ce qui se fait dans le ciel : les unes nous préservent de l'erreur , & nous éclairent sur nos démarches ; l'autre s'élève fort au-dessus de la sphere ténébreuse qui nous environne , & faisant briller à nos yeux les rayons d'un jour serein , nous conduit à la source même de la lumiere , d'où elle emprunte son éclat. Je rends grace à la Nature , non point lorsque je vois la surface extérieure , qu'elle étale aux yeux de tout le monde , mais lorsque je puis pénétrer ses secrets ; lorsque je découvre quelle est la matiere dont l'Univers a été formé , quel est le Créateur ou le Conservateur de cet ouvrage admirable ; lorsque je puis prendre parti sur ces importantes questions : Quelle est l'essence de Dieu ? N'est-il occupé que de lui-même , ou prend-il part à ce qui nous regarde ? Enfante-t-il chaque jour de nouvelles productions , ou n'a-t-il signalé sa puissance qu'une fois pour toutes ? Fait-il partie du monde , ou n'est-il point le monde lui-même ? Fait-il de nouveaux décrets ? peut-il changer l'ordre des Destins ? Et s'il le peut,

ces changements dérogent-ils à sa grandeur & à son indéfectibilité ? J'estimerois peu la vie , s'il ne m'étoit pas permis de considérer ces grands objets : sans cela , seroit-ce la peine de naître pour boire & pour manger , pour servir un corps mortel , périssable , infirme , sujet à tant d'indignes nécessités , pour craindre enfin la mort dont personne n'est exempt ? Privé de cet avantage , à quoi aboutiroient les peines & les inquiétudes que j'éprouve dans ce monde ? Que l'homme est méprisable , s'il ne fait s'élever au-dessus de l'humanité ! En combattant nos passions , quelle gloire acquérons-nous ? En triompher , c'est vaincre des êtres fantastiques , des monstres que nous nous forçons nous-mêmes. Devons-nous beaucoup nous estimer , parce que nous sommes un peu différents des plus méchants hommes ? Le plus robuste d'entre les malades n'a pas de quoi se glorifier. Les forces & la santé ne font pas la même chose. Vous n'êtes point sujet à certains vices : vous n'êtes ni fourbe , ni dissimulé : l'avarice , qui se refuse à elle-même ce qu'elle enlève à d'autres , n'a point corrompu votre cœur. Vous ne donnez pas dans ces débauches où l'on se ruine honteusement , pour rétablir ensuite sa fortune avec encore plus de honte. Vous n'avez pas écouté l'ambition qui mène aux dignités

par les plus indignes bassesses. Avec tout cela, vous n'êtes pas bien avancé. Vous avez évité beaucoup d'écœuils; mais vous ne vous êtes pas mis au-dessus de vous-même.

Le Philosophe est parvenu au plus haut degré de la perfection & du bonheur, où l'homme puisse monter, lorsqu'affranchi de tout mal, il plane dans les airs, & qu'il est admis dans le sanctuaire de la Nature. Placé dans la sphere céleste, il trouve du plaisir à jeter un regard méprisant sur les palais qu'habitent les riches, & sur les trésors que la terre renferme. Comment ne dédaignerait-il pas nos superbes portiques, nos lambris éclatants d'or & d'ivoire, nos magnifiques jardins, lorsqu'après avoir mesuré l'étendue du monde, il le trouve trop petit pour lui, & s'écrie dans l'excès de sa surprise: C'est donc là le point dont tant de peuples cherchent à s'assurer la possession à main armée! A peine y distingue-t-on les limites des Royaumes.

Si les fourmis étoient douées d'intelligence, à notre exemple, elles pourroient partager une aire en diverses Provinces. Occupé de ces réflexions vraiment sublimes, lorsque vous verrez une armée marcher à

quelque expédition importante , soutenue d'une nombreuse Cavalerie , dont les uns vont à la découverte , & les autres se répandent sur les aîles , ne croirez-vous pas voir une troupe de fourmis qui travaillent dans un petit espace de terrain ? Quelle différence entre elles & nous , si ce n'est qu'elles sont de plus petite taille ? Ce globe sur lequel vous naviguez , vous faites la guerre , vous disposez des Etats , toujours très-petits , fussent-ils étendus de l'une à l'autre mer ; ce globe tout entier n'est qu'un point.



Il y a au-dessus de nous des espaces immenses dont l'esprit peut se mettre en possession , pourvu qu'il se dégage de la matière , qu'il se purifie , & qu'en donnant des bornes étroites à sa cupidité , il ait su acquiescer l'activité & l'agilité convenables. Il n'est pas plutôt arrivé dans ces hautes régions , qu'il y trouve de quoi se nourrir ; il s'étend , & devenu libre , il remonte au lieu de son origine. Il reconnoît en lui l'empreinte de la Divinité , au plaisir que lui cause la contemplation des choses célestes ; elles ne lui sont plus étrangères , il les regarde comme son bien.



Il examine d'un œuil tranquille le lever & le coucher des astres , & l'ordre invaria-

ble de leurs mouvements si divers. Il observe le lieu où chaque étoile commence à donner sa lumière, le point de son ascension, la direction de sa course, l'endroit où elle se dérobe à nos yeux. Rien n'échappe à ses recherches. Eh ! pourquoi ne s'occuperoit-il pas de pareils objets ? Il sait que le ciel est sa patrie. Sa première habitation lui paroît trop étroite. Combien y a-t-il de distance de l'extrémité de l'Espagne au rivage de l'Inde ? Avec un vent favorable, c'est un trajet de quelques jours : au-lieu que Saturne qui roule sans obstacle, & dont le mouvement très-rapide n'est jamais retardé, demeure trente ans à parcourir son orbite. C'est dans le ciel que le Philosophe est éclairci sur les points dont il avoit si longtemps cherché la solution : c'est-là qu'il commence à connoître Dieu.



Vaquer à une pareille étude, s'y livrer tout entier, n'est-ce pas franchir les barrières de la mort qui nous environnent, n'est-ce pas passer à une meilleure condition ? Mais, dites-vous, quel est le fruit de ces connoissances ? Quand je n'en retirerois point d'autre, que de reconnoître que toutes les Créatures ne sont presque rien en comparaison de Dieu, j'aurois bien lieu d'être satisfait.

Sortons de notre assoupissement, réformons nos mœurs. Il n'y a que la Philosophie qui puisse faire sur nous une salutaire impression & nous arracher au sommeil dans lequel nous sommes plongés. Donnez-lui tous vos soins. Vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous. Unissez-vous l'un & l'autre. Renoncez tout de bon & de grand cœur à tout autre objet. La Philosophie vaut bien la peine qu'on sacrifie tout pour elle. Si vous étiez malade, vous abandonneriez l'administration de vos affaires, vous suspendriez vos fonctions au Barreau, & vous n'auriez pour qui que ce soit la complaisance de défendre sa cause, avant que d'être parfaitement rétabli : vous ne seriez attentif qu'à vous procurer une prompte guérison. Pourquoi n'en feriez-vous pas autant dans le cas dont il s'agit ? Ecartez tout ce qui vous empêche d'acquérir la sagesse. Son étude demande du loisir. C'est une Reine qui donne l'heure & qui ne la prend pas. Elle commande, & veut être obéie.



Les habitants d'une Ville offroient à Alexandre de partager avec lui leurs terres & leurs possessions. Je ne suis pas venu en Asie, leur répondit-il, pour prendre ce que vous voudriez bien me donner, mais pour

vous laisser ce que je jugerai à propos. La Philosophie nous tient le même langage : Je n'attendrai point, dit-elle, que vous ayez le loisir de m'entendre ; c'est à moi à disposer de votre temps.



Tournez toutes vos pensées de son côté ; attachez-vous à elle, cultivez-la. Tâchez de passer de bien loin ceux qui courent la même carrière. Quoi de plus grand pour l'homme, que de jouir malgré sa foiblesse de la sécurité qui est le partage de Dieu même ! Vous ne sauriez comprendre combien la Philosophie a d'avantage sur le sort. Elle est impénétrable à ses traits : rien ne peut l'ébranler.



Je lisois tout à l'heure dans Epicure ; que pour acquérir la vraie liberté, il faut servir la Philosophie. En se soumettant à ses loix, on est affranchi à l'instant, parce que l'indépendance consiste à ne dépendre que d'elle.



Que ceux qui vaquent à l'étude de la Philosophie s'appliquent à faire tous les jours quelques progrès : qu'ils deviennent sans cesse plus vertueux, ou qu'ils se disposent à le devenir. La chose n'est pas difficile. Le pouvoir de la Philosophie est tel, qu'elle

est d'un grand secours non-seulement à ceux qui l'étudient, mais encore à ceux qui convertent simplement avec elle. Malgré qu'on en ait, on se hâte en s'exposant au soleil; on ne sauroit demeurer quelque temps dans la boutique d'un Parfumeur, sans emporter de l'odeur; de même on gagne toujours sans s'en appercevoir à fréquenter un Philosophe. J'ai dit sans s'en appercevoir, car il n'en est pas ainsi de ceux qui ne se rendent attentifs à l'instruction que pour lui résister. On citera peut-être quelques personnes qui ont été plusieurs années aux Ecoles de Philosophie, sans y prendre la moindre teinture de sagesse. J'en connois de cette espece qui sont assidus aux leçons; je les regarde comme des piliers de la salle où l'on enseigne, plutôt que comme des Disciples. Il y en a qui ne viennent pas pour s'instruire, mais pour savoir ce que l'on dit. Comme l'on va au théâtre dans la vue de se réjouir, & d'entendre une belle voix, ou de beaux vers; ainsi l'on fréquente les Ecoles de Philosophie dans le dessein de passer le temps, de s'amuser; au-lieu d'y chercher un remede à ses passions, & des regles utiles pour la conduite de la vie. On en voit sur qui les traits d'éloquence font une vive impression; on connoît à l'air de satisfaction qui éclate sur leur visage, qu'ils

entrent dans les sentiments de l'Orateur. Semblables à ces Prêtres de Cybele que le son de la flûte excite, & met en fureur à point nommé, les Auditeurs dont je parle sont plus affectés de la magnificence des choses, que du vain son des paroles. Ils sont véritablement disposés à mettre en pratique les beaux préceptes qu'ils ont ouïs sur le mépris de la mort & de la fortune. En un mot ils sont touchés, & ils meneroient une vie conforme aux enseignements qu'on leur donne, si leur esprit restoit dans la même assiette, & si l'exemple du plus grand nombre toujours contraire aux saines maximes, ne ralentissoit leur ardeur. Il en est peu qui conservent le souvenir des bonnes résolutions qu'ils avoient formées. Au fond, l'Orateur n'a pas beaucoup de peine à exciter l'amour de la vertu dans ceux qui l'écoutent : la nature en a jeté les semences & les premiers principes dans nos cœurs. Nous sommes tous nés pour le bien ; lorsqu'on nous exhorte à le pratiquer, on réveille ces heureuses dispositions qui n'étoient qu'assoupies. N'avez-vous jamais remarqué avec quels applaudissements on reçoit au théâtre ces grandes maximes que tout le monde avoue ?

*Si l'Avare jamais ne fut bon pour autrui ;
Il est encor pire pour lui.*

*Se contenter du nécessaire ,
C'est avoir tout ce qui peut plaire.*

Les plus vicieux goûtent ces sentences ; la peinture de leurs défauts les réjouit. Ces vers ont encore plus de force dans la bouche d'un Philosophe , lorsqu'il les mêle adroitement à ses leçons , pour les mieux graver dans la mémoire des ignorants.



Vous ne sauriez croire l'effet que produisent de pareils discours , lorsqu'ils indiquent le remède des vices que l'on attaque , & qu'ils n'ont d'autre but que l'utilité de l'Auditeur. La jeunesse sur-tout se plie aisément à l'instruction : la vérité , présentée par une habile main , s'insinue d'elle-même dans ces esprits dociles qui ne sont pas entièrement gâtés. Je me souviens , que lorsque j'allois à l'Ecole d'Attalus , & que je l'entendois discourir sur les vices , sur les erreurs populaires , sur les accidents de la vie , je regardois en pitié tout le genre humain ; & mon Maître me paroissoit quelque chose de plus qu'un simple mortel. Il se donnoit à lui-même le titre de Roi (1) ; mais je le mettois bien au-dessus des plus puissants Monarques , par le droit qu'il avoit de les soumettre à sa censure.

(1) A ces orgueilleuses expressions on reconnoît la Philosophie païenne.

Puisque j'ai commencé à vous avouer combien mon empressement pour la Philosophie étoit plus vif dans ma jeunesse, qu'il ne l'est présentement, je n'aurai pas honte d'ajouter que le Philosophe Sotion (1) m'avoit inspiré beaucoup d'estime pour Pythagore. Il m'apprit pourquoi ce dernier, & Sextius après lui, s'abstenoient de manger la chair des animaux. L'un & l'autre fondoient cette pratique sur des raisons très-fortes, quoique différentes.



Sextius croyoit que la terre fournissoit assez d'aliments à l'homme, sans avoir recours aux viandes; que le plaisir que l'on trouve à se nourrir de bêtes égorgées nous rend insensiblement cruels: il ajoutoit, qu'on ne sauroit trop diminuer la quantité de ce qui peut être l'objet de la gourmandise; enfin que la diversité des aliments est contraire à notre constitution, & capable d'altérer notre santé.



Mais Pythagore prétendoit qu'il y a une espece de ressemblance ou de connexité entre tous les êtres qui changent successive-

(1) Sotion étoit Stoïcien, & admettoit pourtant la Métempsychose. Il enseignoit la Philosophie à Rome sous Auguste & sous Tibere.

ment de forme. Selon lui, il n'y a point d'ame qui périclisse ; ses fonctions ne peuvent être interrompues qu'un instant, c'est-à-dire, dans le temps qu'elle passe d'un corps dans un autre. On voit que cette opinion donne de l'horreur pour le meurtre & le parricide.



Après avoir exposé ces deux sentiments accompagnés de leurs preuves, Sotion disoit : Vous ne croyez pas à la Métempsoycose ; la mort vous paroît quelque chose de plus qu'une transmigration ; vous niez que le principe qui anime les bêtes, ait été autrefois une ame humaine ; mais vous ne sauriez disconvenir qu'en supposant la vérité de cette opinion, on ne fût obligé d'épargner le sang des animaux ; si elle est fautive, l'abstinence des viandes est toujours une vertu. Que risquez-vous en embrassant ce sentiment : vous serez privé d'un mets qui est celui des lions & des vautours.



Ces raisons me déterminèrent ; je renonçai aux viandes ; & après une année d'abstinence, non-seulement cette pratique ne me fit aucune peine, mais elle me parut agréable. Il me sembloit que j'avois l'esprit plus pénétrant ; je ne fais si je me trompois. Voici à quelle occasion je quittai cette ha-

bitude. J'étois encore jeune lorsque Tibere parvint à l'empire. On inquiétoit alors quelques étrangers, à qui l'on reprochoit entr'autres pratiques superstitieuses l'abstinence de certains animaux (1). Mon pere en prit occasion de me faire revenir à mon ancien usage, non qu'il craignît que je fusse enveloppé dans l'accusation, mais parce qu'il n'avoit pas de goût pour la Philosophie. Il n'eut pas de peine à me persuader de me nourrir de mets plus délicats que ceux dont j'usois auparavant.



J'ai rapporté ce trait pour prouver combien il seroit aisé d'inspirer aux jeunes gens une ardeur extrême pour le bien, si l'on avoit soin de les instruire & de les exhorter. Mais les Maîtres commettent en ceci une grande faute. Ils nous enseignent plutôt l'art de disputer que celui de vivre. Les Eleves ne sont pas moins répréhensibles : en assistant aux Leçons publiques, ils ne cherchent pas tant à former leur cœur, qu'à cultiver leur esprit. L'envie de discourir prend la place de l'amour de la sagesse.

(1) Tibere chassa de Rome les Juifs ; quelques-uns veulent que les Chrétiens aient été du nombre de ceux qui furent envoyés dans la Sardaigne.

Il faut regarder l'étude de la Philosophie comme un moyen de parvenir à la vie heureuse : il ne s'agit point d'apprendre des mots ou des manieres de parler, mais des préceptes utiles & de grandes maximes, que l'on puisse aussi-tôt réduire en pratique. Faisons en sorte que les discours soient le germe des actions.



Rien de plus scandaleux que la conduite de certaines gens qui exercent la Philosophie comme un métier vénal, & qui mènent une vie peu conforme à ce qu'ils enseignent. Lorsqu'on les voit sujets à tous les vices qu'ils condamnent, on ne peut s'empêcher de les regarder comme les ridicules professeurs d'une vaine science. Je ne fais pas plus de cas d'un Maître de cette espece, que d'un Pilote qui a des maux de cœur durant la tempête, tandis qu'il est besoin de manier adroitement le gouvernail, de lutter contre les flots, de caler les voiles. Les orages que nous avons à effuyer dans la conduite de la vie sont-ils moins dangereux, & suffit-il de savoir parler, lorsqu'il faudroit agir? Les autorités qu'alleguent ces sortes de Maîtres dans leurs discours d'apparat sont étrangères à la matiere. Platon a dit cela, Zenon a dit ceci, voici l'opinion

de Chryssippe, de Possidonius, & d'une infinité d'autres. Il n'y a qu'une maniere de faire valoir les citations : il faut les appuyer par son exemple.

Bannissons de la Philosophie toutes les vaines subtilités. Il n'est pas question d'exercer notre esprit, il faut réformer nos mœurs. L'art de discourir me rendra-t-il plus courageux, plus juste, plus tempérant ? J'ai encore plus besoin du Médecin, que de prendre de l'exercice. Pourquoi me chargez-vous d'une étude superflue ? J'entends de belles promesses, dont je vois peu d'effets. Vous m'avez dit que je conserverois ma tranquillité au milieu des plus grands dangers, que le fer, le feu, les tempêtes les plus furieuses ne me déconcerteroient jamais. Apprenez-moi à mépriser la gloire & la volupté : vous me montrerez ensuite à résoudre les questions épineuses, à éclaircir les propositions obscures ou équivoques. Tenez-vous en à ce qui m'est présentement nécessaire.

Nouveau Disciple, il y a cinq jours que j'assiste régulièrement dès le matin à des leçons de Philosophie. Cela est beau à votre âge. Pourquoi non ? Doit-on négliger de s'instruire, parce qu'on n'a rien appris depuis long-temps ? Eh ! quoi, voudriez-

vous-que je menasse la vie de nos jeunes gens, de nos petits-mâtres ? J'ai lieu de me féliciter, si l'on n'a rien autre chose à reprocher à ma vieillesse. L'étude de la Philosophie sied bien à tout âge. Que la glace des années n'amortisse point l'ardeur que nous aurions pu avoir pour elle dans notre jeunesse. Mes cheveux blancs ne m'empêchent pas d'assister au Spectacle, d'aller au Cirque, de me trouver à tous les combats de l'Arene ; & je rougirois d'entendre un Philosophe ! Tant que l'on est ignorant, ou comme l'on dit, tant qu'on est en vie, il ne faut pas se lasser d'apprendre ; & sur-tout dans la matiere que nous traitons, où il s'agit de la science des mœurs & de la conduite de la vie même.



En consacrant ma vieillesse à l'étude, j'enseigne les autres. Vous me demandez comment ? Je montre par-là qu'un vieillard même ne doit pas avoir honte d'étudier. Lorsque je vais à l'école de Métronacte, c'est le nom de mon Maître, je ne puis m'empêcher de déplorer l'aveuglement des hommes. Vous savez que pour se rendre chez lui, il faut passer devant le théâtre Napolitain ; ce lieu est toujours rempli de monde, & l'on s'y entretient gravement des choses les plus frivoles. Mais la maison
de

de cet homme de bien, où l'on apprend à bien vivre, est presque déserte. La plupart regardent ceux qui s'y rendent comme des gens désœuvrés ou comme des fots. Je me plais à passer ainsi pour ridicule. Les injures des ignorants ne m'affectent point; & pour parvenir au but que je me propose, je paye par un mépris égal celui qu'on fait de moi.

Continuez, mon cher Lucilius, à vous hâter dans la carrière, afin de n'être point obligé, comme moi, d'étudier dans l'âge avancé. Vous voulez savoir quel sera le succès de vos études? Il sera proportionné à vos efforts. Pourquoi balancer? On n'est point sage par hasard. Les biens, les honneurs, le crédit, les dignités peuvent aller au-devant de vous; mais la vertu ne vous préviendra jamais. Elle ne s'obtient que par le travail, & par un travail opiniâtre. Mais ce travail doit-il vous rebuter, dès qu'il vous procure la possession de tous les biens?

Rien de plus honteux qu'une Philosophie qui se repaît d'applaudissements. Lorsqu'un Chirurgien vous opere, ce n'est pas le temps de lui prodiguer vos éloges. Ainsi lorsque votre Maître parle, taisez-vous, &

tâchez de mettre à profit ses leçons. Quand vous l'interrompez par vos acclamations, je me figure un malade qui crie, parce qu'on sonde sa plaie. Vous prétendez témoigner par-là, que vous êtes attentifs, que vous êtes touchés. A la bonne heure, je veux bien vous permettre de juger du mérite de votre Maître, & de donner des marques de votre approbation. Pythagore vouloit que ses Disciples gardassent le silence pendant cinq ans. Mais parce qu'ils pouvoient parler au bout de ce temps là, il ne faut pas croire qu'il leur fût permis d'applaudir. L'impertinence est encore plus grande de la part du Maître, lorsqu'il paroît sensible aux louanges de ses écoliers. Y a-t-il du bon-sens à se réjouir d'être loué par des ignorants, en qui l'on ne trouve rien de louable ?



Laiissons le brouhaha à ces professions qui sont faites pour le divertissement du peuple. La Philosophie veut être traitée avec plus de respect. Des hommages trop publics sont capables de la déshonorer. Il faut lui dresser un sanctuaire, où l'on puisse la montrer sans risque, & où l'on soit introduit, non point par un Marchand de paroles, mais par un digne Ministre.

La Philosophie a quelque chose de si saint & de si respectable, que le mensonge même s'attire notre vénération, en se parant de ses livrées.

Quel est l'objet de la Philosophie, & que nous apprend-elle ? Nous lui sommes d'abord redevables d'une connoissance exacte de la Nature, dont elle a percé les voiles par une intelligence supérieure. C'est elle en second lieu qui nous donne une règle sûre & d'un usage universel pour la conduite de notre vie ; qui nous enseigne non-seulement à connoître les Dieux, mais encore à leur obéir, & à regarder tout ce qui nous arrive comme des ordres de la Providence. Elle nous préserve de l'erreur, & fixe le degré d'estime qui est dû à chaque chose : elle condamne les voluptés sujettes au repentir, & n'approuve que les biens durables. Enfin elle prouve évidemment que celui-là seul est véritablement heureux, qui n'a pas besoin des prospérités humaines ; comme celui-là seul est vraiment puissant, qui est maître de lui-même.

Il y a des soi-disants Philosophes, qui ne cherchent point à se rendre utiles, mais à se faire remarquer. Ennemis de la pro-

preté & des bienféances, ils ont un air rude & rebarbatif. Ils déclament fans cesse contre l'argent, & se privent de toutes les commodités de la vie. Evitez ces singularités, qui font la marque d'un esprit vain & glorieux. Malgré l'attention la plus scrupuleuse à ne point sortir de l'ordre commun, on est déjà assez prévenu contre le nom seul de Philosophie. Que seroit-ce, si nous voulions heurter de front les usages reçus? C'est assez de ne point ressembler au vulgaire par l'esprit & par le cœur; ne cherchons point à nous distinguer de la foule par les dehors. Portons des habits qui ne soient ni crasseux ni trop magnifiques. Nous pouvons nous passer de ces vases artistement travaillés, où l'or & l'argent se prêtent réciproquement de l'éclat; mais il ne faut pas croire non plus que la vertu consiste à n'user jamais de vaisselle d'argent. Nous devons différer du peuple par les actions & non par les manières: autrement loin de le corriger, nous le révoltons & nous lui donnons de l'aversion pour nous. Il ne voudra nous imiter en rien, lorsqu'il craindra d'être obligé de nous imiter en tout. Le but principal de la Philosophie, est de perfectionner le sens commun, l'humanité, la société; on ne peut atteindre ce but en vivant différemment des autres hommes. Prenons garde de ne pas

nous rendre odieux & ridicules, par l'endroit même qui nous paroît propre à nous attirer de l'estime & de la considération. Ce que nous avons en vue, c'est de vivre conformément à la Nature : or rien n'y est plus contraire que de persécuter son corps, d'aimer la saleté, de fuir une propreté décente & qui coûte peu, de n'oser toucher aux aliments les plus communs, & de s'astreindre à une nourriture mauvaise & dégoûtante. S'il y a de la sensualité à rechercher les mets les plus exquis, on ne peut nier qu'il n'y ait de la folie à rejeter les mets ordinaires qu'on a à bon marché. La Philosophie veut que nous vivions frugalement, & non comme des criminels; or la frugalité n'est point ennemie de la propreté. Il faut tenir un juste milieu. Soyons vertueux sans nous écarter de l'ordre public : que notre conduite soit digne d'admiration sans paroître inimitable. Mais, dira-t-on, un Philosophe fera-t-il comme tout le monde; n'y aura-t-il pas de différence entre lui & le commun des hommes? Je veux sans doute qu'en y regardant de près, on nous trouve très-différents du vulgaire, & que nous paroissions plus grands par nous-mêmes, que par notre maniere de vivre.

Tout le monde peut chercher la vérité.
 Tout n'est pas dit. Il reste à nos descendants
 bien des découvertes à faire. N'appellons
 pas nos Maîtres ceux qui nous ont précédés
 dans la connoissance du vrai ; ils n'étoient
 que nos guides.



DE LA CONSTANCE DU SAGE.

JE trouve la même différence entre les Stoïciens & les autres Philosophes qui est entre les hommes & les femmes : les deux sexes font également partie de la société , mais de sorte qu'une moitié obéit , tandis que l'autre commande : de même le commun des Philosophes traite la sagesse comme ces Médecins complaisants qui flattent la délicatesse de leurs malades , en leur épargnant les remèdes les plus forts , & par conséquent les plus efficaces ; les Stoïciens au contraire s'arment d'un courage mâle. Ils ne conduisent point leurs Disciples par des routes agréables ; mais ils cherchent d'abord à les dérober au danger , & à les élever au plus haut degré de la vertu , pour les rendre inaccessibles aux traits de la fortune. Ne soyons pas surpris qu'ils nous mènent par une route difficile & scabreuse ; en marchant dans la plaine , nous n'arriverions point au but. Au-reste , ce chemin n'est pas si mauvais qu'on le croit ordinairement. Il n'est hérissé de rochers & de précipices que vers l'entrée ; & il ne paroît escarpé que de loin , parce que les rayons visuels venant alors à

se confondre, nous empêchent d'en appercevoir la pente & l'ouverture : à mesure qu'on approche, l'avenue s'abaisse & s'élargit.



On n'a point rendu justice à Caton pendant sa vie : un Héros supérieur aux Pompées & aux Césars a été mis au-dessous de Vatinius (1). Il fut maltraité par le peuple pour s'être opposé à une Loi pernicieuse (2); une troupe de féditieux le dépouillèrent de ses habits, le traînerent ignominieusement depuis la Tribune aux Harangues jusqu'à l'Arc Fabien, & poussèrent la fureur jusqu'à l'accabler d'injures, & le couvrir de crachats. Mais ne tremblez point pour Caton. Le Sage est à couvert des insultes & des affronts. Ce grand homme a mieux rempli l'idée de ce nom glorieux que ne fit Hercule ou Ulysses dans les siècles passés. Caton n'a point poursuivi les monstres, armé de la flamme & du fer; il vivoit dans un siècle éclairé, où l'on n'étoit plus assez dupe, pour croire qu'un homme portoit le Ciel sur ses épaules. Mais il eut à combattre contre l'ambition, cette hydre à plusieurs têtes,

(1) Vatinius fut préféré à Caton dans la pétition de la Préture.

(2) Il s'agit ici de la Loi Agraire de J. César, qui fit mettre Caton en prison.

& contre le désir effréné du pouvoir arbitraire, que le partage du monde entier entre trois usurpateurs n'avoit pu satisfaire. Il résista seul à la contagion du vice dans une Ville dont les mœurs avoient entièrement dégénéré, & dont la puissance crouloit sous son propre poids. Il retarda la chute de la République aussi long-temps que pouvoit le faire un simple particulier, jusqu'à ce qu'il fût forcé de l'abandonner, ou de tomber avec elle. On vit alors périr à la fois deux choses qui étoient inséparables, Caton & la Liberté. Celle-ci le suivit jusqu'au tombeau, mais elle ne lui survécut pas. Croyez-vous qu'un homme de cette trempe n'étoit pas à l'abri de toute insulte de la part d'une vile populace ?

» Ce que vous avez rapporté, prouve
» seulement, direz-vous, que le Sage ex-
» posé aux injures les plus cruelles peut
» conserver la sérénité de l'ame ; mais non
» qu'il soit entièrement à l'abri des mauvais
» traitements. Supporter patiemment les in-
» jures, n'est pas une chose si difficile & si
» rare. On peut s'y accoutumer à force d'en
» essuyer ». Mon dessein n'est pas de jouer
sur les mots pour faire honneur au sage. Je
prétends qu'il ne ressent point les injures.
» Quoi donc ? Le sage ne rencontre jamais

» d'ennemis, ni de persécuteurs qui mettent
» la vertu à l'épreuve » ? Je fais qu'il n'y a
rien de si sacré, qui ne puisse être l'objet
du sacrilège : mais ce qui appartient aux
Dieux, ne sauroit être rabaisé par les
attentats de l'impie. Être invulnérable, ce
n'est pas être hors de la portée des coups,
c'est ne pouvoir en être blessé. Reconnoissez
le sage à ce trait. Il est certain qu'on montre
plus de courage à vaincre ceux qui nous atta-
quent, qu'à n'être point attaqué ; la paix
n'illustre point les Héros ; on ne connoît
la valeur que par ses triomphes. Ainsi la
gloire du sage ne consiste pas à n'être point
exposé à l'insulte, mais à n'en être pas
touché.



L'homme ne peut rien contre le Ciel.
Ceux qui renversent les Temples, ou les
statues des Dieux, ne nuisent pas à la Divi-
nité : de même tout ce que la malice, l'in-
solence, l'orgueil, attentent contre le sage,
reste toujours sans effet. Vous voudriez que
personne ne se portât à de pareils excès.
Il ne faut pas l'espérer. Il y aura toujours
des hommes injustes.



En injuriant quelqu'un, on prétend lui
faire du mal ; mais comme la sagesse ne
tient pour mauvais, que ce qui est contraire

à la vertu & à l'honnêteté dont elle est inséparable, l'ame du sage n'est pas susceptible d'altération. Si c'est un mal que d'être insulté, puisque le sage est à l'abri du mal, il est par conséquent également à couvert de l'insulte. Le dommage que cause une injure ne peut regarder que ce qui est hors de nous, comme notre corps, nos biens, nos dignités : or tout cela n'est point une perte pour le sage. Ce qu'il possède est renfermé au-dedans de lui-même. Il ne donne rien au hasard ; on ne sauroit distraire ses biens, parce qu'ils consistent dans la vertu qui est indépendante de la fortune. On voit par-là que le sage ne peut devenir ni plus riche ni plus pauvre qu'il n'est ; ce qui est parvenu à la perfection n'étant pas susceptible du plus ou du moins. La fortune ne sauroit nous enlever que ce que nous tenons d'elle ; comme la vertu n'est point un de ses dons, elle n'est jamais sujette à ses caprices. La vertu est libre, ferme, constante, inviolable, & si endurcie aux coups de la fortune, que loin d'être vaincue, elle ne sauroit être ébranlée le moins du monde.



Démétrius surnommé Poliorcetes ayant pris la Ville de Mégare, demanda au Philosophe Stilpon qui y faisoit sa demeure, s'il n'avoit rien perdu dans cette occasion.

Rien du tout , répondit-il , j'ai encore tout ce qui m'appartient. Cependant ses biens avoient été pillés ; on lui avoit enlevé ses filles ; sa Patrie se trouvoit au pouvoir d'un autre , & il se voyoit au milieu d'une armée victorieuse , obligé de répondre au Roi qui l'interrogeoit du haut de son Trône. Mais il ravit au Prince l'honneur de la victoire , & lui montra que la prise de la ville n'avoit pu ni abattre son courage , ni même lui causer le moindre préjudice. Il possédoit les vrais biens qui ne sauroient devenir la proie de l'ennemi. Ce qui faisoit partie du butin , il ne s'en étoit jamais cru le maître , mais il le regardoit comme un dépôt dont la fortune dispose à son gré. En effet , on auroit tort de compter sur la jouissance de ces présents du hasard , qui ne viennent point de notre fonds. Voyez à présent s'il est possible , qu'un voleur , un calomniateur , un voisin formidable , un de ces riches puissants qui exercent un empire despotique sur ceux qui aspirent à leur succession , fasse quelque injure à un homme de cette trempe , que les horreurs de la guerre , & toute la puissance de ce fameux preneur de Villes n'ont pu dépouiller. Cet homme isolé a conservé la paix au milieu des épées nues , dans une place pillée par le soldat , parmi la flamme , le sang & le carnage , sur les

débris des Temples renversés qui avoient enseveli leurs propres Dieux. Nulle machine qui puisse entamer une ame affermie dans la vertu. Que Démétrius cesse de se flatter ; ce n'est pas lui , c'est sa fortune qui a vaincu celle de Stilpon. Celui-ci ne s'informe point de ce que sont devenus ces biens périssables , sujets à tant de révolutions. A l'égard de ce qui lui appartient en propre , il en est encore , & il en sera toujours le maître. Les riches y ont perdu leurs trésors ; les voluptueux ces objets chéris auxquels ils avoient sacrifié leur honneur ; les ambitieux regrettent l'entrée au Sénat , au Barreau , & dans ces assemblées , théâtres publics de tous les vices. Les Usuriers n'ont plus entre les mains ces titres & ces contrats , sur lesquels leur avarice , habile à se tromper , fondeoit de si belles espérances. Mais les biens de Stilpon ont été conservés dans leur entier. Alexandre est entré dans Babylone ; Scipion l'Africain s'est emparé de Carthage & de Numance ; le Capitole & sa Citadelle ont été forcés par l'ennemi (1) , & portent encore des marques de leurs ravages : mais le sage est à l'abri de la violence & de la surprise , il est environné de remparts inaccessibles , aussi élevés que le séjour des Dieux.

(1) Appius Herdonius , Chef des Esclaves.

N'allez pas croire que je trace ici le portrait d'un héros imaginaire, & que je cherche à honorer l'humanité, en vous présentant un vain fantôme. J'ai peint le sage d'après nature. Il est vrai qu'un si parfait modèle n'est pas commun, il faut des siècles pour le former. Telle est la condition de toutes les choses sublimes & excellentes. Mais je ne fais si ce que j'ai dit de Caton n'est pas au-dessous de l'idée qu'on en doit avoir.



La Justice exclut tout ce qui est injuste, car les contraires sont incompatibles. Or toute injure porte le caractère de l'injustice, il est donc impossible de faire injure au sage. N'en soyez pas surpris; on ne peut point non plus lui faire de bien. On fait qu'il n'est pas possible d'être utile ni de nuire à la Divinité. Or le sage est presque égal aux Dieux. Il ne lui manque que d'être immortel (1). Il se porte toujours au grand; il n'aime que ce qui est dans l'ordre, que ce qui est conforme à son caractère d'intrépidité, d'égalité, de tranquillité, de bonté: né pour le bonheur du genre humain, utile à lui-même & aux autres, vous ne le verrez

(1) Ce passage sent l'orgueil Stoïcien. Cicéron exprime la même idée presque en mêmes termes, dans le second Livre du Traité de la Nature des Dieux.

jamais occupé d'idées basses & de désirs honteux. Rien ne sera capable d'attrister son ame qui n'obéit qu'à la raison ; les vicissitudes humaines ne feront pas plus d'impression sur son esprit que sur celui de Dieu même. L'injure n'a pas de prise sur lui ; je ne parle pas seulement de celle qui viendrait de la part d'un homme , mais encore des outrages de la fortune qui ne combattit jamais avec succès contre la vertu. Une preuve incontestable de ce que j'avance , c'est que la mort qui épuise la vengeance des loix irritées , qui est le plus grand châtiment dont un maître cruel puisse menacer son esclave , la mort en quoi consiste enfin le dernier effet du pouvoir de la fortune ; non , la mort n'a rien de redoutable pour le sage. Il fait qu'elle n'est point un mal ; & dès-là il ne la regarde pas même comme une injure. Il lui est sans doute plus aisé de souffrir séparément les disgraces , les affronts , la douleur , l'exil , la guerre , la perte de ses enfants. Mais quand même cette nuée de traits fondroit sur lui , il n'en seroit point ému , loin qu'aucun d'eux lui arrache jamais un soupir. S'il est capable de résister courageusement à tous les coups du fort , à combien plus forte raison méprisera-t-il la puissance des hommes , foibles instruments des caprices de la fortune ? Il voit tout cela du

même œuil, que la rigueur de l'hiver, l'intempérie de l'air, les chaleurs excessives, les maladies, &c. On doit se le représenter comme un Athlete vigoureux qu'un long exercice a endurci, & qui peut rendre inutiles les efforts de l'ennemi le plus obstiné.



La sensibilité aux injures marque un défaut de prudence. On se croit méprisé, & le ressentiment que l'on en a est toujours inspiré par la réflexion de l'esprit, qui s'humilie & qui se dégrade lui-même. Mais le sage n'est jamais l'objet du mépris, parce qu'il connoît trop sa propre excellence, & qu'il fait que personne n'oseroit se flatter de pouvoir la rabaisser. Il n'a pas besoin de vaincre tous ces inconvénients de la vie, qui sont plutôt des incommodités que des maux, car il ne les sent pas du tout. Il y a cependant des choses qui frappent l'ame du sage sans l'ébranler ; c'est la douleur, ce sont les infirmités, c'est la perte de ses enfants, de ses amis, ou les calamités de sa patrie déchirée par des guerres civiles. J'avoue qu'il en est touché, car je ne dis pas qu'il soit dur comme le fer & le marbre. Il n'y auroit pas de mérite à supporter ce que l'on ne sent point. Qu'arrive-t-il donc ? Ces traits parviennent jusqu'à lui, mais leur pointe s'émouffe, ou du moins il fait les

arracher & guérir la plaie qu'ils ont pu lui faire. A l'égard des injures, elles ne sauroient lui porter de coups sensibles ; elles ne sont pas capables d'exercer sa patience, & son héroïsme : souvent il n'y prend pas garde, ou il ne fait qu'en rire.



Le sage ne voit pas ce que nous appelons des biens ou des maux du même œuil que le vulgaire. L'opinion des hommes n'est point la règle de ses jugemens ; semblable aux astres qui ont un mouvement propre, opposé au mouvement commun de la sphère céleste, il marche dans une route contraire à celle du peuple.



Nous mesurons la grandeur d'ame à notre foiblesse ; & après avoir déterminé jusqu'où peut aller notre patience, nous imaginons que celle du sage va un peu plus loin. Nous nous trompons : la sphère de celui-ci est différente de la nôtre, elle est beaucoup plus vaste. On ne peut pas dire, Le sage est à l'épreuve de tel accident, tel autre lui seroit insupportable, ni donner ainsi des bornes à la vertu. Ce seroit rendre les armes à la fortune que de succomber à quelque une de ses attaques. L'assemblage des plus fâcheuses circonstances, tout ce qu'on peut imaginer de plus triste & de plus horrible,

cede à la fermeté du sage, qui triomphe également de tous ces ennemis réunis ou séparés. Il ne faut pas traiter de dureté cette magnanimité Stoïque. Elle est conforme aux principes d'Epicure que vous regardez comme le précepteur de l'oisive mollesse, & de la volupté la plus raffinée. Il dit que la fortune se trouve rarement avec le sage. C'est presque parler en homme. Mais on peut renchérir sur cette idée, & montrer que la sagesse n'est jamais avec la fortune. La maison du sage est petite, sans ornements, sans fracas, sans faste. On n'y voit point de portiers gagés pour écarter une foule importune. Or la fortune n'aime point ces maisons isolées où l'on entre si librement. Elle fait qu'il ne lui sied pas de se trouver en des lieux, où l'on méconnoît son empire. Au reste, puisqu'Epicure dont la Philosophie est si sensuelle, condamne le ressentiment des injures, qu'y a-t-il dans notre système de si révoltant, & de si supérieur aux forces de la nature ? Il soutient que le sage peut aisément supporter les injures, & nous disons qu'à son égard il n'y en a point.



Voyons qui des deux a le mieux rencontré. Nous convenons qu'il faut mépriser les injures, sans autre différence que celle de

deux vaillants Gladiateurs, dont l'un voit couler son sang sans sourciller & sans changer d'attitude, tandis que l'autre se tournant vers les spectateurs qui s'écrient, & comptant pour rien les coups qu'il a reçus, leur fait signe de ne pas intercéder pour lui.



Proposons-nous pour modeles des hommes célèbres par leur patience ; tels que Socrate, qui ne s'offensa jamais des brocards que les Comédiens lançoient publiquement contre lui-même en sa présence : il rioit alors d'aussi bon cœur, que lorsque sa femme Xantippe l'arrosa méchamment d'une potée d'eau infecte. On reprochoit à Antisthene sa naissance, parce que sa mere étoit Thrace ; il répondit que la Mere des Dieux étoit du Mont Ida.



Il faut regarder les honneurs que le vulgaire nous décerne, & les affronts qu'il nous fait avec une égale indifférence ; c'est-à-dire, que ces divers traitements ne doivent nous causer ni joie ni douleur.



La liberté ne consiste pas à ne rien souffrir. Je m'explique mal ; il faut dire que l'on n'est libre, que lorsqu'on fait se roidir contre les injures ; lorsque par une étude conf-

tante de la sagesse, on en vient à ce point de n'attendre ses plaisirs que de soi-même; lorsqu'enfin on se détache des objets sensibles, pour n'être plus inquiété par la crainte de la raillerie & des discours du public. Car si l'on appréhende quelqu'un, on a lieu d'appréhender tout le monde. Mais celui qui aspire à la sagesse, ne tient pas la même conduite que le sage. Les imparfaits sur qui les jugements du vulgaire sont encore impression, doivent s'attendre qu'ils seront baffoués & méprisés. On ne sent pas si vivement les coups que l'on a prévus. Plus on est distingué par sa naissance, par son crédit, par ses richesses, plus on doit montrer de courage; car il est de l'ordre de placer les meilleures troupes à la tête de l'armée. Les discours offensants, les affronts, & autres accidents de cette espèce, sont comme les cris & les premières décharges de l'ennemi qui ne blessent jamais. On peut regarder les injures comme des traits qui percent tantôt les armes & tantôt le corps même; mais il faut les recevoir sans se laisser abattre & sans quitter son rang. On a beau vous environner & vous presser de toutes parts, il seroit honteux de céder. Tenez ferme dans le poste que la Nature vous a confié. Mais qu'exige de moi la Nature? Que vous soyez

homme. Le sage est dans un cas différent. Il jouit des fruits de la victoire ; tandis que vous combattez. N'allez pas vous opposer à votre propre bien , en rejetant de si belles espérances. Nourrissez-les plutôt dans votre ame jusqu'à ce qu'elles soient remplies. Préférez à toute autre opinion , & autorisez par votre suffrage celle qui peut vous élever à ce qu'il y a de plus parfait. Il importe à l'humanité qu'on regarde comme certain un système capable de rendre l'homme invincible , & impénétrable aux traits de la fortune.





DU LOISIR DU SAGE.

LA retraite & l'éloignement des affaires peuvent nous rendre meilleurs. Le goût de la vertu se fortifie, lorsqu'il n'est point combattu par le mauvais exemple & par les fausses maximes du monde. Il n'est pas difficile alors de mener une vie égale, réglée, exempte de ces variations perpétuelles auxquelles nous sommes si sujets. Car l'un de nos plus grands maux consiste à rouler de vice en vice; & telle est notre inconstance, que nous ne pouvons même nous borner aux dérèglements que l'habitude nous a rendus familiers. Des uns nous passons aux autres, & par-là nous montrons autant de légèreté que de dépravation dans notre conduite. Toujours flottants, nous changeons à tout moment d'objets; nous quittons ce que nous avons pris; nous prenons ce que nous avons quitté. C'est un cercle continuel de libertinage & de réforme. Cela vient de ce que nous déferons trop aux sentiments d'autrui. Nous jugeons de la bonté d'une chose par le nombre de ses admirateurs, & non par sa valeur intrinsèque. Peu nous importe de suivre la bonne

ou la mauvaise route , pourvu que nous marchions avec la foule , qui ne revient jamais sur ses pas. Vous me direz peut-être que je parle contre mes principes ; car les Stoïciens tiennent ordinairement ce langage : » Nous travaillerons jusqu'au dernier » soupir ; nous ne cesserons jamais de courir au bien commun , de servir chaque particulier , de secourir nos ennemis mêmes , d'exercer nos talents & notre industrie. Nous ne connoissons point d'âge destiné au repos ; & semblables à ces Héros dont parle Virgile :

Nos cheveux blanchissent sous le casque.

» Loin de nous l'oïfiveté , elle nous paroît » si odieuse , tant que nous vivons , que nous » tâchons , même en mourant , de nous rendre utiles au genre humain. Pourquoi débiter ainsi sous le nom de Zénon les préceptes d'Epicure ». Il suffira de répondre pour le présent , que je ne risque rien en suivant l'exemple de mes (1) Maîtres , qui doit me servir de règle , aussi bien que leur doctrine.



Mais leur conduite & la mienne ne contredisent point nos principes. Je distingue

(1) Zénon & Chrysippe vécurent dans leur Patrie en simples particuliers.

deux temps : celui de la jeunesse & celui de la vieillesse. Dans le premier il convient de se livrer tout entier à la contemplation de la vérité , de se faire un système , de se former en particulier à la pratique de la vertu. Sur la fin de la vie , après avoir rempli ses devoirs avec honneur , il est encore permis de vivre dans la retraite , & de vaquer à des occupations plus tranquilles , selon la méthode des Vestales , qui après avoir passé dix années dans l'exercice des différentes fonctions de leur ministère , s'appliquent ensuite à les enseigner aux autres.



Montrons maintenant que ceci n'est point contraire au sentiment des Stoïciens : non que je me pique de l'observer à la lettre , & de ne manquer à rien de ce qu'ordonnent Zénon & Chrysippe ; mais parce que leur sentiment ne me paroît point incompatible avec ce que je propose : ce n'est pas opiner en Sénateur , c'est agir en factieux , que de s'attacher toujours à l'opinion d'un seul homme.



Les Epicuriens & les Stoïciens conseillent également la retraite , mais par deux motifs différents. Epicure dit que le sage ne doit pas s'ingérer des affaires publiques , s'il n'y est déterminé par les circonstances.

Zénon

Zénon dit au contraire, que le sage doit prendre part au gouvernement de l'Etat, à moins qu'il n'en soit empêché par quelque considération particuliere. On voit que celui-ci embrasse la retraite par réflexion, tandis que celui-là la recherche par goût. Or il y a plusieurs raisons qui peuvent nous engager à prendre ce parti : par exemple, si l'Etat est tellement corrompu, qu'on ne puisse espérer de le sauver, ou s'il est en proie à de mauvais ministres ; la sagesse nous dicte qu'il ne faut pas se donner des mouvements & des soins inutiles : il en sera de même, si l'on sent qu'on a peu de crédit & de moyens, si l'on prévoit qu'on n'agréera pas nos services, si l'on ne jouit pas d'une bonne santé. Il y auroit de l'imprudence à se mettre en mer dans un vaisseau fracassé ; à s'enrôler, lorsqu'on n'a pas la force de porter les armes ; à s'engager dans une route qui n'a pas d'issue. Ainsi tandis qu'il n'y a rien de gâté, on peut avant que l'orage se forme, chercher un abri, se livrer à l'étude des beaux Arts, & cultiver dans un heureux loisir ces vertus paisibles, qu'il est aisé de pratiquer dans le silence & l'obscurité. Car le service que tout homme doit au public exige cette proportion ; qu'on se rende utile à plusieurs, s'il est possible ; sinon qu'on se borne à quelques-uns, à ses pro-

ches , à soi-même enfin. C'est travailler au bien commun , que de procurer le bonheur de quelques particuliers ; & comme en s'abandonnant au vice on ne nuit pas seulement à soi-même , mais encore à tous ceux qu'on auroit pu édifier par une meilleure conduite ; de même on sert l'Etat , en tâchant de devenir capable de le servir , par le soin qu'on apporte à se perfectionner.



Nous sommes les membres de deux Républiques. L'une très-étendue & qu'on peut appeller universelle. Elle renferme les hommes & les Dieux , & loin d'être limitée à tel ou tel canton , elle embrasse la nature entiere. L'autre dépend du lieu de notre naissance. C'est ce qui fait qu'on nous appelle Athéniens , Carthaginois , ou citoyens de quelque autre ville qui a son district séparé. Il y a des hommes qui travaillent pour l'utilité de ces deux Républiques à la fois ; mais il en est qui ne sont utiles qu'à l'une ou à l'autre. La retraite n'est point un obstacle au service de la premiere , je crois même qu'elle y est plus propre que l'occupation. Il faut du loisir pour approfondir ces questions importantes : Qu'est-ce que la vertu ? Est-elle une , ou peut-on la diviser en plusieurs especes ? Est-ce l'art ou la nature qui

nous fait gens de bien (1) ? Y a-t-il plusieurs mondes tels que celui que nous habitons, qui comprend la terre, la mer & tout ce qui les environne ? ou Dieu n'en a-t-il créé qu'un seul ? Tout est-il plein de cette matière féconde d'où sont tirés tous les êtres, ou doit-on admettre quelques vuides dans ses interstices ? Dieu agit-il pour la conservation de l'univers, ou n'est-il simplement que le spectateur tranquille de ses mouvements ? La substance de cet être suprême s'étend-elle ou non au-delà des bornes du monde ? Le monde lui-même est-il immortel, ou faut-il le compter parmi les êtres périssables qui ne doivent durer qu'un temps ? Mais, dira-t-on, quel intérêt Dieu peut-il prendre à l'étude que nous faisons de ces divers objets ? Nous devenons par-là les témoins de sa puissance. C'est un principe, qu'il faut vivre conformément aux loix de la Nature. Or la Nature nous a formés également pour agir & pour contempler ses ouvrages.



Il s'agit de prouver ce dernier article ; ce qui sera bientôt fait, si nous faisons attention au désir inquiet que chacun de nous

(1) Anaxagore, Démocrite, Epicure enseignoient la pluralité & même l'infinité des mondes.

ressent de découvrir ce qui est caché, & au plaisir qu'il prend même au récit des fables. La Nature nous a donné un esprit curieux. Convaincue de la grandeur & de la beauté du spectacle qu'elle nous présente, elle exige de nous un tribut d'admiration; & elle croiroit manquer son but, si des merveilles aussi éclatantes, & qui démontrent si bien son pouvoir, son intelligence & sa fécondité, restoient absolument sans témoins. Mais elle ne se contente pas d'être vue simplement, elle veut être examinée & approfondie. Elle nous a placés au centre de l'univers, afin qu'aucune de ses parties ne pût nous échapper. En nous douant d'un génie porté à la contemplation & capable de réfléchir, elle nous a donné en même temps un corps droit, une tête haute montée sur un cou flexible pour suivre le cours des astres de l'orient à l'occident, & promener nos regards de tout côté. Elle a partagé le Zodiaque en douze signes qui jour & nuit montent successivement sur l'horison. La voûte céleste se montre toute entière à nos yeux; & l'éclat dont elle se pare nous invite à la recherche des objets moins sensibles. Car nous ne voyons pas tous les êtres dans toute leur étendue; mais l'esprit éclairé par l'étude & la réflexion supplée à ce défaut; & suivant les traces de la vérité,

dont il a les premiers principes en lui-même, ce qu'il connoît plus clairement le mene à la connoissance de ce qui étoit obscur; c'est ainsi qu'il parvient à découvrir quelque chose de plus ancien que le monde même. Il remonte jusqu'aux premières causes d'où les astres brillants tirent leur splendeur. Il comprend quel étoit l'état de cet univers, avant que ses parties eussent pris la forme qu'elles ont aujourd'hui: quelle intelligence a débrouillé le chaos, & marqué la place de tous les êtres. Il connoît si les corps ont un principe interne de pesanteur ou de légèreté; ou si le mouvement des uns en haut, & des autres en bas provient d'une force étrangere: s'il est vrai que l'homme participe de la nature divine, & que quelques étincelles du feu qui compose les astres sont tombées sur la terre, & ont pénétré des corps étrangers. Notre pensée franchit les barrières du ciel, & s'élève jusqu'aux choses insensibles. Elle parcourt librement les espaces qui sont au-delà du monde. Puisque l'homme est né pour considérer ces grands objets, il faut convenir que sa vie seroit encore trop courte, quand même il la consacreroit toute entière à l'étude; toute sa pénétration, l'application la plus constante à ne rien laisser échapper, à employer utilement

tous les instans d'une carrière poussée jusqu'à une extrême vieillesse, & exempt de persécutions ou des injures de la fortune, ne lui suffisent point, dès-là qu'il est mortel, pour acquérir une parfaite connoissance de ces objets éternels & infinis. C'est donc obéir à la nature, c'est se dévouer à son culte, que de contempler religieusement ses merveilles si dignes de notre admiration. Si l'on objecte que la nature nous commande aussi d'agir, je réponds que la vie contemplative ne doit point exclure la vie active. La vertu oisive perd une partie de son prix & de son éclat : l'inaction rend ses connoissances inutiles. Il faut donc que la vertu essaye ses forces, qu'elle montre ses progrès, qu'elle ne soit pas uniquement occupée à former des plans pour ne les jamais exécuter, enfin que le fruit de ses méditations se manifeste par des effets. Mais si le sage ne trouve pas de quoi exercer ses talents, si ce n'est point manque de bonne volonté, mais faute de matière qu'il reste oisif, lui sera-t-il défendu d'être à lui-même ? Or quel est le but que se propose le sage en prenant le parti de la retraite, si ce n'est de mettre son loisir à profit pour l'instruction de la postérité ? Je ne crains pas d'avancer que Zénon & Chrysippe ont été plus utiles par leurs écrits qui éclairent

tout le genre humain, que s'ils avoient commandé les Armées, gouverné les Peuples, & policé les Villes. Quoi de mieux séant à un homme de bien qu'un pareil loisir qui le rend l'arbitre des siècles à venir, & l'Orateur, non pas d'une assemblée particulière, mais de tous les hommes qui existent, & qui existeront un jour? Cléanthe, Chrysippe, Zénon n'ont point eu de part au Gouvernement, ils ont vécu dans l'oïfiveté; mais le repos de ces grands hommes est plus glorieux que les courses & les sueurs d'une infinité d'autres: il paroît qu'ils étoient fort occupés, quoiqu'ils ne fussent pas employés dans les affaires publiques.



Il y a trois genres de vie sur lesquels on dispute pour savoir celui qui mérite la préférence. L'un est consacré à la volupté, le second à la retraite, le troisieme à l'action. Ceux qui se dévouent à la vie voluptueuse ou à la vie active, ne renoncent pas à la retraite; & la retraite n'est pas elle-même exempte de volupté. Epicure, contre lequel nous sommes si prévenus, n'admet point une volupté désœuvrée, mais celle qui est conforme à la raison, & capable de se soutenir par ses propres forces; d'où il suit que sa secte n'est point dans l'inaction. Eh! Comment seroit-elle oïfive, puisqu'Epicure a dit lui-même,

qu'il abjureroit la volupté si elle étoit sujette au repentir. Je ne veux point qu'on recherche la retraite par choix & par goût. Je la regarde comme un abri, & non comme un port. On auroit de la peine à trouver une République à laquelle il convienne au sage de s'attacher, ou qui sache conserver le sage. Ira-t-il à Athenes, où Socrate est condamné à mort, où Aristote est obligé de fuir pour éviter un sort pareil, où les vertus enfin sont la victime de l'envie ? A Carthage, toujours déchirée par des factions, où l'on ne se sert des talents que pour opprimer la liberté ; où l'on méprise souverainement la justice & la bonne foi ; où l'on traite ses concitoyens avec la cruauté d'un ennemi, & ses ennemis avec la dernière inhumanité ? Si nous devons fuir un pareil séjour, & si d'ailleurs il n'est point d'état assorti à nos mœurs & à nos idées, la retraite devient une nécessité, parce que rien n'existe alors de ce qui pourroit nous occuper par préférence.





DE LA BRIÉVETÉ DE LA VIE.

LA briéveté de la vie , & la rapidité avec laquelle nos années s'écoulent , donnent sujet à la plupart des hommes de se plaindre de la nature. Dès l'entrée de la carrière , tous , à la réserve d'un très-petit nombre , se trouvent à la fin de leur course. Il y a des animaux qui vivent jusqu'à dix siècles : & les jours de l'homme , né pour de si grandes choses , n'approchent pas de cette durée. Plaintes frivoles ! Si notre temps est court , c'est parce que nous en perdons une grande partie. La vie seroit assez longue pour l'exécution des plus considérables entreprises , si nous savions en profiter. Mais tandis que nous sommes endormis dans le sein de la paresse & des plaisirs , tandis que nous négligeons les occupations utiles , insensiblement la mort s'avance , & la vie est passée. Ainsi , à proprement parler , la vie par elle-même n'est pas courte , mais c'est nous qui l'abrégeons , & c'est notre prodigalité qui nous appauvrit. Les plus grandes richesses disparaissent bientôt entre les mains d'un dissipateur ; mais le bien le plus modique s'augmente , lorsqu'il

est administré par un bon économe. Il en est de même du temps de notre vie. Il a de l'étendue pour ceux qui savent le régler.



Nous n'avons rien à reprocher à la nature ; nous devons plutôt nous louer de sa bonté , puisque nous pouvons augmenter la durée des jours qu'elle nous accorde , si nous savons en faire un bon usage. Mais telle est la folie des hommes : l'un est possédé par l'avarice , l'autre s'occupe sérieusement à des bagatelles , celui-là s'abandonne à la débauche , celui-ci croupit dans l'oisiveté : il en est qui par des vues ambitieuses briguent sans cesse la faveur du Public ; d'autres que l'avidité du gain fait voler jusqu'aux extrémités de la terre , & parcourir toutes les mers pour s'enrichir par le commerce. Le monde est plein de génies légers & inconstants , qui s'ennuyant de tout , & se déplaissant à eux-mêmes , n'ont point de plan fixe & arrêté , ou en changent à chaque instant ; d'esprits foibles & irrésolus , qui ne savent à quoi s'appliquer , & que la mort surprend dans l'inaction & l'incertitude ; d'avares que leurs richesses inquiètent ; de voluptueux qui s'abrutissent ; de glorieux qui se plaisent à être étouffés par la foule des clients. Parcourez enfin tous les ordres. Au Barreau , on s'ajourne , on

répond , on plaide , on défend , on prononce des sentences. Personne ne prend garde à soi ; chacun se mêle de ce qui ne le regarde pas ; on s'attache à celui-là , à celui-ci , & l'on néglige ses véritables intérêts. Cet aveuglement général est tout-à-fait incompréhensible. On ne veut pas perdre un pouce de terre ; on se battoit plutôt que de souffrir le déplacement d'une borne ; & l'on ne s'embarasse point de la perte de son temps , on le sacrifie soi-même à d'autres. Le seul bien dont on puisse être légitimement avare , c'est celui qu'on partage le plus volontiers , & qu'on prodigue avec le moins de ménagement.



Interrogeons un vieillard : vous voilà parvenu à l'âge le plus avancé. Vous avez cent ans & plus. Comptons & voyons ce qui a été employé à faire la cour à vos créanciers , à votre maîtresse , à votre patron ; ce qu'ont emporté les importunités de vos clients , les querelles domestiques , le soin de vos esclaves , les visites inutiles : ajoutons les maladies que vous vous êtes attirées par votre faute , & sur-tout le temps que vous avez passé à ne rien faire ; vous trouverez que vous avez peu vécu. Rappelez d'une part les jours marqués par une conduite prudente & réglée , par l'étude de vous-même , par les

triomphes remportés sur vos passions , par des occupations véritablement utiles ; si leur nombre n'égale pas la somme des jours consacrés sans scrupule à la dissipation , aux accès d'une vaine douleur ou d'une folle joie , à l'avidité cupide , aux parties de plaisir , il est évident que vous mourez jeune.



Mais quelle est la source de vos égarements ? C'est que vous vivez , comme si vous deviez vivre toujours. Vous oubliez votre foiblesse. Sans regarder au temps passé , vous croyez en avoir de reste ; ce jour que vous donnez à un autre , & qui est encore perdu pour vous , sera peut-être le dernier dont vous pourrez disposer. La mort doit vous enlever tout ce que vous possédez ; cependant vos desirs sont aussi étendus , que si vous étiez immortels. On entend dire à plusieurs : A cinquante ans je prendrai le parti de la retraite : dès que j'en aurai soixante , je quitterai les affaires. Mais quelle certitude avez-vous de vivre jusqu'à ce temps-là ? Qui vous a dit que votre calcul est juste ? N'avez-vous pas honte de vous partager si mal , en ne réservant pour vous que les restes d'une vie usée , & de ne donner à la vertu qu'un temps où l'on n'est propre à rien. C'est s'y prendre un peu tard ,

que d'attendre la fin de la vie , pour commencer à bien vivre. Quelle plus grande folie , que d'oublier que l'on peut mourir à toute heure , & de différer la réforme de ses mœurs à l'âge de cinquante ou soixante ans , auquel si peu de gens parviennent ?



Les Ministres , les gens en place disent quelquefois qu'ils envient le sort de ceux qui sont maîtres de leur temps , & qu'ils préféreroient aux plus grands biens le loisir dont ceux-ci jouissent. Ils voudroient qu'il leur fût permis de quitter leur rang , sans s'exposer aux coups de la fortune , qui , au défaut d'autres victimes , immole souvent ses plus chers favoris. Combien en est-il qui passent pour être heureux , & qui avouent néanmoins qu'ils n'ont jamais fait ce qu'ils souhaitoient ? Ce sont-là de belles paroles , mais on les oublie bientôt , & les passions reprennent leur cours. Quand on vivroit mille ans , on diroit encore que c'est trop peu. La raison seule a le droit d'étendre l'espace que le temps parcourt avec tant de rapidité ; mais le vice rapproche les termes les plus éloignés ; il dévore les siècles. Le temps coule vite , lorsqu'on ne fait aucun effort pour le retenir , & pour le fixer par un juste emploi , & qu'on n'en tient pas plus de compte , que si c'étoit quelque chose

de superflu & d'aisé à réparer. C'est ce qu'éprouvent principalement ceux qui se livrent aux excès de la table & aux plaisirs des sens, car il n'est point de vie plus honteuse. Séduit par le faux éclat de la gloire, l'ambitieux a du-moins un prétexte. L'avarice même, la colere, l'injustice, la haine qui engendre les guerres & les querelles, ont quelque chose de moins odieux que la gourmandise & la débauche. Si vous examinez l'effet de tous ces vices, vous trouverez que les maux & les plaisirs qu'ils causent, ne laissent jamais la liberté de respirer. Or un homme préoccupé ne fait rien bien; comment réussiroit-il à bien vivre, ce qui est de toutes les sciences la plus difficile ?



On ne manque pas de Maîtres dans les autres Arts; & de jeunes gens y peuvent devenir si habiles en peu de temps, qu'ils soient capables de les enseigner aux autres: mais la vie n'est pas trop longue pour apprendre à vivre comme il faut, ni même, ce qui vous surprendra peut-être davantage, pour apprendre à mourir. On a vu de très-grands hommes, qui après avoir renoncé à leurs biens, à leurs emplois, aux plaisirs & à tous les embarras pour vaquer uniquement à cette étude, ont avoué

à la fin de leur vie , qu'ils n'y étoient pas encore bien avancés. Croyez-moi , il faut être bien élevé au-dessus des foibleffes humaines , pour savoir l'art de mettre à profit tous les instans. C'est ce qui démontre qu'on jouit d'une longue vie , lorsqu'on l'emploie toute entière pour sa propre utilité , sans en négliger la moindre parcelle. Un bon ménager du temps trouve que c'est la chose du monde la plus précieuse , & ce bien lui suffit , parce qu'il surpasse tous les autres. Ceux qui ont donné une partie de leur temps au public , doivent en manquer pour eux-mêmes.



Nous aimons à hâter notre course , & le dégoût du présent produit en nous le désir inquiet de l'avenir. Mais celui qui ne vit que pour lui , qui règle chaque journée , comme si elle devoit être la dernière de sa vie , celui-là regarde le lendemain sans le craindre ni le désirer. De nouveaux jours ne lui procureroient pas de nouveaux plaisirs. Il connoît tout , tous ses vœux sont remplis. Que la fortune dispose de tout à son gré , peu lui importe , sa vie est hors d'atteinte ; on peut l'étendre , on ne sauroit l'accourcir. Eh ! Comment l'étendre ? Figurez-vous un homme qui a pris sa réfection : s'il peut encore manger quelque chose , ce sera sans appétit.

Les rides & les cheveux blancs sont un signe équivoque d'une longue vie. Cet homme a passé quatre-vingts ans à ne rien faire ; en est-il plus avancé ? Ce n'est pas là vivre, c'est occuper une place dans le monde ; ce n'est pas mourir tard , c'est mourir longtemps. Vous dites qu'il est octogénaire , dites plutôt que la date de sa mort est aussi ancienne que celle de sa naissance. Cet autre est mort jeune ; mais il a rempli tous les devoirs d'un bon citoyen, d'un bon ami, d'un bon parent ; il n'a jamais cessé de s'occuper utilement : quoique son âge soit imparfait, convenez que sa vie est pleine & entière, bien différent de notre vieillard qui n'a pas vécu , mais qui a seulement existé pendant quatre-vingts ans ; à moins que vous n'appelliez vivre ce que j'appelle végéter comme les arbres. Faisons en sorte que notre vie ressemble à ces bijoux précieux , qui renferment une grande valeur dans un petit volume. Mesurons son étendue par nos actions & non par le temps. Voulez-vous savoir la différence qui est entre ce vieillard inutile, & ce jeune Héros qui a méprisé la fortune , qui a satisfait à toutes les loix de l'humanité , qui est parvenu à la possession du souverain bien ? Celui-ci vit encore après sa mort , mais celui-là est anéanti avant la fin de sa vie. Louons donc celui

qui a mis à profit le peu de temps qui étoit à sa disposition, & persuadons-nous que c'est en cela qu'il a été heureux. Il a eu des jours lumineux, il ne peut être confondu avec la foule. Il vit dans notre souvenir, après avoir glorieusement terminé sa carrière. Ne demandez point quel a été le nombre de ses années. Il a passé jusqu'à la postérité, dont il est aujourd'hui le modele. Ce n'est pas à dire que je fusse fâché de voir prolonger le cours de ma vie; mais aussi je ne m'affligerai point, si elle finit. Je n'ai jamais compté sur le plus long terme, qui est l'objet d'une espérance avide; j'ai regardé au contraire chaque jour, comme le dernier dont je devois jouir. Pourquoi m'interrogez-vous sur mon âge? Comme la petitesse de la taille n'ôte rien à l'intégrité de l'homme; de même la brièveté du temps n'altère point la perfection de la vie. Le nombre ou la durée de nos jours est quelque chose qui m'est étranger; tout le temps que je consacre à la vertu m'appartient en propre. Vous pouvez exiger de moi que je ne croupisse pas dans l'obscurité, dans la bassesse; il s'agit de régler sa vie, & non d'en franchir les bornes. Vous demandez quelle est la vie la plus étendue? C'est celle qui parvient jusqu'à la sagesse. Quand on en est là, il est inutile de compter

les jours employés à la marche , on est au but.



Lorsqu'un vaisseau surpris par la tempête au sortir du port , n'a fait que tourner dans la même plage , où il a été en butte à la fureur des vents qui se contra-rioient , on peut dire qu'il a été long-temps agité , mais on ne sauroit dire qu'il a long-temps navigué. De même un vieillard inepte a été long-temps le fardeau de la terre , sans avoir long-temps vécu.



Ce qui me surprend , c'est de voir qu'on se demande souvent & qu'on s'accorde du temps avec une égale facilité. On fait attention au motif , mais non à la chose même. Ce qu'on demande & ce qu'on accorde alors , on croit que ce n'est rien. Voilà le cas que l'on fait du trésor le plus précieux. La cause de cette erreur , c'est que le temps étant un être métaphysique qui ne tombe pas sous les sens , on n'a pas d'idée de son prix & de sa valeur. On voit des officiers offrir leurs services à un Prince pour une pension. Le temps qu'ils lui donnent n'est pas apprécié dans ce marché , il ne coûte rien , c'est pour cela qu'on le prodigue. Mais lorsque nous tombons malades , lorsque la mort nous menace , nous implorons l'art

des Médecins, nous sommes prêts à sacrifier tout ce que nous possédons pour sauver notre vie : par où l'on voit combien nous sommes peu d'accord avec nous-mêmes. Si l'on pouvoit faire un calcul exact des années que l'on a encore à vivre, comme des années qui sont déjà passées, quelle seroit la circonspection de ceux à qui il ne resteroit qu'un petit nombre des premières ? Avec quelle attention les ménageroient-ils ? Or cet espace, quelque court qu'on le suppose, pourroit être dispensé avec prudence, dès qu'on seroit assuré de son étendue. Mais sa durée étant incertaine, on doit user à cet égard d'une bien plus grande économie. Il ne faut pas croire néanmoins que les hommes ignorent la valeur du temps ; ils ont coutume de dire aux personnes qui leur sont extrêmement chères, qu'ils donneroient pour elles une partie de leurs années : mais savent-ils alors ce qu'ils disent ? Il est certain que ce présent n'enrichit pas la personne à qui on l'offre ; mais en l'offrant, on ignore ce qu'on y met du sien ; & l'on souffre volontiers une perte qui est insensible. Cependant les années écoulées ne reviennent plus, & personne ne peut nous rendre à nous-mêmes. La Parque continuera de dévider le fil de vos jours ; rien n'arrêtera le cours de votre vie, qui fuira

insensiblement avec une inconcevable rapidité : tout le pouvoir des Rois joint à la faveur des peuples ne fera pas capable de la prolonger un seul instant. Tandis que d'autres objets vous occupent, le temps passe, & la mort à laquelle vous ne pouvez échapper, s'avance à grands pas.



Les hommes qui se livrent aux affaires, font des plans de vie aux dépens de leur vie même. Leur pensée embrasse un long avenir. Or le délai abrège considérablement nos jours. Il nous dérobe tous ceux qui sont les premiers en date, & nous frustre du présent par l'appas du futur. On ne jouit guere de la veille, quand on est dans l'attente du lendemain. Perdre le jour d'aujourd'hui, c'est quitter ce qu'on tient, pour disposer de ce qui dépend de la fortune. Où courez-vous ? Que prétendez-vous ? L'avenir est incertain ; vivez promptement : écoutez cette maxime salutaire :

*Le plus beau jour des mortels malheureux
Est le premier qui s'éclipse à leurs yeux.*

Le Poëte nous avertit que l'heure perdue nous échappe. L'usage qu'on en fait ne fauroit même la fixer. Que votre promptitude à la saisir égale la célérité de sa fuite.

C'est un torrent rapide qui tarira bientôt :
hâtez-vous d'y puiser.



La vie se partage en trois temps. Le présent, le passé & l'avenir. Le présent est renfermé dans des bornes étroites, l'avenir n'a rien de fixe, il n'y a que le passé qui soit invariable. La fortune a perdu tous ses droits sur lui, & il n'est point de force assez puissante pour le ressusciter.



Les gens qui vivent dans l'occupation vivent peu ; car il n'est personne qui souhaite avec plus d'ardeur de vivre longtemps. On voit des vieillards décrépits faire des vœux continuels pour obtenir un délai de quelques années. Ils se disent plus jeunes qu'ils ne le sont en effet. Cette fiction les flatte ; en se trompant eux-mêmes, ils s'imaginent tromper le destin. Si quelque maladie les avertit de leur mort prochaine, la terreur s'empare de leur esprit. Ils ne peuvent se résoudre à sortir du monde, il faut les en arracher. Ils se reprochent leur extravagance de n'avoir pas su profiter de la vie ; ils protestent qu'ils se corrigeront, & qu'ils renonceront aux affaires, s'ils reviennent en santé. Ils connoissent alors que les peines qu'ils se sont données, pour

amasser des biens dont ils ne jouiront pas, sont en pure perte.



Il n'en est pas de même de ceux qui vivent dans le loisir & dans la retraite. Leur carrière est longue, parce qu'ils ne l'abrégent point, & qu'ils la parcourent d'un pas égal. Aucun instant n'est perdu pour eux : ils ne donnent rien à la fortune, ils ne négligent rien. Chaque jour leur porte, pour ainsi dire, son revenu. Ainsi la vie ne leur paroît jamais trop courte. D'où il est aisé de comprendre qu'au dernier jour le sage envisage la mort d'un œuil serein.



Vous me demandez peut-être qui sont ceux qui vivent dans l'occupation ? Ce ne sont pas seulement les gens qui exercent toute leur vie un emploi ou une profession civile. Ne placez-vous pas au même rang ce curieux qui met toute son industrie à arranger des pieces rares, auxquelles le caprice d'un petit nombre d'hommes donne tout le prix ; & qui passe la plus grande partie du jour à décaffer des antiquités rouillées ? Ce petit maître qui occupe son barbier durant des heures entieres à le raser, à tenir conseil sur sa frisure, à réunir ses cheveux épars, & à les arranger de maniere que

le front soit assez garni & point trop large ? Il entre en fureur , lorsqu'un valet de chambre croyant avoir affaire à un homme , s'acquiesce négligemment de son emploi : malheur à lui , s'il a coupé les cheveux un peu trop courts , si un poil passe l'autre , si quelque boucle a manqué. Il n'est aucun de ces personnages qui n'aime mieux voir la République dérangée que sa coëffure ; qui ne préfère le soin de sa parure au salut de l'Etat , & la réputation d'homme bien mis à celle d'homme de bien. N'est-ce pas une véritable occupation que d'avoir sans cesse le miroir & le peigne à la main ? Que dirons-nous de ces aimables , qui travaillent à composer , à écouter & à apprendre des chansons nouvelles ? Quelle fatigue dans la recherche de ces tons languissants , de ces inflexions forcées , que désavoue la nature toujours simple & toujours naïve ! On ne peut pas dire que ces sortes de gens ne fassent rien : ces bagatelles les occupent sérieusement. Ils regardent encore les repas comme une affaire. Quelle attention à ranger le buffet , à dresser les domestiques au service , à veiller que le rôti soit cuit à propos , & que tout ressent l'élégance & la propreté ! On cherche par-là à passer pour un homme de goût & qui fait une belle dépense ; & l'on se rend malheureux jusqu'au point de ne manger ni boire

que pour satisfaire sa vanité ou son ambition. Ne comptons point non plus parmi les hommes désoccupés, ceux qui font des courses continuelles en chaise ou en litier; ils sont si exacts à cet exercice, qu'ils en préviennent l'heure, comme si c'étoit une chose indispensable. Il y en a d'autres qui donnent ordre qu'on les avertisse, lorsqu'il faut aller au bain, prendre ses repas, ou s'aller coucher. Leur indolence va jusqu'à n'oser décider eux-mêmes s'ils ont faim.



J'ai oui conter qu'un de ces sectateurs de la vie délicieuse (si l'on peut appeller délice une habitude si contraire à ce que la nature dicte) sortant du bain, porté par ses esclaves, qui l'avoient mis sur son siege, leur demanda, Suis-je assis ? Pensez-vous qu'un homme qui ignore la posture où il est, soit en état de connoître s'il vit, s'il sent, s'il agit ? Mais parloit-il sérieusement, ou n'étoit-ce qu'une feinte ? Dans l'un & l'autre cas, il étoit également à plaindre. Il est certain que les hommes de cette trempe manquent quelquefois de mémoire ; souvent aussi ils font semblant d'en manquer. Ils ont des vices favoris auxquels ils attachent une idée de félicité : par exemple, ils se figurent qu'il y a quelque chose de honteux & de bas à savoir ce qu'on fait.

Dites

Dites maintenant que les Comédiens ontrent la matiere dans la peinture qu'ils font de nos inœurs. Loin de nous en imposer, je suis persuadé qu'ils ne nous ménagent que trop ; grace à l'ingénieuse corruption de notre siecle, qui trouve dans le vice mille nouveaux raffinements, on peut dire que leur art est en défaut. Eussent-ils jamais imaginé qu'un homme pût en venir à cet excès de mollesse, d'être obligé de s'en rapporter au témoignage d'autrui pour savoir s'il est assis ?



Appeller cet homme oisif, c'est parler improprement. Disons qu'il est malade, ou plutôt qu'il est mort. On n'est point oisif sans le savoir ; mais il faut être presque anéanti pour ne pas s'appercevoir de la situation de son corps, à moins que quelqu'un ne nous en instruisse. Dans cet état est-on capable de disposer de la moindre partie du temps ? Je ne m'arrêterai point à parler de ceux qui passent la vie à jouer à la paume ou aux échecs. On ne sauroit taxer d'oisiveté des plaisirs qui coûtent tant de soins & d'application. Ce ne sont pas les seuls qui, sans être oisifs, travaillent inutilement ; on n'a jamais douté qu'il n'y fallût comprendre ceux qui s'appliquent à des études superflues, comme font plusieurs de nos

Romains. Les Grecs leur ont communiqué cette maladie, de rechercher, par exemple, combien il y avoit de Rameurs sur le vaisseau d'Ulyssé : si l'Illiade a été écrite avant l'Odyssée : si ces deux Poèmes sont du même auteur (1) & autres questions semblables. A quoi servent de pareilles connoissances ? Sont-elles capables de corriger notre esprit, de réformer notre cœur, de nous rendre plus courageux, plus justes, plus bienfaisants ? Il n'y a que ceux qui étudient la sagesse qui jouissent d'un heureux loisir, d'un doux repos. Ils sont les seuls qui vivent. Non-seulement ils profitent du temps qui leur est donné, mais ils tirent encore parti de tout celui qui les précède, & savent se l'approprier. Ne devons-nous pas sentir que ces grands hommes qui ont réduit en art les principes de la Morale, sont nés pour nous, ont vécu pour nous ? Nous entrons avec eux en partage de tant de belles découvertes qui ne nous ont coûté ni peine ni travail, si par la force de notre génie nous franchissons les barrières qu'oppose la foiblesse humaine. Tous les siècles nous appartiennent : toutes les portes nous sont ouvertes : nous avons une carrière immense à parcourir :

(1) Les Anciens doutoient si l'Illiade & l'Odyssée étoient de la même plume. C'est une Anecdote littéraire & critique que Sénèque seul nous apprend en passant,

nous pouvons argumenter avec Socrate , douter avec Carnéades , goûter le repos avec Epicure , triompher de l'humanité avec les Stoïciens , nous élever au-dessus des préjugés avec les Cyniques , nous associer enfin à la Nature même , & jouir comme elle des privilèges de l'immortalité. Dans ce passage momentané , à la faveur de cet instant si court , que ne faisons-nous , que n'embrassons-nous de toutes nos forces ces objets éternels , immenses , la source de tous les biens. Laissons à ces insensés qui sont dans un mouvement continu , & qui se fatiguent eux-mêmes en fatigant les autres , la peine inutile de frapper à toutes les portes , d'entrer dans toutes les maisons où l'on veut bien les introduire , de faire bassement la cour à tous les Grands. Les honore-t-on d'un regard , & daignent-on les remarquer dans la foule , au milieu d'une ville immense , livrée à tant de passions différentes ? Combien de Seigneurs dont ils ne pourront avoir audience ! Les uns ne sont point affables , il n'est pas encore jour chez les autres , ou bien ils sont fatigués des débauches de la veille. Souvent après vous avoir fait long-temps attendre dans une antichambre , le maître ne paroît qu'un moment , & vous quitte comme s'il avoit quelque affaire pressée. Il y en a qui

n'ayant pas encore cuvé le vin qu'ils ont bu, & dormant à moitié, ont peine à répéter avec un bâillement dédaigneux le nom de leurs clients qu'on leur a annoncé mille fois; & ils récompensent ainsi l'attention de ces misérables qui interrompent leur sommeil pour voir sommeiller leurs Patrons. Convenons qu'il est incomparablement plus avantageux de faire sa cour à Zénon, à Pythagore, à Démocrite, à Aristote, à Théophraste, & aux autres Maîtres qui nous enseignent la sagesse. On n'a jamais de mépris à essuyer de leur part. Plus on les fréquente, plus on les trouve aimables, & plus on a lieu d'en être content. Il n'en est aucun avec qui il n'y ait beaucoup à profiter. Ils donnent audience à tout le monde & à toutes les heures du jour & de la nuit. Ils n'attenteront point sur vos jours; mais ils vous apprendront à mourir. Vous ne serez point obligé de perdre du temps avec eux; mais ils vous donneront du leur. Leur commerce n'est jamais suspect, ni leur amitié dangereuse, & leur protection ne coûte rien. Vous obtiendrez d'eux tout ce que vous voudrez. Plus vous aurez fait chez eux de profit, plus ils seront disposés à vous faire du bien. Qu'il est heureux, qu'il est beau de veiller à leur service! Ce sont des conseillers de tous les jours. Ils nous montrent la vérité sans nous blesser;

il nous louent sans flatterie. Ils nous servent en tout de modeles. On dit souvent que nous ne choisissons pas nos parents , & que le sort dispose de notre naissance : il n'en est pas de même par rapport à eux. Nous deviendrons leurs enfants si nous le voulons. Ils forment des familles distinguées par les qualités de l'ame , parmi lesquelles il ne tient qu'à vous d'en choisir quelqu'une. Vous y ferez adopté ; & non-seulement vous aurez le droit d'en porter le nom , mais vous jouirez encore des biens qui lui appartiennent , dont vous pourrez user d'autant plus librement , qu'ils s'accroîtront à mesure que vous en ferez part à d'autres. Ils vous montreront la route de l'éternité , & vous placeront dans un rang sublime , d'où l'on ne sauroit vous faire décheoir. C'est-là l'unique moyen de reculer les bornes de notre vie , & même de prétendre à l'immortalité. Les titres honorables que la faveur obtient , les monuments que l'art érige en notre honneur périssent bientôt. Le temps les détruit & renverse son propre ouvrage. Mais la sagesse est invulnérable. Loin d'avoir rien à appréhender de ses contemporains , ou de la postérité , le respect qu'elle s'attire augmente chaque jour. Car l'envie ne s'attache qu'à ce qui l'environne , & les objets de notre admiration gagnent à être vus de loin.

La vie du sage est donc fort étendue. Elle n'est point renfermée dans les bornes ordinaires, & les loix qui soumettent le genre humain ne sont pas faites pour le sage. Tous les siècles lui rendent hommage ainsi qu'à la Divinité. Il se souvient du passé; il use du présent; il pourvoit à l'avenir. Toutes les différences du temps se rassemblent pour lui former une longue vie; mais rien n'est plus propre à abrégner nos jours, & à troubler leur sérénité, que l'oubli du passé, la perte du présent, & les inquiétudes sur l'avenir. Lorsqu'on est arrivé à la fin de sa carrière, on reconnoît sa faute, mais trop tard; on sent que l'on n'a pas jouï, & que l'on s'est fatigué à ne rien faire.



Au-reste, il ne faut pas croire que ceux qui souhaitent quelquefois la mort, aient beaucoup vécu. Ce désir est souvent l'effet de leur crainte; ou bien il est produit par le vif sentiment de leur imprudence, & par le choc des passions diverses qui les déchirent. Trouver les journées trop longues, se plaindre que l'heure du repas est trop tardive, n'est pas non plus la marque d'une longue vie; mais cela vient de ce que l'ame est dans un état violent, lorsqu'elle est desoccupée, & qu'elle ne fait comment rem-

plir le vuide où elle se trouve ; vivement frappée de l'objet qui doit terminer son ennui , elle supporte impatiemment l'intervalle qui l'en sépare. Doit-on donner un spectacle de Gladiateurs , doit-on célébrer des Jeux , ou prendre quelque autre plaisir ? On voudroit que les jours qui s'écouleront jusqu'à ce temps-là disparussent dans un instant. Les personnes dont je parle trouvent tous les délais trop longs. Sont-elles arrivées au but , le temps qu'elles attendoient avec impatience leur paroît extrêmement court , & la vivacité de leur passion ne sert qu'à l'abréger. Elles voltigent çà & là : leurs vœux ne se bornent jamais à un seul objet. Le dégoût fait sur elles plus d'impression que la longueur des jours. Mais en revanche les nuits destinées à la débauche sont bien courtes pour elles. C'est ce qui a donné occasion aux Poëtes , qui entretiennent nos erreurs par les fables qu'ils nous débitent , d'imaginer que Jupiter doubla la nuit qu'il passoit avec Alcmene. N'est-ce pas attiser nos vices que de les attribuer aux Dieux , & y a-t-il rien de si pernicieux que d'autoriser la licence par des exemples pareils ? Mais revenons. Il est certain que des nuits rachetées par un si long ennui doivent s'écouler avec une extrême rapidité. Ainsi l'on perd la journée dans l'attente de la nuit,

& les plaisirs de la nuit sont empoisonnés par l'approche du jour. Le cœur des voluptueux est toujours ouvert à la crainte & à l'inquiétude. Pour altérer leur joie dans les plus doux moments, il ne faut que cette idée: combien dureront-ils ? Cette pensée a fait verser des larmes à de puissants Rois, moins sensibles à l'éclat de leur fortune, qu'au terme où elle devoit aboutir. C'est ce qui arriva à l'orgueilleux Xercès, lorsqu'étant à la tête de la plus nombreuse & de la plus florissante armée, il vint à réfléchir, que dans cent ans il ne resteroit pas un seul homme de toute cette brillante jeunesse qui l'environnoit. Mais lui qui pleuroit & qui s'affligeoit de ce qui ne devoit arriver selon sa supposition que dans la centième année, lui-même alloit faire périr ses soldats sur la terre ou sur la mer, dans les combats ou dans une fuite précipitée.



Ceux qui se fatiguent à acquérir des biens dont la possession est encore plus fatigante, passent aussi promptement que malheureusement leurs jours. Ils jouissent avec inquiétude de ce qu'ils ont gagné à force de travail. Ils ne songent pas à la perte d'un temps qui ne revient plus. Leurs affaires se succèdent sans interruption. De nouveaux motifs excitent sans cesse l'espérance & allu-

ment l'ambition : on change d'objets sans trouver de terme à ses maux. Nous sommes las des dignités , mais nous employons encore plus de temps à les procurer à d'autres. Nous ne paroissions plus parmi les Candidats, mais nous faisons des brigues en faveur de nos amis. Nous ne plaidons plus , mais nous voulons juger. Un Intendant a vieilli dans l'administration des affaires d'autrui ; il est maintenant occupé à faire valoir ses propres biens. De soldat Marius est devenu Consul. Quintus Cincinnatus se hâte de déposer la Dictature pour aller labourer ses terres ; mais bientôt on le retirera de sa charrue. Scipion à peine sorti de l'enfance marchera contre les Carthaginois ; vainqueur d'Annibal & d'Antiochus , ornement de son propre Consulat , caution de celui de son frere , il ne tiendra qu'à lui d'être mis au rang des Dieux : mais après avoir sauvé Rome , cette ville séditionne s'armera contre lui ; après avoir refusé les honneurs divins pendant sa jeunesse , il sera réduit sur la fin de ses jours à chercher sa sûreté dans un exil volontaire. Evénements heureux ou malheureux , sources d'inquiétudes toujours renaissantes. C'est ainsi que de continuelles occupations emportent notre loisir. On ne jouit jamais , on désire sans cesse.

Parmi les personnes qui se laissent emporter au tourbillon des affaires , il n'en est point de plus malheureuses que celles qui ne travaillent pas pour elles-mêmes. Elles ne dorment que quand on dort , leurs pas sont réglés sur l'allure d'autrui , leur appétit est subordonné à celui du protecteur. Les affections les plus libres , telles que l'amour & la haine , sont chez elles des actes d'obéissance. Si ces gens-là veulent savoir combien ils vivent peu , ils n'ont qu'à supputer les heures employées uniquement à leur usage. On se nuit à soi-même en recherchant les emplois publics , & pour se procurer une année brillante , on sacrifie toutes les autres. Quelques-uns sont morts sur le point de parvenir aux plus hautes dignités qui étoient l'objet de leur ambition & de leurs travaux : d'autres s'étant frayé la route aux honneurs par mille bassesses , ont enfin compris qu'une épitaphe seroit tout le fruit de leurs peines. On a vu des vieillards qui après avoir formé des projets qui ne sont pardonnables qu'à la jeunesse , & s'être donné de grands mouvements , se sont trouvés hors d'état de remplir les postes qu'ils avoient recherchés. Quelle honte , à un homme avancé en âge d'expirer sur son tribunal , en jugeant quelque misérable cause , & en mendiant les

applaudissements d'une multitude ignorante !
Quelle honte de succomber au milieu des
embarras d'une charge fatigante , & d'être
plutôt las de la vie que des affaires ! Quelle
honte enfin de pâlir sur des livres de compte ,
& de s'épuiser pour enrichir un héritier qui
se moque de nous !



Je ne puis m'empêcher de rapporter ici
l'exemple d'un vieillard très-appliqué, nom-
mé Turannius, qui fut Intendant de César.
A l'âge de quatre-vingt-dix ans , il s'avisa
de demander son congé , & se regardant
déjà comme un homme mort , il assemble
toute sa famille comme pour lui rendre les
derniers devoirs. On le plaint d'être des-
œuvré , & il parut inconsolable jusqu'à ce
qu'on lui eût rendu sa charge. Il est donc
bien doux de mourir dans le tracassé. Ainsi
pensent la plupart des hommes. La force les
abandonne plutôt que l'envie de travailler.
Ils s'excitent tant qu'ils peuvent. Le plus
grand inconvénient de la vieillesse consiste ,
selon eux , en ce qu'elle nous éloigne des
affaires. A cinquante ans , on est exempt du
service militaire ; à soixante , on peut se dis-
penser de paroître au Sénat. On est à soi-
même sur cet article moins indulgent que
la loi. Mais tandis que nous contribuons au
mouvement du tourbillon qui nous entraîne

les uns & les autres ; tandis que nous trouvons réciproquement notre repos , & que nous nous rendons également malheureux ; notre vie s'écoule sans fruit , sans plaisir , & l'ame ne fait aucun progrès dans la vertu. Personne ne pense à la mort , tout le monde se repaît de vaines espérances. Quelques-uns portent même leurs vues au-delà du tombeau : ils ordonnent des mausolées superbes , des monuments utiles au public & propres à perpétuer leur mémoire , de magnifiques funérailles , des combats de Gladiateurs pour honorer leur bûcher. Comme ils ont peu vécu , ils feroient mieux de se faire enterrer simplement à la lueur des flambeaux , à la maniere des personnes mortes en bas âge.



Nos irrésolutions nous causent encore un grand préjudice. Cette vie qui est déjà si courte , nous l'abrégeons considérablement par les diverses entreprises que nous commençons sans les finir. Par-là nous divisons & nous morcelons nos jours. Hâtez-vous donc , & pensez avec quelle ardeur vous doubleriez le pas , si vous aviez l'ennemi à dos , si la cavalerie vous poursuivoit dans votre fuite. La comparaison est très-juste : vous êtes effectivement poursuivi. Usez de diligence , & sauvez-vous : lorsque vous serez

en lieu de sûreté, vous connoîtrez combien il est avantageux de vivre avant que de mourir, d'user en paix des jours qui nous restent, & de goûter le souverain bien, dont la jouissance est parfaitement indépendante de la durée de notre vie.



Nous accusons sans cesse le Destin. Pourquoi un tel a-t-il été enlevé au milieu de sa course? Et pourquoi cet autre est-il parvenu à une extrême vieillesse qui le rend à charge à lui-même & à ceux qui l'environnent? Mais, dites-moi, est-il juste que la Nature vous obéisse; ou n'est-ce pas à elle à vous imposer des loix? Sortir du monde un peu plutôt, ou un peu plus tard, c'est ce qui n'importe guere, puisqu'il faut nécessairement en sortir un jour. Ne nous embarrassons pas de vivre long-temps, mais tâchons de vivre assez. Une longue vie dépend du Destin, mais il ne dépend que de nous de vivre autant qu'il faut. Notre vie ne sera pas courte, si elle est pleine. Le moyen de la remplir, c'est d'obliger notre ame à jouir de son propre bien, & à se rendre maîtresse d'elle-même.





DE LA COLERE.

LA Colere est un mouvement d'une extrême violence , produit par une impression douloureuse ; elle differe en cela des autres passions qui sont toujours accompagnées d'un certain repos & d'un sentiment de plaisir. A la honte de l'humanité , elle ne respire que la vengeance , le sang & le carnage. L'envie de nuire lui fait négliger ses propres intérêts : elle s'expose sans ménagement , dût elle périr elle même du coup qu'elle porte à son ennemi. C'est pour cela que quelques Philosophes l'ont regardée comme un court accès de folie , dont elle a en effet tous les caracteres. Elle ne sauroit se posséder , elle foule aux pieds les bien-séances , elle ne connoît ni parents ni amis ; occupée uniquement de son objet , & acharnée à sa poursuite , elle n'écoute ni raison , ni conseils ; les vains fantômes qui la troublent , l'empêchent de discerner le droit & le vrai : on peut enfin la comparer à ces ruines qui se brisent en mille pieces à la rencontre des corps qu'elles écrasent par leur chute.

Pour être convaincu qu'un homme en colere est réellement fou, il suffit de le voir. Ses yeux s'enflamment & pétillent, son sang qui s'exalte teint son visage d'un rouge éclatant. Ses levres se retirent, il grince les dents, ses cheveux s'hérissent, il halete, il frémit : sa voix entrecoupée ne rend que des sons mal articulés, il bat des pieds contre la terre. A ces traits, on ne peut s'empêcher de reconnoître un vice aussi haïssable qu'il est hideux.



Examinons maintenant si la colere est une affection conforme à la nature. La question se décide par l'idée de l'humanité. D'un côté, quand l'esprit de l'homme est dans son assiette, quoi de plus doux que lui, quoi de plus porté à aimer ? Et de l'autre, quoi de plus cruel que la colere, quoi de plus funeste ? L'homme est fait pour servir de support à ses semblables ; la colere s'efforce de les détruire : l'un recherche la société, l'autre en rompt les liens : celui-là veut se rendre utile, celle-ci ne s'attache qu'à faire du mal. Qui pourroit méconnoître la nature, au point d'imaginer, qu'elle eût infecté le meilleur & le plus parfait de ses ouvrages, d'une inclination si barbare, & si pernicieuse ?

Il est bon de mépriser le premier mouvement de la colere, d'en étouffer le germe dès sa naissance, & de s'en rendre le maître pour n'y point succomber. Pour peu qu'on lui lâche la bride, il est difficile de la surmonter. La raison se fait vis-à-vis de la passion, & celle-ci se fait un titre de nos premières complaisances. Elle ira ensuite jusqu'où elle voudra, & franchira les bornes que vous lui prescrirez. Il faut arrêter l'ennemi sur la frontiere : lorsqu'il s'est rendu maître des portes & qu'il est entré dans la Citadelle, il ne reçoit plus la loi du vaincu.



On ne doit attendre aucun avantage de la colere; & c'est une erreur de croire qu'elle augmente la valeur dans les guerriers (1). La vertu n'a pas besoin du secours du vice, elle se suffit à elle-même. L'ame ne sauroit compter sur une paix, dont elle n'a que ses défauts pour garants, vain courage que celui qui naît de la colere; frivole prudence que celle qui vient de la cupidité; & fausse tranquillité, celle que la crainte a formée. C'est se mettre à la merci d'un cruel Tyran que de s'affujétir à quelque passion que ce soit. C'étoit fait de l'Empire Romain, si Fabius eût suivi les mouvements de son

(1) Sénèque le prouve dans les Chapitres suivans.

indignation. Il consulta l'intérêt de la République plutôt que son ressentiment, & il triompha de la colere avant que de vaincre Annibal.



Mais quoi cette passion est-elle absolument interdite au sage ? Verra-t-il d'un œuil indifférent égorger son pere, enlever sa mere ? Non sans doute, mais sans se livrer à la colere, il suffit qu'il devienne le vengeur de l'un, & le défenseur de l'autre. Doit-on craindre que l'amour filial ne soit un aiguillon trop foible, s'il n'est excité par cette passion ?



La joie & la satisfaction intérieures sont l'apanage de la vertu ; la colere est aussi indigne d'elle que la tristesse ; or la tristesse est une suite de l'emportement, tout mouvement de cette espece, soit après le repentir, soit après la vengeance, devient un sentiment d'affliction. Si le sage doit s'irriter contre les défauts d'autrui, il le fera très-fréquemment, & plus les fautes seront considérables, plus sa bile s'enflammera ; d'où il s'ensuit que non-seulement l'acte, mais la disposition habituelle à la colere entreront dans son caractère. Quoi de plus honteux, que d'admettre dans l'ame du sage des altérations dépendantes des vices d'autrui !

Socrate ne pourra donc plus rentrer dans sa maison tel qu'il en étoit sorti. Si la vue des forfaits doit exciter la colere dans le sage, quel sort plus triste que le sien ! Le voilà condamné à passer ses jours dans les accès de la fureur & d'une sombre mélancolie. Est-il un instant, qui ne lui offre un odieux spectacle ? De quelque côté qu'il tourne la vue, il trouvera des objets qui méritent son indignation. Soyons indulgents à l'égard des hommes. La sagesse n'est pas un don de la Nature, elle est le prix de nos efforts : cherchons donc à corriger ceux qui font des fautes, sans devenir leurs ennemis.



C'est dégrader la sagesse, que de lui associer la colere. Les vertus sont incompatibles avec les vices. Il est impossible, direz-vous, d'affranchir entièrement l'ame de cette passion, & ce triomphe est au-dessus des forces de la nature. Je réponds qu'il n'y a rien de si difficile dont l'homme ne vienne à bout, & dont il ne se rende même la pratique aisée par un exercice réitéré. Notre esprit peut tout ce qu'il veut. On voit des hommes qui s'abstiennent du vin & qui vivent dans la continence : les uns ne sont point affoiblis par de longues veilles, d'autres s'accoutument à marcher sur une corde tendue. Ils n'ont retiré aucun fruit d'une si

constante application, ou ils en ont été assez mal récompensés : & nous ne nous efforçons pas d'acquérir la patience, dont le comble du bonheur doit être le prix, je veux dire la paix du cœur, & un repos assuré ? Nos maux ne sont pas incurables. La nature qui nous a donné de l'inclination pour le bien, nous fournit elle-même les moyens de nous corriger si nous le voulons. La route de la vertu n'est pas si difficile, ni si désagréable que nous l'imaginons. Ce qui nous occupe tous les jours, nous coûte bien davantage.



Un naturel colere peut être modéré par l'éducation. Ceci exige de grands soins. Il est aisé de moriginer les esprits dans l'âge tendre, mais lorsque les vices ont jetté de profondes racines en croissant avec nous, on les arrache difficilement. L'éducation est donc d'une extrême importance : le point essentiel est d'y garder un juste milieu ; de crainte qu'en voulant réprimer la trop grande vivacité dans les enfants, on n'émousse la pointe du génie. Il faut se servir habilement tantôt du frein & tantôt de l'aiguillon. Donnons leur quelque relâche, mais empêchons-les de se livrer au plaisir. Rien n'est plus propre à fortifier leur penchant à la colere, que de les élever trop délicatement.

Les fils uniques pour qui l'on a plus d'indulgence, sont ordinairement gâtés. Un enfant à qui l'on n'a jamais rien refusé, & dont une mere tendre s'est toujours empressée d'effuyer les larmes, s'irrite de la moindre contradiction. Les avantages de la fortune enflent encore les jeunes cœurs; la prospérité nourrit leur emportement. Il faut donc avoir une grande attention à éloigner d'eux tout ce qui ressent la flatterie.



La colere naît du ressentiment; il ne faut pas se croire offensé, si l'on n'en a des preuves. Séduit par les apparences, on prend quelquefois le faux pour le vrai. On ne doit pas juger avec précipitation. La découverte de la vérité est souvent l'ouvrage du temps. Pour nous tenir en garde contre les rapports défavantageux, souvenons-nous & défions-nous du défaut commun parmi les hommes, de croire trop légèrement ce qui peut leur faire de la peine, & de se fâcher en conséquence, avant que d'examiner la vérité du fait. Il faut d'abord plaider contre soi-même la cause des absents. On fera toujours à temps de se venger, mais la vengeance exercée mal à propos seroit irréparable. On vous dira, que quelqu'un a mal parlé de vous; voyez si vous ne vous êtes point le premier répandu en mauvais dis-

cours sur son compte, vous qui médisez si souvent des autres. On n'a donc point prétendu vous insulter, mais user de représailles. Si nous nous examinons bien, la vue de nous-mêmes calmera nos transports. Le temps & la réflexion sont d'excellents remèdes contre la colere. Tranquillisez-vous, vous êtes vengé : le criminel est puni par le crime même.



Il ne faut s'irriter ni contre ses égaux, ni contre ses supérieurs, ni contre ses inférieurs. D'égal à égal le succès de la contestation seroit douteux : il y auroit de la témérité à s'en prendre à ses maîtres, & de la bassesse à attaquer ceux qui sont au-dessous de nous.



Mais on se soulage, dit-on, en se livrant à la colere, on trouve du plaisir à se venger. Erreur. S'il est beau de rendre bienfait pour bienfait, il n'en est pas de même des injures. Là il est honteux d'être vaincu, ici il est honteux d'être vainqueur. Quelqu'un ayant frappé Caton dans le bain par mégarde, car qui eût voulu le faire à dessein ? l'agresseur lui en fit aussi-tôt ses excuses ; Je ne me souviens pas, répondit-il, que vous m'ayez frappé. Il aimait mieux désavouer l'insulte que de la venger. Quoi ?

direz-vous, cer insolent ne fut pas puni ? Non, il retira au contraire un grand avantage de cette action. Il connut Caton. Il y a de la grandeur à mépriser les injures. C'est même se venger de la manière du monde la plus insultante que de regarder notre ennemi comme indigne de notre vengeance. Plusieurs en se vengeant ont agrandi la plaie qu'ils avoient reçue. Celui-là est vraiment noble & supérieur aux autres hommes, qui semblable à un fier lion, entend sans s'émouvoir les aboiements d'une meute impuissante.



Si l'on s'emporte contre vous, vengez-vous par des bienfaits. La haine expire, lorsque l'un des antagonistes l'abandonne. Dans ces sortes de combats, l'adversaire le plus estimable est celui qui lâche pied le premier. Celui qui paroît vaincre est effectivement vaincu. On vous a frappé, retirez-vous. En frappant à votre tour, vous vous exposerez à recevoir de nouvelles blessures. Voudriez-vous enfoncer votre épée si avant dans le sein de votre ennemi, que votre main restât dans la plaie. Les traits de la colere sont de cette espece, on ne les retire qu'avec peine.



Rien n'est plus voisin de la folie que la

colere. On a vu des hommes livrés pour toujours aux accès de fureur qu'elle cause, & devenus incapables d'écouter la raison dont ils avoient enfreint les loix. L'empor-
tement rendit Ajax furieux, & la fureur le porta à se donner la mort. Ceux que la colere domine, commettent des actes d'hostilité à l'égard de leurs meilleurs amis, qui sont obligés de les fuir : ils transgressent toutes les loix, si ce n'est dans le cas où ils peuvent s'en servir pour nuire ; ils connoissent aussi peu l'état où leur passion les met, que les furieux connoissent leur folie. On peut dire que c'est-là un grand mal, & que ce vice surpasse tous les autres. Les autres vices ont des progrès insensibles : celui-ci se rend maître en un instant de toutes les facultés de l'ame, & subjugué toutes les autres passions. Il triomphe même du plus ardent amour. On a vu des hommes sacrifier à leur emportement les personnes les plus chéries, & expirer ensuite de douleur dans leurs bras : ce qui prouve qu'il n'est point de passion plus violente que la colere.



On ne se livrera point à la colere, si l'on examine attentivement les circonstances odieuses de ce vice honteux. Cette analyse nous donnera une aversion extrême pour la colere, nous la condamnerons, nous la

réprouverons, & en la rapprochant des objets les plus horribles, nous en connoîtrons toute la difformité. Les richesses que l'avarice entasse, serviront à quelqu'un qui en fera un meilleur usage; mais la colere qui ne ménage rien pour elle-même, tourne rarement au profit des autres. C'est un monstre plus cruel que la volupté; car celle-ci se concentre dans le plaisir qu'elle goûte, tandis que la colere se repaît des maux qu'elle cause. Elle distille un poison plus pernicieux que celui de l'envie & de la méchanceté; car elle cherche à rendre les hommes malheureux, tandis que ces dernières se contentent de le désirer; des maux arrivés par hasard suffissent pour les satisfaire, mais la colere ne sauroit attendre les coups du sort. Ce n'est point assez pour elle que l'objet de sa haine périsse, si elle ne l'assassine de sa propre main. On voit par-là qu'un grand cœur, qui a une juste idée de lui-même, s'abstient de la vengeance. Il est certainement plus beau d'être, pour ainsi dire, inaccessible à tous les traits, en n'admettant jamais le sentiment des injures & des affronts. La vengeance est un aveu du chagrin qui nous pique. Il n'y a donc que les petits esprits qui s'offensent. Si celui qui a voulu vous blesser est moins puissant que vous, pardonnez-lui; s'il est plus

plus redoutable , craignez de vous nuire à vous-même , en cherchant à vous venger.



Diverses considérations doivent calmer en nous les mouvements de la colere. Un enfant a manqué à notre égard , c'est son âge qui lui sert d'excuse ; une femme , c'est son sexe ; un étranger , c'est la liberté de son état ; un domestique , c'est le droit que paroît donner la familiarité. S'agit-il d'une premiere faute ; combien celui qui l'a commise nous avoit-il auparavant rendu de services ? Est-il question d'un ami , il a péché sans le vouloir ? Vous vous plaignez d'un ennemi , cette qualité étoit un titre pour lui : l'offenseur est-il plus prudent que nous ? nous lui devons des égards ; l'est-il moins ? il mérite notre indulgence. Enfin , dans quelque circonstance que nous nous trouvions , nous pouvons nous ressouvenir que les hommes les plus sages sont sujets à faire quelquefois des fautes.



Dompter la colere , c'est être invulnérable. Un rocher n'est point ébranlé par l'agitation des flots. Le sage n'est pas seulement capable de résister à un homme , il lutte même contre la fortune. Faites tout ce qu'il vous plaira , vous n'êtes pas assez puissant

pour altérer la tranquillité de mon ame. La raison que j'ai prise pour guide, m'interdit la colere. Elle auroit pour moi de plus dangereuses conséquences que l'insulte que vous me faites.



Il faut laisser rasseoir tous nos sens, & leur demander chaque jour compte de leurs émotions. Avant que de se coucher Sextius avoit coutume de s'examiner : De quel défaut, disoit-il, me suis-je aujourd'hui corrigé ? Quel vice ai-je combattu ? En quoi suis-je devenu meilleur ? Cet examen est un remede utile contre la colere. Ses accès deviendront moins vifs, par le souvenir du jugement qu'elle aura à subir. Rien de plus beau, que de passer ainsi en revue toutes les actions de la journée. Qu'on jouit d'un sommeil profond, pur & tranquille, lorsque l'on s'est rendu à soi-même une exacte justice, & que la conscience, ce témoin vigilant & incorruptible, a prononcé ses arrêts ! Je pratique cette méthode, & je plaide tous les jours avec moi-même. Je parcours toutes les occupations de la journée, je fonde mes paroles & mes actions. Je ne me cache rien, je ne me pardonne rien.



Vous dites qu'on vous a maltraité ; vous a-t-on fait quelque chose de plus insultant

que ce que l'on fit à Diogene le Stoïcien ? Il donnoit un jour des leçons sur la matiere même que nous traitons, un jeune impertinent s'avisa de lui cracher au visage : le Philosophe prit la chose avec beaucoup de douceur & de sagesse. Je ne me mettrai point en colere, dit-il, je doute cependant si je ne devrois pas le faire. Caton fit encore mieux. Tandis qu'il plaidoit, un certain Lentulus, homme factieux, lui couvrit pareillement la face d'un horrible crachat : Caton s'essuya, & lui adressant la parole, Je pourrai, dit-il, servir de témoin contre ceux qui voudroient nier que tu eusses une bouche.



La modération si rare parmi les Grands, n'en est que plus recommandable. Jules-César qui donna dans les guerres civiles tant de preuves de clémence, ayant en main les lettres qui avoient été écrites à Pompée, par ceux que l'on soupçonnoit de l'avoir favorisé, ou d'avoir été neutres, les brûla sans les lire : quoiqu'il fût assez maître de lui-même, il aima mieux néanmoins ne pas s'exposer aux suites de son ressentiment. Il crut que la plus belle maniere de pardonner, étoit d'ignorer jusqu'au nom de ceux qui l'avoient offensé.

Je conseille à un homme sujet à la colere, de rechercher la compagnie des gens d'un naturel doux & complaisant. On prend les mœurs de ceux avec qui l'on vit, la vivacité s'émouffe & s'éteint peu à peu dans le sein de la paix. L'exemple n'est pas le seul avantage que l'on retire d'un pareil commerce, on n'y trouve pas de matiere à émouvoir la bile, & le vice y est sans action. Il faut au contraire éviter avec soin ceux dont la vue est capable de réveiller notre sensibilité, & se choisir des amis dont la modération, la simplicité, la condescendance forment le caractère, & qui loin de se fâcher mal-à-propos, supportent patiemment nos faillies.



Les études trop sérieuses ne conviennent pas à des tempéraments vifs, ils ne doivent s'occuper que de sciences agréables. La Poésie, la Fable, l'Histoire sont des connoissances propres à apprivoiser un naturel dur & farouche. Pythagore touchoit la lyre, lorsqu'il vouloit appaiser le tumulte des passions.



Venons aux moyens de calmer dans les autres les transports de la colere ; car je ne veux pas garder pour moi seul les secrets

de mon art. Il ne faut point opposer de raisonnemens aux premiers accès de la passion : elle est sourde & inconséquente. Donnons-lui le temps de la réflexion. Il en est de cette maladie comme de plusieurs autres, qui ne donnent prise aux remèdes que dans leur déclin. Vous direz à l'un : Prenez garde que votre emportement n'apprête à rire à vos ennemis : à l'autre : N'affaiblissez pas dans l'esprit de ceux qui vous connoissent, l'idée que l'on a de votre constance & de votre grandeur d'ame. Il y a plusieurs manieres de s'y prendre par les voies de douceur, à moins peut-être que vous ne soyez d'un état assez relevé, pour rabattre la colere par le ton d'autorité. En ce cas, il ne faut pas hésiter à réprimer de vive force cette fougue dont il est ici question, qui va jusqu'à un excès inouï de fureur & de cruauté, & qui ne peut être domptée que par la crainte d'une puissance supérieure. Mais usons d'indulgence à l'égard de ces esprits bien faits que les bons conseils & le goût de la probité ramènent aisément à leur devoir. Satisfaisons en cela notre conscience, sans égard au qu'en dira-t-on : le témoignage intérieur doit nous suffire, quand même nous serions certains que cette maniere d'agir nous attirera des reproches. Le vul-

gaire admire ce qui est bruyant , il respecte les audacieux : au premier coup d'œil la douceur passe peut-être pour lâcheté ; mais lorsqu'une conduite soutenue nous a concilié l'estime , ce même peuple nous honore , & ne regarde plus l'amour de la paix comme un défaut de courage.



Purifions notre ame , & déracinons ces défauts , qui , quoique peu considérables , repoussent de tout côté. Ce n'est point assez de mettre un frein à la colere , il est mieux de l'écarter entièrement. Nous en viendrons à bout , si nous faisons des efforts ; & rien n'est plus propre à assurer le succès de l'entreprise , que la pensée de la mort. Chacun peut se dire à soi-même & aux autres : A quoi sert de se jurer une haine éternelle comme si nous étions immortels , & de passer dans l'amertume le court espace de notre vie ? Pourquoi employer à inquiéter nos semblables des jours que nous pouvons donner à des amusements honnêtes ? Le temps est trop précieux pour en faire un si pernicieux usage. Pourquoi notre cœur s'abreuve-t-il de fiel , & foibles nous-mêmes , que cherchons-nous à frapper des coups qui nous épuisent ? La fièvre ou

quelqu'autre maladie va bientôt terminer
ces haines implacables qui nous dévorent.
La mort séparera les combattants au fort de
la mêlée. Ce temps que vous avez fixé pour
vous défaire de votre ennemi, fera peut-
être l'époque de votre trépas.



*DE LA PAIX DE L'ÂME.*

CETTE égalité constante qui fait le bonheur de la vie , qui nous rend si contents de nous-mêmes ; cette joie intérieure dont rien n'interrompt le cours paisible , qui ne souffre jamais ni accroissement ni diminution ; c'est ce que j'appelle la paix de l'ame : & les moyens de l'acquérir font l'objet de ce Traité.



L'une des suites du vice , c'est de se déplaire à lui-même. Cela vient de l'inquiétude que cause à l'esprit la passion naturellement timide , ou découragée par les mauvais succès. Le cœur doit être flottant & incertain , lorsqu'on n'ose pas faire , ou lorsqu'on ne réussit pas à obtenir tout ce que l'on voudroit ; & c'est ce qui arrive effectivement à tous ceux qui sont agités par de violents désirs. Ils vivent dans une irrésolution continuelle , ils s'appliquent à faire le mal malgré les obstacles qu'ils y rencontrent ; & lorsqu'ils ont travaillé sans fruit , la pensée de s'être inutilement déshonorés , les tourmente. Ce n'est pas le crime , c'est le peu de succès qui est l'objet de leur

douleur. Voilà la source de l'ennui, du chagrin & du trouble continuel qui les dévore. Ils ont peine à supporter le vuide de leur cœur & le repos forcé auquel ils se voient condamnés. Lorsque la honte les oblige à déguiser leurs criminelles intentions, ils n'en souffrent pas moins au-dedans. Les passions qui sont resserrées au fond de leur ame ne trouvant point d'issue, se livrent d'affreux combats. L'inaction des malheureux nourrit leur envie; ils voudroient que tout le monde pérît, dès-là qu'ils n'ont pu parvenir au but de leurs desseins.



Si l'on me demande quel est le remède contre ces dégoûts; je pense qu'il n'y a rien de mieux, que de s'occuper, & de se livrer aux affaires, pour mériter d'avoir part au Gouvernement de la République. Si les athletes s'exercent continuellement, afin d'entretenir la force & la souplesse des membres qui fait leur principale gloire; n'est-il pas plus beau de nous accoutumer au travail, lorsque nous avons dessein d'entrer dans les discussions que demandent les affaires civiles? Comme l'on doit toujours se proposer d'être utile à sa patrie & à tout le genre humain, il y a beaucoup à profiter dans l'administration des affaires publiques ou particulieres. Il est vrai qu'aujourd'hui

parmi tant d'hommes que dévore une ambition forcenée, parmi tant d'indignes calomniateurs, accoutumés à donner un mauvais tour aux meilleures actions, la simplicité & l'innocence ne font pas trop en sûreté; & qu'en égard aux obstacles invincibles qui s'opposent presque toujours aux bons desseins, il est à propos de s'éloigner de la foule, & de mener une vie privée. Mais un grand cœur trouve même dans cet état de quoi s'exercer. Ainsi quelque part que l'on se cache, quelque retraite que l'on choisisse, on ne doit jamais quitter l'envie d'employer au service du public & des particuliers son esprit, ses talents & ses conseils. Les services que l'on peut rendre à la République ne consistent pas seulement à produire des Candidats, à défendre l'innocence, à assister aux délibérations concernant la guerre ou la paix. Instruire la jeunesse, remplir les esprits de bons principes qui sont aujourd'hui si rares, réprimer ou du moins modérer le penchant trop commun à l'amour des richesses & à la débauche, c'est servir utilement le public dans une condition privée.



L'étude est un sûr moyen d'éviter l'ennui. Avec elle le temps ne dure point; elle nous empêche d'être à charge à nous-mêmes.

mes & inutiles aux autres : elle nous procure la compagnie des gens de bien , & nous fait beaucoup d'amis. La vertu ne fauroit être cachée. Ses rayons percent l'obscurité de la plus sombre retraite, & en découvrent la trace à ceux qui sont dignes de la suivre. Si l'on renonce à la conversation, si l'on s'interdit tout commerce avec le monde, si l'on ne vit que pour soi, une stérile oisiveté fera le fruit de cette profonde solitude. On s'amusera alors à bâtir de nouveaux édifices, à détruire les anciens, à éloigner la mer par d'énormes constructions, à élever des aqueducs à travers les rochers & les précipices ; ainsi l'on fera un très-mauvais usage du temps que la Nature nous dispense. Ce temps précieux, les uns en usent avec économie, les autres le prodiguent. Ceux-là le distribuent de manière qu'ils puissent rendre compte de l'usage qu'ils en ont fait. Ceux-ci ne savent jamais comment ils l'ont employé. Quelle honte pour un vieillard, de ne pouvoir prouver que par le nombre de ses années qu'il a long-temps vécu ! Tel est le sentiment d'Athénodore.

Il me paroît que ce Philosophe exagere la difficulté de vivre dans le monde, ou qu'il nous conseille une retraite trop préci-

pitée. Je fais qu'il faut quelquefois céder au temps, mais c'est en reculant pas à pas, sans se laisser entamer, & en conservant son rang. On se fait davantage respecter de son ennemi, quand on traite avec lui avant que de poser les armes. Je pense que la vertu & ceux qui la recherchent, doivent suivre cette méthode. Si la fortune prévaut & nous ôte les moyens d'agir, gardons-nous de tourner incontinent le dos, de rendre notre épée, & de nous ensevelir dans la solitude, comme s'il y avoit quelque endroit dans le monde à l'abri des coups du fort; mais devenons seulement plus circonspects dans le choix des emplois qui nous conviennent, & qui peuvent nous rendre utiles à la patrie. On ne veut pas que vous serviez à l'armée, prenez une Charge. On veut que vous soyez simple particulier, faites-vous Avocat. On vous défend de plaider, bornez-vous aux consultations. On vous interdit toute fonction dans le Barreau, vous pouvez encore, soit à la maison, soit au spectacle, soit dans les repas, faire l'office de bon voisin, de fidele ami, d'agréable convive. Enfin, si l'on vous prive des fonctions du citoyen, remplissez celles de l'homme (1). Je ne renferme point un grand cœur dans l'enceinte d'une ville,

(1) Les Stoïciens.

il s'étend à tout, l'univers est sa patrie. Pouvre par-là un plus grand champ à la vertu. Etre véritablement homme, c'est avoir une vertu à l'épreuve des plus grands dangers, une vertu que le choc des armes & le bruit des chaînes ne puissent ni entamer ni épouvanter. Curius Dentatus disoit qu'il aimeroit mieux mourir que de vivre d'une vie morte, c'est-à-dire, oisive; c'est en effet le plus grand des malheurs, d'être rayé du nombre des vivants, tandis que l'on respire encore. On ne doit gagner le port que lorsque la navigation devient trop périlleuse. Il ne faut donc quitter les affaires, que lorsqu'on voit qu'elles vont nous quitter.

Consultons-nous premièrement nous-mêmes. Examinons ensuite la nature des affaires que nous entreprenons, & enfin ceux avec qui nous avons à traiter. Il faut choisir l'occupation pour laquelle nous sentons plus d'attrait & plus d'aptitude. Contraindre le génie, c'est l'énerver. On ne peut se promettre aucun succès de ses travaux, lorsque la nature s'y oppose.

Rien n'est plus satisfaisant qu'une amitié tendre & fidele. Quel avantage, de trouver des amis, auxquels on puisse sûrement

confier son secret, qui soient à notre égard plus indulgents que nous-mêmes, qui charment nos ennuis par les agréments de leur conversation, qui fixent nos irrésolutions par la sagesse de leurs conseils, dont la seule vue enfin nous réjouisse, & dissipe la tristesse ? Mais, autant qu'il est possible, il faut choisir des amis exempts de passions. Car le vice est un mal contagieux qui se communique promptement. Je n'exige pas de vous que vous ne vous attachiez qu'au sage : hélas ! où le trouveriez-vous ? Les siècles ne suffisent pas pour le produire. Celui-là doit passer pour le meilleur qui aura le moins de défauts. Evitez cependant les personnes naturellement tristes, qui se chagrinent & s'offensent de tout. Quelque fidele, quelque complaisant que soit un ami, son commerce seroit un obstacle à notre tranquillité, s'il n'est pas tranquille lui-même, & s'il gémit continuellement.

Passons aux richesses qui sont la source de nos plus grandes inquiétudes : car tous les autres maux qui nous tourmentent, la pensée de la mort, la maladie, la crainte, le désir, la douleur, le travail ne sont rien en comparaison des maux que nous cause notre avidité. En réfléchissant d'abord que la privation est beaucoup moins sensible que

la perte , nous comprendrons que la pauvreté est d'autant plus préférable à l'abondance , qu'elle a moins à perdre que celle-ci. C'est une erreur de penser que les riches souffrent les dommages qu'ils reçoivent, plus patiemment que les pauvres : il est certain au contraire , qu'il vaut mieux n'avoir pas possédé ce que l'on est obligé de quitter. C'est pourquoi , les personnes que la fortune n'a jamais regardées d'un œuil favorable, vous paroîtront toujours plus gaies , que celles qui sont tombées dans sa disgrâce. Diogenes qui étoit certainement un grand homme , l'avoit bien compris. Il se mit en conséquence dans un tel état qu'on ne pouvoit rien lui ôter. Je suis bien trompé , si ce n'est régner , que de vivre parmi des avarés & des voleurs , & d'être le seul à qui ils ne puissent nuire. On ne doit non plus douter du bonheur de Diogenes , que de celui des Dieux immortels. Quelle honte , de s'extasier à la vue des richesses. Jetez les yeux sur cet univers , vous verrez que les Dieux sont dans un dénuement parfait , qu'ils donnent tout & ne se réservent rien. Est-ce donc devenir pauvre , que de se dépouiller des présents de la fortune , n'est-ce pas plutôt devenir semblable aux Dieux ? Démétrius , l'affranchi de Pompée , qui ne rougit pas d'être plus opulent que son

maître , vous paroît-il plus heureux que Diogenes ? Il voyoit tous les jours à sa suite autant d'esclaves , qu'un Général a de soldats. Mais notre Philosophe n'en avoit qu'un seul : cet esclave ayant pris la fuite , il ne crut pas qu'il valût la peine de le garder à son service quand on l'eut repris. Il y auroit , dit-il , de la honte pour moi que Manes pût se passer de Diogenes , & que Diogenes ne pût se passer de Manes. Heureux l'homme qui ne doit rien qu'à celui qu'il peut aisément refuser , c'est-à-dire , à soi-même ! Nous sommes sans doute très-éloignés de cette perfection. Tâchons au moins de nous contenter de peu , afin d'être moins exposés aux persécutions de la fortune. Cette médiocrité me paroît désirable , qui sans nous éloigner beaucoup de la pauvreté , nous affranchit de ses misères.



Cet état nous plaira , si nous avons du goût pour l'économie. Sans elle les plus grandes richesses ne suffisent pas , avec elle on en a toujours assez ; elle supplée à leur défaut , & elle peut enrichir la pauvreté même , avec le secours de la frugalité. Méprisons l'éclat & la pompe , & recherchons en toutes choses l'usage plutôt que l'ornement. Ne mangeons & ne buvons , que pour appaiser la faim & la soif ; donnons

plus à la nécessité qu'au plaisir : servons-nous de nos pieds , pour marcher ; & dans tout ce qui a rapport à notre subsistance & à notre entretien , ne consultons point la mode , mais conformons-nous aux mœurs de nos peres. Apprenons enfin à devenir chaque jour plus réservés , plus chastes , plus tempérants , plus doux , plus frugals , & moins ennemis de la pauvreté.



Mais vous vous trouvez peut-être dans des circonstances délicates ; les malheurs publics ou vos disgrâces particulières , vous ont mis malgré vous dans un état que vous ne pouvez ni quitter ni changer. En ce cas , sachez - vous que ceux qui portent des chaînes les trouvent d'abord très-incommodes ; mais voyant qu'il leur est impossible de les rompre , l'habitude & la nécessité leur apprennent à les porter facilement & courageusement. Il n'y a point de condition dans la vie qui n'ait ses agréments & ses avantages , à moins qu'on ne se rende malheureux soi-même , en enviant un autre sort. L'un des plus grands bienfaits de la Nature , c'est le remède qu'elle a trouvé aux maux auxquels nous sommes assujettis dès notre naissance ; il consiste dans l'habitude , qui adoucit bientôt toute leur amertume. On n'y tiendrait pas , si la vivacité

du sentiment qu'excite en nous l'adversité ne s'émuouffoit à la longue. Nous sommes tous liés à la fortune, plus ou moins étroitement, les uns avec des chaînes d'or, les autres avec des chaînes de fer. Mais qu'importe ? Tout le monde est renfermé dans la même prison, & ceux qui nous ont enchaînés ne sont pas plus libres que nous. L'un est esclave des richesses, l'autre de l'ambition. Celui-là soutient sa noblesse avec peine, celui-ci gémit dans l'obscurité. Il en est qui obéissent à des maîtres étrangers, on en voit d'autres asservis à eux-mêmes. Notre vie est un perpétuel esclavage. Gardons-nous donc de nous plaindre, & accoutumons-nous à notre état. Profitons de tous les avantages qui peuvent s'y rencontrer. Il n'est point de condition si dure, qui n'offre quelque sujet de consolation à un esprit bienfait.



Deux obstacles s'opposent à notre tranquillité : ne pouvoir ni changer sa condition, ni la supporter. Tâchons d'écarter tous les objets extérieurs, & de nous recueillir. Que notre esprit prenne confiance en ses propres forces, qu'il cherche dans son sein son contentement, qu'il se considère & qu'il se compare à lui-même, sans égard à ce qui est hors de lui : qu'il de-

viennent insensible aux pertes qui lui arrivent, & qu'il prenne les adversités mêmes en bonne part. On annonça à Zénon que tous ses biens avoient péri dans un naufrage. La fortune, dit-il, me fournit le moyen de philosopher avec une plus grande liberté d'esprit.



Nous nous laissons quelquefois aller à la misanthropie. Nous sommes choqués de voir le crime si souvent heureux, la simplicité si rare, l'innocence si peu connue, la bonne foi si intéressée, de honteux services si bien récompensés, l'ambition si effrénée, jusques-là qu'elle s'illustre quelquefois par ses excès. Ce spectacle nous confond, notre esprit se remplit de doutes & d'obscurités, nous regardons la vertu comme anéantie, parce que nous n'en trouvons aucune trace, ou qu'elle nous paroît inutile. Pour nous raffermir contre ces idées, pensons que les vices des hommes ne doivent pas nous paroître odieux, mais ridicules; & qu'il vaut mieux imiter Démocrite qu'Héraclite. Ne donnons qu'une médiocre attention aux objets qui nous offensent, & qu'ils ne prennent rien sur notre humeur. Il est plus conforme à l'humanité de s'amuser de la folie d'autrui que de s'en affliger. Cette censure légère est même plus propre à corriger les

mœurs qu'une critique amère & chagrine. Au fond, le meilleur parti qu'on puisse prendre, est de supporter simplement les dérèglements publics sans rire ni pleurer. On se rend malheureux en gémissant du malheur d'autrui ; & il y a une espèce de cruauté à s'en divertir. Mesurons notre sensibilité sur la grandeur des maux qui en sont la cause, & non sur les préjugés qu'inspire la coutume.



Une autre source de chagrin, ce sont les accidents qui arrivent aux gens de bien, tels que Socrate arrêté & condamné à mort, Rutilius exilé, Pompée & Cicéron décapités par leurs clients ; Caton, ce prototype vivant de la vertu, immolant la République du même coup dont il se perce le sein. On ne sauroit voir d'un œuil tranquille, ces injustices du sort. À quoi ne doit-on pas s'attendre, puisque les plus honnêtes gens sont si maltraités ? Mais gardons-nous de juger avec précipitation. Voyons d'abord comment ces hommes célèbres ont supporté leurs malheurs. Si c'est en Héros, envions leur courage ; s'ils ont montré de la foiblesse, leur perte est indifférente. La vertu seule est digne de nos regrets, les lâches ne méritent pas qu'on les plaigne. Ne feroit-il pas honteux que la mort contagieuse

des grands hommes produisît en nous la crainte & la pusillanimité ? Ne refusons pas à un Héros les éloges qu'il a si bien mérités, disons-lui dans les transports de notre admiration : Vous êtes d'autant plus fortuné, que vous avez montré plus de cœur ; vous êtes affranchi des miseres de l'humanité ; l'envie, la maladie ne peuvent rien sur vous ; vous jouïssiez de la liberté. Les Dieux n'ont pas prétendu vous exposer aux indignités de la mauvaise fortune ; ils ont jugé au contraire que vous méritiez d'être désormais à couvert de ses traits. Mais à l'égard de ceux qui cherchent à éviter ses coups, & qui même en mourant regrettent la vie, il est bon de témoigner combien nous les méprisons, Je ne saurois pleurer ni ceux qui se réjouissent, ni ceux qui s'affligent de leur mort. La joie de ceux-là tarit la source de mes larmes, les lamentations de ceux-ci les en rendent indignes. Moi, je pleurerois Hercules expirant sur un bûcher, Régulus percé de pointes aiguës, Caton qui se perce le cœur ? Ils ont échangé un court espace de temps, contre une vie qui ne finira jamais ; & la mort a été pour eux un passage à l'immortalité.



Il faut chercher tour-à-tour le monde & la solitude. La solitude nous donnera du

goût pour la société, & le commerce des hommes nous invitera à la retraite. Ils serviront l'un à l'autre de remède contre le dégoût. La retraite flattera notre misanthropie, & la compagnie dissipera l'ennui de la solitude. Il ne faut pas non plus avoir l'esprit toujours tendu. Il est bon de l'égayer par des amusements innocents. Socrate ne rougissoit pas de jouer avec des enfants : Caton cherchoit quelquefois dans le vin à réparer l'épuisement, où l'avoit mis le soin des affaires publiques : le guerrier célèbre, le triomphateur Scipion s'est exercé à la danse. Nous avons besoin de relâche, le repos rétablit nos forces & notre courage ; mais un trop long travail nous engourdit & nous abat. On peut se dissiper de plusieurs manières. La promenade dans un air libre & pur récrée l'esprit ; les voyages, la conversation, les plaisirs de la table lui redonnent souvent de la vigueur. Le vin, pourvu qu'on évite l'excès (1), produit quelquefois un effet admirable ; il dissipe le chagrin, il réveille les facultés de l'ame, & guérit sûrement l'ennui, de même que quelques autres maladies. Bacchus à qui

(1) J'ai adouci dans la Traduction l'expression de Sénèque qui permet de s'enivrer. Le Stoïcisme est ici trop contraire à la saine Morale, pour laisser passer sa décision, sans la censurer.

l'on attribue l'invention du vin a été appelé *Liber*, non point parce qu'il délie la langue, mais parce qu'il délivre l'esprit de tout souci, & l'enhardit à toutes sortes d'entreprises. Mais il en est du vin comme de la liberté; on doit user sobrement de l'un & de l'autre. On dit de Solon & d'Arcésilas qu'ils aimoient à boire; on accuse même Caton de s'être enivré: j'ai de la peine à croire qu'un homme si sage, se soit rendu coupable d'un excès si honteux (1). Quoi qu'il en soit, il faut être en garde contre cette boisson, pour ne point contracter de mauvaise habitude; mais on peut en user de temps en temps avec les précautions que j'ai indiquées, pour écarter la tristesse, & donner à l'esprit une sorte d'élévation & de liberté.



Tels sont les moyens que l'on peut employer pour rétablir ou pour conserver la tranquillité de l'esprit. Mais leur efficacité dépend sur-tout de nos soins assidus, & de notre attention à prévenir la lassitude & le découragement.

(1) Le texte de Sénèque dit précisément qu'on lui persuaderoit plutôt que l'ivrognerie est une vertu, que d'imaginer que Caton ait pu commettre un crime. Pensée digne de l'orgueil qu'inspire une Philosophie purement humaine.

T A B L E

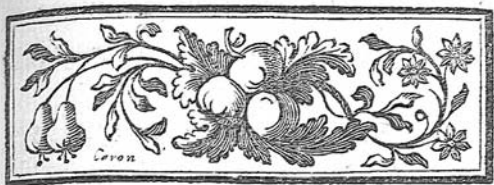
D E S A R T I C L E S

Contenus dans ce Volume.

<i>D</i> E Dieu ,	I
<i>De la Providence ;</i>	23
<i>De l'Homme ,</i>	57
<i>De la Vertu ,</i>	70
<i>De la Conscience ,</i>	103
<i>Des Passions ,</i>	107
<i>De la Vie heureuse ,</i>	130
<i>De la Philosophie ,</i>	141
<i>De la constance du Sage ;</i>	175
<i>Du loisir du Sage ,</i>	190
<i>De la brièveté de la Vie ,</i>	201
<i>De la Colere ,</i>	230
<i>De la paix de l'Ame ,</i>	248

Fin de la Table.

L. A.



L. A.

S E N E C Æ
E C L O G Æ.

D E D E O.

MULTUM dare solemus præsumptioni omnium hominum. Apud nos veritatis argumentum est aliquid omnibus videri : tanquam Deos esse, inter alia sic colligimus, quod omnibus de Diis opinio insita est ; nec ulla gens usquam est adeò extra leges moresque projecta, ut non aliquos Deos credat. *Epist. 117.*

Ab ejus operibus incipimus Deum nosse. Quid est Deus ? Mens universi. Quid est Deus ? Quod vides totum & quod non vides totum ; sic magnitudo sua illi redditur, quâ nihil majus excogitari potest, si solus est omnia, opus suum & extrâ & intrâ tenet.

Quid ergo interest inter naturam Dei & nostram ? Nostri melior pars animus est ; in illo nulla

M

pars extra animum; totus ratio est. *Præf. Quæst. Natural.*



Non omnia Deus humanis oculis nota fecit. Quota pars operis tanti nostris oculis committitur? Ipse qui ea tractat, qui condidit, qui totum hoc fundavit, deditque circa se, majorque est pars operis sui ac melior. Effugit oculos, cogitatione visendus est. Quocumque te flexeris, ibi Deum videbis occurrentem tibi; nihil ab illo vacat; opus suum implet. *L. 7, C. 30, Quæst. Natural. Et 4 de Benef. C. 8.*



Custos rectorque universi est animus ac spiritus: mundani hujus operis Domino & artifice omne nomen convenit. Vis illum fatum vocare? non errabis: hic est, ex quo suspensa sunt omnia; causa causarum. Vis illum Providentiam dicere? Rectè dices; est enim, cujus consilio huic mundo providetur, ut inconfusus eat, & actus suos explicet. Vis illum naturam vocare? Non peccabis; est enim ex quo nata sunt omnia, cujus spiritu vivimus. Vis illum vocare mundum? Non falleris; ipse enim est totum quod vides, totus partibus suis inditus, & se sustinens vi suâ, *Quæst. Nat. Lib. 2, C. 45.*



Sapientis viri sententia non potest mutari; quomodo minus Dei? quum sapiens quid sit optimum in præsentia sciat, & divinitati omne præsens sit. Quemadmodum rapidorum aqua torrentium in se non recurrit, nec moratur quidem, quia priorem superveniens præcipitat; sic ordinem rerum fati æterna series rotat, cujus hæc

prima lex est, stare decreto. *Quæst. Nat. Lib. 2, C. 36.*

Deo quæcumque voles nomina propriè aptabis, vim aliquam effectumque cœlestium rerum continentia. Tot appellationes ejus possunt esse, quot munera. Hunc & Liberum Patrem & Herculem ac Mercurium nostri putant. Liberum Patrem, quia omnium parens sit, quod ab eo primum inventa seminum vis est, consultura per voluptatem: Herculem, quia vis ejus invicta sit: Mercurium, quia ratio penes illum est, numerusque & ordo & scientia. Sic hunc naturam vocas & fortunam. Omnia ejusdem Dei nomina sunt, variè utentis suâ potestate. Et justitia, probitas, prudentia, fortitudo, frugalitas unius animi bona sunt: quidquid horum tibi placuit, animus placet. *De Benef. Lib. 4, C. 7 & 8.*

Nota est Deo operis sui series, omniumque illi rerum per manus suas iturarum scientia in aperto est semper; nobis ex abdito subit, & quæ repentina putamus illi provisa veniunt ac familiaria. *Ibid. C. 32.*

Quis est tam miser, tam neglectus, quis tam duro fato & ad pœnam genitus, ut non tantam Deorum munificentiam senserit? Ipsos illos complorantes sortem suam, & querulos circumspecte: invenies non ex toto beneficiorum cœlestium expertes; neminem esse ad quem non aliquid ex illo benignissimo fonte manaverit. Parum est autem id, quod nascentibus ex æquo distribuitur? Ut quæ sequuntur inæquali dispensata mensurâ transeamus, parum dedit natura, quum se dedit? *Ibid. C. 4 & 5.*

Non dat Deus beneficia. Unde ergo ista quæ possides? quæ das, quæ negas, quæ servas, quæ rapis? Unde hæc innumerabilia, oculos, aures, animum mulcentia? Unde illa luxuriam quoque instruens copia. Neque enim necessitatibus tantummodo nostris provisum est; usque in 6 delicias amamur. Tot arbuta non uno modo frugifera, tot herbæ salutare, tot varietates ciborum, per totum annum digestæ, ut inerti quoque fortuita terræ alimenta præberent; jam animalia omnis generis, alia in sicco solidoque, alia in humido innascentia, alia per sublime dimissa, ut omnis rerum naturæ pars tributum aliquod nobis conferret. Flumina hæc amœnissimis flexibus campos cingentia, illa præbitura viam commerciis, vasto & navigabili cursu vadentia: ex quibus quædam statis diebus mirabile incrementum trahunt, ut arida & ferventi subiecta cœlo loca subita vis æstivi torrentis irriget. Quid medicatorum torrentium venæ? Quid in ipsis littoribus aquarum calentium exundatio?



Si pauca quis tibi donasset jugera, accepisse te 7 beneficium diceres: immensa terrarum latè patentium spatia negas esse beneficium? Si pecuniam tibi aliquis donaverit, & arcam tuam, (quia id tibi magnum videtur) impleverit, beneficium vocabis; tot metalla defodit, tot flumina emisit in arena, super quæ decurrunt sola aurum vehentia; argenti, æris, ferri immanè pondus omnibus locis obrutum, cujus investigandi tibi facultatem dedit, ac latentium divitiarum in summa terra signa disposuit: negas te accepisse beneficium? Si domus tibi donetur, in qua marmoris aliquid resplendeat, & testum nitidius

auro aut coloribus sparsum, non mediocre munus vocabis: ingens tibi domicilium, sine ullo incendii aut ruinæ metu struxit, in quo vides non tenues crustas; & ipsâ quâ secantur laminâ graciliores, sed integras lapidis pretiosissimi moles, sed totas variæ distinctæque materiæ, cujus tu parvula frustra miraris, tectum verò aliter nocte, aliter interdiu fulgens. Negas te ullum munus accepisse? & quum ista quæ habes magnò æstimes, quod est ingrati animi, nulli debere te judicas? Unde tibi istum quem trahis spiritum? Unde istam per quam actus vitæ tuæ disponis atque ordinas, lucem? Unde sanguinem, cujus cursu vitalis continetur calor? Unde ista palatum tuum saporibus exquisitis ultra satietatem laceffentia? Unde hæc irritamenta jam lassæ voluptatis? Unde ista quies, in qua putrescis ac marces? Nonne dices, si gratus es:

Deus nobis hæc otia fecit:

*Namque erit ille mihi semper Deus; illius aram
Sæpe tener nostris ab ovilibus imbuet agnus:
Ille meas errare boves, ut cernis, & ipsum
Ludere quæ vellem calamo permisit agresti.*

Ista quæ invenimus, nostra non dixeris, non quàm magis quod crescimus, quàm quod ad constitutum temporum sua corpori officia respondent. Insita sunt nobis omnium ætatum omniumque artium semina, magisterque ex occulto Deus producit ingenia. *De Benef. Lib. 4, C. 4 & 5.*



Iniqui sunt divinorum munerum æstimatores; etiam quidam professi sapientiam. Queruntur quod non bona valetudo & virtus inexpugnabilis data sit, quod non futuri scientia. Vix sibi tem-

perant, quin eò usque impudentiæ provehantur, ut naturam oderint, quòd infra Deos sumus, quod non in æquo illis stetimus. Quantò satius est ad contemplationem tot tantorumque beneficiorum reverti & agere gratias, quod nos in hoc pulcherrimo domicilio voluerunt secundas fortiri, quod terrenis præfecerunt? Quidquid nobis negatum est, dari non potuit. *De Benef. Lib. 2, C. 28.*



In nostras utilitates a principio rerum præmissa
10 mens est: & is ordo mundo datus, ut appareat curam nostri non inter ultima habitam. Debemus nostris parentibus pietatem, & multi non ut gignerent, coëerunt. Dii non possunt videri nescisse, quid effecturi essent, quum omnibus alimenta protinus & auxilia providerint, nec eos per negligentiam genuere, quibus tam multa generabant. *De Benef. Lib. 6, C. 23.*



Proinde, quisquis es iniquus æstimator divini
bonitatis, cogita quanta nobis tribuerit parens
noster, quantò valentiora animalia sub jugum
miserimus, quantò velociora consequamur, quàm
nihil sit mortale, non sub ictu nostro positum.
Tot virtutes accepimus, tot artes, animum deni-
que, cui nihil non eodem quo intendit momento
pervium est, fideribus velociorem, quorum post
11 multa secula futuros cursus antecedit, tantum
denique frugum, tantum opum, tantum rerum
aliarum super alias acervatarum. Circumeas licet
cuncta: & quia nihil totum invenies, quod esse
te malles, ex omnibus singula excerpas, quæ
tibi dari velles. Bene æstimatâ Dei indulgentiâ,
confitearis necesse est, in deliciis te illi fuisse.

Ita est: carissimos nos habuit, habetque, & qui maximus tribui honos potuit, ab ipso proximos collocavit. Magna accepimus, majora non cepimus. *De Benef. Lib. 2, C. 29.*



Rerum optimus auctor beneficia ignorantibus dare incipit, ingratis perseverat. Alius illi objicit negligentiam nostri, alius iniquitatem, alius illum extra mundum suum projicit, & ignavum hebetemque sine luce, sine ullo opere destituit. Nihilominus tamen optimorum more parentum, qui maledictis suorum infantium arrident, non cessat Deus beneficia congerere de beneficiorum auctore dubitantibus, sed æquali tenore bona sua per gentes populosque distribuit, unam potentiam sortitus prodesse. Spargit opportunis imbribus terras, maria flatu movet, siderum cursu notat tempora, hiemes & æstates interventu mollioris spiritus lenit, errorem labentium animorum placidus ac propitius fert. *De Benef. Lib. 7, C. 31.*



Grati sumus ergo in beneficium auctorem; cui enim respondebit gratè, quod munus existimabit aut magnum, aut reddendum, qui summa beneficia spernit? Cui salutem, cui spiritum debet, qui vitam accepisse se a Diis negat, quam quotidie ab illis petit? Quicumque ergo gratos esse docet, & hominum causam agit & Deorum, quibus nullius rei indigentibus, positis extra desiderium, referre nihilominus gratiam possumus. Non est, quod quisquam excusationem mentis ingratae ab infirmitate atque inopia petat, & dicat: Quid enim faciam & quomodo?

quando superioribus, dominisque rerum omnium gratiam referam? Referre facile est: si avarus es, sine impendio: si iners, sine opera. Eodem quidem momento, quo obligatus es, si vis, cum quolibet paria fecisti; quoniam qui libenter beneficium accepit, reddidit. *De Benef. Lib. 2, C. 30.*



Exemplaria rerum omnium Deus intra se habet, numerosque universorum quæ agenda sunt, & modos mente complexus est. Plenus his figuris est, quas Plato Idæas appellat, immortales, immutabiles, infatigabiles. Itaque homines quidem pereunt; ipsa autem humanitas ad quam homo effingitur permanet; causas omnes habet mundus: faciens, hic Deus est: ex quo fit, hæc materia est: forma, hic est habitus & ordo mundi quem videmus: exemplar, scilicet ad quod Deus hanc magnitudinem operis pulcherrimi fecit: propositum, propter quod fecit: quæris quid sit propositum? Bonitas, quæ Deo faciendi mundum causa fuit? Bonus est; Bono nulla cuiusquam boni invidia est; fecit itaque quam optimum potuit. *Epist. Lib. 15.*



Totus mundus Deorum immortalium est templum, solum quidem amplitudine illorum ac magnificentiâ dignum. Quum interim tantus error mortalia teneat, ut hoc, quo neque formosius est quidquam nec dispositius, nec in proposito constantius existiment homines fortuitum & casu volubile. Nec hæc intra vulgum dementia est; sapientiam quoque profectos contigit. *De Benef. Lib. 7, C. 7. Quæst. Nat. Præf.*

Stultum est optare quod possis a te impetrare : non sunt ad cœlum elevandæ manus , nec exorandus ædituus , ut nos ad aures simulacri , quasi magis exaudiri possimus , admittat : prope est a te Deus , tecum est , intus est. Ita dico , sacer intra nos Spiritus sedet , malorum bonorumque nostrorum observator & custos : hic prout a nobis tractatus est , ita nos ipse tractat. Bonus vir sine Deo nemo est. An potest aliquis , supra fortunam , nisi ab illo adjutus , exsurgere ? Ille dat consilia magnifica & erecta : in unoquoque virorum bonorum habitat Deus. Si tibi occurrit vetustis arboribus & solitam altitudinem egressis frequens lucus , & conspectum cœli densitate ramorum aliorum alios protegentium submovens , illa proceritas sylvæ , & secretum loci & admiratio umbræ in aperto tam densæ atque continue fidem tibi numinis facit ; & si quis specus saxis penitus exesis montem suspenderit non manu factus , sed naturalibus causis in tantam laxitatem excavatus ; animum tuum quâdam religionis suspitione percutiet. Si hominem videris interritum 16 periculis , intactum cupiditatibus , inter adversa felicem , in mediis tempestatibus placidum , ex superiore loco homines videntem , ex æquo Deos , non te subibit veneratio ejus ? Non dices ? ista res major , altiorque est , quam ut credi similis huic in quo est corpusculo possit ? Vis istuc divina descendit. Animum excellentem , moderatum , omnia tanquam minora transeuntem , quidquid timemus optamusque ridentem cœlestis potentia agit ; non potest res tanta sine adminiculo numinis stare. Itaque majore sui parte illic est , unde descendit. Quemadmodum radii solis contingunt quidem terram , sed ibi sunt unde mittuntur : sic animus magnus , & sacer , & in

hoc demissus, ut propius divina nossemus, conversatur quidem nobiscum, sed hæret origini suæ.
 17 Illinc pendet: illuc spectat ac nititur: nostris tanquam melior interest. *Epist. 41.*



Credamus philosophis monstrantibus pulcherrimum iter & clamantibus: Hæc itur ad astra: hæc secundum frugalitatem, hæc secundum temperantiam; hæc secundum fortitudinem. Non sunt Dii fastidiosi, non invidi: admittunt & ascendentibus manum porrigunt. Miraris hominem ad Deos ire? Deus ad homines venit, immo (quod propius est) in homines venit. Nulla sine Deo mens bona est. Semina in corporibus humanis divina dispersa sunt, quæ si bonus cultor excipit, similia origini prodeunt, & paria his ex quibus orta sunt surgunt. *Epist. 73.*



Quomodo sint Dii colendi, solet præcipi. Deum colit qui novit; primus est Deorum cultus, Deos credere, deinde reddere illis maiestatem suam, reddere bonitatem, sine qua nulla maiestas est. Vis Deos propitiare? Bonus esto. Satis illos coluit, quisquis imitatus est. *Epist. 95.*



Undique exaudiuntur precantium voces, & 18 sufferuntur in cælum manus vota facientium, privata ac publica. Quod profectò non fieret, nec in hunc furorem omnes mortales consensissent alloquendi furda numina & inefficaces Deos, nisi nossent illorum beneficia nunc ultrò oblata, nunc orantibus data, magna, tempestitiva, ingentes minas interventu suo solventia. *Lib. 1 de Benef. C. 4.*

Itaque bona Deos rogare oportet, mala deprecari: rogare, ut promissa firment; deprecari, ut remittant minas. *Lib. 13. Quæst. Nat.*



Votorum tuorum veterum licet Diis gratiam facias. Alia de integro fuscipe: roga bonam mentem, bonam valetudinem animi, deinde corporis. Quidni tu ista vota sæpe facias? Audacter Deum roga, nihil illum de alieno rogaturus. Tunc scito te esse omnibus cupiditatibus solutum, ¹⁹ quum eò perveneris, ut nihil Deum roges, nisi quod rogare possis palàm. Nunc enim quanta est dementia hominum? Turpissima vota Diis insurrant; si quis admoverit aurem, conticescent, & quod scire hominem nolunt, Deo narrant. Vide ergo ne hoc præcipi salubriter possit: sic vive cum hominibus, tanquam Deus videat; sic loquere cum Deo, tanquam homines audiant. *Epist. 10.*



Propitios omnes Deos habet qui bonam mentem habet: hos habet placatos & faventes, quisquis sibi se propitiavit. *Epist. 110.*



Non templa Deo congestis in altitudinem saxi extruenda sunt; sed in suo cuique consecrandus est pectore. Colitur non taurorum opimis corporibus contrucidatis, nec auro argentoque suspensio, nec in thesauros stipe infusâ, sed piâ ac rectâ voluntate venerantium. Itaque boni etiam ²⁰ farre ac fritillâ religiosi sunt: mali rursus non effugiunt impietatem, quamvis aras sanguine multo victimarum auro præfulgentium cruenta-verint. *Apud Lactant. Fragm. Lib. 6, C. 23. Epist. 115, & 1 Ben. C. 6.*

Deos nemo fanus timet : furor enim est metuere salutaria ; nec quisquam amat quos timet. Tu , Epicure , Deum inermem facis , omnia illi tela , omnem detraxisti potentiam. Hunc igitur non habes , quare verearis , nulla illi nec tribuendi , nec nocendi materia est. Atqui hunc vis videri colere , non aliter quàm parentem ; sed cur colis ? te atomi & istæ micæ tuæ fortè ac temerè conglobaverunt. Propter maiestatem eximiam ejus & singularem naturam. Est ergo aliquid per se expetendum , cujus te ipsa dignitas ducit. *De Ben. Lib. 5 , C. 19.*



- 21 Numquam satis profectum erit , nisi qualem debemus , Deum mente conceperimus , omnia habentem , omnia tribuentem , omnia gratis dantem. Quæ causa est Diis benefaciendi ? Naturâ. Errat , si quis putat , illos nocere velle ; non possunt ; nec accipere injuriam queunt , nec facere. Lædere etenim lædique conjunctum est. Summa illa ac pulcherrima omnium natura quos periculo exemit nec periculosos fecit. *Ibid.*



Non externa cogunt Deos , sed sua illis in legem æterna voluntas est ; statuerunt quæ non mutarent. Itaque non possunt videri facturi aliquid , quamvis nolint , quia quidquid desinere non potest , perseverare voluerunt : nec umquam primi consilii Deos pœnitet ; sine dubio stare illis & in contrarium desciscere non licet : sed non ob aliud , quàm quia vis sua illos in proposito tenet ; nec imbecillitate permanent , sed quia non libet ab optimis aberrare , & sic ire decretum est. *Lib. 6 , Cap. 23. de Benef.*

Attamen existimamus vota proficere salvâ vi²²
ac potestate factorum ; quædam enim a Diis im-
mortalibus ita suspensa relicta sunt , ut in bonum
vertant , si admotæ Diis preces fuerint , si vota
suscepta : ita non est hoc contra fatum , sed ipsum
quoque in fato est. Aut futurum , inquis , est ,
aut non : si futurum est , etiam si susceperis vota ,
fiet , si non est futurum , etiamsi non susceperis ,
non fiet. Falsa est ista interrogatio , quia illam
mediam inter ista exceptionem præteris : futu-
rum , inquam , hoc est , sed si vota suscepta fue-
rint. *Lib. 2 , Quæst. Nat. Cap. 37.*





DE PROVIDENTIA.

23 **S**UNT qui putent, sibi ipsis animum esse, & quidem providum ac dispensantem singula sua & aliena; hoc autem universum in quo nos quoque sumus, expers esse consilii, & aut ferri temeritate quâdam, aut naturâ nesciente quin faciat. Nobis verò persuasum est, Deum humano generi ministrare; ubique & omnibus præstò esse. Manent cuncta, non quia æterna sunt, sed quia defenduntur curâ regentis. Hæc conservat artifex, fragilitatem materiæ vi sua vincens.



Supervacuum est ostendere præesse universis Providentiam, non sine aliquo custode tantum opus stare, nec hunc syderum certum discursum fortuiti impetûs esse, & quæ casus incitat, sæpe turbari & citò arietare: hanc inoffensam velocitatem procedere æternæ legis imperio, tantum rerum terrâ marique gestantem, tantum clarissimorum luminum & ex dispositione lucentium: non esse materiæ errantis hunc ordinem: 24 neque quæ temerè coëerunt, tanta arte pendere, ut terrarum gravissimum pondus sedeat immotum, & circâ se properantis Cœli fugam spectet; ut infusa vallibus maria, molliant terras, nec ullum incrementum fluminum sentiant, ut ex minimis seminibus nascantur ingentia. Ne illa quidem, quæ videntur confusa & incerta, pluvias dico nubesque, & elisorum fulminum jactus, & incendia ruptis montium verticibus effusa, tremores labantis soli, & alia, sine ratione, quamvis subita sint, accidunt. Sed suas & illa

causas habent, non minùs, quàm quæ alienis locis conspecta miracula sunt, ut in mediis fluctibus calentes aquæ, & nova insularum in vasto 25 exilientium mari spatia. Suo ista tempore referentur.



Faciam nunc rem difficilem: causam Deorum agam, de quorum Providentia, minùs dubitatur, quàm quæritur. In gratiam homines reducam cum Diis adversùs optimos optimis; neque enim rerum natura patitur, ut umquam bona bonis noceant. Inter bonos viros ac Deum amicitia est, conciliante virtute. Amicitiam dico? Immo etiam necessitudo & similitudo, quoniam quidem bonus ipse tempore tantùm a Deo differt, discipulus ejus, æmulatorque, & vera progenies: quem parens ille magnificat, virtutum non lenis exactor, sicut severi patres, duriùs educat. Itaque quum videris bonos viros acceptosque Diis laborare, sudare, per arduum ascendere, malos autem lascivire, & voluptatibus fluere: cogita nos filiorum modestiâ delectari, vernularum licentiâ; illos disciplinâ tristiori contineri, horum ali 26 audaciam: idem tibi de Deo liqueat. Bonum virum in deliciis nonne habet? Experitur, inducat, sibi illum præparat.



Quare multa bonis viris adversa eveniunt? Nihil accidere bono viro mali potest. Non miscentur contraria. Quemadmodum tot amnes, tantùm supernè dejectorum imbrium, tanta medicamentorum vis fontium, non mutant saporem maris, nec remittunt quidem: ita adversarum impetus rerum viri fortis non vertit animum. Manet in statu, & quidquid evenit in sum

colorem trahit. Est enim omnibus externis po-
27 tentior : nec hoc dico , non sentit illa : sed vincit ,
& alioquin quietus placidusque contra incurren-
tia attollitur. Omnia adversa , exercitationes pu-
tat. Quis autem , vir modò & erectus ad ho-
nesta , non est laboris appetens iusti , & ad
officia cum periculo promptus ? Cui non indus-
trioso otium pœna est ? Athletas videmus , qui-
bus virium cura est , cum fortissimis quibusque
confligere , & exigere ab his , per quos certa-
mini præparantur , ut totis contra ipsos viribus
utantur. Cædi a se vexarique patiuntur : & si non
inveniunt singulos pares , pluribus semel obji-
28 ciuntur. Marcet sine adversario virtus. Tunc ap-
paret quanta sit , quantum valeat , quantumque
polleat , quum quid possit , patientia ostendit.
Scias licèt idem viris bonis esse faciendum ; ut
dura ac difficilia non reformident , nec de fato
querantur. Quidquid accidit , boni consulant , in
bonum vertant. Non quid , sed quemadmodum
feras , interest. Non vides , quântò aliter patres ,
aliter matres indulgeant ? Illi excitari jubent libe-
ros ad studia obeunda maturè , feriari quoque
diebus non patiuntur esse otiosos , & sudorem
illis , & interdum lacrymas excutiant : at matres
fovere in sinu , continere in umbra volunt , num-
quam flere , numquam tristari , numquam labo-
rare. Patrium habet Deus adversùs bonos viros
animum , & illos fortiter amat ; & operibus ,
inquit , doloribus ac damnis exagitantur , ut ve-
rum colligant robur. Non fert ullum ictum illæsa
felicitas. At ubi assidua fuit cum incommodis
29 suis rixa , callum per injurias ducit : nec ulli malo
cedit ; sed etiam si ceciderit , de genu pugnât.
Miraris tu , si Deus ille bonorum amantissimus ,
qui illos quàm optimos atque excellētissimos

esse vult, fortunam illis cum quo exerceantur assignat? Ego verò non miror, si quando impetum capit spectandi magnos viros, colluctantes cum aliqua calamitate. Nobis interdum voluptati est, si adolescens constantis animi irruentem feram venabulo exceptit, si leonis incursum interitus pertulit, tantòque spectaculum est gratius, quantò id honestior fecit. Non sunt ista, quæ possunt Dei vultum in se convertere, sed puerilia, & humanæ oblectamenta levitatis. Ecce spectaculum dignum, ad quod respiciat intentus operi suo Deus: ecce par Deo dignum, vir fortis cum malâ fortunâ compositus, utique si & provocavit. Non video, inquam, quid habeat in terris Jupiter pulchrius, quàm ut spectet Catonem, jam partibus non semel fractis stantem, nihilominus inter ruinas publicas rectum. » Licet, 30
» inquit, omnia in unius ditionem concesserint,
» custodiantur legionibus terræ, classibus maria,
» Cæsarianus portas miles obsideat, Cato, quæ
» exeat, habet. Unâ manu latam libertati viam
» faciet. Ferrum istud, etiam civili bello purum
» & innoxium, bonas tandem ac nobiles edet
» operas. Libertatem, quam patriæ non potuit,
» Catoni dabit. Aggredere, anime, diu mediatum opus. Eripe te rebus humanis. Alter alterius manu cædi, ut Juba & Petreus, fortis &
» egregia fâti conventio; sed quæ non deceat
» magnitudinem nostram. Tam turpe est Catoni
» mortem ab ullo petere, quàm vitam ». Liqueat mihi cum magno gaudio spectasse Deum, quum jam ille vir, acerrimus suû vindex, alienæ salutis consulit, & instruit discedentium fugam: dum etiam studia nocte ultimâ tractat, dum gladium sacro pectori infigit, dum viscera spargit, & illam

sanctissimam animam , indignamque quæ ferro
31 contaminaretur , manu educit. Inde crediderim
fuisse parum certum & efficax vulnus ; non fuit
Deo fatis spectare Catonem semel : retenta ac
revocata virtus , ut in difficiliori parte se ostende-
ret. Non enim tam magno animo mors initur ,
quàm repetitur. Quidni libenter spectaret alum-
num suum , tam claro ac memorabili exitu va-
dentem ? Mors consecrat illos , quorum exitum
& qui timent , laudant.



Sed jam procedente oratione ostendam , quàm
non sint , quæ videntur , mala. Nunc illud dico ,
ista quæ tu vocas aspera , quæ adversa & abomi-
nanda , primùm pro ipsis esse , quibus accidunt ;
deinde pro universis , quorum major Diis cura
est , quàm singulorum. Post hæc volentibus acci-
dere , ac dignos malo esse , si nolint. His adj-
32 ciam fato ista fieri , & rectè eâdem lege bonis
evenire , quæ sunt boni.



Difficillimum ex omnibus quæ proposui , vide-
tur quod primùm dixi : pro ipsis esse , quibus
eveniunt ista , quæ horremus ac tremimus. Pro
ipsis est , inquis , in exilium projici , in egesta-
tem deduci liberos , conjugem efferre , ignomi-
niâ affici ? Si miraris , hoc pro aliquo esse , mira-
beris quosdam ferro & igne curari , nec minùs
fame & siti ; sed si cogitaveris tecum , remedii
causâ quibusdam & radi ossa & legi , & extrahi
venas , & quædam amputari membra , quæ sine
totius perniciæ corporis hæere non poterant ,
hoc quoque patieris probari tibi , quædam incom-

moda pro his esse, quibus accidunt, tam mehercules, quàm quædam quæ laudantur atque appetuntur, contra eos esse, quos delectaverunt, simillima cruditatibus, ebrietatibusque, & ceteris quæ necant per voluptatem. Inter multa magnifica Demetrii nostri, & hæc vox est, a qua recens sum. Sonat adhuc, & vibrat in auribus 33
meis. Nihil, inquit, mihi videtur infelicius eo, cui nihil umquam evenit adversi: non licuit enim illi se experiri. Ut ex voto illi fluxerint omnia, ut ante votum, malè tamen de illo Deus iudicavit. Indignus visus est, a quo vinceretur fortuna, quæ ignavissimum quemque refugit; quasi dicat; quid ego istum mihi adversarium assumam? Statim arma submittet. Non opus est in illum totâ potentiâ meâ. Levi comminatione pelletur: non potest sustinere vultum meum. Alius circumspiciatur, cum quo conferre possimus manum; pudet congredi cum homine vinci parato. Ignominiam iudicat gladiator, cum inferiore componi; & scit eum sine gloria vinci, qui sine periculo vincitur. Idem facit fortuna: fortissimos sibi pares quærit, quosdam fastidio transit. Contumacissimum quemque & rectissimum aggreditur, adversus quem vim suam intendat. Ignem 34
experitur in Mucio, paupertatem in Fabricio, exilium in Rutilio, tormenta in Regulo, venenum in Socrate, mortem in Catone. Magnum exemplum, nisi mala fortuna, non invenit. Infelix est Mucius, quòd dexterâ ignes hostium præmit, & ipse a se exigit erroris sui pœnas? Quòd regem, quem armatâ manu non potuit, exustâ fugat? Quid ergo? Felicior esset, si in sinu amicæ foveret manum? Infelix est Fabricius, quòd rus suum, quantum à Republica vacavit, fodit? Quòd bellum tam cum Pyrrhò quàm

- cum (1) divitiis gerit ? Quòd ad focum cœnat illas ipsas radices & herbas , quas in agro repurgando triumphalis senex vulsit ? Quid ergo ? Felicior esset , si in ventrem suum longinqui littoris pisces & peregrina aucupia congereret ? Si conchyliis superi atque inferi maris pigriniam stomachi nauseantis erigeret ? Si ingenti obsoniorum struë cingeret primæ formæ feras , captas multâ
- 35 cæde venantium ? Infelix est Rutilius , quòd qui illum damnaverunt , causam dicent omnibus seculis ? Quòd æquiore animo passus est se patriæ eripi , quàm sibi exilium ? Quòd Sullæ Dictatori solus aliquid (2) negavit , & revocatus non tantum retrocessit , sed longius fugit ? Viderint , inquit , isti , quos Romæ deprehendit felicitas tua. Videant longum in foro sanguinem , & suprâ Servilium lacum Senatorum capita , & passim vagantes per urbem percussorum greges , & multa millia civium Romanorum , uno loco post fidem , immo per ipsam fidem , trucidata. Videant ista , qui exulare non possunt. Quid ergo ? Felix est Lucius Sulla , quòd illi descendenti ad forum gladio submovetur , quòd capita Consularium virorum patitur appendi , & pretium cædis per quæstorem ac tabulas publicas numerat , & hæc omnia facit ille , qui legem Corneliam de ficariis tulit. Veniamus ad Regulum. Quid illi fortuna nocuit , quòd illum documentum fidei,
- 36 documentum patientiæ fecit ? Figunt cutem clavi , & quocumque fatigatum corpus reclinavit , vulneri incumbit , & in perpetuam vigiliam suspensa

(1) Un passage de Sénèque , tiré de sa CXX^e. Epître , éclaircira cet endroit : » Fabricius Pyrrhi regis aurum » rejecit , majusque regno judicavit regias opes posse » contemnere ».

(2) Rutilius , dit-il ailleurs , reditum suum Sullæ negavit , cui tunc nihil negabatur. *Epist.* 24.

sunt lumina. Quantò plus tormenti, tantò plus
erit gloriæ. Vis scire, quàm non pœniteat hoc
pretio æstimasse virtutem, refice tu illum, &
mitte in Senatum; eandem sententiam dicet.
Feliciorum ergo tu Mecænatem putas, cui amo-
ribus anxio, & morosæ uxoris quotidiana repudia
deslenti, somnus per symphoniarum cantum, ex
longinquo lene resonantium quæritur? Mero se
licet sopiat, & aquarum fragoribus avocet, &
ille voluptatibus anxiam mentem fallat, tam
vigilabit in pluma, quàm ille in cruce. Sed illi
solatium est pro honesto dura tolerare, & ad
causam a patientia respicit: hunc voluptatibus
marcidum, & felicitate laborantem nimia magis
his quæ patitur vexat causa patiendi. Non usque
eò in possessionem generis humani vitia vene-
runt, ut dubium sit, an, electione fati data, 37.
plures Reguli nasci, quàm Mecænates velint.
Aut, si quis fuerit, qui audeat dicere, Mecæ-
natem se quàm Regulum nasci maluisse; idem
iste, taceat licet, nasci se Terentiam maluit.
Malè tractatum Socratem iudicas, quòd illam
portionem publicè mixtam, non aliter quàm me-
dicamentum immortalitatis obduxit, & de morte
disputavit usque ad ipsam? Malè cum illo actum
est, quòd gelatus est sanguis, ac paulatim frigore
inducto venarum vigor constitit? Quantò magis
huic invidendum est, quàm illis, quibus gemmâ
ministratur, quibus exoletus suspensam auro ni-
vem diluit. Hi, quidquid biberint, vomitu reme-
tientur tristes, & bilem suam regustantes: at
ille, venenum lætus & libens hauriet. Quod ad
Catonem pertinet, satis dictum est: summamque
illi felicitatem contigisse, consensus hominum
fatebitur, quem sibi rerum Natura delegit, cum
quo metuenda collideret. Inimicitia potentum

graves sunt? Opponatur simul Pompeio, Cæsari;
38 Crasso. Grave est a deterioribus honore antecipi?
Vatinio postferatur. Grave est civilibus bellis in-
teresse? Toto terrarum orbe pro causa bona,
tam infelicitè, quàm pertinaciter militet. Grave
est sibi manus afferre. Faciat. Quid per hoc con-
sequar? Ut omnes sciant, non esse hæc mala,
quibus ego bonos dignos putavi.



Prospera in plebem ac vilia ingenia deveniunt:
at calamitates terroresque mortalium sub jugum
mittere, proprium magni viri est. Semper verò
esse felicem, & sine morfu animi transire vitam,
ignorare est rerum naturæ alteram partem. Ma-
gnus es vir. Sed unde scio, si tibi fortuna non
dat facultatem exhibendæ virtutis? Descendisti
ad Olympia: si nemo præter te, coronam ha-
bes, victoriam non habes. Idem dicere & viro
bono possum, si illi nullam occasionem diffi-
cilior casus dedit, in qua vim sui animi ostenderet.
Miserum te judico, quòd numquam fuisti miser.
39 Transisti sine adversario vitam; nemo sciet, quid
potueris: ne tu quidem ipse. Opus est enim ad
notitiam suæ experimento; quod quisque posset,
nisi tentando non didicit. Itaque quidam ultrò se
cessantibus malis obtulerunt, & virtuti ituræ in
obscurum occasionem, per quam enitesceret, quæ-
sierunt. Gaudent, inquam, magni viri aliquan-
do rebus adversis, non aliter quàm fortes mili-
tes bellis. Avida est periculi virtus, & quò ten-
dat, non quid passura sit, cogitat, quoniam &
quod passura est, gloriæ pars est. Militares viri
gloriantur vulneribus; læti fluentem meliori casu
sanguinem ostentant. Idem licèt fecerint, qui
ex acie revertuntur integri, magis spectatur qui

faucius redit. Ipsi Deus consulit, quos esse quam
 honestissimos cupit, quoties illis materiam præ-
 bet aliquid animosè fortiterque faciendi : ad
 quam rem opus est aliqua difficultate. Guberna-
 torem in tempestate, in acie militem intelligas.
 Unde possum scire, quantum adversus pauper-
 tatem tibi animi sit, si divitiis diffuis? Unde
 possum scire, quantum adversus ignominiam & 40
 infamiam, odiumque popolare, constantiæ ha-
 beas, si inter plausus senescis? Si te inexpugna-
 bilis & inclinatione quadam mentium pronus
 favor sequitur? Unde scio, quam æquo animo
 laturus sis orbitatem, si quoscumque (1) sustulisti,
 vides? Audivi te cum alios consolareris: tunc
 conspexissem, si te ipse consolatus esses, si te ipse
 dolere vetuisses. Nolite, obsecro vos, expavescere
 ista, quæ Dii immortales velut stimulos admovent
 animis. Calamitas, virtutis occasio est. Illos meritò
 quis dixerit miseros, qui nimia felicitate torpescunt,
 quos velut in mari lento tranquillitas iners detinet.
 Quidquid illis inciderit, novum veniet. Magis ur-
 gent sæva inexpertos: grave est feræ cervici jugum.
 Ad suspicionem vulneris tiro pallefcit: audaciter
 veteranus cruorem suum spectat, qui scit se sæpe
 vicisse post sanguinem. Hos itaque Deus, quos
 probat, quos amat, indurat, recognoscit, exer-
 cet, eos autem quibus indulgere videtur, quibus 41
 parcere, molles venturis malis servat. Erratis
 enim, si quem judicatis exceptum. Veniet ad
 illum diu felicem sua portio. Quisquis videtur

(1) Le mot *sustulisti*, qui fait la difficulté de ce passage,
 a rapport à un usage établi parmi les Romains. La Sage-
 femme mettoit l'enfant devant le pere, qui le faisoit ex-
 poser, s'il ne lui agréoit pas, & nourrir, s'il n'avoit
 rien de défectueux. La Nourrice l'emportoit, *auferebat*.

dimissus esse, dilatus est. Quare Deus optimum quemque aut mala valetudine, aut aliis incommodis afficit? Quare in castris quoque periculosa fortissimis imperantur? Dux lectissimos mittit, qui nocturnis hostes aggrediantur insidiis, aut explorent iter, aut præsidium loco dejiciant. Nemo eorum qui exeunt, dicit, Malè de me Imperator meruit: sed, benè judicavit. Idem dicant, quicumque jubentur pati timidis ignavisque flebilia: digni visi sumus Deo, in quibus experiretur quantum humana natura possit pati. Fugite delicias: fugite enervatam felicitatem, quâ animi permadescunt, nisi aliquid intervenit, quod humanæ fortis admoneat, velut perpetua ebrietate sopiti: quem specularia ab adflatu vindicarunt, 42
cujus pedes inter fomenta subinde mutata tepuerunt, 42
cujus cœnationes parietibus circumfusus calor temperavit, hunc levis aura non sine periculo stringet. Quum omnia, quæ excesserunt modum, noceant, periculosissima felicitatis intemperantia est. Movet cerebrum, in vanas mentes imagines evocat, multum inter falsum ac verum mediæ caliginis fundit. Quidni satius sit, perpetuam infelicitatem quæ advocat ad virtutem sustinere, quàm infinitis atque immo-
dicis rumpi? Levior jejuno mors est. Cruditate dissiliunt. Hanc itaque rationem Dii sequuntur in bonis viris, quam in discipulis suis Præceptores, qui plus laboris ab his exigunt, in quibus certior spes est. Numquid tu invisos esse Lacedæmoniis liberos suos credis, quorum experiuntur indolem publicè verberibus admotis. Ipsi illos patres adhortantur, ut ictus flagellorum fortiter perferant, & laceros ac semianimos rogant, perseverent vulnera præbere vulneribus. Quid mirum si durè generosos spiritus Deus tentat?
Numquam

Numquam virtutis molle documentum est. Verberat nos & lacerat fortuna? Patiamur. Non est 43
sævitia; certamen est: quò sapiùs adierimus,
fortiores erimus. Solidissima pars est corporis,
quam usus frequens agitavit. Præbendi fortunæ
sumus, ut contra ipsam ab ipsâ duremur. Paula-
tim nos sibi pares faciat. Contemptum periculo-
rum assiduitas periclitandi dabit. Sic sunt nauticis
corpora, ferendò mari dura; agricolis, manus
tritæ: ad excutienda tela, militares lacerti va-
lent; agilia sunt membra cursoribus. Id in quo-
que solidissimum est, quod exercuit. Ad con-
temnendam malorum potentiam, animus patienti-
tiâ pervenit; quæ quid in nobis efficere possit,
scies, si aspexeris, quantum nationibus nudis &
inopiâ fortioribus labor præstet. Nihil miserum
est, quod in naturam consuetudo perduxit. Pau-
latim enim voluptati sunt, quæ necessitate cœpe-
runt. Quid miraris, bonos viros, ut confirmen-
tur, concuti? Non est arbor solida, nec fortis
nisi in quam frequens ventus incurSAT: pro ipsis
ergo bonis viris est, ut esse interriti possint,
multum inter formidolosa versari, & æquo ani- 44
mo ferre, quæ non sunt mala, nisi malè sustinenti.



2°. Adjice nunc, quòd pro omnibus est, opti-
mum quemque, ut ita dicam, militare & edere
operas. Hoc est propositum Deo, quod sapienti
viro, ostendere hæc quæ vulgus appetit, quæ
reformidat, nec bona esse nec mala: apparebunt
autem bona esse, si illa non nisi bonis viris tri-
buerit, & mala esse, si malis tantum irrogaverit.
Detestabilis erit cæcitas, si nemo oculos perdi-
derit, nisi cui eruendi sunt. Itaque careant luce
Appius & Metellus. Non sunt divitiæ bonum.

Itaque habeat illas & Ellius. Nullo modo magis potest Deus concupita traducere, quàm si illa ad turpissimos defert, ab optimis abigit. At iniquum est, bonum virum debilitari, aut configi, aut alligari, malos integris corporibus solutos ac delicatos incedere. Quid porro? Non est iniquum, fortes viros arma sumere & in castris
 45 pernoctare; interim in urbe securos esse perditos, & profectos militiam impuditiæ? Quid porro? Non est iniquum, nobilissimas Virgines ad sacra facienda noctibus excitari, altissimo somno inquinatas frui? Labor optimos citat. Senatus, per totum diem, sæpe consulitur, quum illo tempore vilissimus quisque, aut in campo otium suum oblectet, aut in popinâ lateat, aut tempus in aliquo circulo terat. Idem in hac magna Republica fit. Boni viri laborant, impendunt, impenduntur, & volentes quidem.



3°. Non trahuntur a fortuna, sequuntur illam, & æquant gradus. Si scivissent, antecessissent. Hanc quoque animosam Demetrii fortissimi viri
 46 vocem audisse memini: Hoc unum, inquit, Dii immortales, de vobis queri possum, quod non ante mihi voluntatem vestram notam fecistis. Prior enim ad ista venissem, ad quæ nunc vocatus adsum. Vultis liberos sumere? Illos vobis sustuli. Vultis aliquam partem corporis? Sumite. Non magnam rem promitto. Citò totum relinquam. Vultis spiritum? Quidni? Nullam moram faciam, quominus recipiatis, quod dedistis. A volente fereis, quidquid perieritis. Quid ergo est? Maluisssem offerre, quàm tradere. Quid opus fuit auferre? Accipere potuistis. Sed ne nunc quidem auferetis, quia nihil eripitur, nisi retinenti.

Nihil cogor, nihil patior invitus: nec servio Deo,
sed assensio.



4°. Eò quidem magis, quòd scio omnia certâ
& in æternum dictâ lege decurrere. Fata nos du- 47.
cunt, & quantum cuique restet, prima nascen-
tium hora disposuit. Causa pendet ex causa. Pri-
vata ac publica longus ordo rerum trahit. Ideo
fortiter omne ferendum est; quia non, ut puta-
mus, incidunt cuncta, sed veniunt. Olim consti-
tutum est, quid gaudeas, quid fleas; &, quam-
vis magnâ videatur varietate singulorum vita
distingui, summa in unum venit. Accepimus pe-
ritura perituri. Quid ita indignamur? Quid que-
rimur? Ad hoc parati sumus. Utatur, ut vult,
suis natura corporibus. Nos læti ad omnia & for- 48
tes cogitemus, nihil perire de nostro. Quid est
boni viri? Præbere se fato. Grande solatium est,
cum universo rapi. Quidquid est, quod nos sic
vivere jussit, sic mori: eâdem necessitate &
Deos alligat. Irrevocabilis humana pariter ac
divina cursus vehit. Ille ipse omnium Conditor
ac Rector scripsit quidem fata, sed sequitur. Sem-
per paret, semel jussit. Quare tamen Deus tam
iniquus in distributione fati fuit, ut bonis viris
paupertatem, vulnera & acerba funera adscribe-
ret? Non potest artifex mutare materiam: hæc
passa est. Quædam separari a quibusdam non
possunt, cohærent, individua sunt. Languida in-
genia & in somnum itura, aut in vigiliam somno
simillimam inertibus nectuntur elementis: ut effi-
ciatur vir, cum cura dicendus, fortiore fato opus
est. Non erit illi planum iter; sursum oportet ac 49
deorsum ear, fluctuetur, ac navigium in turbi-
do regat. Contra fortunam illi tenendus est cur-
sus. Multa accident dura, aspera, sed quæ mol-

liat & complanet ipse. Ignis aurum probat: miseria fortes viros. Vide quàm altè adscendere debeat virtus: scies illi non per secura vadendum esse. Humilis & inertis est, tuta sectari; per alta virtus it.



Quare tamen bonis viris patitur aliquid mali Deus fieri? Ille verò non patitur. Omnia mala ab illis removet, scelera & flagitia, & cogitationes improbas, & avida consilia, & libidinem cæcam, & alieno imminem avaritiam: ipsos tuetur ac vindicat. Numquid hoc quoque a Deo aliquis exigit, ut bonorum virorum etiã sarcinas ferveret? Remittunt ipsi hanc Deo curam: externa contemnunt. Democritus divitias projecit, onus illas bonæ mentis existimans: quid ergo miraris, si id Deus bono accidere patitur, quod vir bonus aliquando vult sibi accidere? Filios amittunt viri boni. Quidni, quum aliquando & ipsi occidant? In exilium mittuntur. Quidni, quum aliquando ipsi Patriam non repetituri relinquunt? Occiduntur. Quidni, quum aliquando ipsi sibi manus afferant? Quare quædam dura patiuntur? Ut alios pati doceant. Nati sunt in exemplar.



Putas itaque Deum dicere: » Quid habetis, » quòd de me queri possitis vos, quibus recta » placuerunt? Alijs bona falsa circumdedi, & » animos inanes, velut longo fallacique somnio » lusi. Auro illos, argento & ebore ornavi: in- » tus boni nihil est. Isti, quos pro felicibus aspi- » citis, si non quà occurrunt, sed quà latent vide- » ritis, miseri sunt, sordidi, putres, ad simili- » tudinem parietum suorum extrinsecus culti,

Non est ista solida & sincera felicitas, crusta
 est, & quidem tenuis. Itaque dum illis licet
 stare, & ad arbitrium suum ostendi, nitent &
 imponunt. Quum aliquid incidit, quod disturbet
 ac detegat, tunc apparet, quantum altæ ac
 veræ fœditatis alienus splendor absconderit.
 Vobis dedi bona certa, mansura: quanto ma-
 gis versaveritis & undique inspexeritis, me-
 liora, majoraque. Permissi vobis metuenda
 contemnere, cupiditates fastidire. Non fulgeris
 extrinsecus, bona vestra introrsus obversa sunt.
 Sic mundus exteriora contempsit, spectaculo
 sui lætus. Intus omne posui bonum: non egere
 felicitate, felicitas vestra est. At multa incidunt
 tristitia, horrenda, dura toleratu. Quia non po-
 teram vos istis subducere, animos vestros ad-
 versus omnia armavi. Ferte fortiter: hoc est, 52
 quo Deum antecedatis, ille extra patientiam
 malorum est: vos supra patientiam. Contem-
 nite paupertatem; nemo tam pauper vivit,
 quàm natus est. Contemnite dolorem: aut sol-
 vetur, aut solvet. Contemnite fortunam. Nul-
 lum illi telum quò feriret animum, dedi. Con-
 temnite mortem quæ vos aut finit, aut trans-
 fert.

Quibusdam placet unicuique nostrum Pæda-
 gogum dari Deum, non quidem ordinarium,
 sed hunc inferioris notæ, ex eorum numero,
 quos Ovidius ait, *de Plebe Deos*. Majores nostri
 singulis & Genium & Junonem dederunt, qui
 privatorum negotia procurent.

Excusare hoc loco Deos volo. Interdum enim
 solemus dicere: Quid sibi voluit Providentia,

quæ Aridæum Regno imposuit? Illi putas hoc
 53 datum? Patri ejus datum est & fratri. Quare
 Cæium Cæsarem orbi terrarum præfecit, homi-
 nem humani sanguinis avidissimum, quem non
 aliter fluere in conspectu suo jubebat, quàm si
 ore excepturus esset? Quid? Ergo tu illi datum
 hoc existimas? Patri ejus (1) Germanico datum,
 datum avo (2), proavoque & ante hos aliis non
 minus claris viris, etiamsi privati vitam exege-
 runt. *Lib. 40. de Benef. C. 31.*



Deos verisimile est, ut alios indulgentius trac-
 tent, propter parentes avosque, alios propter
 futuram nepotum pronepotumque ac longè se-
 quentium posterorum indolem. » Sint hi reges,
 » quia majores eorum non fuerunt, quia pro
 » summo imperio habuerunt justitiam, abstinen-
 » tiam, quia non Rempublicam sibi, sed se
 » Reipublicæ dicaverunt. Regnent hi, quia vir
 » bonus quidam proavus eorum fuit, qui ani-
 » mum supra fortunam gessit, qui in dissensione
 » civili, quoniam ita expediebat Reipublicæ,
 » vinci quàm vincere maluit. Referri illi gratia
 » tam longo spatio non potuit. In illius respectum
 » iste populo præsideat; non quia scit aut potest,
 » sed quia alius pro eo meruit. Hic corpore de-
 » formis est, aspectu fœdus, & ornamenta sua
 54 » traducturus. Jam me homines accusabunt, cæ-

(1) On peut appliquer à Germanicus ces vers de
 Virgile :

*Nimum vobis Romana Propago
 Visa potens, Superi ! propria hæc si dona fuissent.*

(2) Drusus Germanicus, frere de Tibère, que Tacite
 appelle, *brevés & infaustos Populi Romani amores.*

» cum & temerarium dicent, nescientem quo
» loco, quæ summis ac excellentissimis debentur,
» ponam. At ego scio, alii me istud dare, alii
» olim debitum solvere. Unde isti norunt illum
» quemdam, gloriæ sequentis fugacissimum, eo
» vultu ad pericula euntem, quo alii ex periculo
» redeunt, numquam bonum suum a publico
» distinguentem. Ubi, inquis, iste, aut quis est?
» Unde! Nescitis. Apud me istæ expensarum
» acceptorumque rationes dispunguntur. Ego,
» quid, cui debeam, scio. Aliis, post longam
» diem repono, aliis in antecessum, ac prout
» occasio & Reipublicæ meæ facultas tulit ».



Noli objurgare naturam. Optimum est pati,
quod emendare non possis (1). Dic frequenter &
sine querela inter singula damna; Deo aliter
visum est. Deum, quo auctore cuncta proveniunt,
sine murmuratione comitare. Malus miles est, 55
qui Imperatorem gemens sequitur. Quare impigri
atque alacres excipiamus imperia, nec deferamus
hunc operis pulcherrimi cursum, CUI QUIDQUID
PATIMUR, INTEXTUM EST; & sic alloquamur
Jovem, cujus gubernaculo moles ista dirigitur,
quemadmodum Cleanthes noster versibus diser-
tissimis alloquitur, quos mihi in nostrum sermo-
nem mutare permittitur Ciceronis viri diser-
tissimi exemplo.

Duc me parens, celsique dominator poli,
Quocumque placuit. Nulla parendi mora est.
Adsum impiger. Fac; non te comitabor gemens;
Ducunt volentem fata, nolentem trahunt;
Malusque patiar, quod pati licuit bono?

(1) *Durum; sed levius fit patientiâ, quidquid corrigere
est nefas. HOR.*

Sic vivamus, sic loquamur; paratos nos inveniat atque impigros fatum. Hic est magnus animus, qui se Providentiæ tradidit: at contra ille pusillus ac degener, qui oblectatur, & de ordine mundi malè existimat, & emendare mavult Deos, quàm se.



Non intelligis auctoritatem, ac majestatem Judicis tui? Rector is orbis terrarum, Cœlique & Deorum omnium Deus; a quo ista numina, 56 quæ singula adoramus & colimus, suspensa sunt. Hic quum prima fundamenta molis pulcherrimæ faceret, & hoc ordiretur, quo neque majus quidquam novit natura, nec melius, ut omnia subducibus suis irent, quamvis ipse per totum corpus se intenderat, tamen ministros regni sui Deos genuit. *Epist. 108, 90, 107.*



D E H O M I N E.

IN prima rerum constitutione, quum universa 57
 disposeret Deus, etiam nostra vidit, rationem-
 que Homini dedit. Pars operis sumus & nos.
 Cogitavit nos antè Natura, quàm fecit: nec tam
 leve opus sumus, ut illi potuerimus excidere.
 Vide quantum nobis permiserit, quàm non in-
 trà homines, humani imperii conditio sit. Vide
 in quantum corporibus vagari liceat, quæ non
 coercuit sine terrarum, sed omnem in partem
 suâ misit. Vide, animi quantum audeant, quem-
 admodum soli aut noverint Deos, aut quærant,
 & mente in altum datâ divina comitentur; scias
 non esse hominem tumultuarium & incogitatum
 opus. Inter maxima rerum suarum, Natura nil
 habet, quo magis gloriatur, aut certè cui glo-
 riatur. *Lib. de Benef. 6. C. 23.*

Corpus nostrum animi pondus ac pœna est. 58
 Premente illo urgetur, in vinculis est, nisi acces-
 sit ratio, & illum respirare jussit, & a terrenis
 ad divina dimisit. Hæc libertas ejus est, hæc
 evagatio. Subducit interim se custodiæ in qua
 tenetur, & Cœlo refacitur. Sapiens affectatorque
 sapientiæ adhæret quidem in corpore suo, sed
 optimâ suâ parte abest, & cogitationes suas ad
 sublimia intendit, & velut sacramento rogatus,
 hoc quod vivit, stipendium putat. Interdices
 mihi usu rationis: major sum, & ad majora
 genitus, quàm ut mancipium sim mei corporis,
 quod equidem non aliter adspicio, quàm vincu-

lum aliquod libertati meæ circumdatum. In hoc tristi & obnoxio domicilio animus liber est. Numquam me caro ista compellet ad metum, numquam ad indignam homine simulationem, numquam in honorem hujus corpusculi mentiar. Dum hæremus, non erimus æquis partibus socii. Animus ad se omne jus ducet. Contemptus corporis sui, certa libertas est. Quem in hoc mundo locum Deus obtinet, hunc in homine animus. Serviant ergo deteriora melioribus.

- 59 Quid est Homo? Quodlibet quassum vas & quodlibet fragile. Jactatu, non tempestate magnâ ut dissiperis est opus. Ubicumque arietaveris, solveris. Quid est Homo? Imbecillum corpus & fragile, nudum, suapte naturâ inerme, alienæ opis indigens, ad omnem fortunæ contumeliam projectum. Fac nos singulos: quid sumus? Præda animalium & victimæ, ac imbecillissimus & facillimus sanguis, quoniam ceteris animalibus in tutelam sui satis virium est. Quæcumque vaga nascuntur & actura vitam segregem armata sunt; hominem imbellia cingit. Non unguium vis, non dentium, terribilem ceteris facit. Nudum & infirmum societas munit. Duas res dedit Deus, quæ illum obnoxium, validissimum facerent, rationem & societatem. Itaque, qui par esse nulli posset, si seduceretur, rerum potitur. Societas illi dominium omnium animalium dedit; societas terris genitum in alienæ naturæ transiit imperium, & dominari etiam mari jussit.
- 60 Hæc morborum impetus arcuit, senectuti adminicula prospexit, solatia contra dolores dedit: hæc fortes nos facit, quod licet contra fortunam advocare. Hanc tolle, & unitatem generis humani, quâ vita sustinetur, scindes.

Quomodo in societate vivendum ? Quæ damus præcepta ? Ut parcatur sanguini humano ? Quantulum est ei non nocere, cui debeas prodesse. Magna scilicet laus est, si homo mansuetus homini est. Præcipiemus ut naufrago manum porrigat, viam erranti monstret, cum esuriante panem suum dividat ? Quando omnia quæ præ- 61
standa sunt ac vitanda, dicam, quum possim breviter hanc formulam humani officii tradere ? Omne hoc quod vides, quo divina atque humana conclusa sunt, unum est, membra sumus corporis magni. Natura nos cognatos edidit, quum ex iisdem & in eadem gigneret. Hæc nobis amorem indidit mutuum, & sociabiles fecit : illa æquum justumque composuit. Illius imperio paratæ sunt ad juvandum manus. Ille versus & in pectore & in ore sit :

Homo sum, humani nihil a me alienum puto.

Habeamus in commune, quod nati sumus. Societas nostra lapidum fornicationi simillima est, quæ casura, nisi invicem obstitarent, hoc ipso sustinetur.



Eadem sit mens singulis, quum sint omnibus 62
eadem principia, eadem origo. Nemo altero nobilior, nisi cui rectius ingenium & artibus bonis aptius. Qui imagines in atrio exponunt, & nomina familiæ suæ longo ordine in prima parte ædium collocant, noti magis quàm nobiles sunt. Unus omnium parens Deus est ; sive per splendidos, sive per sordidos gradus ad hunc primæ cujusque origo perducitur. Non est quod te decipiant, qui quum majores suos recensent, ubi-

cumque illustre nomen defecit, illo Deum (1) infulciunt. Neminem despexeris, etiam si circa illum obsoleta sunt nomina, & parum indulgente adjuta fortunâ. Sive libertini ante vos habentur, sive servi, sive exterarum gentium homines, erigite audaciter animos, & quidquid in medio sordidi jacet, transilite. Expectat vos in summo magna nobilitas.



63a Omnes, si ad primam originem revocentur, a Diis sunt. Non dignitatibus æstimandi homines, sed moribus; sibi quisque dat mores; dignitates casus assignat. Quemadmodum stultus est, qui emturus equum, non ipsum inspicit, sed stratum ejus ac frænos, sic stultissimus est, qui hominem aut ex veste, aut ex conditione, quæ vestis modò nobis circumdata est, æstimat. Servus est? Sed fortasse liber animo. Servus est? Hoc illi nocebit? Ostende quis non sit? Alius libidini servit, alius ambitioni, alius avaritiæ, omnes timori. Nulla servitus turpior est, quam voluntaria.



Hoc laboramus errore, sic nobis imponitur, quod neminem æstimamus eo quod est, sed adjicimus illi & ea quibus adornatus est. Atqui quum voles veram hominis æstimationem inire & scire qualis sit, nudum inspicere. Ponat patrimonium, ponat honores, & alia fortunæ mendacia; corpus ipsum exuat; animum intueri, qualis quantusque sit, alieno an suo magnus.

(1) Le texte est corrompu en cet endroit. Les Commentateurs se sont répandus en conjectures pour le restituer; Lipse avoue qu'ici son Apollon l'abandonne.

Omnia suo bono constant. Vitem fertilitas 64
commendat, sapor vinum, velocitas cervum. In
cane sagacitas prima est, si debet investigare
feras; cursus, si consequi; audacia, si mordere
& invadere. Id in quoque optimum est cui nas-
citur, quo censetur. In homine optimum quid
est? Ratio. Hâc antecedit animalia, Deos sequi-
tur. Ratio ergo perfecta proprium hominis bo-
num est; cetera illi cum animalibus fatisque
communia sunt. Valet? & Leones. Formosus
est? & Pavones. Velox est? & Equi. Non dico,
in his omnibus vincitur; non quæro, quid in se
maximum habeat, sed quid suum. Corpus habet?
& arbores. Habet impetum & motum volunta-
rium? & bestiae & vermes. Habet vocem? sed
quantò clariorem canes, acutiorem aquilæ, gra-
viorum tauri, dulciorem mobilioremque lusciniæ. 65
Quid in homine proprium? Ratio.

Quid autem Ratio? Nihil aliud est, quàm divini
spiritus pars in corpus humanum mersa. Humanis
virtutibus regula est, quia est imitatio naturæ. Diis
est hominibusque communis; in illis consummata,
in nobis consummabilis.

Rex noster est animus. Hoc incolumi, cetera
manent in officio; parent & obtemperant.
Quum ille vacillavit, simul dubitant. Quum verò
cessit voluptati, artes quoque ejus, actusque
marcent, & omnis ex languido fluidoque con-
tus est. Quoniam hâc similitudine usus sum, per-
severabo. Animus noster modò Rex est, modò
Tyrannus: Rex, quum honesta intuerur, salu-
tem sibi commissi corporis curat, & illi nihil

imperat turpe, nihil fordidum : ubi verò impo-
tens, cupidus, delicatus est, transit in nomen
66 detestabile & dirum, & fit Tyrannus. Tunc
illum excipiunt affectus impotentes, instantque;
qui initio quidem gaudet, ut solet populus lar-
gitione nociturâ frustrâ plenus, & quæ non po-
test haurire contrectat. Quum verò magis ac ma-
gis vires morbus exedit, & in medullas nervos-
que descendere deliciæ, conspectu eorum, qui-
bus se nimîâ aviditate inutilem reddidit, lætus,
pro suis voluptatibus habet spectaculum aliena-
rum. Numquid hic furor est, quòd nemo nostrum
mortalem se cogitat, nemo imbecillum, immo
quòd nemo unum esse se cogitat?



Multa sunt quæ esse concedimus; qualia sint,
ignoramus. Habere nos animum, cujus imperio
& impellimur & revocamur, omnes fatebuntur,
quid tamen sit animus ille rector dominusque
nostrî, non magis tibi quisquam expediet, quàm
ubi sit? Alius illum dicet esse spiritum, alius
concentum quemdam, alius vim divinam, &
Dei partem, alius tenuissimum aërem, alius
incorporalem potentiam. Non deerit qui sangui-
nem dicat, qui calorem. Adeò animo non potest
67 liquere de ceteris rebus, ut adhuc ipse se quærat.



Tunc animus noster habebit, quod gratuletur
sibi, quum emissus his tenebris, in quibus volu-
tatur, non tenui visu clara prospexit, sed totum
diem admiserit, & redditus cœlo suo fuerit,
quum receperit locum, quem occupavit forte
nascendi: sursum vocant illum suâ initia: erit
autem illic, antequam hâc custodiâ exsolvatur,

quum vitia disjecerit, purusque ac levis in cogitationes divinas emicuerit. Hoc nos oportet agere, in hoc ire impetu toto, licet pauci sciant, licet nemo videat.



Credo facilè, de immortalitate animarum opinionibus magnorum virorum, rem gratissimam promittentium magis, quàm probantium: domæ spei tantæ; jam sum fastidio mihi, jam reliquias contemno ætatis infractæ, in immensum illud tempus, & in possessionem omnis ævi transiture; captus quandoque sum tam belli somnii lenociniis.



Naturale est, in immensum mentem suam extendere. Magna & generosa res est humanus animus: nullos sibi poni nisi communes & cum Deo terminos patitur. Primum, humilem non accipit patriam, Ephesum aut Alexandriam, aut si quod est etiamnum frequentius incolis, latius testis solum. Illi patria est, quodcumque suprema & univèrsa circuitu suo cingit hoc omne convexum, intra quod jacent maria cum terris, intra quod aër humanis divina secernens etiam conjungit, intra quod disposita tot numina in actus suos excubant. Deinde arctam ætatem sibi dari non finit. Omnes, inquit, anni mei sunt. Nullum seculum magnis ingeniis clausum est. Nullum non cogitationi pervium tempus. Quum venerit dies ille, qui mixtum hoc divini humanique secernat corpus, hoc, ubi inveni, relinquam. Ipse me Deo reddam; nec nunc sine illo sum, sed gravi terrenoque detineor. Per has mortalis ævi moras, illi meliori vitæ longiorique proluditur. Quemadmodum maternus novem mensibus nos tenet uterus, & præparat non sibi, sed illi loco in quem vide-

mur emitti, jam idonei trahere spiritum, & in aperto durare; sic per hoc spatium, quod ab infantia patet in senectutem, in alium maturescimus partum. Alia origo nos exspectat, alius rerum status. Nondum Cœlum, nisi ex intervallo, pati possumus.



Proinde intrepidus horam illam decretoriam prospice. Non est animo suprema, sed corpori. Quod circa te jacet rerum, tanquam hospitalis loci sarcinas specta; transeundum est. Dies iste, quem tanquam extremum reformidas, æterni natalis est. Depone onus. Altius aliquid sublimiusque meditare. Aliquando tibi Naturæ arcana detegentur: discutietur ista caligo. Tunc in tenebris vixisse dices, quum totam lucem totus adspexeris, quam nunc per angustissimas oculorum vias, obscure intueris, & tamen admiraris tam procul. Quid tibi videbitur, quum illam loco suo videris; hæc cogitatio nihil humile animo subidere finit. Quid timeat, qui mori sperat?



D E V I R T U T E.

HUc & illuc accedat, ut perfecta virtus sit, 70
 æqualitas ac tenor vitæ, per omnia consonans
 sibi; quod non potest esse, nisi rerum scientia
 contingat, & ars per quam divina & humana
 noscantur. Hoc est summum bonum: quod si
 occupas, incipis Deorum esse socius. Quo-
 modo, inquis, isto pervenitur? Tutum iter
 est, jucundum est, ad quod Natura te instruxit.
 Dedit tibi illa, quæ si non deserueris, par Deo
 surges. Parem autem Deo pecunia non faciet:
 Deus nihil habet. Prætexta non faciet: Deus
 nudus est. Fama non faciet nec ostentatio tui,
 & in populos nominis dimissa notitia. Nemo no-
 vit Deum. Multi de illo malè existimant, & im-
 punè. Non turba servorum lecticam tuam per iti-
 nera urbana ac peregrina portantium. Deus ille
 maximus potentissimusque vehit omnia. Quid
 ergo? Animus, sed hic rectus, bonus, magnus.
 Quid aliud voces hunc, quàm Deum in humano
 corpore hospitantem. Hic animus tam in Equi-
 tem Romanum, quàm in libertinum, quàm in 71
 servum potest cadere. Subsilire in Cœlum ex an-
 gulo licet.

Exsurge modò, & te quoque dignum finge Deo.

Virtus, quam affectamus, magnifica est, non
 quia per se beatum est malo caruisse, sed quia
 animum laxat ac præparat ad cognitionem cœ-
 lestium, dignumque efficit, qui in consortium
 Dei veniat.

Virtus extollit hominem, & suprâ cara mortalibus collocat, nec ea, quæ bona, nec ea quæ mala vocantur, aut cupit nimis aut expavescit. Virtus suo ære censetur. At quæ res sapientem facit? Quæ Deum. Des oportet illi aliquid divinum, aliquid cœleste, magnificum. Summum illud bonum & ipsam suam habet sedem; non nascitur ubi ebur, ubi ferrum. Quis sit summi boni locus, quæris. Animus. Hic nisi purus ac sanctus est, Deum non capit.



- 72 Virtus est unum hominis bonum; quod qui habet, etiam si aliis destituitur, laudandus est; qui non habet, in omnium aliorum copia damnatur ac rejicitur. Quæ conditio rerum, eadem & hominum est. Navis bona dicitur, non quæ pretiosis coloribus picta est, nec cui aureum aut argenteum rostrum est; sed stabilis, firma, & juncturis aquam excludentibus spissa, ad ferendum incursum maris solida, gubernaculo parens. Gladium bonum dices, non cui deauratus est baltheus, nec cui vagina gemmis distinguitur; sed cui & ad secandum subtilis acies, & muero munimentum omne rupturus. In homine quoque nihil ad rem pertinet, quantum aret, quantum fœneret, a quàm multis salutetur, quàm pretioso incumbat lecto, quàm pellucido poculo bibat, sed quàm bonus sit. Bonus autem est, si ratio explicita & recta est, & ad naturæ voluntatem accommodata. Hæc vocatur virtus: hoc est honestum & unicum hominis bonum.



- 73 Dicimus & illa bona esse, quæ a virtute profecta sunt, id est, opera ejus omnia. Sed ideo

unum ipsa bonum est, quia nullum sine illa est. Si omne in animo bonum est, quidquid illum confirmat, extollit, amplificat, bonum est. Validiorem autem animum, excelsiorem & ampliore facit virtus. Nam cetera, quæ cupiditates nostras irritant, deprimunt quoque animum & labefaciunt, & quum videntur attollere, inflant, ac multa vanitate deludunt. Ergo id unum bonum est, quo melior animus efficitur. Omnes actiones totius vitæ honesti ac turpis respectu, temperantur; ad hæc faciendi & non faciendi ratio dirigitur. Quid sit hoc, dicam. Vir bonus quod honestè facturum se putaverit, faciet, etiamsi laboriosum erit, etiamsi damnosum; faciet, etiamsi periculosum. Rursus, quod turpe erit, non faciet, etiamsi pecuniâ affert, etiamsi voluptatem, etiamsi potentiam. Ab honesto nullâ re deterrebitur, ad turpia nullâ spe invitabitur, in omni actu vitæ spectaturus hæc duo. Nullum aliud bonum quàm honestum, nec aliud malum quàm turpe. Virtus inter hanc fortunam & illam superbè incedit cum magno utriusque contemptu. Si hanc opinionem receperis, aliquid bonum esse præter honestum, nulla non virtus laborabit; nulla enim obtineri poterit, si quidquam extra se respexerit. Quod si est, rationi repugnat, ex qua virtutes sunt, & veritati, quæ 74 sine ratione non est. Quæcumque autem opinio veritati repugnat, falsa est.



Ille vir est, qui nullo bono nisi suo nititur. Quid enim est stultius quàm in homine aliena laudare. Quid eo dementius, qui ea miratur, quæ in alium protinus transferri possint. Non faciunt meliorem equum aurei fræni. Nemo gloriari nisi suo debet. Familiam formosam habet &

domum pulchram, multum ferit, multum fecerat. Nihil horum in ipso est. Lauda in ipso, quod nec eripi potest, nec dari, quod proprium est hominis. Rationale enim animal est homo. Consummatur itaque ejus bonum, si id adimplevit cui nascitur. Quid est autem quod ab illo ratio hæc exigit? Rem facillimam. Secundum Naturam vivere: sed hanc difficilem facit communis infania. In vitia alter alterum trudimus. Quomodo autem ad virtutem revocari possunt, quos nemo retinet, populus impellit.

- 75 Bonorum unum propositum est consentire Naturæ. Hoc in omnibus par est. Quum alicujus in Senatu sententiam sequimur, non potest dici, ille magis assentitur quam ille: ab omnibus in eandem sententiam itur. Idem de virtutibus dico. Omnes Naturæ assentiuntur; idem de bonis dico: omnia Naturæ assentiuntur. Hoc bonum inter meras voluptates est; hoc inter tristitia & acerba: illud fortunæ indulgentiam rexit: hoc violentiam domuit. Utrumque æquè bonum est, quamvis illud plana emolliverit, hoc aspera. Idem finis omnium est. Laudanda sunt pariter, virtutem rationemque comitantur. Virtus æquat inter se, quidquid agnoscit.

Non incommoda optabilia sunt, sed virtus, quâ perferuntur incommoda. Non pati tormenta optabile est; sed pati fortiter. Illud opto fortiter, quod est virtus. Opto mihi vitam honestam. Vita autem honesta variis actionibus constat; ideo quum hanc optavi, optavi & ea, sine quibus interdum honesta non potest esse. Quum aliquis tormenta fortiter patitur, omnibus virtu-

stibus utitur fortasse, quum una in promptu sit & maximè appareat. Patientia illic est fortitudo, 76
cujus & perpassio & tolerantia, rami sunt. Illic est prudentia, sine qua nullum initur consilium, quæ suadet, quod effugere non possis quàm fortissimè ferre. Illic est constantia, quæ dejici loco non potest, & propositum nullâ vi extorquente dimittit. Illic est individuus ille comitatus virtutum. Quidquid honestè fit, una virtus facit, sed de consilii sententia. Quod autem ab omnibus virtutibus comprobatur, etiam si ab una fieri videtur, optabile est. Quid? Tu existimas ea tantum optabilia esse, quæ per voluptatem & otium veniunt? Tu non putas Regulum optasse, ut ad Pœnos perveniret. Indue magni viri animum, & ab opinionibus vulgi secede paulisper: cape quantam debes virtutis pulcherrimæ ac magnificentissimæ speciem, quæ nobis non fertis, sed sudore & sanguine colenda est. Attalus Stoicus dicere solebat: Malo me fortuna in castris suis, quàm in deliciis habeat. Torqueor, sed fortiter; bene est: occidor, sed fortiter; bene est. Apud Epicurum dicet; & dulce est. Ego 77
tam honestæ rei ac severæ numquam molle nomen imponam; uror, sed invictus: quidni optabile sit, non quod urit me ignis, sed quod non vincit? Nihil est virtute præstantius, nihil pulchrius; & bonum est & optabile, quidquid ex hujus geritur imperio.



Inveniuntur, qui honesta in mercedem colant; quibusque non placeat virtus gratuita, quæ nihil habet in se magnificum, si quidquam venale. Quid enim est turpius, quàm aliquem computare quanti vir bonus sit, quum virtus nec lucro invitet, nec absterreat damno, adeoque nemi-

nem spe ac pollicitatione corrumpat, ut contra in se impendere jubeat, ac sæpius in ultro tribu-
zis sit? Calcatis utilitatibus ad illam eundum est,
quocumque vocavit, quocumque misit, sine res-
pectu rei familiaris; interdum, etiam sine ulla
78 sanguinis sui parcimoniâ vadendum, nec umquam
imperium ejus detrectandum. Quid consequar,
inquis, si hoc gratè fecero? Quod feceris. Nihil
tibi extrâ promittitur; si quid fortè obvenerit
commodi, inter accessiones numerabis. Rerum
honestarum, pretium in ipsis est; & per se expe-
tendas esse, sæpe & abundè probatum est.



In hac parte nobis pugna est, cum Epicureo-
rum delicata & umbratica turba in convivio suo
philosophantium, apud quos virtus voluptatum
ministra est. Illis paret, illis deservit, illas supra
se videt. Non est, inquit, voluptas sine virtute?
Sed quare ante virtutem est? De ordine puras
disputationem esse? De re tota & de potestate
ejus ambigitur. Non est virtus, si sequi potest.
Primæ partes ejus sunt; ducere debet, impe-
rare, summo loco stare: tu illam jubes signum
petere. Quid, inquit, tua refert? Et ego sine
virtute nego summum bonum posse constare.
Ipsam voluptatem, quam sequor, cui me man-
79 cipavi, remotâ illâ, improbo & damno. De hoc
uno disputatur, utrùm virtus summi boni causa
sit, an ipsa summum bonum. Ut hoc unum quæ-
ratur, ordinis tantum existimas mutationem? Ista
verò confusio est & manifesta cæcitas primis
postrema postferre. Non indignor, quod, post
voluptatem ponitur virtus, sed quod omnino
cum voluptate confertur. Contemtrix ejus &
hostis est, & longissimè ab illa resiliens, labori

ac dolori familiarior, virilibus incommodis magis, quàm isti effeminato bono.



Sed tu quoque, inquit, virtutem non ob aliud colis, quàm quia aliquam ex illa speras voluptatem. Primum, non, si voluptatem præstatura virtus est, ideo propter hanc petitur. Non enim hanc præstat, sed & hanc; nec huic laborat, sed labor ejus, quamvis aliud petet, hoc quæque assequetur. Sicut in arvo, quod segeti proficissimum est, aliqui 80 flores internascuntur, non tamen huic herbulæ, quamvis delectet oculos, tantum operis insumtum est; aliud fuit propositum ferenti; hoc supervenit; sic & voluptas non est merces, nec causa virtutis, sed accessio; nec quia delectat, placet, sed quia placet, delectat. Summum bonum in ipso judicio est, & habitu optimæ mentis, quæ quum suum implevit, & finibus se suis cinxit, consummatum est bonum, nec quidquam amplius desiderat.



Itaque erras, quum interrogas, quid sit illud propter quod virtutem petam? Quæris aliquid supra summum. Interrogas, quid petam ex virtute? Ipsam. Nihil enim habet melius: ipsa pretium sui. An hoc parum magnum est? Quum tibi dicam, summum bonum est, infragibilis animi rigor & providentia, & sublimitas, & sanitas, & libertas, & concordia & decor: aliquid etiamnum exigis majus, ad quod ista referantur? Quid mihi voluptatem nominas? Hominis bonum quæro, non ventris, qui pecudibus ac belluis laxior est.

- 81 Diffimulas, inquit, quid a me dicatur; ego enim nego, quemquam posse jucundè vivere, nisi simul & honestè vivat; quod non potest multis contingere animalibus, nec bonum suum cibo metientibus. Clarè, inquam, ac palàm testor, hanc vitam, quam ego jucundam voco, non sine adjecta virtute contingere. At quis ignorat plenissimos esse voluptatibus vestris stultissimos quosque? Et nequitiam abundare jucundis, animumque ipsum, non tantum genera voluptatis prava; sed multa suggerere? In primis insolentiam & nimiam aestimationem suam, tumoremque elatum supra ceteros, & amorem rerum suarum cæcum & improvidum, delicias fluentes, ex minimis ac puerilibus causis exultationem, dissolutionemque segnis animi indormientis sibi. Hæc omnia virtus discutit, & aurem pervellit, & voluptates aestimat, antequam admittat; nec quos probavit, magni pendit, nec usu earum, sed temperantiâ læta est.
- 82 Tu voluptatem complecteris: ego compesco; tu voluptate frueris; ego utor. Tu illam summum bonum putas, ego nec bonum. Tu omnia voluptatis causâ facis, ego nihil.



Non voco sapientem supra quem quidquam est, nedum voluptas. At qui ab hac occupatus, quomodo resistet labori ac periculo, egestati & tot humanam vitam circumstrepentibus minis? Quomodo conspectum mortis, quomodo doloris feret? Quomodo mundi fragores, & tantum acerrimorum hostium, tam molli adversario victus? Quidquid voluptas suaserit, faciet. Age, non vides, quàm multa suatura sit?

Nihil

Nihil, inquis, poterit suadere turpiter, quia adjuncta virtuti est. Non tu vides iterum, quale sit summum bonum, cui custode opus est, ut bonum sit? Virtus autem, quomodo voluptatem reget, quam sequitur, quum sequi parentis sit, regere imperantis. A tergo ponitis quod imperat. Egregium autem virtutis apud vos officium voluptates prægustare! Multi voluptatibus obseffi sunt, in quos fortuna omnia munera sua effudit, quos fatearis necesse est malos. Adspice Nomentanum & Apicium, terrarum ac maris (ut isti vocant) bona conquiritantes, & super mensam recognoscentes omnium gentium animalia. Vide hos eosdem e suggestu rosæ expectantes popinam suam, aures vocum sono, spectaculis oculos, saporibus palatum suum delectantes. (1) Mollibus lenibusque fomentis totum laceffitur eorum corpus, & ne nares interim cessent, odoribus variis inficitur locus ipse, in quo luxuriæ parentatur. Hos esse in voluptatibus dices; nec illis tamen bene erit, quia non bono nec virtute gaudent.



Malè, inquis, illis erit, quia multa interve-
niunt, quæ perturbant animum, & opiniones
inter se contrariæ mentem inquietabunt. Quod
ita esse concedo. Sed nihilominus illi ipsi stulti
& inæquales, & sub ictu pœnitentiæ positi,
magnas percipiunt voluptates; ut fatendum sit
tam longè tum illos ab omni molestia abesse,
quàm a bona mente, & quod (plerisque con-
tingit) hilarem insaniam insanire, ac per risum

(1) Les Commentateurs ont extrêmement sué, pour expliquer cet endroit, qui me paroît aussi aisé à entendre, que difficile à bien rendre en François.

furere. At contra sapientium remissæ voluptates & modestæ, ac pene languidæ sunt, compressæque, & vix notabiles: ut, quæ neque arcessitæ veniant, nec, quamvis per se accesserint, in honore sint, neque ullo gaudio percipientium exceptæ. Miscent enim illa & interponunt vitæ, ut ludum jocumque inter seria. Ille effusus in voluptates, quia scit se cum voluptate vivere, credit & cum virtute. Audit enim voluptatem a virtute separari non posse, deinde suis vitiis sapientiam inscribit, & abscondenda proficitur.



Ita non ab Epicuro impulsæ luxuriantur, sed
 85 vitiis dediti, luxuriam suam in (1) sinu Philosophiæ abscondunt, & eò concurrunt, ubi audiunt laudari voluptatem; nec existimatur voluptas illa Epicuri, (ita enim mehercules sentio) quàm sobria & sicca sit: sed ad nomen ipsum advolant, quærentes libidinibus suis patrocinium aliquod ac velamentum. Itaque, quod unum habebant in malis bonum perdunt, peccandi verecundiam. Laudant enim ea, quibus erubescabant, & vitio gloriantur: ideoque adolescentiæ ne resurgere quidem licet, quum honestus turpi desiderii titulus accessit.



Hoc est, cur ista voluptatis laudatio perniciofa sit, quia honesta præcepta intrà latent; quod corrumpit, apparet. In ea quidem ipse sententiam sum (invitis hoc nostris popularibus dicam) sancta Epicurum & recta præcipere, & si propius
 86 accesseris, tristitia. Voluptas enim illa ad parvum & exile revocatur, & quam nos virtuti legem

(1) Epicurus, dit Cicéron, hortulos suos Philosophiæ fontibus irrigavit,

dicimus; eam ille dicit voluptati. Jubet illam parere Naturæ; parum est autem luxuriæ, quod Naturæ satis est. Quid ergo est? Ille quisquis desidiosum otium & gulæ ac libidinis vices felicitatem vocat, bonum malæ rei quærit auctorem; & dum illò venit, blando nomine inductus, sequitur voluptatem, non quam audit, sed quam attulit; & vitia sua quum cœpit putare similia præceptis, indulget illis non timidè, non obscurè. Luxuriatur etiam inoperto capite. Itaque non dico, quod plerique nostrorum, sectam Epicuri flagitiorum Magistrum esse; sed illud dico, malè audit, infamis est, & immeritò. Hoc scire quis potest, nisi interiùs admissus? Frons ipsa dat locum fabulæ, & ad malam spem invitat. Hoc tale est, quale vir fortis stolam indutus. Constante tibi pudiciâ, veritas salva sit. Titulus itaque honestus eligatur, & inscriptio ipsa excitans animum ad ea repellenda, quæ statim enervant, quum venerint vitia. Quisquis ad virtutem accessit, dedit generosæ indolis spem. Qui voluptatem sequitur, videtur enervis, fractus, degenerans vir, perventurus in turpia, nisi aliquis distinxerit illi voluptates, ut sciat, quæ ex eis intra naturale desiderium sistant, quæ in præceptis ferantur; infinitæque sunt, & quò magis implentur, eò magis inexplebiles. Agedum, virtus antecedit, tutum erit omne vestigium. Voluptas nocet nimia. In virtute non est verendum ne quid nimium sit, quia in ipsa est modus. Præeat virtus, comitetur voluptas. Virtutem quidem excellentissimam omnium voluptati tradere (1) ancillam, nihil magnum animo capientis est. Prima

(1) Voici un beau passage de Cicéron, dans lequel il expose l'opinion de Cléanthe..... » Jubebat eos, qui au-

88 virtus sit : hæc ferat signa. Habebimus nihilominus voluptatem ; sed domini ejus & temperatores erimus. Aliquid nos exorabit , nihil coget. At hi , qui voluptati tradidêre principia , utroque caruere ; virtutem enim amittunt : cæterum non ipsi voluptatem , sed ipsos voluptas habet , miseros si ab illa deseruntur ; si obruuntur , miseros.



Quid tamen , inquit , prohibet in unum virtutem voluptatemque confundi , & effici summum bonum , ut idem & honestum & jucundum sit ? Quia pars honesti , non potest esse , nisi honestum : nec summum bonum habebit sinceritatem suam , si aliquid in se viderit dissimile meliori ; nec gaudium quidem , quod ex virtute oritur , quamvis bonum sit , absoluti tamen boni pars est , non magis quàm lætitia & tranquillitas , quamvis ex pulcherrimis causis nascantur. Sunt enim ista bona , sed consequentia summum bonum , non consummantia. Qui verò voluptatis virtutisque societatem facit , fragilitate alterius boni , quicquid in altero vigoris est , hebetat , libertatemque illam ita demum , si nihil se pretiosius novit , invictam , sub jugum mittit. Nam , (quæ maxima servitus est) incipit illi opus esse 89 fortuna. Non das virtuti fundamentum grave , immobile , sed jubes illam in loco volubili stare.

„ diebant , secum ipsos cogitare pictam in tabula voluptatem , pulcherrimo vestitu & ornatu regali , in solio sedentes præstare esse virtutes , ut ancillulas , quæ nihil aliud agerent , nullum suum officium ducerent , nisi ut voluptati ministrarent , & eam ad aurem admonerent , ne quid imprudens perficeret , a quo oriretur aliquis dolor „

Quid autem tam volubile est, quàm fortuitorum expectatio? Quomodo hic potest Deo parêre, & quidquid evenit, bono animo excipere, nec de fato queri, casuum suorum benignus interpret, si ad voluptatum dolorumque punctiuneulas concitatur? Ad summum bonum adscendere, & solo relicto, Cœlum patriam suam petere, sola virtus potest. Illa fortiter stabit, & quidquid evenerit feret: non patiens tantum, sed etiam volens, omnemque difficultatem temporum seiet legem esse Naturæ, & ut bonus miles, feret vulnera, enumerabit cicatrices, & transverberatus telis, moriens amabit eum, pro quo cadet, Imperatorem; in animo habebit illud vetus præceptum: *Deum sequere*: quisquis autem queritur, & plorat, & gemit, imperata facere vi cogitur, & invitus rapitur ad jussa nihilominus. Quæ autem dementia est, potius trahi, quàm sequi! Quid-90 quid ex universi constitutione patiendum, magno excipit animo virtus: ad hoc sacramentum adacti sumus, ferre mortalia; nec perturbari his, quæ vitare nostræ potestatis non est. In regno nati sumus. Deo parêre, libertas est.



Ad neminem antè bona mēns venit, quàm mala. Omnes sumus præoccupati, virtutes discere, vitia dediscere; sed eo majore animo ad emendationem nostrî debemus accedere, quod semel traditi nobis boni perpetua possessio est. Non dediscitur virtus. Contraria enim mala in alieno hærent; ideo expelli & exturbari possunt: fideliter sedent, quæ in locum suum veniunt. Virtus secundum Naturam est: vitia inimica & infesta sunt. Sed quemadmodum virtutes receptæ exire non possunt, facilisque earum tutela est,

ita initium ad illas eundi arduum, quia hoc primum imbecillæ mentis atque ægræ est, formi-
91 dare inexperta. Itaque cogenda est mens, ut incipiat. Deinde non est acerba medicina, protinus enim delectat, dum sanat. Aliorum remedium post sanitatem voluptas est: Philosophia pariter & salutaris & dulcis est. At ideo difficulter ad sanitatem, quia ægrotari nescimus. Quædam vitia locis & temporibus inscribimus. Nemo se avarum esse intelligit, nemo cupidum; cæci ducem quærunt, nos sine duce erramus; & dicimus: Non ego ambitiosus sum, sed nemo aliter Romæ potest vivere. Non ego sumptuosus sum, sed urbs ipsa magnas impensas exigit. Non est mecum vitium, quod iracundus sum, quod nondum constitui certum vitæ genus, adolescentia hæc facit. Quid nos decipimus? Non est extrinsecus malum nostrum. Intra nos est: in visceribus ipsis sedet. Non quærimus quidem medicum, qui minùs negotii, si adhiberetur ad recens vitium, haberet. Sequerentur
92 teneri & rudes animi, recta monstrantem. Nemo difficulter ad Naturam reducit, nisi qui ab illâ defecit. Erubescimus discere bonam mentem; at mehercules, turpe est magistrum huius rei quærere. Illud desperandum est, posse nobis casu tantum bonum influere; laborandum est, & ut verum dicam, nec labor quidem magnus est, si modò antè animum nostrum formare incipimus & recorregerere, quàm indurescat pravitas ejus. Sed nec indurata despero. Nihil enim est, quod non expugnet pertinax opera, & intenta ac diligens cura. Robora, in rectum, quamvis flexa, revocabis. Curvatas trabes calor explicat. Quantò faciliùs animus accipit formam, flexibilis, & omni humore obsequentior? Quid enim

aliud est animus, quàm quodammodo se habens spiritus ?



Nulli præclusa est virtus. Omnibus patet, omnes admittit, omnes invitat, ingenuos & servos, reges & exsules. Non eligit domum, nec censum; nudo homine contenta est. Quid enim esset tuti adversus repentina, quid animus 93 magnum promitteret sibi, si certam virtutem fortuna (1) mutaret.



Quemadmodum nulla lex amare parentes, indulgere liberis, jubet, & nemo in amorem suū cohortandus quem dum nascitur trahit; ita ne ad hoc quidem, ut honesta per se petat. Super-
vacuum enim in quæ imus impelli. Placent suapte naturâ, adeoque gratiosa virtus est, ut insitum sit etiam malis (2) probare meliora. Quis est, qui non beneficus videri velit, qui non inter scelera & injurias opinionem bonitatis affectet ? Qui non ipsis, quæ impotentissimè fecit, speciem aliquam induat recti ? Quod non facerent, nisi illos honesti & per se expetendi amor cogeret moribus suis opinionem contrariam quærere, & nequitiam abdere, cujus fructus concupiscitur; ipsa verò odio & pudori est. Nec 94 quisquam tantum a naturali Lege descivit, & hominem exuit, ut animi causâ malus sit. Dic enim cuilibet ex istis, qui raptò vivunt, an ad illa quæ latrociniiis & furtis consequuntur, ma-

(1) Cœlum, non animum mutant, qui trans mare currunt. HORACE.

(2) *Video meliora proboque ;
Deteriora sequor :* dit Médée dans Ovide.

lint ratione bona pervenire ? Optabit ille , cui grassari & transeuntes percutere quæstus est , potius illa invenire , quàm eripere ? Neminem reperies , qui non nequitiae præmiis , sine nequitia frui malit. Maximum hoc habemus Naturæ meritum , quod virtus in omnium animos lumen suum præmittit , etiam qui non sequuntur illam , vident.



Ab alio expectes , alteri quod feceris.

Hic versus cum ictu quodam auditur , nec ulli licet dubitare aut interrogare : Quare ? Aded etiam sine ratione veritas ducit. Admonitio efficax est , & altius penetrat , quæ adjuvat ratione ,
 95 quod præcipit ; quæ adjicit , quare quidque faciendum sit , & quis facientem obedientemque præceptis fructus expectet.



In duas partes virtus dividitur , in contemplationem veri & actionem ; contemplationem institutio tradit , actionem admonitio ; virtutem & exercet & ostendit recta actio ; acturo autem si prodest , qui suadet , & qui monet proderit.



Aliquis vir bonus nobis eligendus est , ac semper ante oculos habendus , ut sic tanquam illo spectante vivamus , & omnia tanquam illo vidente faciamus. Hoc Epicurus præcepit ; nobis custodem & Pædagogum dedit , nec immerito. Magna pars peccatorum tollitur , si peccatoris testis adsistat. Aliquem habeat animus , quem vereatur , cujus auctoritate etiam secretum suum sanctius facit. O felicem illum , qui non adspe-

tus tantum, sed etiam cogitatus emendat! O
 felicem, qui sic aliquem vereri potest, ut ad me-
 moriam quoque ejus se componat atque ordinet.
 Qui sic aliquem vereri potest, cito erit verendus. 96
 Elige itaque Catonem. Si hic videtur tibi nimis
 rigidus, elige remissioris animi Lælium: elige
 eum, cujus tibi placuit & vita & ratio. Et ipsius
 animum ante te ferens & vultus, illum semper
 tibi ostende, vel custodem, vel exemplum.
 Opus est aliquo, ad quem mores nostri se ipsi
 exigant. Nisi ad regulam, prava non corriges.



Si quid est in Philosophia boni, hoc est, quod
 stemma non inspicit. Bona mens omnibus patet;
 omnes hoc sumus nobiles. Nec rejicit quem-
 quam virtus, nec eligit; omnibus lucet. Patri-
 cius Socrates non fuit; Cleanthes aquam traxit,
 & rigando hortulo manus locavit; Platonem non
 accepit nobilem Philosophia, sed fecit. Quid est,
 quare desperes, his te posse fieri parem? Omnes
 hi majores tui sunt, si te illis geris dignum. Ge-
 res autem, si hoc protinus tibi persuaseris, a
 nullo te nobilitate superari. Omnibus nobis toti- 97
 dem ante nos sunt. Nullius non origo ultrà me-
 moriam jacet. Plato ait, neminem regem non
 ex servis esse oriundum, neminem non servum
 ex regibus. Omnia ista longa varietas miscuit,
 & sursum deorsum fortuna versavit. Quis ergo
 generosus? Ad virtutem bene a Natura compo-
 situs. Hoc unum est intuendum. Alioqui, si ad
 vetera revocas, nemo non inde est, ante quod
 nihil est. A primo mundi ortu, usque in hoc tem-
 pus, perduxit nos ex splendidis sordidisque alter-
 nata series. Non facit nobilem atrium fumosis
 imaginibus. Nemo in nostram gloriam vixit, nec

quod ante nos fuit, nostrum est. Animus facit nobilem, cui ex quacumque conditione supra fortunam licet surgere.

- 98 Non sine ratione, sacra est magnarum virtutum memoria; & esse plures bonos juvat, si gratia bonorum non cum ipsis cadat. Ciceronem filium, quæ res Consulem fecit, nisi pater? Quæ Sextum Pompeium, aliosque Pompeios, nisi unius viri magnitudo, tanta quondam, ut satis altè omnes suos etiam ruina ejus attolleret. Quid nuper Fabium Persicum in sacerdotium misit, nisi illi trecenti, qui hostium incurfione pro Republica unam domum objecerant? Hoc debemus virtutibus, ut non præsentibus solum illas, sed etiam ablatas a conspectu colamus. Quomodo illi id egerunt, ut non in unam ætatem prodesse, sed beneficia sua etiam post ipsos relinquerent, ita & nos non una ætate grati simus. Hic magnos viros genuit, dignus est beneficiis; qualiscumque est, dignos dedit. Hic egregiis majoribus ortus est; qualiscumque est, sub eorum umbra lateat. Ut loca sordida percussu solis illustrantur, ita inertes majorum suorum luce resplendeant.

Gloria umbra virtutis est: etiam invitos comitabitur; sed quemadmodum aliquando umbra antecedit, aliquando sequitur; ita gloria aliquando ante nos est, visendamque se præbet, aliquando in averso est, majorque quàm ferior, ubi invidia secessit. Quamdiu videbatur furere Democritus? Vix recepit Socratem fama: quamdiu Catonem civitas ignoravit? Respuit, nec intellexit, nisi quam perdidit. Virtutem illustrat fortuna dum vexat. Quàm multorum profectus in notitiam evasere

post ipsos ? Quàm multos fama non excepit , sed eruit ? Vides Epicurum , quantopere non tantum imperitiores , sed hæc quoque imperitorum turba miretur. Hic ignotus ipsis Athenis fuit , circa quas delituerat. Multis itaque jam annis Metrodoro suo superstes , in quadam Epistola , quum amicitiam suam & Metrodori , gratâ commemoratione cecinisset , hoc novissimè adjecit , nihil sibi & Metrodoro inter bona tanta nocuisse , quod ipsos illa nobilis Græcia non ignotos solum habuisset , sed pene inauditos. Numquid ergo non postea , quàm esse desierat , inventus est ? Numquid non opinio ejus emicuit ? Nulla virtus latet , & latuisse non ipsius damnum est. Veniet qui conditam , & seculi sui malignitate compressam , dies publicet. Paucis natus est , qui populum ætatis suæ cogitat. Multa annorum millia , multa populorum supervenient : ad illa respice , etiam si omnibus tecum viventibus silentium livor indixerit. Venient , qui sine offensa , sine gratia judicent. Si quod est pretium virtutis ex fama , nec hoc interit. Ad nos quidem nihil pertinebit posterorum sermo , tamen etiam non sentientes colet ac frequentabit. Nulli non virtus & vivo & mortuo retulit gratiam : si modò illam bonâ secutus est fide , si se non exornavit & pinxit , sed idem fuit , sive ex denunciato videbatur , sive imparatus & subitò. Nihil simulatio proficit. Paucis imponit leviter extrinsecus inducta facies. Veritas in omnem partem suâ semper eadem est. Quæ decipiunt , nihil habent solidi. Tenue est mendacium : perlucet , si diligenter inspexeris.



Pars magna bonitatis est , velle fieri bonum.
Scis quem dicam bonum. Perfectum , absolutum ,

quem malum facere nulla vis , nulla necessitas possit. Hunc in te prospicio , si perseveraveris & incubueris , & id egeris , ut omnia facta dictaque tua inter se congruant ac respondeant sibi , & unâ formâ percussa sint. Non est hujusmodi animus in recto , cujus acta discordant.



Hoc quidem virtus tibi ipsa præstabit , ut illam admireris , & tamen speres. Mihi videtur illam esse in excelsa , sed volenti penetrabilem. Ipsius contemplationi multum temporis tribuere soleo. Non aliter illam intueor obstupescens , quàm ipsum interim mundum , quem sæpe tanquam
102 novus spectator video. Veneror itaque inventa sapientiæ inventoresque , adire tanquam multorum hereditatem juvat. Mihi ista acquisita sunt , mihi laborata sunt. Sed agamus bonum patrem familiæ : faciamus ampliora quæ accepimus. Major ista hereditas à me ad posteros transeat.



Probitati nihil sit cum fama. Sibi placeat. Nihil ad rem pertinet , quàm multi tuam noverint. Qui virtutem suam publicari vult , non virtuti laborat , sed gloriæ. Non vis esse justus sine gloria ? At mehercules sæpe justus esse debetis cum infamia ; & tunc , si sapias , mala opinio bene parta delectat.



D E C O N S C I E N T I A.

OMNES peccata diffimulant, & quamvis feliciter cesserint, fructu illorum utuntur, ipsa subducunt. At bona conscientia prodire vult & conspici: ipsas nequitia tenebras timet.

Eleganter itaque ab Epicuro puto dictum; Potest nocenti contingere ut lateat, latenti fides non potest. Tuta scelera esse possunt, secura non possunt. Quare? Quia prima & maxima peccantium pœna est peccasse; nec ullum scelus, licet illud fortuna exornet muneribus suis, licet tueatur ac vindicet, impunitum est, quoniam sceleris in scelere supplicium est. Sed nihilominus & hæc & illa secundæ pœnæ premunt ac sequuntur, timere semper & expavescere & securitati diffidere. Quare ego hoc supplicio nequitiam liberem? Quare non semper illam in suspenso relinquam? Illic dissentiamus cum Epicuro, ubi dicit, nihil justum esse naturâ, & crimina vitanda esse, quia virtus vitari non possit. Hic consentiamus, mala facinora conscientia flagellari, & plurimum illi tormentorum esse, eo quod perpetua illam sollicitudo urget ac verberat, quod sponsoribus suæ securitatis non potest credere. Multos fortuna liberat pœnâ, metu neminem. Quare? Quia infixæ nobis ejus rei accusatio est, quam Natura damnavit. Ideo numquam fides latendi fit etiam latentibus, quia eoarguit illos conscientia, & ipsos sibi ostendit. Proprium autem est nocentium trepidare. Malè de nobis actum erat quod multa scelera Legem

& Judicem effugiunt & scripta supplicia, nisi illa naturalia & gravia de præsentibus solverent, & in locum patientiæ timor cederet. *Epist. 97.*



Tunc felicem te judica, quum poteris in publico vivere, quum te parietes tui tegent, non abscondent; quo plerumque circumdatos nobis judicamus, non ut tutius vivamus, sed ut pecemus occultius. Rem dicam ex qua mores æstimes nostros, vix quemquam invenies, qui possit aperto ostio vivere. Janitores conscientia nostra, non superbia opposuit. Quid autem prodest recondere se, & oculos hominum auresque vitare? Bona conscientia turbam advocat, mala etiam in solitudine anxia atque sollicita est. Si honesta sunt, quæ facis, omnes sciant: si turpia, quid refert neminem scire, si tu scias? O te miserum, si contemnis hunc testem!



Quid agis? Quid machinaris, quid abscondis? Custos te tuus sequitur. Alium tibi peregrinatio subduxit, alium mors, alium valetudo. Hæret hic, quo carere numquam potes. Quid locum abditum legis? Quid arbitros removes? Putas, tibi contigisse, ut oculos omnium effugias? Demens! Quid tibi prodest non habere conscium, habenti conscientiam? *Epist. 43.*



Nihil opinionis causâ, omnia conscientia faciam: populo teste fieri credam, quidquid me nescio faciam. *De Vita beata. C. 20.*

Non est prudentis, errantes odisse : alioquin ipse sibi odio erit. Cogitet quàm multa ex his quæ egit, veniam desiderent ; nemo invenitur qui se possit absolvere ; & innocentem quisque se dicit, respiciens testem, non conscientiam.

De Ira, L. 1, C. 24.





DE AFFECTIBUS ANIMI.

- 107 **A**FFECTUS est voluntarium animi vitium; non ex his, quæ conditione quâdam humanæ fortis eveniunt, ideoque etiam sapientissimis accidunt. Inter quæ & primus ille ictus animi ponendus est, qui nos post opinionem injuriæ movet. Hic subit etiam inter ludicra scenæ spectacula & lectiones rerum vetustarum. Sæpe Clodio Ciceronem expellenti & Antonio occidenti, videmur irasci. Quis non contra Marii & Sullæ proscriptionem concitatur? Quis non Theodoto & Achillæ, & ipsi puero non puerile auso facinus, infestus est? Cantus nos nonnumquam & concitata modulatio instigat. Martius ille quoque tubarum sonus movet mentes, & atrox pictura & justissimorum suppliciorum tristis adspectus;
- 108 Omnia ista motus sunt animorum moveri nolitum, nec affectus, sed principia præludentia affectibus; sic enim militaris viri, in media pace rogati jam aures tuba suscitatur. Alexandrum aiunt, Xenophante canente, manum ad arma misisse.



Nihil ex his quæ animum fortuito impellunt, affectus vocari debet. Ista, ut ita dicam, patitur magis animus, quàm facit. Ergo affectus est, non ad oblatas rerum species moveri, sed permittere se illis, & hunc fortuitum motum persequi. Est impetus; numquam autem impetus sine assensu mentis est.

Et ut scias , quemadmodum incipiant affectus , aut crescant , aut efferantur , est primus motus non voluntarius quasi præparatio affectûs , & quædam commutatio. Alter cum voluntate contumaci , tanquam oporteat me vindicari , quum læsus sim , aut oporteat hunc pœnas dare , quum scelus fecerit. Tertius motus est jam impotens , qui non , si oportet , ulcisci vult , sed utique qui ¹⁰⁹ rationem evicit. Primum illum animi ictum effugere ratione non possumus , consuetudo fortasse & assidua observatio extenuat. Alter ille motus , qui iudicio nascitur , iudicio tollitur , & præceptis fugatur. *De Ira , Lib. 2 , C. 2 , 3 & 4.*



Nulli affectus occultantur. Libido , metus , & audacia dant suâ signa , & possunt prænosci : neque enim ulla vehementior intrâ cogitatio est , quæ nihil moveat in vultu. *De Ira , Lib. 1 , C. 1.*



Facile est affectus suos , quum primum oriuntur , deprehendere : morbum signa præcurrunt. Quemadmodum tempestatis ac pluvie ante ipsas notæ veniunt ; ita iræ , amoris , omniumque istarum procellarum animos vexantium sunt quædam prænuntia. Prodest morbum suum nosse ; ¹¹⁰ & vires ejus , antequam spatientur , opprimere. Videamus quid sit , quod nos maximè concitet. Alium verborum , alium rerum contumeliæ movent ; hic vult nobilitati suæ , hic formæ suæ parci. Ille elegantissimus videri cupit , ille doctissimus. Hic superbiæ impatiens est , hic contumaciæ. Ille servos non putat dignos quibus irascatur : hic intra domum sævus est , foris mitis. Non omnes ab eadem parte feriuntur. *De Ira , Lib. 3 , C. 10.*

Scire itaque oportet, quid in te imbecillum sit, ut id maximè protegas. Nulli non est initium verecundum & exorabile, sed latius ob hoc funditur. Non obtinebis ut desinat, si incipere permiseris. Imbecillis est primò omnis affectus, deinde ipse se concitat; & vires, dum procedit, parat. Excluditur facilius, quàm expellitur. *Epist. 116.*



Aristoteles ait, affectus quosdam, si quis illis bene utatur, pro armis esse. Quod verum foret, si, velut bellica instrumenta sumi deponique possent induentis arbitrio. Hæc arma, quæ Aristoteles virtuti dat, ipsa per se pugnant, non expectant manum. Habent & non habentur. Nil aliis instrumentis opus est: satis nos instruxit ratione Natura. Hæc dedit telum firmum, perpetuum, obsequens, nec quod in dominum remitti possit. Non ad providendum tantum, sed ad res gerendas satis est per se ipsa ratio. Etenim, quid est stultius, quàm hanc ab iracundia petere principium, rem stabilem ab incerta, fidelem ab infida, sanam ab ægra? *De Ira, Lib. 1, C. 16.*



Affectus quidem tam mali milites, quàm duces sunt. Ideo numquam assumet ratio in adiutorium, apud quos nihil ipsa auctoritatis habeat, quos numquam comprimere possit, nisi pares illis similesque opposuerit, ut iræ metum, inertiae iram, timori cupiditatem. Absit hoc a virtute malum, ut umquam ratio ad vitia confugiat. Non potest hîc animus fidele otium capere: quatiatur, fluctueturque necesse est, qui malis suis tutus est; qui fortis esse, nisi irascitur, non potest; indutius, nisi cupit; quietus, nisi timet: in tyrann-

nide illi vivendum est, in alicujus affectûs venienti servitutem. Non pudet virtutes in clientelam vitiorum demittere? Deinde definit quidquam ratio posse, si nihil potest, sine affectu, & incipit par illi similisque esse. Quid enim interest, si æquè affectus inconsulta res est sine ratione, quàm ratio sine affectu inefficax? Par utrumque est, ubi esse alterum sine altero non potest. Quis autem sustineat affectum exæquari rationi? Utilis affectus est, inquiunt, si modicus est. Immo, si naturâ utilis est; sed si impatiens imperii rationisque est, hoc duntaxat moderatione consequetur, ut quò minor fuerit, minùs noceat. Ergo modicus affectus, nihil aliud quàm malum modicum est. *De Ira, Lib. 1, C. 9 & 10.*



Itaque ego non video, quomodo salubris esse ¹¹³ aut utilis possit ulla mediocritas morbi. Noli timere. Nihil eorum, quæ tibi non vis negari eripio: facilem me, indulgentemquè præbebo rebus ad quas tendis, & quas aut vitæ necessarias, aut utiles, aut jucundas putes; detraham vitium. Nam, quum tibi cupere interdixero, velle permittam; ut eadem illa intrepidus facias, ut certiore consilio, ut voluptates illas magis sentias? Quidni? Ad te magis perventuræ sunt, si illis imperabis, quàm si servies. Sed naturale est, inquis, ut desiderio amici torquear: da jus lacrymis tam justè cadentibus. Naturale est bonis opinionibus hominum tangi, & adversis contristari: quare non permittas mihi hunc tam honestum malæ opinionis metum? Nullum vitium sine patrocinio est. At quis negat omnes affectus a quodam, quasi naturali fluere principio? Curam nobis nostrî Natura mandavit, sed huic ubi ni-

miū indulseris, vitium est. Voluptatem Naturæ necessariis rebus admiscuit, non ut illam peteremus, sed ut ea, sine quibus non possumus vivere, gratiora nobis illius faceret accessio. Si suo veniat jure, luxuria est. Ergo intransibis resistamus: quia facilius, ut dixi, non recipiuntur quàm exeunt. Aliquatenus, inquis, dolere, aliquatenus timere perimite; sed illud aliquatenus longè producitur, nec ubi vis, accipit finem. Sapienti non sollicitè custodire se tutum est: & lacrymas suas & voluptates, ubi volet, sistet. Nobis quia non est regredi facile, optimum est omnino non progredi. Eleganter mihi videtur Panætius respondisse adolescentulo cuidam quærenti, an sapiens amaturus esset? De sapiente, inquit, videbimus: mihi & tibi, qui adhuc a sapiente longè absumus, non est committendum, ut incidamus in rem commotam, impotentem, alteri emancipatam, sibi vilem. Sive enim nos respexit, humanitate ejus irritamur, si 115 sive contempsit, superbiâ accendimur. Æquè facilitas amoris, quàm difficultas nocet. Facilitate capimur, cum difficultate certamus. Itaque, conscii nobis imbecillitatis nostræ, quiescamus, nec vino infirmum animum committamus, nec formæ, nec adulationi, nec ullis rebus blandè trahentibus.



Quod Panætius de amore quærenti respondit; hoc ego de omnibus dico. Quantum possumus, nos a lubrico recedamus, in sicco quoque parum fortiter stamus. Occurres hoc loco mihi illâ publicâ contra Stoicos voce: nimis magna promittitis, nimis dura præcipitis. Nos homunciones sumus; omnia nobis negare non possumus. Do-

lebimus, sed parum: concupiscemus, sed temperatè. Irascemur, sed placabimur. Scis, quare non possumus ista? Quia nos posse non credimus.



Immo mehercules, aliud est in re. Vitia nostra, quia amamus, defendimus, & malum excusare illa, quàm excutere. Satis Natura homini dedit roboris, si illo utamur, si vires nostras colligamus; si totas pro nobis, certè non contra nos concitemus. Nolle in causa est, non posse prætenditur. *Epist. 116.*



Non dubiè habet aliquid simile amicitiae affectus amantium: possis dicere, illum esse insanam amicitiam. Numquid quisquam amat lucri causâ, numquid ambitionis aut gloriæ? Ipse per se amor, omnium aliarum rerum negligens, animos in cupiditatem formæ, non sine spe mutuæ caritatis, accendit. *Epist. 9.*



Qui pravo flagrant amore, amicæ suæ optant exilium, ut desertam fugientemque comitentur: optant inopiam, ut magis desideranti donent: optant morbum, ut assideant; & quidquid inimicus optaret, amantes vovent. Ferè idem itaque exitus est odii, & amoris insani. *De Benef. Lib. 5, C. 25.*



Habet hoc vitium omnis ambirio: non respicit, & ut omnes cupiditates instabiles sunt, sic illa instabilis, & incipit a fine. At vir sincerus & purus, qui reliquit & Curiam & Forum, & omnem administrationem Reipublicæ, ut ad am-

piora fecederet, nihil cupit, nec commovetur,
nec a quibus vincatur adspicit.



Multi inveniuntur, qui ignem inferant urbi-
bus, qui inexpugnabilia seculis & per aliquot
ætates tuta prosteruant; qui æquum arcibus agge-
rem attollant, & muros in miram altitudinem
adductos arietibus ac machinis quassent. Multi
sunt, qui ante se agant agmina, & tergis hostium
graves insistent, & ad mare magnum perfusi cæde
gentium veniant; sed hi quoque, ut vincerent
hostem, cupiditate victi sunt. Nemo illis venien-
tibus resistit; sed nec ipsi ambitioni, crudelitati-
que resisterant: tunc quum agere visi sunt alios,
agebantur. *Epist. 73.*



Agebat infelicem Alexandrum furor aliena de-
vastandi, & ad ignota mittebat. An tu putas
sanum, qui a Græciæ primùm cladibus in qua
eruditus est, incipit; qui, quod cuique optimum
est, eripuit? Lacedæmona servire jubet, Athe-
nas tacere. Non contentus tot civium strage,
quos aut vicerat Philippus, aut emerat, & alios
alio loco projicit & toto orbe arma circumfert;
nec substitit umquam lassæ ambitio, immanium
ferarum modo, quæ plus quàm exigit fames mor-
dent. Jam in unum regnum multa conjecit, jam
Græci Persæque eundem timent. Jam etiam a
Dario liberæ nationes jugum accipiunt; hic ta-
men ultra Oceanum Solemque, indignatur ab
Herculis Liberique vestigiis victoriam flectere;
ipsi Naturæ vim parat. Non ille ire vult, sed non
potest stare.

Ne Cneïo quidem Pompeïo externa bella aut domestica virtus aut ratio suadebat ; sed insanus ¹¹⁹ amor magnitudinis falsæ , modò in Hispaniam & Sertoriana arma , modò ad colligendos piratas , ac maria pacanda vadebat. Hæ prætexebantur causæ ad continuandam potentiam. Quid illum in Africam , quid in Septentrionem , quid in Mithridatem & Armeniam & omnes Asiæ angulos traxit ? Infinita scilicet cupido crescendi , quum sibi uni parum magnus videretur.



Quid C. Cæsarem in sua fata pariter ac publica immisit ? Gloria & ambitio , & nullus supra ceteros eminendi modus. Unum ante se ferre non potuit , quum Respublica supra se duos ferret , Pompeium & Cæsarem.



Quid , tu , C. Marium semel Consulem ; (unum enim Consulatum accepit , ceteros rapuit) quum Theutonicos Cimbrosque concideret , quum Jugurtham per Africæ deserta sequeretur , tot pericula putas appetisse , virtutis instinctu ? Marius exercitum , Marium ducebat ambitio. *Epist. 94.*



Isti , quum omnia concuterent , concutieban- ¹²⁰ tur , turbinum more , qui rapta convolvunt , sed ipsi antè volvuntur , & ob hoc majore impetu incurrunt , quia nullum illis sui regimen est. Ideoque , quum multis fuerunt mali , pestiferam illam vim , quâ plerisque nocuerunt , ipsi sentiunt quoque. Non est quod credas , quemquam fieri alienâ infelicitate felicem. Diogenes per medias Macedonum gazas nudus incessit. O nã ille tunc me-

ritò & sibi & ceteris, quibus ad dispiciendam veritatem non erat offusa caligo, supra eum eminere visus est, infra quem omnia jacebant? Multò potentior, multò locupletior fuit omnia tunc possidente Alexandro; plus enim erat, quod hic nollet accipere, quàm quod ille posset dare. *De Benef. Lib. 5, C. 4.*



Falsum ergo gerebat cognomen, quod intelligere debuit ex Geometria, quam discere cœperat, sciturus, quam pusilla terra esset ex qua minimum occupaverat. Quis enim esse magnus in pusillo potest? Sed ea percipere non poterat vesanus homo & trans Oceanum cogitationes
 121 suas mittens. Sed enim ambitio egerat, ut omnia potiùs in potestate haberet, quàm affectus. O quàm magnis homines erroribus tenentur, qui jus dominandi trans maria cupiunt permittere, ignari quod sit illud ingens parque Diis regnum. Imperare sibi maximum imperium est. *Epist. 19 & 113.*



Si tibi in affectibus videtur aliquid nobile, videatur & avaritia magni animi. Acervis auri argentique incubat, & Provinciarum nominibus agros colit, & sub singulis villicis latiores habet fines, quàm quos Consules sortiebantur. *De ira, Lib. 1, C. ultimo.*



At eò majora cupit, quò majora venerunt; multoque concitator est avaritia in magnarum opum congestu collocata, ut flammæ infinitò acrior vis est, quo ex majore incendio emicuit. Ultra se cupiditas porrigit & felicitatem suam
 non

non intelligit , quia non unde venerit respicit ,
sed quò tendat. *De Benef. Lib. 2 , C. 27.*



Stulta avaritia mortalium possessionem pro- 122
prietatemque discernit , nec quidquam suum cre-
dit esse , quod publicum est ; at sapiens nihil ju-
dicat suum magis , quàm cujus illi cum humano
genere consortium est.



Admirationem nobis parentes auri argenticque
fecerunt , & teneris infusa cupiditas altiùs sedit ,
crevitque nobiscum. Deinde totus populus in
alia discors , in hoc convenit , hoc suspiciunt ,
hoc suis optant , hoc diis velut rerum humanarum
maximum , quum grati videri volunt , consecrant.
Denique eò mores redacti sunt , ut paupertas 123
maledicto probroque sit , contempta divitibus ,
invisa pauperibus. Accedunt inde carmina Poëta-
rum , quæ affectibus nostris facem subdant , qui-
bus divitiæ velut unicum vitæ decus ornamen-
tumque laudantur. Denique , quod optimum vi-
deri volunt seculum aureum appellant. Nec apud
Tragicos desunt , qui lucro innocentiam , salutem ,
opinionem bonam mutant.

Sine me vocari pessimum , ut dives vocer.
An dives , omnes quærimus ; nemo , an bonus.
Ubique quisque tanti , quantum habuit , fuit.
Pecunia ingens generis humani bonum ,
Cui non voluptas matris , aut blanda potest
Par esse prolis , non sacer meritis parens.
Tam dulce si quid Veneris in vultu micat ,
Merito amores illa cœlitum atque hominum movet.

Quum hi novissimi versus in Tragœdia Euri-
pidis pronuntiati essent , totus populus ad ejicien-

dum Actorem (1) consurrexit uno impetu, donec Euripides in medium ipse profuit, petens, ut exspectarent viderentque quem admirator auri exitum faceret. Dabat in illa fabula poenas Bellorophontes, quas in sua quisque dat. Nulla enim avaritia sine poena est, quamvis satis sit ipsa poenarum. O quantum lacrymarum, o quantum laborum exigit! Quam misera desideratis, quam misera partis est! Adjice quotidianas sollicitudines, quæ pro modo habendi quemque discruciant. Majore tormento pecunia possidetur, quam quæritur. Quantum damnis ingemiscunt, quæ & magna incidunt, & majora videntur! Denique, ut nihil illis fortuna detrahat, quidquid non acquiritur, damnum est.



At felicem illum homines & divitem vocant & consequi optant, quantum ille possidet. Fateor. Quid ergo? Tu ullos esse conditionis peioris existimas, quam qui habent & miseriam & invidiam. Utinam qui divitias appetituri essent, cum divitibus deliberarent! Utinam honores petitiuri, cum ambitiosis, & summum adeptis dignitatis statum! Profecto vota mutassent, quum interim illi nova suscipiunt, qui priora damnaverant. *Epist. 73.*



Inter homines consortium aliquandiu inviolatum mansit, antequam societatem avaritia distraxit, & paupertatis causa etiam his quos fecit

(1) Au Parterre on étoit assis, comme on l'est aujourd'hui en Italie, & en Angleterre. Le mot *consurrexit*, le prouve suffisamment.

locupletissimos, fuit. Desierunt enim omnia possidere, dum volunt propria:

Avarus animus nullo satiatur lucro.

Epist. 90.

Nulli nos vitio Natura conciliat; nos illa integros ac liberos genuit. Nihil quidem quod avaritiam nostram irritaret, posuit in aperto. Pedibus aurum & argentum subjecit; calcandumque & premendum dedit, quidquid est propter quod calcamur & premimur. Quasi malè nobis committeretur, abscondit. Nos, in lucem propter quæ pugnaremus, extulimus: nos & causas periculorum nostrorum instrumenta, disiecto terrarum pondere, eruimus, nec erubescimus summæ apud nos haberi, quæ fuerant ima terrarum. Vis scire, quàm falsus oculos tuos decipit fulgor? Nihil est istis, quamdiu merfa & involuta cæno suo jacent, fœdius, nihil obscurius. Vide quantâ fuligine oblinantur per quorum manus sterile terræ genus & informe perpurgatur. Atqui ista magis inquinant animos, quàm corpora; & in possessore eorum, quàm in artifice, plus est sordium. *Epist. 94.*



(1) Si totam mihi ex omnibus metallis, quæ 126
tum maximè depromimus, pecuniam proferas, si in medium projicias quidquid thesauri tegunt, avaritiâ iterum referente sub terras quæ malè egresserat, omnem istam congeriem dignam non putem, quæ frontem viri boni contrahat. Quanto risu prosequenda sunt quæ nobis lacrymas educunt! Non locupletior paupere dives est.

Desunt inopiæ multa, avaritiæ omnia.

(1) Aurum irreperitum & sic meliùs situm, *dit* HORACE,

P ij

Apertè accusetur ebrietas, exponantur ejus vitia; etiam tolerabilis homo vitabit, nedum perfectus ac sapiens, cui satis est sitim extinguere. Quàm turpe est plus sibi ingerere quàm capiat, & stomachi sui non nosse mensuram! Quàm multa ebrii faciunt, quibus sobrii erubescant! Nihil aliud est ebrietas quàm voluntaria infania.



Alexander ebrius Clytum carissimum sibi ac fidelissimum (1) inter epulas transfodit; & intellectu facinore, mori voluit, certè meruit. Omne vitium ebrietas incendit & detegit. Obstantem malis conatibus verecundiam removet. 127 Plures enim pudore peccandi, quàm bonâ voluntate, prohibitis abstinent. Ubi animum possedit nimia vis vini, quidquid mali latebat, emergit. Non facit ebrietas vitia, sed protrahit. Crescit insolenti superbia, crudelitas sævo, malignitas livido. Omne vitium laxatur & prodit. Adjice illam ignorationem suâ, dubia & parum explanata verba, incertos oculos, gradum errantem, vertiginem capitis, testa ipsa mobilia, stomachi tormenta, quum effervesceat vinum. Quid? Quum somno vitiatur, & quæ ebrietas fuit, cruditas facta est? Hæc acerrimas gentes bellicosasque hostibus tradidit: hæc multorum annorum pertinaci bello defensa moenia patefecit. Hæc invictos acie mero domuit.



Alexandrum, cujus modò feci mentionem, tot itinera, tot prælia, tot hyemes, per quas,

(1) Sèneque auroit dû dire *post epulas*, & non, *inter epulas*. Il se seroit conformé à l'Histoire. Mais il est peu exact en tout ce qui regarde les faits.

victâ temporum locorumque difficultate, transf-
ierat, tot flumina ex ignoto cadentia, tot maria
tutum dimiserunt, intemperantia bibendi, & ille 128
Herculeanus ac fatalis scyphus condidit.



Quæ gloria est capere multum? Quum penes
te palma fuerit, & propinationes tuas strati fom-
no ac vomitantes reculaverint, quum superstes
toti convivio fueris, quum omnes viceris virtute
magnificâ, & nemo tam vini capax fuerit, vin-
ceris a dolio.



Marcum Antonium, magnum virum & inge-
nii nobilis, quæ res alia perdidit, & in externos
mores ac vitia non Romana trajecit, quam ebrie-
tas, nec minor vino Cleopatæ amor? Hæc illum
res hostem Reipublicæ, hæc hostibus suis impa-
rem reddidit, hæc crudelem fecit, quum capita
principum civitatis cœnanti referrentur, quum
inter apparatissimas epulas luxusque regales ora 129
ac manus proscriptorum recognosceret, quum
vino gravis, sitiret tamen sanguinem.



Vinolentiâ violatur exasperaturque sanitas
mentis. Vitia, vino concepta, sine illo valent;
& prætereà, morbis ingruentibus, unius horæ
hilaris insania longi temporis tædio pensatur.



Omnia rerum omnium, si observentur, indi-
cia sunt; & argumentum morum ex minimis
quoque licet capere. Impudicum & inaccessus
ostendit, & manus mota, & unum interdum
respondum, & relatus ad caput digitus, & flexus

oculorum. Improbum risus, insanum vultus habitusque demonstrat, illa enim in apertum per notas exeunt. Qualis quisque sit, scies, si, quem admodum laudetur, adspexeris.



Si te vis divitem facere, non pecuniæ adji-
ciendum, sed cupiditatibus detrahendum est. Si
te honestum, non honoribus adjiciendum, sed
cupiditatibus detrahendum; si te in perpetuâ
voluptate, idem dico; si te senem, & implere
vitam, idem suadeo. *Epist. 83.*



D E V I T A B E A T A.

VIVERE omnes beatè volunt, sed ad pro-130
videndum quid sit, quod beatam vitam efficiat,
caligant; adeoque non est facile consequi bea-
tam vitam, ut ab ea quisque eò longius rece-
dat, quò ad illam concitatus fertur, si viâ lap-
sus est; quæ ubi in contrarium ducit, ipsa velo-
citas majoris intervalli causa fit.

Proponendum est itaque primùm, quid sit;
quod appetamus; tunc circumspectendum est,
quà contendere illo celerrimè possimus, intellec-
turi in ipso itinere, si modò rectum erit, quan-
tum quotidie profligetur, quantoque propius
ab eo simus, ad quos nos cupiditas naturalis
impellit. Quamdiu quidem passim vagamur, non
ducem secuti, sed fremitum & clamorem disso-
num in diversa vocantium, conteritur vita inter
errores brevis, etiamsi dies noctesque bonæ
menti laboremus.

Decernatur itaque quò tendamus & quâ, non 131
sine perito aliquo, cui explanata sunt ea, in quæ
procedimus. Quoniam quidem non eadem hîc,
quæ in ceteris peregrinationibus conditio est:
in illis comprehensus aliquis limes, & interro-
gati incolæ, non patiuntur errare: at hîc tritissi-
ma quæque via est; & celeberrima maximè de-
cipit. Nihil ergo magis præstandum est, quàm,
ne, pecorum ritu, sequamur antecedentium gre-

gem, pergentes non quàm eundum est, sed quàm
itur.



Atqui nulla res nos majoribus malis implicat ;
quàm quod ad rumorem componimur, optima
rati ea, quæ magno assensu recepta sunt, quo-
rumque exempla nobis multa sunt, nec ad
rationem, sed ad similitudinem vivimus : inde
ista tanta coacervatio aliorum super alios ruen-
tium. Nocet enim applicari antecedentibus, &
dum unusquisque mavult credere, quàm judica-
re, numquam de vita judicatur, semper credi-
tur ; versatque nos & præcipitat traditus per ma-
nus error, alienisque perimus exemplis.



132 Sanabimur, si modò separemur a cœtu : nunc
verò stat contra rationem defensor mali sui, po-
pulus. Quum de beata vita agitur, non est quod
mihi respondeas : Hæc pars major esse videtur,
ideo enim peior est. Non tam bene cum rebus
humanis agitur, ut meliora pluribus placeant :
argumentum pessimi, turba est. Quæramus,
quid optimum factum sit, non quid usitatissimum ;
& quid nos in possessione felicitatis æternæ con-
stituat, non quid vulgo, veritatis pessimo inter-
preti, probatum sit. Vulgum autem tam (1) can-
didatos quam coloratos voco. Non enim colo-
rem vestium, quibus prætexta sunt corpora ad-
spicio : oculis de homine non credo. Habeo me-
lius certiusque lumen, quò a falsis vera dijudi-
cem. Animi bonum, animus inveniat.

(1) Cette leçon est celle de Gronovius. Les autres
lisent *tam chlamidatos quàm coronatos* ; mais, suivant Gro-
novius, cette dernière leçon n'est ni latine ni intelligible.

Hic, si umquam illi respirare & recedere in se
vacaverit, o quàm sibi ipse verum, tortus a se,
fatebitur, ac dicet! Quidquid feci adhuc, infec- 133
tum esse mallem, quidquid dixi, quum recogito,
multis invideo: quidquid optavi, inimicorum
exsecrationem puto; quidquid timui, Dii boni;
quantò levius fuit, quàm quòd concupivi. Cum
multis inimicitias gessi, & in gratiam ex odio
redii; mihi ipsi nondum amicus sum. Omnem
operam dedi, ut me multitudini educerem, &
aliquâ dote notabilem facerem, quid aliud,
quàm telis me opposui. Quàm magnus miran-
tium, tam magnus invidentium populus est. Quin
potiùs quæro aliquid usu bonum, quod sentiam,
non quod ostendam: ista quæ spectantur, ad quæ
consistitur, quæ alter alteri stupens monstrat,
foris nitent, sunt introrsus misera.



Quæramus aliquid non in speciem bonum, sed
solidum & a secretiore parte formosius. Hoc
eruamus. Sed, ne te per circuitus traham, alio-
rum quidem opiniones præteribo; nam & enu-
merare illas longum est, & coarguere. Nostram 134
accipe. Nostram verò quum dico, non alligo me
ad unum aliquem ex Stoicis proceribus: est &
mihi censendi jus.



Interim, quod inter omnes Stoicos convenit,
rerum naturæ assentior. Ab illa non deerrare,
& ad illius legem exemplumque formari, sa-
pientia est. Beata est ergo vita, conveniens na-
turæ suæ; quæ non potest aliter contingere,
quàm si primùm sana mens est, & in perpetua
possessione sanitatis suæ; deinde fortis ac vehe-
mens, tum pulcherrima & patiens, apta tem-

poribus, rerum quæ vitam instruunt diligens, sine admiratione cuiusquam, usura fortunæ muneribus, non servitura. Intelligis, etiam si non adjiciam, sequi perpetuam tranquillitatem, libertatem, depulsis his, quæ aut irritant nos aut teritant.



Potest aliter quoque definiri bonum nostrum; id est, eâdem sententiâ, non iisdem comprehendî
 35 verbis. Quemadmodum exercitus idem modò latius panditur, modò in angustum coarctatur, & aut in cornua, sinuatâ mediâ parte, curvatur, aut rectâ fronte explicatur; vis illi, utcumque ordinatus est, eadem est: ita definitio summi boni aliàs diffundi potest & exporrigi, aliàs colligi & in se cogi. Idem utique erit, si dixerò: Summum bonum est animus fortuita despiciens, virtute lætus, aut, invicta vis animi, perita rerum, placida in actu, cum humanitate multa & conversantium cura.



Libet & ita definire, ut beatum dicamus hominem eum, cui nullum bonum malumque sit, nisi bonus malusque animus, honesti cultor, virtute contentus, quem nec extollant fortuita, nec frangant, qui nullum majus bonum eo, quod sibi ipse dare potest, noverit, cui vera voluptas sit voluptatum contemptio, cui liber animus & erectus, interritus ac stabilis, extra metum, extra cupiditatem positus. Tunc ita fundatum necesse est, velit nolit, sequatur hilaritas continua, & lætitia alta atque ex alto veniens, & quies mentis in tuto collocatæ. His delectatur bonis, qui nec cupit, nec
 36 timet, beneficio rationis; rationis dico, quia non est felicitas, ubi non est felicitatis intellectus:

sunt homines, quos in numerum pecorum & animalium redegit hebes natura & ignoratio sui. Nihil interest inter hos & illa, quoniam illis nulla ratio est, his prava. Beatus enim nemo dicitur extra veritatem projectus.



Nam quod ad voluptatem pertinet, licet circumfundatur undique, per omnes vias influat, animumque blandimentis suis leniat, quis mortalium, cui ullum superest hominis vestigium, per diem noctemque titillari velit, & deserto animo corpori operam dare?



Ergo in virtute posita est vera felicitas; altum quiddam est virtus, excelsum, regale, invictum, infatigabile. Virtutem in templo invenies, in foro, in curia, pro muris stantem, pulverulentam, coloratam, callosas habentem manus: voluptatem, latitantem sæpius ac tenebras captantem, circa balnea ac loca Ædilem metuentia, ¹³⁷ mollem, enervem, mero atque unguento madentem, pallidam aut fucatam & medicamentis pollutam.



Summum bonum immortale est, nescit exire: nec satietatem habet, nec pœnitentiam: nunquam enim recta mens vertitur, nec sibi odio est, nec mutavit optima. At voluptas tum cum maxime delectat extinguitur; nec multum loci habet, & tædio est, & post primum impetum marcet; nec id umquam certum est, cujus in motu natura est.

Ut assequamur summum bonum, animi concordiam, sequamur virtutem. Quid hæc tibi suadebit? Ut, quâ fas est, Deum effingas. Quid tibi promittitur? Ingentia & æqua divinis. Nihil
 138 cogeris; nullo indigebis; liber eris, tutus, indemnis, nihil frustra tentabis; nihil prohibeberis. Omnia tibi ex sententia cedent. Nihil adversum accidet; nihil contra opinionem ac voluntatem. Quid ergo? Virtus ad vivendum beatè sufficit? Perfecta illa & divina, quidni sufficiat? Immo superfluit. Quid enim deesse potest extra desiderium omnium posito? Quid extrinsecus opus est ei, qui omnia sua in se collegit?



Sed ei qui ad virtutem tendit, etiamsi multum processit, opus est tamen aliquâ fortunæ indulgentiâ adhuc inter humana luctanti, dum nodum illum exsolvit, & omne vinculum mortale. *De Vita Beata, C. 7 & 16.*



Hoc honestum & bonum est, quo beati effici-mur. Vide quanta vis honesti sit. Si res exegerit, pro Republica morieris, etiamsi facturus hoc eris, quum scieris tibi esse faciendum. Ex re pulcherrima magnum gaudium etiam tempore brevè ac exiguo capitur, &, quamvis fructus operis peracti nullus ad defunctum exemptumque rebus
 139 humanis pertineat, ipsa tamen contemplatio operis futuri juvat; & vir fortis & justus, quum mortis suæ pretia ante se posuit, libertatem Patriæ, salutem omnium pro quibus dependit animam, in summa voluptate est, & periculo suo fruitur, facere rectè pièque contentus.

Nemo ex istis quos purpuratos vides, felix est, non magis, quàm ex illis quibus sceptrum & chlamydem in scena fabulæ assignant; quum præsentem populo elati incesserunt & cothurnati, simul exierunt, excalceantur, & ad staturam suam redeunt. *Epist. 76.*



Non sufficiunt præcepta ad consummandam beatitatem; nam perducunt tantum ad actiones rectas, quum obsequens ingenium est. Laborandum est, ut comparetur virtus, & quæ didicerit animus, exsequatur. *Epist. 95.*



Diis immortalibus folis & virtus & beata vita contingit. Nobis umbra quædam illorum bonorum & similitudo. Accedimus ad illa, non pervenimus.



Ut sis beatus, inquit Socrates, & te alicui 140 stultum videri sine. Quisquis volet, faciat injuriam, tu nihil patieris, si tecum erit virtus. *Epist. 75.*



Non est beatus, esse se qui non putat,

Ait Comicus Poëta. Quid enim refert qualis status tuus sit, si tibi videtur malus? Quid? Si beatum se dixerit ille turpiter dives, & ille multorum dominus, sed plurium servus, beatus suâ sententiâ fiet? Non quid dicat, sed quid sentiat, refert: nec quid uno die, sed quid assidue: non est quod verearis, ne tanta res ad indignum perveniat. Nisi sapienti sua non placeat. Omnis stultitia laborat fastidio sui, *Epist. 9.*



D E P H I L O S O P H I A.

141 **Q**UIS dubitare potest, quin Deorum immortalium munus sit, quod vivimus; Philosophiæ, quod bene vivimus? Itaque tantò plus nos debere huic, quàm Diis, quantò majus beneficium est bona vita, quàm vita? Pro certo deberetur; nisi ipsam Dii Philosophiam tribuissent, cujus scientiam nulli dederunt, facultatem omnibus. Nam, si hanc quoque vulgare bonum fecissent, & prudentes nasceremur, sapientia quod in se optimum habet perdidisset, inter fortuita esset. Nunc enim hoc in illa pretiosum atque magnificum est, quod non obvenit, quod illam sibi quisque debet, quod non ab alio petitur.



Hujus opus unum est de divinis humanisque verum invenire. Ab hac numquam recedit justitia, pietas, religio & omnis alius comitatus virtutum confertarum, & inter se cohærentium. Hæc docet colere divina, humana diligere, & penes Deos imperium esse & inter homines consortium. *Epist. 90.*



142 Non est Philosophia popolare artificium, nec ostentationi paratum; non in verbis, sed in rebus est. Nec in hoc adhibetur, ut aliquà oblectatione consumatur dies, ut dematur otio nausea; animum format & fabricat, vitam disponit, actiones regit, agenda & omittenda demonstrat, sedet ad gubernaculum, & per ancipitia fluctuan-

tiū dirigat cursum. Sine hac nemo securus est :
innumerabilia accidunt singulis horis , quæ con-
siliū exigunt , quod ab hac petendum est.
Epist. 16.



Quid ergo ? dicet aliquis ; non quidam sine
institutione subtili evaserunt prohi , magnosque
profectus affecuti sunt , dum nudis tantū præ-
ceptis obsequuntur ? Fateor ; sed felix ingenium
illis fuit , & salutaria in transitu rapuit. Nam ;
ut Dii immortales nullam didicere virtutem ,
cum omni editi , & pars naturæ eorum est , esse
bonos ; ita quidam ex hominibus egregiam for-
titi indolem , in ea quæ tradi solent , perveniunt
sine longo magisterio , & honesta complexi sunt ,
quum primū audierunt. Unde ista tam rapacia ¹⁴³
virtutis ingenia , vel ex se fertilia. At illis aut
heberibus & obtusis , aut malâ consuetudine
obsessis , diu rubigo animorum effricanda est.
Ceterum ut illos in bonum pronos citius educit
ad summa , & hos imbecilliores adjuvabit , ma-
lisque opinionibus extrahet , qui illis Philosophiæ
præcepta tradiderit. *Epist. 95.*



Dicet alius : Quid mihi prodest Philosophia , si
fatum est ? Quid prodest , si Deus rector est ?
Quid prodest , si casus imperat ? Nam & mutari
certa non possunt , & nihil præparari potest ad-
versus incerta ; si aut consiliū meum Deus
occupavit , decrevitque quid facerem , aut con-
silio meo nihil fortuna permittit. Quidquid est
ex his , philosophandum est. Sive nos inexora-
bili lege fata constringunt , sive arbiter universi
Deus cuncta disponat , sive casus res humanas
sine ordine impellit & jactat , Philosophia nos

tueri debet. Hæc adhortabitur, ut Deo libenter
pareamus, ut fortunæ contumaciter resistamus;
144 hæc docebit, ut Deum sequaris, feras casum.
Epist. 16.



Projice omnia ista, si sapias, immo, ut sapias;
& ad Philosophiam magno cursu, ac totis viri-
bus tende. Si quid est quo teneris, aut expedi,
aut incide. Moratur, inquis, me res familiaris.
Sic illam disponere volo, ut sufficere nihil argenti
possit, ne aut paupertas mihi oneri sit, aut ego
alicui. Quum hæc dicis, non videris vim ac po-
tentiam ejus de quo cogitas boni nosse, & sum-
mam quidem rei pervides, quantum Philosophia
profit, partes autem nondum satis subtiliter dis-
picias, necdum scis, quantum ubique nos adju-
vet; quemadmodum, & in maximis, (ut Cice-
ronis utar verbis) opituletur, & in minima des-
cendat. Mihi crede, advoca illam in consilium;
suadebit tibi. Hoc dilatione quæris, ne tibi pau-
pertas timenda sit. Quid? Si appetenda est.
Multis ad philosophandum obstitere divitiæ. Si
vis vacare animo, aut pauper sis oportet, aut
145 pauperi similis. Si quid prius parandum est,
quam differs. Philosophia est.



Non est quod paupertas nos a Philosophia
revocet, ne egestas quidem. Toleranda est enim
ad hoc properantibus vel fames, quam toleravêre
quidam in obsidionibus. Et quod aliud erat pa-
tientia præmium, quàm in arbitrium non cadere
victoris? Quotò hoc majus est, quo promit-
titur libertas perpetua, nullius, nec hominis,
nec Dei timor? Perpeffi sunt exercitus inopiam
omnium rerum, vixerunt herbarum radicibus,

& dicta fœdam tulerunt famem. Hæc omnia passi sunt pro regno, (quo magis mireris) alieno. Dubitabit aliquis ferre paupertatem, ut animum furoribus liberet? Non est ergo prius acquirendum. Licet ad Philosophiam etiam sine viatico 146 pervenire.



Ita est; quum omnia habueris, tunc & sapientiam habere voles. Hæc erit ultimum vitæ instrumentum, & (ut ita dicam) additamentum. Tu verò, jam philosophare: at necessaria deerunt. Primum deesse non poterunt, quia Natura minimum perit; Naturæ autem se Philosophus accommodat; sed si necessitates ultimæ inciderint, jam dudum, exhibet e vita & (1) molestus sibi esse desinet. Si verò exiguum fuerit & angustum, quo possit vita produci, id boni consulet, nec ultra necessaria sollicitus & anxius, occupationes divitum, concursationesque ad divitias euntium securus lætusque ridebit. *Epist. 17.*



Philosophia sapientiæ amor & affectatio est. Unde dicta sit, apparet; ipso enim nomine fateatur. Fuerunt, qui Philosophiam aliter atque aliter definirent. Alii studium illam virtutis esse dixerunt, alii studium corrigendæ mentis; a quibusdam dicta est appetitio rectæ rationis.



Illud constet aliquid inter Philosophiam & 147 sapientiam interesse, hæc enim illius effectus & præmium est. Illa venit, ad hanc itur; sapientia

(1) Je supprime dans la Traduction, le dogme aussi étrange qu'absurde du suicide, adopté par les Stoïciens.

est, quam Græci σοφίαν vocant. Hoc verbo quoque Romani utebantur, sicut Philosophiâ nunc quoque utuntur. Quidam ex nostris, quamvis Philosophia studium virtutis esset, & hæc peteretur, illa peteret, tamen non putaverunt illas distrahi posse; nam nec Philosophia sine virtute est, nec sine Philosophia virtus. Cohærent ergo inter se Philosophia & virtus.

Rem utilem desideras, & ad sapientiam properanti utique necessariam, dividi Philosophiam, & ingens corpus ejus in membra disponi: facilius enim per partes in cognitionem totius adducimur. Utinam quemadmodum universi mundi facies in conspectum venit, ita Philosophia tota nobis posset occurrere, simillimum mundo spectaculum! Profectò enim omnes mortales in admirationem suâ raperet, relictis his, quæ nunc magna, magnorum ignorantia credimus. Sed quia contingere hoc non potest, sic erit a nobis adspicienda, quemadmodum mundi secreta cernuntur. Sipientis quidem animus totam molem ejus amplectitur, nec minùs illam velociter obit, quàm Cælum acies nostra. Nobis autem quibus caligo perrumpenda est, & quorum visus in proximo deficit, singula quæque ostendi facilius possunt, universi nondum capacibus. Faciam ergo quod exigis, & Philosophiam in partes, non in frustra dividam; dividi enim illa, non concidi, utile est. Nam comprehendere, quemadmodum maxima, ita minima, difficile est. Describitur in tribus populus, in centurias exercitus. Quidquid in majus crevit, facilius agnoscitur, si discessit in partes, quas, ut dixi, innumerabiles esse non oportet. Idem enim vitii habet nimia, quod nulla divisio. Simile confuso est, quidquid usque in pulverem sectum est.

Philosophiæ tres partes esse dixerunt & maximi & plurimi Auctores, Moralem, Naturalem & Rationalem. Prima componit animum, secunda rerum naturam scrutatur, tertia proprietates verborum exigit, & structuram, & argumentationes, ne pro vero falsa surrepant. Ceterum inventi sunt, & qui in pauciora Philosophiam, & qui in plura diducerent. Quidam ex Peripateticis quartam partem adjecerunt, civilem; quia quamdam propriam exercitationem desideret, & circa aliam materiam occupata sit. Quidam adjecerunt his partem, quam Græci *οἰκονομική* vocant, administrandæ rei familiaris scientiam. Quidam & de generibus vitæ locum separaverunt; nihil autem horum in illa parte morali non reperitur.



Epicurei duas partes Philosophiæ putaverunt esse, Naturalem, atque Moralem: Rationalem removerunt: deinde quum ipsis rebus cogentur ambigua discernere, falsa sub specie veri latentia coarguere, ipsi quoque locum, quem de judicio & regula appellant, alio nomine Rationalem induxerunt; sed eum accessionem esse Naturalis partis existimant.



Aristo Chius, Moralem, quam solam reliquerat, etiam circumcidit: nam eum locum qui monitiones continet sustulit, & Pædagogi esse dixit, non Philosophi, quasi quidquam aliud sit sapiens, quàm humani generis Pædagogus.



Ergo quum tripartita sit Philosophia, Moralem ejus partem incipiamus disponere; quam in

tria rursus dividi placuit, ut prima esset inspectio suum cuique distribuens, & æstimans quantum quidque dignum sit, maxime utilis. Quid enim est tam necessarium, quam pretia rebus imponere: secunda de impetu: tertia de actionibus. Primum enim, ut quanti quidque sit iudices: secundum, ut impetum ad alia capias ordinatum temperatumque; tertium, ut inter impetum tuum & actionem conveniat, ut in omnibus istis tibi
 151 ipsi consentias. Quidquid ex his tribus defuerit, turbat & cetera. Quid enim prodest intus æstimata habere omnia, si sis impetu nimius? Quid prodest impetus repressisse & habere cupiditates in tua potestate, si in ipsa rerum actione tempora ignores, nec scias, quando quidque, & ubi & quemadmodum agi debeat? Tunc vita sibi concors, ubi actio non destituit impetum. Impetus ex dignitate rei cuiusque concipitur, perinde remissus acriorve, prout illa digna est peti.



Naturalis pars Philosophiæ in duo scinditur; corporalia & incorporalia. Utraque dividuntur in suos, ut ita dicam, gradus. Corporum locus, in hos primum, in ea quæ faciunt, & quæ ex his gignuntur: gignuntur autem elementa, &c.



Supereft, ut Rationalem partem Philosophiæ dividamus. Omnis oratio aut continua est, aut inter respondentem & interrogantem discissa. Hanc *διαλεκτικήν*, illam *ρητορικήν* placuit vocari. Hæc verba curat, & sensus & ordinem. *Διαλεκτική*
 152 in duas partes dividitur: in verba & significationes, id est, in res quæ dicuntur, & vocabula quibus dicuntur.

Negat Cicero, si duplicatur sibi ætas, habiturum se tempus, quo legat Lyricos; eodem modo Dialecticos. Tristiùs inepti sunt. Illi ex professo lasciviunt. Hi agere seipsos aliquid existimant. Nec ego nego prospicienda ista, sed prospicienda tantum, & a limine salutanda, in hoc unum ne verba nobis dentur, & aliquid esse in illis magni ac secreti boni judicemus. Quid te torques & maceras in ea quæstione, quam subtilius est contempsisse, quàm solvere? *Epist. 89.*



Quantum inter Philosophiam interest, & ceteras artes, tantum interesse existimo in ipsa Philosophia, inter illam partem quæ ad homines, & hanc quæ ad Deos spectat. Altior est hæc & animosior; multum permittit sibi; non fuit oculis contenta. Majus esse quiddam suspicata est, ac pulchrius, quod extra conspectum Natura posuisset. Denique tantum inter duas interest, quantum inter Deum & hominem, 153



Altera docet, quid in terris agendum sit; altera, quid agatur in Cælo. Altera errores nostros discutit, & lumen admovet, quo discernantur ambigua vitæ: altera multò hanc supra caliginem in qua volutamur excedit; e tenebris ereptos illò perducit, unde lucet. Equidem tum naturæ rerum gratias ago, quum illam non ab hac parte video, quæ publica est, sed quum secretiora ejus intravi, quum disco, quæ universi materia sit, quis auctor aut custos; quid sit Deus, totus in se intendat, an ad nos aliquando respiciat, faciat quotidie aliquid, an semel fecerit. Pars mundi sit, an mundus, licet illi hodie

que decernere, & ex lege factorum aliquid derogare, an majestatis diminutio sit & confessio erroris, mutanda fecisse. Nisi ad hæc admitterer, non fuerat nasci. Quid enim erat, cur in numero viventium, me positum esse gauderem? An ut cibos & potiones percolarem? Ut hoc corpus caussarium ac fluidum, periturumque nisi subinde impleatur, farcirem, & viverem ægri minister? Ut mortem timerem, cui omnes nascimur? Detrahe hoc inæstimabile bonum, non est vita tanti, ut sudem, ut æstuem. O quàm contemnenda res est homo, nisi supra humana surrexerit! Quamdiu cum affectibus colluctamur, quid magnifici facimus? Etiam si superiores sumus, portenta vincimus. Quid est, cur suspiciamus nosmetipsos, quia dissimiles deterrimis sumus? Non video quare sibi placeat, qui robustior est in valetudinario. Multum interest inter vires & bonam valetudinem. Effugisti vitia animi; non est tibi frons ficta, nec in alienam voluntatem sermo compositus; nec avaritia, quæ, quidquid omnibus abstulit, sibi ipsa negat; nec luxuria pecuniam turpiter amittens, quàm turpius repareret; nec ambitio, quæ te ad dignitatem nisi per indigna non ducet. Nihil adhuc consecutus es. Multa effugisti: te nondum.



Tunc consummatum habet Philosophus plenumque bonum fortis humanæ, quum, calcato omni malo, petit altum, & in interiorem Naturæ sinum venit. Tunc juvat inter sydera ipsa vagantem, divitum pavimenta ridere, & totam cum auro suo terram. Nec potest antè contemnere porticus & lacunaria ebore fulgentia, & tonsiles sylvas, quàm totum circumeat

mundum & terrarum orbem supernè despiciens,
angustum, sibi ipse ait: Hoc est illud punctum,
quod inter tot gentes ferro & igni dividitur? O
quàm ridiculi sunt mortalium termini!



Si quis formicis det intellectum hominis, nonne
& illæ unam aream in multas provincias divi-
dent? Quum te in illa verè magna sustuleris,
quoties videbis exercitus subrectis ire vexillis, 156
& quasi magnum aliquid agatur, equitem modò
ulteriora explorantem, modò a lateribus effu-
sum, libebit dicere: Formicarum iste discursus
est, in angusto laborantium. Quid illis & nobis
interest, nisi exigui mensura corpusculi? Punctum
est istud in quo navigatis, in quo bellatis, in
quo regna disponitis, minima, etiam cùm illis
utrimque Oceanus incurrit.



Sursum ingentia spatia sunt, in quorum pos-
sessionem animus admittitur: at ita si minimùm 157
secum ex corpore tulit, si sordidum omne de-
terfit, & expediens levisque ac contentus mo-
dico emicuit. Quum illa tetigit, alitur, crescit,
ac velut vinculis liberatus, in originem redit; &
hoc habet argumentum Divinitatis suæ, quod
illum divina delectant, nec ut alienis interest,
sed ut suis.



Securè spectat occasus syderum atque ortus &
tam diversas concordantium vias. Observat ubi
quæque stella primum terris lumen ostendat,
ubi culmen ejus summum, quâ cursus sit, quous-
que descendat. Curiosus spectator discutit singula
& quærit: quidni quærat? Scit illa ad se perti-

nere. Tunc contemnit domicilij prioris angustias. Quantum enim est, quod ab ultimis littoribus Hispaniæ usque ad Indos jacet? Paucissimorum dierum spatium, si navem suus ventus implevit. At illa regio cœlestis per triginta annos velocissimo syderi viam præstat, nusquam resistenti, sed æqualiter cito. Illic demum discit, quod diu quæsit. Illic incipit Deum nôsse.



Hæc inspicere, hæc discere, his incubare; nonne transilire est mortalitatem suam, & in meliorem transcribi sortem. Quid tibi, inquis, ista proderunt? Si nihil aliud, hoc certè sciam, omnia angusta esse, mensus Deum. *Nat. Quæst. Præf.*



158 Expergiscamur, ut errores nostros coarguere possimus. Sola autem nos Philosophia excitabit, sola somnum excutiet gravem. Illi te totum dedica. Dignus illâ es; illa te digna est. Ite in complexum alter alterius. Omnibus aliis rebus te nega fortiter, apertè; non est quod precariò philosopheris. Si æger esses, curam intermisisses rei familiaris, & forensia tibi negotia excidissent; nec quemquam tanti putares, cui advocatus in remissione descenderes. Toto animo id ageres, ut quamprimum morbo liberareris. Quid ergo? Non & nunc idem facies. Omnia impedimenta dimitte, & vaca bonæ menti; nemo ad illam pervenit occupatus. Exercet Philosophia regnum suum: dat tempus, non accipit. Domina est; adest & jubet.

Alexander

Alexander cuidam civitati partem agrorum & dimidium rerum omnium promittenti, Eo, inquit, proposito veni in Asiam, non ut id acciperem quod dedissetis, sed ut id haberetis, quod reliquissetem. Itidem Philosophia rebus omnibus: Non sum id tempus acceptura, quod vobis superfuerit; sed id habebitis, quod ipsa erogavero.



Totam huc converte mentem: huic affide; hanc cole: ingens intervallum inter te & ceteros fiat. Ecce res magna; habere imbecillitatem hominis, securitatem Dei. Incredibilis vis Philosophiæ est ad omnem fortuitam vim retundendam. Nullum telum in corpore ejus sedet: munita est solidaque. *Epist. 53.*



In Epicuro hanc vocem hodierno die legi: Philosophiæ servias oportet, ut tibi contingat vera libertas. Non differtur in diem, qui se illi subjecit ac tradidit. Statim circumagitur. (1) Hoc enim ipsum Philosophiæ servire, libertas est. *Epist. 8.*



Qui ad Philosophorum scholas venit, quotidie secum aliquid boni ferat, aut sanior domum redeat, aut sanabilior. Redibit autem. Ea enim Philosophiæ vis est, ut non solum studentes, sed etiam conversantes juvet. Qui in solem venit, licet non in hoc venerit, colorabitur: qui in un-

(1) Cette expression est prise de la manière dont les Romains affranchissoient les esclaves, en leur mettant la main sur la tête, & leur faisant faire un mouvement circulaire.

guentaria taberna refederunt, & paulò diutius commorati sunt, odorem secum loci ferunt; & qui apud Philosophum fuerunt, traxerint aliquid necesse est, quod prodesset etiam negligentibus: attende, quid dicam, negligentibus, non repugnantibus. Quid ergo? Non novimus quosdam, qui multis apud Philosophum annis perfederint, & ne colorem quidem duxerint? Quidni noverim? Pertinacissimos quidem & assiduos; quos ego non discipulos Philosophorum, sed inquilinos voco. Quidam veniunt, ut audiant, non ut discant; sicut in theatrum, voluptatis causâ, ad delectandas aures oratione, vel voce, vel fabulis ducimur. Magnam hanc auditorum partem videbis, cui Philosophi schola diversorium otii sit; non id agunt, ut aliqua illic vitia deponant, ut aliquam legem vitæ accipiant, ad quam mores suos exigant, sed ut oblectamento aurium perfruantur. Quidam ad magnificas voces excitantur, & transeunt in affectum dicentium alacres vultu & animo; nec aliter concitantur, 161 quàm solent Phrygi; tibicinis sono semiviri, & ex imperio furentes. Rapit illos instigatque rerum pulchritudo, non verborum inanium sonitus. Si quid acriter contra mortem dictum est, si quid contra fortunam contumaciter, juvat protinus quæ audias facere. Afficiuntur illi, & sunt quales jubentur, si illa animo forma permaneat, si non impetum insignem protinus populus honesti dissuasor excipiat. Pauci illam, quam conceperant mentem, domum perferre potuerunt. Facile est auditorem concitare ad cupiditatem recti. Omnibus enim Natura fundamenta dedit, semenque virtutum; omnes ad omnia ista nati sumus. Quum irritator accessit, tunc illa animi bona velut sopita excitantur. Non vides, quomodo theatra

consonent, quoties aliqua dicta sunt, quæ publicè agnoscimus, & consensu vera esse testamur?

In nullum avarus bonus est, in se pessimus.

Quod vult habet, qui velle quod satis est potest.

Ad hos versus ille sordidissimus plaudit, & vitiis suis fieri convicium gaudet. Quantò magis hoc judicas evenire, quum a Philosopho ista dicuntur, quum salutaribus præceptis versus inferuntur, efficacius eadem illa demissuri in animum imperitorum?



Verisimile non est, quantum proficiat talis oratio, remedio intenta, & tota in bonum audientium versa. Facillimè enim tenera conciliantur ingenia ad honesti rectique amorem. Adhuc docilibus leviterque corruptis injicit manum veritas, si advocatum idoneum nacta est. Ego certè quum Attalum audirem, in vitia, in errores, in mala vitæ perorantem, sæpe misertus sum generis humani, & illum sublimem altioremq; humano fastigio credidi. Ipse regem se esse dicebat; sed plus quàm regnare mihi videbatur, cui liceret censuram agere regnantium.



Quoniam cœpi tibi exponere, quantum majori impetu ad Philosophiam juvenis accesserim, quam senex pergàm, non pudebit fateri, quem mihi amorem Pythagoræ injecerit Sotion. Docēbat, quare ille animalibus abstinuisset, quare postea Sextius. Dissimilis utrique causa erat, sed utrique magnifica.

Hic homini satis alimentorum citra sanguinem esse credebatur, & crudelitatis consuetudinem fieri, ubi in voluptatem esset adducta laceratio. Adjiciebat contrahendam materiam esse luxuriæ; colligebat, bonæ valetudini, contraria esse alimenta varia, & nostris aliena corporibus.



At Pythagoras omnium inter omnia cognationem esse dicebat, & aliorum commercium in
164 alias atque alias formas transeuntium. Nulla, (si illi credas) anima interit, nec cessat quidem, nisi tempore exiguo, dum in aliud corpus transfunditur. Interim sceleris hominibus ac parricidii metum facit.



Hæc quum Sotion exposuisset, & impleisset argumentis suis, Non credis, inquit, animas in alia corpora atque alia describi, & migrationem esse, quam dicimus mortem? Non credis in his pecudibus feris-ve, illum quondam hominis animum morari? At si vera sunt ista, abstinuisse animalibus, innocentia est; si falsa, frugalitas est. Quod istic credulitatis tuæ damnum est? Alimenta tibi leonum & vulturum eripio.



His instinctus, abstinere animalibus cœpi; & anno peracto non modò mihi facilis erat consuetudo, sed dulcis. Agiliorem mihi animum esse credebam; nec tibi hodie affirmaverim, an fuerit.
165 Quæris, quomodo desierim? In Tiberii Cæsaris principatum juventæ tempus inciderat. Alienigenarum sacra movebantur; sed inter argumenta superstitionis, ponebatur quorundam animalium abstinencia. Patre itaque meo rogante, qui non

calumniam timebat, sed Philosophiam oderat, ad consuetudinem pristinam rediit; nec difficulter mihi, ut inciperem melius coenare, persuasit.



Hæc retuli, ut probarem tibi, quàm vehementes haberent tyrunculi impetus primos ad optima quæque; si quis exhortaretur illos, si quis impelleret. Sed aliquid præcipientium vitio peccatur, qui nos docent disputare, non vivere; aliquid discentium, qui propositum adferunt ad præceptores suos, non animum excolendi, sed ingenium. Itaque quæ Philosophia fuit, facta Philologia est.



Auditio Philosophorum, lectioque ad propositum vitæ trahenda beatæ; non ut verba captemus & figuras dicendi, sed ut profutura præcepta, & magnificas voces & animosas, quæ mox in rem transferantur. Sic ista discamus, ut quæ fuerunt verba, sint opera. 166



Nullos pejus mereri de omnibus mortalibus iudico, quàm qui Philosophiam, velut aliquod artificium venale didicerunt, qui aliter vivunt, quàm vivendum esse præcipiunt. Exempla enim se ipsos inutilis disciplinæ circumferunt, nulli non vitio quod insequuntur obnoxii. Non magis mihi potest quidquam prodesse talis præceptor, quàm gubernator in tempestate nauseabundus. Tenendum est, rapiente fluctu, gubernaculum, lucrandum cum ipso mari, eripienda sunt vento vela. Quantò majore putas vitam tempestate jactari, quàm illam ratem. Non est loquendum, sed gubernandum. Omnia quæ dicunt, quæ turbâ au-

diente jactant, aliena sunt. Dixit illa Plato, dixit
167 Zeno, dixit Chrysippus, & Possidonius & ingens
agmen tot & talium. Quomodo probare possint sua
esse, monstrabo: faciant quæ dixerint. *Epist. 108.*



Absint e Philosophia argutiæ inutiles. Quid
juvat ingenii acumen exercere? Emendandi mo-
res. Fortiorem facient, justiore, temperatio-
rem? Nondum exerceri vacat; medico mihi adhuc
opus est. Quid me doces scientiam inutilem?
Magna promisti; exigua video. Docebas intrep-
idum fore, etiamsi mucro tangeret jugulum,
etiamsi circa me gladii micarent, etiamsi circa me
flagrarent incendia, etiamsi subitus turbo toto
navem meam mari raperet. Hæc mihi præsta tu,
ut voluptatem, ut gloriam contemnam: postea
docebis implicita solvere, ambigua distinguere,
obscura perspicere: nunc, id doce, quod necesse
est. *Epist. 109.*



Philosophum audio, & quidem quintum jam
diem habeo, ex quo in scholam eo, & ab octava
disputantem audio. Bonâ, inquis, ætate. Quid-
ni bonâ? Quid autem stultius, quàm quia diu
168 non didiceris, non discere? Quid ergo? Idem
faciam, quod trosculi & juvenes? Bene mecum
agitur, si hoc unum senectutem meam dedecet.
Omnis ætatis homines hæc schola admittit; in
hanc senescamus, hanc ut juvenes sequamur.
In Theatrum senex ibo, & in Circum deferar,
& nullum par sine me depugnabit. Ad Philoso-
phum ire erubescam? Tamdiu discendum est,
quamdiu nescias, & si proverbio credimus,
quamdiu vivas. Nec ulli rei magis convenit,
quàm huic, tamdiu discendum est quemadmo-
dum vivas, quamdiu vivis.

Ego tamen hîc & aliquid doceo. Quæris quid doceam ? Etiam seni discendum esse. Pudet autem me generis humani, quoties scholam intravi. Præter ipsum Theatrum Neapolitanorum, ut scis, transeundum est Metronactis domum petentibus. Illud quidem factum est ; & hoc ingenti studio de futilibus judicatur. At illo in loco, in quo vir bonus quæritur, in quo vir 169 bonus discitur, paucissimi sedent ; & hi plerisque videntur nil boni negotii habere, quod agant : inepti & inertes vocantur. Mihi contingat iste derisus. Æquo animo audienda sunt imperitorum convitia, & ad honesta vadenti contemnendus est iste contemptus.



Perge, Lucili, & propera, ne tibi accidat, quod mihi, ut senex discas. Quantum, inquis, proficiam ? Quantum tentaveris. Quid exspectas ? Nulli sapere casu obtigit. Pecunia veniet ultro, honor offeretur, gratia ac dignitas fortasse ingrentur tibi. Virtus in te non incidet. Ne levi quidem operâ aut parvo labore cognoscitur ; sed est tanti laborare, omnia bona semel occupaturo.

Epist. 76.



Nihil turpius Philosophia captante clamores. Numquid æger laudat medicum secantem ? Tacete, favete, & præbete vos curationi. Etiam si 170 exclamaveritis, non aliter audiam, quàm si ad tactum vitiorum vestrorum ingemiscatis. Testari vultis attendere vos, moverique rerum magnitudine ; sanè liceat ; ut quidem judicetis, & feratis de meliore suffragium, quidni non permittam ? Apud Pythagoram discipulis quinque annis tacendum erat : numquid ergo existimas statim illis &

loqui & laudare licuisse? Quanta autem demencia ejus est, quem clamores imperitorum hilarem ex auditorio dimittunt? Quid lætaris, quod hominibus iis laudaris, quos non potes ipse laudare?



Relinquantur acclamatoriæ voces illis artibus, quæ propositum habent placere populo: Philosophia adoretur. Damnum quidem fecisse Philosophiam non erit dubium, postquam prostituta est. Sed potest in penetralibus suis ostendi, si modò non institorem, sed antistitem nacta est.



171 Adeò sacrum Philosophia quiddam est & venerabile, ut etiam si quid illi simile est, mendacio placeat. *Epist. 52.*



Quid Philosophia investigaverit, quid in lucem protraxerit, quæris? Primum rerum naturam, quàm non ut cetera animalia oculis secutus est tardis ad divina. Deinde vitæ legem, quem ad universa direxit; nec nosse tantum, sed sequi docuit Deos, & accidentia non aliter excipere, quàm imperata. Vetuit parère opinionibus falsis, & quanti quidque esset verâ æstimatione perpendit; damnavit mixtas pœnitentiæ voluptates; & bona semper placitura laudavit, & palàm fecit, felicissimum esse, cui felicitate opus non est; potentissimum esse, qui se habet in potestate. *Epist. 90.*



172 Sunt in Philosophia, qui non proficere, sed conspici volunt. Asperum cultum, & intonsum caput, & negligentiorē barbam, & indictum argento odium & cubile humi positum, & quidquid aliud ambitionem perversa via sequitur, evita. Satis ipsum nomen Philosophiæ, etiamsi modestè tractetur, invidiosum est. Quid, si nos hominum consuetudini cœperimus excerpere?

Intus omnia dissimilia sint : frons nostra populo
conveniat. Non splendeat toga : ne sordeat qui-
dem. Non habeamus argentum , in quod solidi
auri cælatura descenderit : sed non putemus fru-
galitatis indicium auro argentoque caruisse. Id
agamus , ut meliorem vitam sequamur , quàm
vulgus , non ut contrariam : alióqui quos emen-
dari volumus fugamus & a nobis avertimus.
Illud quoque efficimus , ut nihil imitari velint
nostrí , dum timent ne imitanda sint omnia. Hoc
primùm Philosophia promittit , sensum commu-
nem , humanitatem & congregationem ; a qua
professionis dissimilitudo separabit. Videamus ne ¹⁷³
ista , per quæ admirationem parare volumus ,
ridicula & odiosa sint. Nempe propositum no-
strum est , secundùm naturam vivere. Hoc con-
tra naturam est , torquere corpus suum , & faci-
les odisse munditias & squallorem appetere , &
cibis non tantùm vilibus uti , sed tetrís & horridis.
Quemadmodum delicatas res desiderare , luxuriæ
est : ita usitatas & non magno parabiles fugere ,
dementiæ est. Frugalitatem exigit Philosophia ,
non pœnam : potest autem esse non incompta
frugalitas. Hic mihi modus placet. Temperetur
vita inter bonos mores & publicos ; suspiciant
omnes vitam nostram , sed & agnoscant. Quid
ergo ? Eadem faciemus , quæ ceteri ? Nihil inter
nos & illos intererit ? Plurimùm. Dissimiles esse
nos vulgo sciat , qui inspexerit propiùs. Qui
domum intraverit , nos potiùs miretur , quàm
supellectilem nostram. *Epist. 5.*



Patet omnibus veritas. Nondum est occupata. ¹⁷⁴
Multùm ex illa etiam futuris relictum est. Qui
ante nos ista moverunt , non domini nostri , sed
duces sunt. *Epist. 33.*



DE CONSTANTIA SAPIENTIS.

175 **T**ANTUM inter Stoïcos & ceteros sapien-
 tiam professos interesse, quantum inter fœminas
 & mares non immeritò dixerim: quum utraque
 turba ad vitæ societatem tantumdem conferat;
 sed altera pars ad obsequendum, altera imperio
 nata sit. Ceteri sapientes molliter & blandè,
 ut ferè domestici & familiares medici, ægris
 corporibus, non quâ optimum & celerrimum est
 medentur, sed quâ licet. Stoïci virilem ingressi
 viam, non ut amœna ineuntibus videatur, curæ
 habent, sed ut quamprimùm nos eripiant, &
 in illum editum verticem educant, qui adeò
 extra omnem teli jactum surrexit, ut supra for-
 tunam emineat. At ardua per quæ vocamur &
 confragosa sunt. Quid enim? Plano aditur excel-
 sum? Sed ne tam abrupta quidem sunt, quàm
 quidam putant. Prima tantùm pars saxa rupeſque
 habet, & invii speciem, sicut pleraque ex lon-
 ginquo speculantibus abscissa & connexa videri so-
 lent, quum aciem longinquitas fallat. Deinde pro-
 176 piùs adeuntibus eadem illa, quæ in unum con-
 gesserat error oculorum, paulatim adaperiuntur.
 Tum illis, quæ præcipitia ex intervallo appare-
 bant, redit lene fastigium.



Catonem ætas sua parum intellexit; supra
 Pompeios & Cæsares surgentem, infra Vatinios
 posuit; & illi dissuasuro Legem toga erepta est
 in Foro, & a Rostris usque ad Arcum Fabianum
 per seditiosæ factionis manus tractus, voces im-

probas, & sputa & omnes alias insanæ multitudinis contumelias pertulit. Sed pro Catone securus esto. Nullus enim sapiens nec injuriam accipere nec contumeliam potest. Cato autem certius exemplar sapientis viri nobis a Diis immortalibus datus est, quàm Hercules & Ulysses prioribus seculis. Cato non monstra igne ac ferro persecutus est; nec in ea tempora incidit, quibus credi posset Cælum unius humeris inniti, excussâ jam antiquâ credulitate, & seculo ad summam perducto solertiam. Cum ambitu congressus, multiformi malo, & cum potentiâ immensa cupiditate, quam totus orbis in tres divisus satiare non poterat, adversus vitia Civitatis degenerantis & pessum suâ mole fidentis, stetit solus, & cadentem Remp. quantum modò unâ retrahi manu poterat, retinuit, donec vel abreptus vel abstractus comitem se diu sustentatæ ruinæ dedit; simulque extincta sunt, quæ nefas erat dividi; neque enim Cato post libertatem vixit, nec libertas post Catonem. Huic tu putas injuriam fieri potuisse a populo?



Multum interest, inquires, utrùm sapientem extra indignationem, an extra injuriam ponas: nam si dicis illum æquo animo laturum, nullum habet privilegium; contigit illi res vulgaris, & quæ discitur ipsâ injuriarum assiduitate, patientiâ. Ego verò sapientem non imaginario honore verborum exornare constitui, sed eo loco ponere, quo nulla promittatur injuria. Quid ergo? Nemo erit, qui laceffit, nemo qui tentet? Nihil in rerum natura tam sacrum est, quod sacrilegum non inveniat: sed non ideo divina minùs in sublimi sunt, si existunt, qui magnitudinem, multum ultra se positam non icturi appetant. Invulnera-

bile est ; non quod non feritur , sed quod non læditur. Ex hac tibi nota sapientem exhibeo. Numquid dubium est , quin certius robur sit , quod non vincitur , quàm quod non laceffitur ? Quum dubiæ sint vires inexpertæ , ac meritò certissima firmitas habeatur , quæ omnes incursus respuit : sic tu sapientem melioris scito esse naturæ , si nullius illi injuria nocet , quàm si nulla sit ; & illum fortem virum dicam , quem bella non subigunt , nec admota vis hostilis exterret ; non cui pingue otium est , inter desides populos.



Ut cœlestia humanas manus effugiunt , & ab his , qui templa diruunt , aut simulacra constant , nihil Divinitati nocetur ; ita quidquid fit in sapientem protervè , petulanter , superbè , frustrà tentatur. At satiùs erat , neminem esse qui facere vellet. Rem difficilem optas humano generi , innocentiam.



Injuria propositum hoc habet , aliquem malo afficere : malo autem sapientia non relinquit
 179 locum. Unum enim malum illi est turpitudine : quæ intrare eò , ubi jam virtus honestumque est , non potest. Si injuria alicujus mali patientia est , sapiens autem nullius mali patiens est ; nulla ad sapientem injuria pertinet. Non potest quisquam injuriam accipere sine aliquo detrimento vel dignitatis , vel corporis , vel rerum extra nos positarum : sapiens autem nihil perdere potest , omnia in se reposuit , nihil fortunæ credit , bona sua in solido habet , contentus virtute quæ fortuitis non indiget. Ideoque nec augeri nec minui potest ; nam in summum perducta incrementi non habent

locum. Nihil eripit fortuna, nisi quod dedit; virtutem autem non dat: ideo nec detrahit. Libera est, inviolabilis, immota, inconcussa, sic contra casus indurata, ut nec inclinari quidem, nedum vinci possit.



Megara Demetrius ceperat; cui cognomen Poliorcetes fuit. Ab hoc Stilpon Philosophus interrogatus num quid perdidisset? Nihil, inquit: 180 omnia namque mea mecum sunt. Atqui & patri-
monium ejus in prædam cefferat, & filias rapue-
rat hostis, & patria in alienam ditionem venerat,
& ipsum rex circumfusus victoriis exercitûs armis
ex superiore loco rogitabat. Ille victoriam illi
excussit; & se, urbe captâ, non invictum tan-
tùm, sed indemnem esse testatus est. Habebat
enim secum vera bona, in quæ non est manûs
injectio: at ea quæ dissipata & direpta fereban-
tur, non judicabat sua, sed adventitia & nutum
fortunæ sequentia. Omnium enim extrinsecus
affluentium lubrica & incerta possessio est. Cogita
nunc, an huic fur, an calumniator, aut vicinus
potens, aut dives aliquis regnum orbæ senectutis
exercens facere injuriam possit; cui bellum &
hostis ille, egregiam artem quassandarum urbium
professus eripere nihil potuit. Inter micantes ubi-
que gladios, & militarem in rapina tumultum,
inter flammâs & sanguinem stragemque impul-
sæ civitatîs, inter fragorem templorum super
Deos suos cadentium, uni homini pax fuit. Nulla 181
machinamenta reperiri possunt, quæ bene funda-
tum animum agitent. Non est quod Demetrius
se victorem credat. Vicit illius fortuna Stilponis
fortunam. Caduca illa & dominum mutantia,
ubi sint, nescit; quod ad res suas pertinet, se-

cum sunt, secum erunt. Perdiderunt isti divites patrimonia, libidinosi amores suos, & magno pudoris impendio dilecta scorta; ambitiosi curiam & forum, & loca exercendis in publico vitiis destinata; fœneratores perdiderunt tabellas suas, quibus, avaritia falso læta, divitias imaginatur; illè quidem omnia integra illibataque habet. Non Babylonios illi muros contuleris, quos Alexander intravit; non Carthaginis aut Numantiae mœnia unâ (1) manu capta; non Capitolium, Arcemve; habent ista hostile vestigium. Illa quæ sapientem tuentur a flamma & ab incurso tuta sunt: nullum introitum præbent, excelsa, inexpugnabilia, Diis æqua.



182 Non est, quod dicas, hunc sapientem nostrum nusquam inveniri. Non fingimus istud humani ingenii vanum decus, nec ingentem imaginem falsæ rei concipimus, sed qualem confirmamus, exhibuimus & exhibebimus. Rarè forsitan, magnisque ætatum intervallis invenitur; neque enim magna & excedentia solitum ac vulgarem modum crebrò gignuntur; ceterum hic ipse M. Cato vereor, ne supra nostrum exemplar sit.



Nihil injustum justitia pati potest, quia non coeunt contraria; injuria autem non potest fieri, nisi injustè: ergo sapienti injuria non potest fieri: nec est quod mireris, si nemo potest illi injuriam facere, nec prodesse quidem quisquam potest: quemadmodum divina nec juvari desiderant, nec lædi possunt, sapiens autem vicinus proxi-

(1) Le deuxième Scipion Africain.

musque Diis, exceptâ mortalitate, similis Deo.
Ad illa nitens pergensque excelsa, ordinata,
intrepida, æquali & concordi cursu fluentia,
secura, benigna, bono publico natus & sibi &
aliis salutaris, nihil humile concupiscet. Nihil 183
flebit, qui rationi innixus, per humanos casus
divino incedet animo. Non habet ubi accipiat
injuriam. Ab homine me tantum dicere putas &
nec a fortuna quidem, quæ quoties cum vir-
tute congressa est, numquam par recessit. Si ma-
ximum illud, ultra quod nihil leges iratæ habent,
aut sævissimi domini minantur, in quo imperium
suum fortuna consumit, æquo placidoque animo
accipimus, & scimus mortem malum non esse,
ob hoc ne injuriam quidem: multò facilius alia
tolerabimus, damna, dolores, ignominias, lo-
corum commutationes, orbitates, dissidia: quæ
sapientem, etiamsi universa circumveniant, non
mergunt, nedum ad singulorum impulsus mœ-
reat: & si fortunæ injurias moderatè fert, quanto
magis hominum potentiam, quos scit fortunæ
manus esse. Omnia itaque sic patitur, ut hyemis
rigorem, ut intemperantiam cœli, ut fervores, 184
morbosque, & cetera fortè accidentia. Sapien-
tem ex hoc puta genere eorum, qui exercitatione
longâ & fideli robur perpetiendi, lassandique
omnem inimicam vim consecuti sunt.



Non prudentiæ quidquam in se ostendit, qui
contumeliâ afficitur: non dubiè enim contemp-
tum se judicat: & hic morsus non quâdam sine
humilitate animi evenit supprimentis se ac des-
cendentis. Sapiens autem a nullo contemnitur,
magnitudinem suam novit; nullique tantum de
se licere renuntiat sibi: & omnes has, quas non

miserias animorum , sed molestias dixerim , non vincit , sed ne sentit quidem. Alia sunt quæ sapientem feriunt , etsi non subvertant , ut dolor corporis & debilitas , aut amicorum liberorumque amissio , & patriæ bello flagrantis calamitas. Hæc non nego sentire sapientem : nec enim lapidis illi duritiam ferrive asserimus. Nulla virtus est , quæ non sentias , perpeti. Quid ergo est ? Quosdam
 [185] iustus recipit : sed receptos evincit , sanat & com-
 primit. Hæc verò minora ne sentit quidem , nec adversus ea solitâ illâ virtute utitur dura tolerandi : sed aut non annotat , aut digna risu putat.



Quis nescit nihil ex his quæ creduntur bona aut mala ita videri sapienti , ut omnibus ? Non respicit quid homines turpe judicent aut miserum ; non ita quâ populus : sed ut sidera contrarium mundo iter intendunt , ita hic adversus opinionem omnium vadit.



Ex imbecillitate nostra conjecturam capimus ingentis animi , & quum cogitavimus , quantum putemus pati posse , sapientis patientiæ paulò ulteriorem terminum ponimus. At illum in aliis mundi finibus sua virtus collocavit , nihil vobiscum commune habentem. Qui dicit illud tolerabile sapienti , illud intolerabile , & animi magnitudinem intra certos fines tener , malè agit : vincit nos fortuna , nisi tota vincatur. (1) Quare etsi aspera & quantumcumque toleratu gravia
 [186] sint , audituque & visu refugienda , non obruetur eorum coetu : & qualis singulis , talis universis

(1) J'ai transposé toute cette phrase.

obsistat. Nec putes istam Stoicam esse duritiam: Epicurus, quem vos patronum inertiae vestrae assumitis, putatisque mollia ac deliciae præcipere, & ad voluptates ducentia; Raro, (1) inquit, sapienti intervenit fortuna. Quam pene emisit viri vocem! Vis tu fortius loqui, & illam ex toto submovere? Domus hæc sapientis angusta, sine cultu, sine strepitu, sine apparatu, nullis observatur janitoribus, turbam venali fastidio digerentibus: sed per hoc limen vacuum & ab ostiariis liberum fortuna non transit; scit non esse illic sibi locum, ubi sui nihil est. Quod si Epicurus quoque, qui plurimum corpori indulgit, adversus injuriam exsurgit; quid apud nos incredibile videri potest, aut supra humanæ naturæ mensuram? Ille ait injurias tolerabiles esse sapienti: nos, non esse injurias.



Uter verius dicat, videbimus: ad contemptum ¹⁸⁷ quidem injuriæ uterque consentit. Quæris quid inter duos intersit? Quod inter gladiatores fortissimos, quorum alter premit vulnus, & stat in gradu, alter respiciens ad clamantem populum, significat nihil esse, & intercedi non patitur.



Respiciamus exempla, quorum laudamus patientiam; ut Socratis, qui Comœdiarum publicatos in se & spectatos sales, in partem bonam accepit, risitque non minùs, quàm quum ab uxore Xantippe immundâ aquâ perfunderetur. Antistheni mater barbara & Thressa objiciebatur: respondit, & Deorum matrem Idæam esse.

(1) Voyez Vitruve, Préf. du 6 Livre.

Honores & injuriæ vulgi in promiscuo habendæ
sunt ; nec his dolendum , nec illis gaudendum.



Non est libertas nihil pati : fallimur. Libertas
est animum opponere injuriis , & eum facere se
188 ex quo solo sibi gaudenda veniant : exteriora de-
ducere a se , ne inquieta agenda sit vita , omnium
risus , omnium linguas timenti. Quis est enim ,
qui non possit contumeliam facere , si quisquam
potest ? Diverso autem remedio utetur sapiens
affectatorque sapientiæ. Imperfectis enim & adhuc
ad publicum se judicium dirigentibus , hoc pro-
ponendum est , inter injurias ipsos contumelias-
que debere versari. Omnia leviora accidunt ex-
spectantibus ; quò quisque honestior genere ,
famâ , patrimonio est , hoc se fortius gerat , me-
mor in prima acie altos ordines stare , contu-
melias & verba probrosa & ignominias & cetera
dehonestamenta , velut clamorem hostium ferat ,
& longinqua tela & saxa sine vulnere circa galeas
crepitantia : injurias verò , ut vulnera , alia armis ,
189 alia pectori infixæ non dejectus , ne motus quidem
gradu sustineat. Etiam si premeris & infestâ vi
urgeris , cedere tamen turpe est : assignatum a
Natura locum tuere. Quæris quis hic sit locus ?
Viri. Sapienti aliud auxilium est huic contrarium.
Vos enim rem geritis : illi parta victoria est. Ne
repugnate vestro bono , & hanc spem , dum ad
verum pervenitis , alite in animis ; libentesque
meliora excipite , & opinione ac voto juvate.
Esse aliquem invictum , esse aliquem in quem
nihil fortuna possit , e Republica humani gene-
ris est.

* DE OTIO SAPIENTIS.

MELIORES erimus singuli in otio. Tunc ¹⁹⁰ poteit obtineri quod semel placuit, ubi nemo intervenit, qui judicium adhuc imbecillum, populo adjutore, detorqueat; tunc potest vita æquali & uno tenore procedere, quam propositis diversissimis scindimus. Nam inter cetera mala, illud pessimum est, quod vitia ipsa mutamus; sic ne hoc quidem nobis contingit permanere in malo jam familiari. Aliud ex alio placet, vexatque nos hoc quoque quod judicia nostra non tantum prava, sed etiam levia sunt. Fluctuamus, aliudque ex alio comprehendimus: petita relinquimus, relicta repetimus: alternæ inter cupiditatem nostram & pœnitentiam vices sunt. Pendemus enim toti ex alienis judiciis: & id optimum nobis videtur, quod petitores laudatoresque multos habet, non id quod laudandum petendumque est: nec viam bonam ac ¹⁹¹ malam per se æstimamus, sed turba vestigiorum in quibus nulla sunt redeuntium. Dices mihi: quid agis (1)? Deseris partes. Certè Stoïci vestri dicunt: Usque ad ultimum vitæ finem in actu erimus; non desinemus communi bono operam dare, adjuvare singulos, opem ferre etiam inimicis, eniti manu. Nos sumus qui nullis annis

* *Ex Lib. de Vita beata.*

(1) Tacite peint ainsi les Stoïciens: *Assumpta Stoïcorum arrogantia sectaque, quæ turbidos & negotiorum appetentes facit.* L. 14. des Annales.

vacationem damus , & quod ait ille vir (1) discretissimus :

Canitiem galeâ premimus . . .

Nos sumus apud quos usque eo nihil ante mortem otiosum est , ut , si res patitur , non sit ipsa mors otiosa. Quid nobis Epicuri præcepta in ipsis Zenonis principiis , loqueris. Hoc tibi in præsentia respondebo : numquid vis amplius , quàm ut me similem ducibus meis præstem ? Quid ergo est ? Non quò miserint me illi , sed quò duxerint , ibo.



Non descisco a præceptis Stoïcorum & ne ipsi quidem a suis desciverunt. Hoc quod dico , in 92 duas partes dividam. Primum , ut possit aliquis vel a prima ætate contemplationi veritatis totum se tradere , rationem vivendi quærere , atque exercere secretò : deinde , ut possit aliquis emeritis jam stipendiis profligatæ ætatis jure optimo hoc facere , & ad alios actus animum referre , Virginum Vestalium more , quæ annis decem inter officia diversis discunt sacra facere , & quum didicerunt , docent.



Hæc Stoïcis quoque placere ostendam : non quia legem dixerim mihi , nihil contra dictum Zenonis Chrysippive committere ; sed quia res ipsa patitur me ire in illorum sententiam : quam si quis semper unius sequitur , non id Curia , sed jam factionis est.

(1) Virgile , Liv. 9;

Duæ maximè in hac re diffident sectæ, Epicureorum & Stoïcorum : sed utraque ad otium diversâ viâ mittit. Epicurus ait : Non accedet ad Remp. sapiens, nisi quid intervenerit ; Zenon 193 ait : Accedat ad Remp. nisi quid impedierit. Alter otium ex proposito petit, alter ex causa. Causa autem illa latè patet. Si Resp. corruptior est, quàm ut adjuvari possit : si occupata est malis, non nitetur sapiens in supervacuum, nec se nihil profuturus impendet : si parum habebit auctoritatis aut virium, nec illum erit admissura Resp. si valetudo illum impediet. Quomodo navem quassam non deduceret in mare, quomodo nomen in militiam non daret debilis. Sic ad iter quod inhabile sciet non accedet. Potest ergo & ille, cui omnia adhuc in integro sunt, antequam ullas experiatur tempestates in tuto subsistere, & protinus commendare se novis artibus, & illud beatum otium exigere, virtutum cultor, quæ exerceri etiam a quietissimis possunt. Hoc nempe ab homine exigitur, ut pro sit hominibus, si minùs, paucis ; si minùs, proximis ; si minus, sibi. Nam quum se utilem ceteris efficit, commune agit negotium. Quomodo qui se deterior 194 rem facit, non sibi tantummodo nocet, sed etiam omnibus eis, quibus melior factus prodesse potuisset : sic si quis bene de se meretur, hoc ipso aliis prodest, quod illis profuturum parat.



Duas Resp. animo complectamur, alteram magnam, & verè publicam, quâ Dii atque homines continentur, in qua non ad hunc angulum respicimus, aut ad illum, sed terminos civitatis nostræ cum sole metimur : alteram, cui nos adscripsit conditio nascendi. Hæc aut Athenien-

fium erit, aut Carthaginienfium, aut alterius aliqujus urbis, quæ non ad omnes pertineat homines, sed ad certos. Quidam eodem tempore utrique Reip. dant operam, majori minori: quidam tantum minori; quidam tantum majori. Huic majori Reip. & in otio defervire possumus. Immo verò nescio an in otio melius: ut quæramus, 295 quid sit virtus, una pluresve sint? Natura an ars bonos viros faciat? Unum sit hoc, quod maria terrasque, & mari ac terris inserta complectitur; an multa ejusmodi corpora Deus sparserit? Continua sit omnis & plena materia, ex qua cuncta gignuntur, an diducta, & solidis inane permixtum sit? Deus sedens opus suum spectet, an tractet? Utrumne extrinsecus illi circumfusus sit, an toti inditus? Immortalis sit mundus, an inter caduca & ad tempus nata numerandus? Hæc qui contemplatur, quid Deo præstat? Ne tanta ejus opera sine teste sint. Solemus dicere summum bonum esse secundum naturam vivere: Natura nos ad utrumque genuit, & contemplationi rerum & actioni.



Nunc probemus, quod prius diximus. Quid 296 porro? Hoc non erit probatum, si se unusquisque consuluerit, quantam cupiditatem habeat ignota noscendi, quàm ad omnes fabulas excitetur? Curiosum nobis Natura ingenium dedit: & artis sibi ac pulchritudinis suæ conscia spectatores nos tantis rerum spectaculis genuit, perditura fructum suum, si tam magna, tam clara, tam subtiliter ducta, tam nitida, & non uno genere formosa solitudini ostenderet. Ut scias illam spectari voluisse, non tantum adspici, vide quem nobis locum dederit. In media nos sui parte

constituit, & circumspectum omnium nobis dedit; nec erexit tantummodo hominem, sed etiam ad contemplationem factum, ut ab ortu sidera in occasum labentia prosequi posset, & vultum suum circumferre cum toto, sublime fecit illi caput, & collo flexibili imposuit. Deinde sena per diem, sena per noctem signa produxit, nullam non partem sibi explicuit; ut per hæc quæ obtulerat ejus oculis cupiditatem faceret etiam ceterorum. Nec enim omnia, nec tanta visimus quanta sunt; sed acies nostra aperit sibi investigando viam, & fundamenta veri jact, ut inquisitio transeat ex apertis in obscura, & aliquid ipso 197 mundo inveniat antiquius. Unde ista sidera exierint? Quis fuerit universi status, antequam singula in partes discederent? Quæ ratio mersa & confusa diduxerit? Quis loca rebus assignaverit? Suapte naturâ gravia descenderint, evolaverint levia, an præter nisum pondusque corporum altior aliqua vis legem singulis dixerit? An illud verum sit, quo maximè probatur hominem divini spiritûs esse partem, ac veluti scintillas quasdam astrorum in terras defiluisse, atque alieno loco hæsisse? Cogitatio nostra Cœli munimenta perrumpit, nec contenta est, id quod ostenditur, scire. Illud, inquit, scrutor, quod ultra mundum jacet. Ad hæc quærenda natus, æstima, quàm non multum acceperit temporis, etiamsi illud totum sibi vindicet; cui licet nihil facilitate eripi, nihil negligentia patiatur excidere; licet horas suas avarissimè servet, & usque in ultimæ 198 ætatis humanæ terminos procedat, nec quidquam illi ex eo quod natura constituit, fortuna concutiat, tamen homo, ad immortalium cognitionem, nimis mortalis est; ergo secundum naturam vivo, si totum me illi dedi, si illius admirator cultorque

sum. Natura autem utrumque facere me voluit ; & agere , & contemplationi vacare. Utrumque facio , quoniam ne contemplatio quidem sine actione est. Imperfectum ac languidum bonum est in otium sine actu projecta virtus , numquam id quod didicit ostendens. (1) Quis negat illam debere profectus suos in opere tentare ? Nec tantum quid faciendum sit cogitare , sed etiam aliquando manum exercere , & ea quæ meditata sunt ad verum perducere ? Quid si per ipsum sapientem non est mora , si non actor deest , sed agenda desunt : ecquid illi secum esse permittes ? Quo animo ad otium sapiens secedit ? Ut sciat secum quoque ea acturum , per quæ posteris profuit. Nos certè sumus ; qui dicimus
 ¶ 199 & Zenonem & Chrysippum majora egisse , quàm si duxissent exercitus , gessissent honores , leges tulissent , quas non uni civitati , sed toti humano generi tulerunt. Quid ergo est , quod tale otium non conveniat bono viro , per quod futura secula ordinet , nec apud paucos concio-
 netur , sed apud omnes omnium gentium homines , quique sunt , quique erunt ? Cleanthes , Chrysippus , & Zenon Remp. non administravêre ; segnem egêre vitam , & invenerunt quemadmodum plus quies illorum hominibus prodesset , quàm aliorum discursus & sudor ; & nihilominus hi multum egisse visi sunt , quamvis nihil publicè agerent.



Prætereà tria genera vitæ sunt , inter quæ ; quod sit optimum quæri solet : unum voluptati vacat , alterum contemplationi , tertium actioni.

(1) Parum sepultæ distat inertia
 Celata virtus. HOR.

Nec ille, qui voluptatem probat, sine contemplatione est, nec ille, cuius vita actioni destinata est, sine contemplatione est, nec ille qui contemplationi inservit, sine voluptate est, & ille de quo malè existimare consuevimus, voluptatem inertem non probat, sed eam quam ratione efficit firmam sibi. Ita & hæc voluptaria secta in actu est. Quidni in actu sit, quum ipse dicat Epicurus, aliquando se recessurum voluptate, si voluptati imminet ²⁰⁰ poenitentia? Alii petunt contemplationem: nobis hæc statio est, non portus. Ad quam Rempublicam sapiens accessurus sit? Ad Atheniensem, in qua Socrates damnatur? Aristoteles, ne damnetur fugit? In qua opprimit invidia virtutes? Ad Carthaginiensem, in qua assidua seditio, & optimo cuique infesta libertas est, summa æqui ac boni vilitas, adversus hostes inhumana crudelitas, etiam adversus suos hostilis? Utramque fugiet. Si percenseo singulas, nullam inveniam, quæ sapientem, aut quam sapiens pati possit. Quod si non invenitur illa, quam nobis fingimus, incipit omnibus esse otium necessarium, quia quod unum præferri poterat otio, nusquam est.





DE BREVI TATE VITÆ.

201 **M**AJOR pars mortalium de Naturæ malignitate conqueritur, quod in exiguum ævi gignimur, quòd hæc tam velociter, tam rapidè datæ nobis temporis spatia decurrant, adeò ut, exceptis admodum paucis, ceteros in ipso vitæ apparatu vita destituat. Animalibus tantum indulget, ut quina aut dena secula edurent, hominì in tam multa ac magna genito, tantò citior terminus stat. Non exiguum temporis habemus, sed multum perdimus. Satis longa vita est, & in maximarum rerum consummationem largè data, si tota bene collocaretur. Sed ubi per luxum ac negligentiam defluit, ubi nulli rei bonæ impenditur, ultimâ demum necessitate cogente, quum ire non intelleximus, transisse sentimus. Ita est, non accepimus brevem vitam, sed fecimus; nec inopes ejus, sed prodigi sumus. Sicut amplæ & regiæ opes, ubi ad malum dominum pervenerunt, momento dissipantur; at quamvis modicæ, si bono custodi traditæ sunt, usu cres-

202 cunt, ita ætas nostra bene disponenti multum patet.



Quid de rerum natura querimus? Illa se benignè gessit. Vita, si scias uti, longa est; alium insatiabilis tenet avaritia, alium in supervacuis laboribus operosa sedulitas: alius vino madet; alius inertia torpet: alium defatigat ex alienis judiciis suspensa semper ambitio: alium mercandi præceptis cupiditas circa omnes terras, om-

nîa maria spe. lucri ducit. Plerosque nihil certum
 sequentes vaga & inconstans & sibi displicens
 levitas per nova consilia jactat. Quibusdam nihil
 quò cursum dirigant, placet; sed marcentes osci-
 tantesque fata deprehendunt. Quàm multis graves
 sunt divitiæ? Quàm multi continuis voluptatibus
 pallent? Quàm multis nihil liberi relinquit circum-
 fusus Clientium populus? Omnes denique istos
 ab infimis ad summos pererræ, hic advocat, hic 203
 adest, ille periclitatur, ille defendit, ille judi-
 cat. Nemo se sibi vindicat: alius in alium con-
 sumimur. Hic illius cultor est, ille illius, suus
 nemo. Omnia licet quæ umquam ingenia fulse-
 runt, in hoc unum consentiant, numquam satis
 hanc humanarum mentium caliginem mirabuntur.
 Prædia sua a nullo occupari patiuntur, & si exi-
 gua contentio est de modo finium, ad lapides &
 arma discurrent; in vitam suam incedere alios
 sinunt, immo verò ipsi etiam possessores ejus
 futuros inducunt. Nemo invenitur qui pecuniam
 suam dividere velit; vitam unusquisque quàm
 multis distribuit. Adstricti sunt in continendo pa-
 trimonio; simul ad temporis jacturam ventum
 est, profusissimi in eo, cujus unius honesta ava-
 ritia est.



Libet itaque ex seniorum turba comprehen-
 dere aliquem. Pervenisse te ad ultimum ætatis
 humanæ videmus; centesimus tibi, vel suprâ,
 premitur annus; agedum, ad computationem
 ætatem tuam revoca: dic quantum ex isto
 tempore creditor, quantum amica, quantum
 Rex, quantum Cliens abstulerit; quantum
 lis uxoria, quantum fervorum coërcitio, quan-
 tum officiosa per urbem discursatio. Adjice
 morbos, quos manu fecimus; adjice quod &

sine usu jacuit; videbis te pauciores annos habere, quàm numeros. Repete memoriâ tecum; quando certus consilii fueris, quotus quisque dies ut destinaveras recessit, qui tibi usus tui fuerit, quando in statu suo vultus, quando animus intrepidus; quid tibi in tam longo ævo facti operis sit; quàm multi vitam tuam diripuerint, 204 te non sentiente quid perderes; quantum vanus dolor, stulta lætitia, avida cupiditas, blanda conversatio abstulerit; quàm exiguum tibi de tuo relictum sit; intelliges, te immaturum mori.



Quid ergo est in causa? Tamquam semper victuri vivitis: numquam vobis fragilitas vestra succurrit. Non observatis quantum jam temporis transierit; velut ex pleno & abundanti perditis: quum interim fortasse ille ipse alicui vel homini vel rei donatus, ultimus dies sit. Omnia, tamquam mortales tenetis: omnia, tamquam immortales concupiscitis. Audies plerosque dicentes: A quinquagesimo in otium secedam: sexagesimus annus ab officiis me dimittet. Et quem tandem longioris vitæ prædem accipis? Quis ista, sicut disponis, ire patietur? Non pudet te reliquias vitæ tibi reservare, & id solum tempus bonæ menti destinare, quod in nullam rem conferri possit? 205 Quàm ferum est, tunc vivere incipere, quum desinendum est? Quæ tam stulta mortalitatis obli- vio in quinquagesimum & sexagesimum annum differre sana consilia? Et indè velle vitam inchoare, quò pauci perduxerunt?



Potentissimis & in altum sublatis hominibus excidere voces videbis, quibus otium optent,

laudēnt; omnibus bonis suis præferant. Cupiunt interim ex illo fastigio suo, si tutò liceat, descendere: nam ut nihil extrà laceſſat, aut quatiat, in se ipsa fortuna ruit. Quot sunt, qui cum aliis felicissimi viderentur, ipsi in se verum testimonium dixerunt, perosi omnem actum annorum suorum: sed quum verba eruperunt, affectus ad consuetudinem relabuntur. Vestra mehercule vita, licèt suprà mille annos exeat, in arduissimum contrahetur. Ista vitia nullum non seculum devorabunt; hoc verò spatium, quod, quamvis natura curret, ratio dilatat, citò vos effugiat necesse est. Non enim apprehenditis, nec retinetis, nec velocissimæ omnium rei moram facitis, sed abire ut rem supervacuum ac reparabilem finitis. In primis autem & illos 206 numero, qui nulli rei, nisi vino ac libidini vacant. Nulli enim turpius occupati sunt: ceteri, etiamsi vanâ gloriæ imagine teneantur, speciosè tamen errant: licèt avaros mihi, licèt vel iracundos enumeres, vel odia exercentes injusta, vel bella: omnes isti virilius peccant: in ventrem ac libidinem projectorum inhonesta labes est. Omnia istorum tempora excute, videbis quemadmodum illos respirare non sinant vel bona vel mala sua. Nulla res bene exercetur ab homine occupato: nihil minus est hominis occupati, quàm vivere: nullius rei difficilior est scientia.



Professores aliarum artium vulgò multique sunt: quasdam verò ex his pueri admodum ita percepisse visi sunt, ut etiam præcipere possent. Vivere totâ vitâ discendum est, & quod magis fortasse miraberis, totâ vitâ discendum est mori. Tot maximi viri, relictis omnibus impedimentis,

quam divitiis, officiis, voluptatibus renuntiassent, hoc unum in extremam usque ætatem egerunt, ut vivere scirent; plures tamen ex his nondum se scire confessi, e vita abierunt, nedum ut
 207 isti sciant. Magni, mihi crede, & supra errores humanos eminentis viri est, nihil ex suo tempore delibari sinere; & ideo vita ejus longissima est, cui quantumcumque patuit, totum ipsi vacavit: nihil inde incultum otiosumque jacuit: nihil sub alio fuit; neque enim reperit dignum quidquam, quod cum tempore suo permutaret custos ejus parcissimus. Itaque satis illi fuit; his verò necesse est defuisse, ex quorum vita multum populus tulit.



Præcipitat quisque vitam suam, & futuri desiderio laborat, præsentium tædio. At ille, qui nullum non tempus in usus suos confert, qui omnes dies tamquam vitam ordinat, nec optat crastinum, nec timet. Quid enim est quod jam ulla hora novæ voluptatis possit asferre? Omnia ad satietatem percepta sunt: de cætero, fors fortuna ut volet ordinet: vita jam in tuto est. Huic adjici potest, detrahi nihil: & adjici sic, quemadmodum saturo jam, non pleno aliquid cibi, quod nec desiderans capit.



208 Non est itaque, quod quemquam propter canos aut rugas putes diu vixisse. (1) Quid illum octoginta anni juvant per inertiam exacti? Non vixit iste, sed in vita moratus est: nec serò mortuus est, sed diu. Octoginta annis vixit. Interest,

(1) Épître XCIII. à Lucilius sur la mort du Philosophe Métroacte.

quo die mortem suam numeres. At ille obiit viridis : sed officia boni civis , boni amici , boni filii exsecutus est : in nulla parte cessavit : licet ejus ætas imperfecta sit , vita perfecta est. Octoginta annis vixit : immo octoginta annis fuit : nisi fortè sic vixisse eum dicis , quomodo dicuntur arbores vivere. Hoc agamus , ut , quemadmodum pretiosa rerum , vita nostra sic non pateat multum , sed multum pendat. Actum illam metiamur , non tempore. Vis scire , quid inter hunc intersit vegetum contemptoremque fortunæ , functum omnibus vitæ humanæ stipendiis , atque in summum bonum ejus erectum , & illum cui multi anni transmissi sunt ? Alter post mortem quoque est , alter ante mortem periit. Laudemus itaque , & in numero feliciū reponamus eum , cui quantumcumque temporis contigit , bene collocatum est. Vidit enim veram lucem : non fuit unus e multis : & vivit & vixit & vixit. Quid quæris , quamdiu vixerit ? Vixit ad posteros usque : transfiliit , & se in memoriam dedit. Nec ideo mihi plures annos accedere recusaverim : nihil tamen ad beatam vitam defuisse dicam , si spatium ejus inciditur : non enim ad eum diem me aptavi , quem ultimum spes avida mihi promiserat , sed nullum non tamquam ultimum adspexi. Quid me interrogas , quando natus sim. Quemadmodum in minore corporis habitu , potest homo esse perfectus : sic & in minore temporis modo potest esse vita perfecta. Ætas inter externa est ; quamdiu sim , alienum est ; quamdiu vir bonus sim , meum est. Hoc a me exige , ne velut per tenebras ævum ignobile emetiar : ut agam vitam , non ut prætervehar. Quæris , quod sit amplissimum vitæ spatium ? Usque ad sapien-

210 tiam vivere. Qui ad illam pervenit, attigit non finem longissimum, sed maximum.



Non illum putes multum navigavisse, quem sæva tempestas a portu exceptum huc & illuc tulit, ac viribus ventorum ex diverso furentium per eadem spatia in orbem egit? Non ille multum navigavit, sed multum jactatus est. Sic senex iners, non diu vixit, sed diu (1) fuit.



Mirari soleo, quum video aliquos tempus petere, & eos qui rogantur facillimos: illud uterque spectat, propter quod tempus petitum est; ipsum quidem neuter; quasi nihil petitur, quasi nihil datur; re omnium pretiosissimâ luditur. Fallit autem illos, quia res incorporalis est, quia sub oculos non venit, ideoque vilissima æstima-
tur; immo pene nullum pretium ejus est. Annua congiaria homines clarissimi accipiunt, & his aut laborem, aut operam, aut diligentiam suam locant: nemo æstimat tempus. Utuntur illo laxius quasi gratuito. At eosdem ægros vide, si mortis periculum admotum est propius, medi-
211 corum genua tangentes; si metuunt capitale supplicium, omnia sua, ut vivant, paratos impendere: tanta in illis discordia affectuum est. Quod si posset, quemadmodum præteritorum annorum cujusque numerus proponi, sic futuro-

(1) *Similis* fit cette Epigraphe sur lui-même : *Hic fitus est Similis, qui tot annos fuit, sed septem vixit.* Les sept dernières années de sa vie, il les avoit passées à la Campagne qu'il avoit préférée au tourbillon du monde.

rum; quomodo illi, qui paucos viderent superesse, trepidarent, quomodo illis parcerent? Atqui facile est, quamvis exiguum, dispensare, quod certum est: id debet servari diligentius, quod nescias quando deficiat. Nec tamen est, quod ignorare putes illos, quàm cara res sit. Dicere solent eis, quos validissimè diligunt, paratos se (1) partem annorum suorum dare. Dant, nec intelligunt: dant autem ita, ut sine illorum incremento sibi detrahant; sed hoc ipsum an detrahant, nesciunt: ideo tolerabilis est illis jacitura detrimenti latentis. Nemo restituet annos, nemo iterum te tibi reddet. Ibit quà cœpit ætas, nec cursum suum aut revocabit aut supprimebit: nihil tumultuabitur, nihil admonebit velocitatis suæ, tacita labetur. Non illa se regis imperio; 212 non favore populi longiùs proferet: sicut missa est a primo, decurret: nusquam divertet, nusquam remorabitur. Quid fiet? Tu occupatus es, vita festinat: mors interim aderit, cui, velis nolis, vacandum est.



Homines operosiùs occupatì impendio vitæ vitam instruunt, cogitationes suas in longum ordinant: maxima porro vitæ jactura, dilatio est;

(1) *Dans Plaute, un Amant dit à sa Maîtresse:*

Ego te? quum si intellegam deficere vitâ jam ipse
Vitam meam tibi largiar & de mea ad tuam addam.

Fibulle dit à ses vieilles Amours:

Vive diu, mi dulcis anus; proprios ego tecum,
Sit modò fas, annos contribuissè velim.

Stace exprime fort joliment la même pensée:

Pars animæ victura meæ: cui linquere possim
O utinam! quos dura mihi rapit Atropos annos!

Racine a la même idée dans son Idylle sur la Paix.

R v

illa primum quemque extrahit diem, illa eripit præsentia, dum ulteriora promittit. Maximum vivendi impedimentum est expectatio, quæ pendet ex crastino. Perdis hodiernum: quod in manu fortunæ positum est, disponis: quod in tua dimittis. Quò spectas, quâ te extendis? Omnia quæ ventura sunt, in incerto jacent: protinus vive. Clamat ecce maximus vates, & velut divino ore instinctus salutare carmen canit:

*Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit.*

Quid cunctaris, inquit, quid cessas? Nisi occupas, fugit: quum occupaveris, tamen fugiet. Itaque cum celeritate temporis, utendi velocitate certandum est. Velut ex torrente rapido, 213 nec semper casuro, citò hauriendum est.



In tria tempora vita dividitur. Quod est, quod fuit, quod futurum est. Ex his quod agimus, breve est, quod acturi sumus dubium, quod egimus certum. Hoc est enim in quod jus suum fortuna perdidit, quod in nullius arbitrium reduci potest.



Vis scire, quàm non diu vivant occupati? Vide quàm cupiant diu vivere. Decrepiti senes paucorum annorum accessionem votis mendicant. Minores natu seipsos esse fingunt: mendacio sibi blandiuntur, & tam libenter fallunt, quàm si fata unà decipiant. Jam verò quum illos aliqua imbecillitas mortalitatis admonuit, quemadmodum paventes moriuntur, non, tamquam exeant de vita, sed tamquam extrahantur? Stul-

tos se fuisse, quòd non vixerint, clamitant; & si modò evaserint ex illa valetudine, in otio victuros. Tunc quàm frustra paraverint, quibus non fruerentur, quàm incassum omnis labor ceciderit, cogitant. 214



At quibus vita procul ab omni negotio agitur, quidni spatiosa sit? Nihil ex illa delegatur; nihil alio atque alio spargitur, nihil inde fortunæ traditur, nihil negligentia interit, nihil largitione detrahitur; nihil supervacuum est: tota, (ut ita dicam) in reditu est. Quantulacumque itaque abundè sufficit: & ideo quancumque ultimus dies venerit, non cunctabitur sapiens ire ad mortem certo gradu.



Quæris fortè quos occupatos vocem? Nos hos solos, qui per totam vitam officia exercent. Illum tu otiosum vocas, qui Corinthia paucorum furore pretiosa anxia subtilitate concinnat, & majorem dierum partem in æruginosis lamellis confumit? Illos otiosos vocas, quibus apud tonsorem multæ horæ transmittuntur, dum decerpitur, si quid nocte proximâ succrevit, dum de singulis capillis in consilium itur, dum aut disjecta coma restituitur, aut deficiens hinc atque illinc (1) in frontem compellitur. Quomodo irascuntur, si tonsor paulò negligentior fuit; tamquam virum tonderet? Si quid ex juba sua recisum est, si quid extra ordinem jacuit, nisi omnia 215

(1) Un petit front étoit un trait de beauté chez les Romains. Pétrone décrivant les charmes d'une belle femme, dit: *Frons minima*; & avant lui, Horace:

Insignem tenui fronte Lycorida.

in annulos suos reciderunt. Quis est istorum, qui non malit Rempublicam turbari, quàm comam? qui non sollicitior sit de capitis sui decore quàm de salute; qui non comptior esse malit, quàm honestiôr? Hos tu otiosos vocas, inter pectinem speculumque occupatos? Quid illi, qui in componendis, audiendis, discendis canticis operati sunt; dum vocem, cujus rectum cursum natura & optimum & simplicissimum fecit, inflexu modulationis inertissimæ torquent? Non habent isti otium, sed iners negotium. Convivia mehercule horum non posuerim inter vacantia tempora, quum videam, quàm solliciti argentum ordinent, quàm diligenter exsoletorum suorum tunicas succingant, quàm suspensi sint quomodo aper a coquo exeat, quantâ celeritate, signo dato, glabri ad ministeria discurrant. Ex his elegantiae lautitiæque fama captatur, & usque eò in
 216 omnes vitæ successus mala sua illos sequuntur, ut nec bibant sine ambitione, nec edant. Nec illos quidem inter otiosos numeraveris, qui sellâ se & lecticâ huc & illuc ferunt, & ad gestationum suarum, quasi deferere illas non liceat, horas occurrunt; quos quando levare debeant, quando cœnare, quando pernoctare, alius admonet; & usque eò nimio delicati animi languore solvuntur, ut per se scire non possint, an esuriant.



Audio quemdam ex delicatis, (si modò delicatiae vocandæ sunt, vitam & consuetudinem humanam dedicere) quum ex balneo inter manus elatus, & in sella positus esset, dixisse interrogando: jam sedeo? Hunc tu ignorantem an sedeat, putas scire, an vivat, an videat, an otiosus sit? Non facilè dixerim, utrùm magis mise-

rear, si hoc ignoravit, an si se ignorare finxit. Multarum quidem rerum oblivionem sentiunt, sed multarum & imitantur; quædam vitia illos, quasi felicitatis argumenta, delectant. Nimis humilis & contempti hominis esse videtur scire, quid faciat. I nunc, & mimos multa mentiri ad 217 exprobandam luxuriam puta: plura mehercule prætereunt quàm fingunt; & tanta incredibilium vitiorum copia ingenioso in hoc unum seculo processit, ut jam mimorum arguere possimus negligentiam. Esse aliquem, qui usque eò deliciis interierit, ut, an sedeat, alteri credat?



Non est ergo otiosus hic: aliud nomen imponas. Ager est, immo mortuus est. Ille otiosus est, cui otii sui sensus est: hic verò semivivus, cui ad intelligendos corporis sui habitus indice opus est. Quomodo potest hic alicujus temporis dominus esse? Persequi singulos longum est, quorum latrunculi, aut pila, consumpsere vitam. Non sunt otiosi quorum voluptates multum negotii habent. Quorundam non otiosa vita est, sed desidiosa occupatio. De illis nemo dubitavit, quin operosè nihil agant, qui in litterarum inutilium studiis detinentur, quæ jam apud Romanos quoque magna manus est. Græcorum iste morbus 218 fuit, quærere quem numerum remigum Ulysses habuisset: prior scripta esset Ilias, an Odyssea; prætereà an ejusdem esset auctoris, & alia hujus notæ: ecce Romanos quoque invadit studium supervacua discendi. Cujus ista errores minuent? cujus cupiditates prement? Quem fortio rem, quem justio rem, quem liberalio rem facient? Soli omnium otiosi sunt, qui sapientiæ vacant; soli vivunt. Nec enim suam tantum ætatem bene tuentur.

tur ; omne ævum suo adjiciunt. Quidquid annorum ante illos actum est , illis acquisitum est. Nisi ingratis sumus , illi clarissimi sacrarum opinionum conditores , nobis nati sunt , nobis vitam præparaverunt. Ad res pulcherrimas , ex tenebris ad lucem erutas alieno labore deducimur : nullo nobis seculo interdictum est : in omnia admittimur ; & si animi magnitudine egredi humanæ imbecillitatis angustias libet , multum per quod
219 spatium temporis est. Disputare cum Socrate licet , dubitare cum Carneade , cum Epicuro quiescere , hominis naturam cum Stoicis vincere , cum Cynicis excedere , cum rerum natura in consortium omnis ævi pariter incedere. Quidni ab hoc exiguo & caduco temporis transitu , in illa nos toto demus animo , quæ immensa , quæ externa sunt , quæ cum melioribus communia. Isti , qui per officia discursant , qui se aliosque inquietant , quum bene insanierint , quum omnium limina quotidie perambulaverint , nec ullas apertas fores præterierint , quum per diversas domos meritoriam salutem circumtulerint : quotamquemque ex tam immensa & variis cupiditatibus districtâ urbe poterunt videre ? Quàm multi erunt , quorum illos aut somnus , aut luxuria , aut inhumanitas submoveat ! Quàm multi , qui illos , quum diu torserint , simulatâ festinatione trans-
220 currant ! Quàm multi hesternâ crapulâ semisomnes & graves illis miseris somnum suum rumpentibus , ut alienum expectent , vix allevatis labiis insufurratum millies nomen , oscitatione superbissimâ reddent ? Hos in veris officiis morari licet dicamus , qui Zenonem , qui Pythagoram quotidie & Democritum , ceterosque antistites bonarum artium , qui Aristotelem & Theophrastum volent habere quàm familiarissimos. Nemo ho-

rum non vocabit, nemo non venientem ad se beatorem, amantioremque sui dimitter; nemo quemquam vacuis a se manibus abire patietur. Nocte conveniri & interdiu, ab omnibus mortalibus possunt. Horum te mori nemo coget, omnes docebunt; horum nemo annos tuos conteret: suos tibi contribuent. Nullius ex his sermo periculosus erit, nullius amicitia capitalis, nullius sumptuosa observatio. Feres ex his quidquid voles: per illos non stabit, quominus quantum ceperis, plurimum haurias. Quæ illum felicitas, quam pulchra senectus manet, qui se in horum clientelam contulit? Habebit quos de se quotidie consulat, a quibus audiat verum sine contumelia, laudetur sine adulatione, ad quorum 222 se similitudinem effingat. Solemus dicere non fuisse in nostra potestate, quos sortiremur parentes; sorte nobis datos; nobis verò ad nostrum arbitrium nasci licet. Nobilissimorum ingeniorum familiæ sunt. Elige in quam adscisci velis: non in nomen tantum adoptaberis, sed in ipsa bona, quæ non erunt sordidè custodienda; majora fient, quò illa pluribus diviseris. Hi tibi dabunt ad æternitatem iter, & te in illum locum, ex quo nemo ejiciet, sublevabunt. Hæc una ratio est extendendæ mortalitatis, immo in immortalitatem vertendæ. Honores, monumenta, quidquid aut decretis jussit ambitio, aut operibus extruxit, citò subruitur; nihil non longa demolitur vetustas & movet ocius quod consecravit: sapientiæ noceri non potest. Nulla delebit ætas præsens, nulla diminuet sequens, ac deinde semper ulterior aliquid ad venerationem conferet; quoniam quidem in vicino versatur invidia: simpliciùs longè posita miramur. Sapientis ergo multum patet 222 vita: non idem illum, qui ceteros terminus in-

cludit. Solus generis humani legibus solvitur : omnia illi secula , ut Deo , serviunt. Transivit tempus aliquod ? Hoc recordatione comprehendit. Instat ? Hoc utitur. Venturum est ? Hoc præcipit. Longam illi vitam facit omnium temporum in unum collatio : illorum brevissima ac sollicitissima ætas est , qui præteritorum obliviscuntur , præsentia negligunt , de futuro timent : quum ad extrema venerint , serò intelligunt miseri , tamdiu se , dum nihil agunt , occupatos fuisse.



Nec est , quòd hoc argumento probari putes longam illos agere vitam , quia interdum mortem invocant. Vexat illos imprudentia incertis affectibus & incurrentibus in ipsa quæ metuunt : mortem sæpe ideo optant , quia timent. Illud quoque argumentum non est , quod putes diu viventium , quod sæpe illis longus videtur dies , quod dum veniant ad conditum tempus cœnæ , tardè ire horas queruntur : nam si quando illos deferunt occupationes , in otio relictæ æstuant , nec quomodo id disponant , aut extrahant , sciunt. Itaque ad occupationem aliquam tendunt , & quod interjacet omne tempus grave est ; tam mehercule , quàm quum dies muneris Gladiatorii edictus est , aut quum alicujus alterius spectaculi & voluptatis expectatur constitutum , transilire medios dies volunt. Omnis illis speratæ rei longa dilatio est. At illud tempus quod amant , brève est & præceps , breviusque multo fit suo vitio. Aliunde enim aliò transfugiunt , & consistere in una cupiditate non possunt. Non sunt illis longi dies , sed invisi. At contra , quàm exiguæ noctes videntur , quas in complexu scortorum aut vino exigunt ? Inde etiam Poetarum furor fabulis humanos errores alentium , quibus

visus est Jupiter, voluptate concubitûs delinitus, duplicâsse noctem? Quid aliud est vitia nostra incendere, quàm auctores illis inscribere Deos, & dare morbo, exemplo divinitatis, excusatam licentiam. Possunt istis non brevissimæ videri noctes, quas tam carè mercantur? Diem noctis exspectatione perdunt, noctem lucis metu. Ipsæ ²²⁴ voluptates eorum trepidæ, & variis terroribus inquietæ sunt, subitque quum maximè exultantes sollicita cogitatio: hæc quàm diu? Ab hoc affectu reges suam flevêre potentiam, nec illos magnitudo fortunæ suæ delectavit, sed venturus aliquando finis exterruit. Quum per magna camporum spatia porrigeret exercitum Persarum rex insolentissimus, lacrymas profudit, quòd intra 100 annos nemo ex tanta juventute superfuturus esset. At illis erat admoturus fatum ipse, qui flebat, perditurusque alios in terra, alios in mari, alios in prælio, alios in fuga, & intra exiguum tempus consumpturus illos, quibus centesimum annum timebat.



Miserrimam esse necesse est eorum vitam, non tantum brevissimam, qui magno parant labore, quod majore possideant? Operosè assequuntur quæ volunt: anxii tenent quæ assecuti sunt. Nulla interim numquam amplius redituri temporis est ratio. Novæ occupationes veteribus substituuntur ²²⁵, spes spem excitat, ambitionem ambitio: miseriarum non finis quæritur, sed materia mutatur. Nostri nos honores torserunt? Plus temporis alieni auferunt. Candidati laborare desivimus? Suffragatores incipimus. Accusandi deposuimus molestiam? Judicandi nanciscimur. Alienorum bonorum mercenariâ procuratione consenuit? Suis opibus distinetur. Marium caliga dimi-

fit? Consulatus exercet. Quintus Dictatorem properat evadere? Ab aratro revocabitur. Ibit in Pœnos nondum tantæ maturus rei Scipio, victor Annibalis, victor Antiochi, sui Consulatus decus, fraterni sponsor, nî per ipsum mora fit, cum Jove reponetur? Civiles servatorem agitabunt seditiones, & post fastiditos a juvene Diis æquos honores, jam senem contumacis exsilii delectabit ambitio. Numquam deerunt vel felices, vel miseræ sollicitudinis causæ; per occupationes intercludetur otium: numquam agetur, semper optabitur.



- 226 Omnium quidem occupatorum conditio misera est: eorum tamen miserrima, qui ne suis quidem occupationibus laborant. Ad alienum dormiunt somnum, ad alienum ambulant gradum; ad alienum comedunt appetitum; amare & odisse, res omnium liberrimas, jubentur. Hi si velint scire, quàm brevis ipsorum vita sit, cogitent ex quota parte sua sit. Munia publica vitæ damno parantur; ut unus ab illis numeretur annus, omnes annos suos conterent. Quosdam autem quum in summum ambitionis eniterentur, inter prima luctantes, ætas reliquit: quosdam quum in consummationem dignitatis per mille indignitates irrupissent, misera subiit cogitatio, ipsos laborasse in titulum sepulcri: quorundam ultima senectus, dum in novas spes ut juvenia disponitur, inter conatus magnos & improbos invalida deficit. Fœdus ille, quem in judicio pro ignotissimis litigatoribus grandem natu, & imperitæ coronæ
- 227 assentationes captantem spiritus liquit. Turpis ille, qui vivendo lassus citius quàm laborando inter officia collapsus est. Turpis, quem accipiendis immorientem rationibus, diu tractus risit heres.

Præterire quod mihi occurrit exemplum non possum. Fuit Turannius exactæ diligentiae senex ; qui post annum nonagesimum , quum vacationem procurationis a C. Cæsare ultrò accepisset , componi se in lecto , & velut exanimem a circumstante familia plangi iussit. Lugebat domus otium domini senis , nec finivit antè tristitiam , quàm labor illi suus restitutus est. Adeò ne juvat occupatum mori ? Idem plerisque animus est ; diutius cupiditas illis laboris quàm facultas est : cum imbecillitate corporis pugnant : senectutem ipsam nullo alio nomine gravem judicant , quàm quod illos seponit. Lex a quinquagesimo anno militem non cogit , a sexagesimo Senatorem non citat : difficilius homines a se otium impetrant , quàm a lege. Interim dum rapiuntur & rapiunt , dum 228 alter alterius quietem rumpit , dum mutuò sunt miseri , vita est sine fructu , sine voluptate ; sine ullo profectu animi : nemo in conspicuo mortem habet , nemo non procul spes intendit. Quidam verò disponunt etiam illa , quæ ultra vitam sunt , moles magnas sepulcrorum & operum publicorum dedicationes , & ad rogam munera & ambitiosas exsequias. At mehercule istorum funera , tamquam minimùm vixerint , ad faces & ad cereos ducenda sunt.



Multùm nocent etiam qui morantur , utique in tanta brevitate vitæ , quam breviorē inconstantiam facimus , aliud ejus subinde atque aliud facientes initium. Diducimus illam in particulas ac lancinamus ; propera ergo , & cogita quantum celeritati additurus fueris , si a tergo hostis instaret ; si equitem adventare suspicareris , ac fugientium premere vestigia. Fit hoc : premeris : accelera & evade : perduc te in tutum , & subinde

229 considera ; quàm pulchra res sit consummare vitam ante mortem , deinde expectare securum reliquam temporis sui partem , in beatæ vitæ possessionem positum , quæ beatior non fit , si longior.



Objurgamus quotidie fatum : quare ille in medio cursu raptus est , quare ille non rapitur ? Quare senectutem & sibi & aliis gravem extendit ? Utrum , obsecro te , æquius judicas te Naturæ , an tibi parêre Naturam ? Quid autem interest , quàm citò exeas , unde utique exeundum est. Non ut diu vivamus , curandum est , sed ut satis : nam ut diu vivas , fato opus est , ut satis , animo. Longa est vita , si plena est ; impletur autem , quum animus sibi bonum suum reddidit , & ad se potestatem suâ transtulit.



D E I R A. *

CETERIS affectibus aliquid quieti placidi- 230
que inest. Iræ affectus totus concitatus, & in im-
petu doloris est. Armorum, sanguinis, suppli-
ciorum minimè humanâ fervens cupiditate; dum
alteri noceat, sui negligens, in ipsa irruens tela,
& ultionis secum ultorem tracturæ avidus. Qui-
dam itaque e sapientibus viris iram dixerunt bre-
vem insaniam: æquè enim impotens sui est, de-
coris oblita, necessitudinum immemor, in quod
cœpit pertinax & intenta, rationi consiliisque
præclusa, vanis agitata causis, ad dispectum æqui-
verique inhabilis, ruinis simillima, quæ super id
quod oppressere, franguntur.



Ut autem scias non esse sanos, quos ira possi- 231
det, ipsum illorum habitum intueri. Flagrant &
micant oculi: multus ore toto rubor, exæstuante
ab imis præcordiis sanguine. Labia quatuntur,
dentes comprimuntur, subriguntur capilli, spi-
ritus coactus & stridens. Parum explanatis voci-
bus sermo præruptus, pulsata humus pedibus;
nescias utrùm magis detestabile vitium sit, an
deforme.

* Cet article est un extrait d'un Traité de Sénèque sur
la Colere, divisé en trois Livres. Cet Ouvrage contient
d'excellentes choses, parmi lesquelles il s'en trouve
beaucoup d'inutiles au sujet. Du-reste, il manque d'or-
dre & de méthode,

Nunc quæramus , an ira secundum naturam sit. Manifestum erit , si hominem inspexerimus. Quo quid mitius , dum in recto animi habitu est ? Quid autem irâ crudelius ? Homine quid aliorum amantius ? Quid irâ infestius ? Homo in adiutorium mutuum generatus est ; ira in exitium. Hic congregari vult , illa discedere : hic prodesse , illa nocere. Quis ergo magis naturam rerum ignorat , quàm qui optimo ejus operi , & emendatissimo hoc ferum ac perniciosum vitium assignat ?



- 232 Optimum est primum iræ irritamentum spernere , ipsisque repugnare seminibus , & dare operam ne incidamus in iram. Nam si cœperit ferre transversos , difficilis ad salutem recursus est : quoniam nihil rationis est , ubi semel affectus inductus est , jusque illi aliquod voluntate nostrâ datum. Faciet de cetero quantum volet , non quantum permiseris. In primis finibus hostis arceus est ; nam quum intravit & portis se intulit , modum a captivis non accipit.



- Nihil habet ira in se utile , nec acuit animum ad res bellicas. Numquam enim virtus vitio adjuvanda est , se contenta. Non potest hic animus fidele otium capere , qui malis suis tutus est , qui fortis esse , nisi irascitur , non potest ; industrius , nisi cupit ; quietus , nisi timet : in tyrannide illi vivendum est , in alicujus affectus venienti servitutem. Perierat imperium Romanum , si Fabius
233 tantum ausus esset quantum ira suadebat. Habuit in consilio fortunam publicam ; & iram antè vicit quàm Annibalem.

Quid ergo vir bonus non irascetur, si cædi patrem suum viderit, si rapi matrem? Non irascetur, sed vindicabit, sed tuebitur. Quid autem times, ne parum illi magnus stimulus, etiam sine ira, pietas sit?



Gaudere latarique proprium & naturale est virtutis: irasci non est ex dignitate ejus magis quàm moerere: atque iracundiæ tristitia comes est; & in hanc omnis ira vel post pœnitentiam vel post repulsam revolvitur. Si sapientis est peccatis irasci, magis irascetur majoribus, & sæpe irascetur. Sequitur ut non tantum iratus sit sapiens, sed iracundus. At quid indignius quàm sapientis affectum ex aliena pendere nequitia? Desinet ille Socrates posse eundem vultum do-²³⁴ mum referre, quem domo extulerat. Si debet sapiens turpiter factis irasci, nihil erit æumnosius sapiente: omnis illi per iracundiam & moerorem vita transibit. Quod enim momentum erit, quo non improbanda videat. Nusquam oculi ejus flectentur, ut non quod indignentur inveniant. Generi humano venia tribuenda est. Nemo nascitur sapiens, sed fit. Simus ergo non hostes, sed correptiores peccantium.



Necesse est prius virtutem ex animo tollas; quàm iracundiam recipias; quoniam cum virtutibus vitia non coeunt. Non potest omnino ex animo ira tolli, inquires: neque hoc natura hominis patitur. Nihil est tam difficile & arduum, quod non humana mens vincat, & in familiaritatem perducatur assidua meditatio. Quodcumque sibi imperavit animus obtinuit. Quidam vino, alii venere interdixere corporibus, Alius conten-

tus brevi somno vigiliam indefatigabilem extendit. Alius didicit tenuissimis funibus currere. Istis
 235 aut nulla tam pertinacis studii, aut non digna merces fuit: nos non advocabimus patientiam, quos tantum præmium exspectat, felicitis animi immota tranquillitas? Sanabilibus ægrotamus malis; ipsaque nos in rectum genitos natura, si emendari velimus, juvat. Nec arduum in virtutes & asperum iter est: multò difficilior est facere ista quæ facitis.



Ira educatione repellenda est. Educatio maximam diligentiam desiderat. Facile est enim tene-
 ros adhuc animos componere; difficulter reciduntur vitia quæ nobiscum creverunt. Plurimum proderit pueros salubriter institui; difficile autem regimen est; quia dare debemus operam, ne aut iram in illis nutriamus, aut indolem retundamus. Modò frænâ utendum, modò stimulis. Detur aliquod laxamentum; sed procul a contactu deliciarum retineantur. Nihil enim magis facit iracundos quàm educatio mollis & blanda; ideo uni-
 236 cis quò plus indulgetur, eò corruptior animus est. Non resistet offensis, cui nihil unquam negatum, cui lacrymas sollicita mater semper absterfit. Majorem quamque fortunam major ira comitatur. Felicitas iracundiam nutrit. Longè itaque ab assentatione pueritia removenda est.



Causa iracundiæ, opinio injuriæ est; cui non facile credendum est. Quædam enim falsa veri speciem ferunt. Dandum semper est tempus; veritatem dies aperit; ne sint aures criminantibus faciles, hoc humanæ naturæ vitium suspectum, notumque nobis sit, quod quæ inviti audimus,
 libenter

libenter credimus; & antequam judicemus, irascimur. Agenda est contra se causa absentis; potest enim pœna dilata exigi, non potest exacta revocari. Dicitur aliquis malè de te locutus; cogita an prior feceris, cogita de quàm multis loquaris. Non fit injuria, sed reponitur. Faciet nos moderatiores respectus nostri, si consuluerimus nos. Maximum remedium est iræ, mora. Noli succensere malis; jam sibi pœnas dedit qui peccavit.



Irâ abstinendum est, sive par est qui lace ssendus est, sive superior, sive inferior. Cum pare contendere, anceps est; cum superiore furiosum; cum inferiore fordidum.



At enim ira habet aliquam voluptatem, & dulce est, dolorem reddere. Minimè. Non enim ut in beneficiis honestum est merita meritis repensare, ita injurias injuriis. Illic vinci turpe est; hîc vincere. M. Catonem in balneo quidam percussit imprudens; quis enim illi sciens faceret injuriam? Postea satisfaciendi Cato, Non memini, inquit, percussum me. Meliùs putavit non agnoscere quàm vindicare. Nihil, inquis, post tantam petulantiam mali factum est? Immo multum boni: cœpit Catonem nosse. Magni animi est injurias despicere. Ultionis contumeliosissimum genus est non esse visum dignum, ex quo peteretur ultio. Multi leves injurias altiùs demisere, dum vindicant; ille magnus & nobilis est, qui, more magnæ feræ, latratus minutorum canum securus exaudit.

S.

Iraſcetur aliquis; tu contra beneficiis provoca.
Cadit ſtatim ſimultas, ab altera parte deſerta,
niſi pariter non pugnant. Si utrinque concurritur,
ille eſt melior, qui prior pedem retulit. Viſtus
eſt qui vicit. Percuſſit te. Recede. Referiendo
enim, occaſionem ſæpius feriendi dabis. Num-
quid velit quiſquam tam graviter hoſtem ferire,
ut relinquat manum in vulnere; atqui tale ira te-
lum eſt; vix retrahitur.



Ira celerior ad inſaniam nulla via eſt. Multi
239 continuaverunt iræ furorem, nec quam expule-
rant mentem, umquam receperunt. Ajacem in
mortem egit furor, in furorem ira. Amiciſſimis
hoſtes, vitandique cariſſimis, legum, niſi quâ
nocent, immemores, irasſci ſe negant, non
minus quàm inſanire, furioſi. Maximum ma-
lum illos capit, & omnia exſuperans vitia. Alia
paulatim intrant. Repentina & univerſa vis
hujus eſt. Omnes denique alios affectus ſibi
ſubjicit. Amorem ardentiffimum vincit. Trans-
foderunt amata corpora, & in eorum quos oc-
ciderant jacuere complexibus. Nullus affectus eſt
in quem non ira dominetur.



Ne irascamur, præſtabimus, ſi omnia vitia
iræ nobis ſubinde propoſuerimus, & illam bene
æſtimaverimus. Accuſanda eſt apud nos, dam-
240 nanda, perſcrutanda ejus mala, ut qualis ſit ap-
pareat, comparanda cum peſſimis eſt. Avaritia
acquirat & contrahit, quo aliquis melior utatur:
ira impendit; paucis gratuita eſt. Pejor eſt etiam
luxuriâ, quoniam illa ſuâ voluptate fruitur, hæc
alieno dolore. Vincit malignitatem & invidiam;

illæ enim infelicem fieri volunt , hæc facere ;
 illæ fortuitis malis delectantur , hæc non potest
 exspectare fortunam ; nocere ei quem odit , non
 noceri vult. Ingens ergo animus & verus æsti-
 mator suū , non vindicat injuriam. Quantò pul-
 chrius est , velut nulli penetrabilem telo , om-
 nes injurias contumeliasque respuere. Ultio ,
 doloris confessio est ; non est magnus animus
 quem incurvat injuria ; aut potentior te aut ²⁴¹
 imbecillior læsit ; si imbecillior , parce illi ; si
 potentior , tibi.



Iram reprimamus. Puerum ætas excuset , fe-
 minam sexus , extraneum libertas , domesticum
 familiaritas. Nunc primum offendit. Cogitemus
 quamdiu placuerit. Amicus est ? Fecit quod no-
 luit. Inimicus ? Fecit quod debuit. Prudentiori
 cedamus ; stultiori remittamus. Pro quocumque
 illud respondeamus nobis , sapientissimos quoque
 viros multa delinquere.



Qui non irascitur , non se sentit percussum ;
 sic irritus ingenti scopulo fluctus assultat. Non
 homini tantum , sed ipsi fortunæ respondet , Om-
 nia licet facias , minor es , quàm ut serenitatem ²⁴²
 meam obducas. Vetat hoc ratio , cui vitam re-
 gendam dedi ; minus mihi nocitura est injuria
 quàm ira.



Omnes sensus perducendi sunt ad firmitatem ;
 & ad rationem reddendam quotidie vocandi. Fa-
 ciebat hoc Sextius , ut consummato die , quum se
 ad nocturnam quietem recepisset , interrogaret
 animum suum : Quod hodie malum tuum sanasti ?
 Cui vitio obstitisti ? Quâ parte melior es ? Desinet

ira & erit moderatior, quæ sciet sibi quotidie ad judicem esse veniendum. Quid ergo pulchrius hâc consuetudine excutiendi totum diem? Qualis ille somnus post recognitionem suâ sequitur? Quàm tranquillus, altus ac liber, quum aut laudatus est animus, aut admonitus, & speculator suâ censorque secretus cognoscit de moribus suis? Utor hâc potestate, & quotidie apud me causam dico. Totum diem meum scrutor; facta ac dicta mea remetior; nihil mihi ipse abscondo, mihi transeo.



243 Contumeliam tibi fecit aliquis; numquid majorem quàm Diogeni Philosopho Stoico? cui de ira quum maximè differenti, adolescens protervus inspuat: tulit hoc ille leniter & sapienter; Non quidem, inquit, irascor; sed dubito tamen an irasci oporteat. Cato noster melius. Cui quum causam agenti, in frontem mediam quantum poterat attractâ pingui salivâ inspuisset Lentulus factiosus, absterxit faciem; & Affirmabo, inquit, omnibus, Lentule, falli eos qui te negant os habere.



Quò rarior moderatio est in optimatibus, hoc laudanda magis est. C. Julius Cæsar, qui victoriâ civili clementissimè usus est, quum scrinia deprehendisset epistolarum ad Pompeium missarum ab iis qui videbantur aut in adversis, aut in neutris fuisse partibus, legere noluit, sed combussit: quamvis enim moderatè solet irasci; maluit tamen non posse. Gratissimum putavit genus veniæ, nescire quid quisque peccasset.

Homini iracundo cum placidissimo & minimè²⁴⁴ anxio & moroso vivendum est. Sumuntur a conversantibus mores, retunditur omnis asperitas, paulatimque inter placida dediscitur: accedit huc quod non tantum exemplo melior fit, qui cum quietis hominibus vivit, sed quod causas irascendi non invenit, nec vitium suum exercet. Fugere itaque debet omnes quos irritaturos iracundiam sciet. Eligat simplices, faciles, moderatos, qui iram non evocent, sed ferant.



Studia graviora iracundis omittenda sunt; & animus artibus amœnis tradendus. Lectio illum carminum obleniat; & historia fabulis detineat; molliùs delicatiusque tractetur. Pythagoras perturbationes animi lyrâ componebat.



Videamus quomodo alienam iram leniamus; nec enim sani esse tantum volumus, sed sanare. Primam iram non audebimus oratione mulcere,²⁴⁵ furda est & amens: dabimus illi spatium. Remedia in remissionibus profunt. Quædam non nisi decepta sanantur. Alteri dices: Vide ne inimicis iracundia tua voluptati sit: alteri; Vide ne magnitudo animi tui, creditumque apud plerosque robur cadat. Variè aggredieris blandèque, nisi fortè tanta persona eris, ut possis iram comminuere. Si cui tantum potentiæ est, ut iram ex superiori loco aggredi possit, malè tractet, talem duntaxat qualem modò retuli, feram, immanem, sanguinariam, quæ jam insanabilis est, nisi majus aliquid extimuit. Pacem demus animo, quam dabit præceptorum salutarium meditatio, & intenta mens ad unius honesti cupiditatem. Con-

scientiæ satisfiat ; nihil in famam laboremus ;
 246 sequatur vel mala dum bene merentes. At vul-
 gus animosa miratur , & audaces in honore sunt ;
 placidi pro inertibus habentur : primo forsitan
 aspectu ; sed simul ac æqualitas vitæ fidem facit ,
 non segnitiam illam animi esse , sed pacem vene-
 ratur idem illos populus colitque.



Purgemus mentem , & exstirpemus radicitus
 ea vitia , quæ quamvis tenuia undecumque exie-
 rint renascuntur ; & iram non temperemus , sed
 ex toto removeamus. Poterimus autem , modò
 adnitamur. Nec ulla res magis proderit , quàm
 cogitatio mortalitatis. Sibi quisque ut alteri dicat :
 Quid juvat , tamquam in æternum genitos iras
 indicare , & brevissimam ætatem dissipare ? Quid
 juvat dies quos in voluptatem honestam impen-
 dere licet , in dolorem alicujus tormentumque
 transferre ? Non capiunt res istæ jacturam : nec
 tempus vacat perdere. Quid imbecillitatis obli-
 247 timentia odia suscipimus , & ad frangendum fra-
 giles confurgimus ? Jam istas inimicitias , quas
 implacabili gerimus animo , febris aut aliud cor-
 poris malum vetabit geri. Jam per acerrimum
 media mors dirimet. Istud tempus , quod alienæ
 destinas morti , fortasse circa tuam est.



 DE TRANQUILLITATE ANIMI.

QUÆRIMUS quomodo animus semper æqua-248
 lis, secundoque cursu eat, propitiusque sibi sit,
 & sua lætus adspiciat, & hoc gaudium non inter-
 rumpat, sed placido statu maneat; nec attollens
 se umquam nec deprimens: id tranquillitas erit.
 Quomodo ad hanc perveniri possit, in univer-
 sum quæramus.

Unus effectus vitii est displicere sibi. Hoc oritur
 ab intemperie animi & cupiditatibus timidis, aut
 parum prosperis, ubi aut non audent, quantum
 concupiscunt, aut non consequuntur, semper
 instabiles mobilesque; quod necesse est accidere
 pendentibus ad vota sua. Omni vitâ pendent, &
 inhonesta se ac difficilia docent coguntque; &
 ubi sine præmio labor est, torquet illos irritum
 dedecus, nec dolent prava sed frustra voluisse.
 Hinc illud est tædium & displicentia sui, & nus-249
 quam residentis animi volutatio, & otii sui
 tristis & ægra patientia; utique ubi causas fateri
 pudet, & tormenta introrsus egit verecundia,
 in angusto inclusæ cupiditates sine exitu se ipsæ
 strangulant. Alit livorem infelix inertia; & om-
 nes destrui cupiunt, quia se non potuerunt pro-
 vehere.

Adversus hoc tædium quo auxilio putem uten-
 dum quæris. Optimum erat actione rerum & Rei-
 publicæ tractatione & officiis civilibus se detinere;

nam ut athleticis utilissimum est suos lacertos robur-
que, cui se uni dicaverunt majore temporis parte
nutrire, ita nobis animum ad rerum civilium
certamen parantibus in opere esse non longè pul-
cherrimum est? Nam quum utilem se efficere civi-
bus mortalibusque propositum habeat, simul &
exercetur & proficit, qui in mediis se posuit
officiis communia privataque pro facultate ad-
250 ministrans; sed quia in hac tam insana hominum
ambitione, tot calumniatoribus in deterius recta
torquentibus, parùm tuta simplicitas est & plus
futurum semper est quod obstet, quàm quod
succeedat, a foro quidem & publico receden-
dum est. Sed habet, ubi se etiam in privato lare
explicet magnus animus. Ita tamen delituerit,
ut, ubicumque otium suum absconderit, prodesse
velit & singulis & universis, ingenio, voce,
consilio. Nec enim is solus Reipublicæ prodest,
qui candidatos extrahit, tuetur reos, de pace
belloque censet; sed qui juventutem exhortatur,
qui in tantâ bonorum præceptorum inopiâ, vir-
tute instruit animos; qui ad pecuniam luxuriam-
que cursu ruentes prensat ac retrahit; & si nihil
aliud, certè moratur, in privato publicum nego-
tium agit.



Si te ad studia revocaveris, omne vitæ fasti-
dium effugeris: nec noctem fieri optabis tædio
lucis, nec tibi gravis eris, nec aliis supervacuum:
251 multos in amicitiam attrahes, affluetque ad te
optimus quisque. Numquam enim quamvis ob-
scura virtus latet, sed mittit sui signa. Quisquis
dignus fuerit vestigiis illam colliget. Nam si om-
nem conversationem tollimus, & generi humano
renuntiamus, vivimusque in nos tantum conversi,
sequetur hanc solitudinem omni studio carentem.

inopia rerum agendarum. Incipiemus ædificia alia ponere, alia subvertere & mare submovere, & aquas contra difficultates locorum ducere & malè dispensare tempus, quod nobis Natura consumendum dedit. Alii parcè illo utimur, alii prodigè: alii sic impendimus, ut possimus rationem reddere; alii, ut nullas habeamus reliquias. Quare nihil turpius est quàm grandis natus senex, qui nullum aliud habet argumentum, quo se probet diu vixisse, præter ætatem. Hæc Athenodori sententia.



Nimis videtur submisisse temporibus se Athenodorus, nimis citò refugisse. Nec ego negaverim aliquando cedendum; sed sensim relato gradu, & salvis signis, salvâ militari dignitate. Sanctiores sunt hostibus suis, qui in fidem cum armis veniunt. Hoc puto virtuti faciendum, studiosoque virtutis. Si prævalebit fortuna, & præcidet agendi facultatem, non statim aversus inermisque fugiat, latebras quærens, quasi ullus locus sit in quo non possit fortuna persequi; sed parciùs se inferat officiis, & cum delectu inveniat aliquid, in quo utilis civitati sit. Militare non licet? Honores spectet. Privato vivendum est? Sit Orator. Silentium indictum est? Tacitâ advocacy cives juvet. Periculosum etiam ingressu Forum est? In domibus, in spectaculis, in conviviis bonum contubernalem, amicum fidelem, temperantem convivam aget. Officia si civis amiserit, hominis exerceat. Ideo magno animo nos non unius urbis mœnibus clausimus, sed in totius orbis commercium emisimus, patriamque nobis mundum professi sumus, ut liceret latiorem virtuti campum dare. Ille vir fuerit, qui periculis undique imminentibus, armis circa & catenis

frementibus, non alliferit virtutem, nec absconderit. Curius Dentatus aiebat malle esse se mortuum quàm vivere. Ultimum malorum est ex vivorum numero exire, antequam moriaris; non aliter quàm in periculosa navigatione portus petendus; nec expectandum donec res te dimittant, sed ab illis te ipse disjungas.



Inspicere autem debemus primùm nosmetipsos; deinde quæ aggredimur negotia, deinde cum quibus agendum est. Eo inclinandum quo vis ingenii refert. Malè enim respondent coacta ingenia: reluctante naturâ, irritus labor est.



Nihil æquè oblectaverit animum quàm amicitia fidelis & dulcis. Quantum bonum est ubi sunt præparata pectora, in quæ tutò secretum omne
 254 descendat, quorum conscientiam minus quàm tuam timeas, quorum sermo sollicitudinem leniat, sententia consilium expediat, hilaritas tristitiam dissipet, conspectus ipse delectet? Quos scilicet vacuos, quantum fieri poterit, a cupiditatibus, eligemus. Serpunt enim vitia, & in proximum quemque transiliunt, & contactu nocent. Non hoc præceperim tibi, ut neminem nisi sapientem sequaris, aut attrahas. Ubi enim istum invenies, quem tot seculis quærimus? Pro optimo est minimè malus. Præcipuè tamen vitentur tristes, & omnia deplorantes, quibus nulla non causa in querelas placet; constet illi licèt fides & benevolentia, tranquillitati tamen inimicus est comes perturbatus & omnia gemens.

Transeamus ad patrimonia maximam humanarum ærumnarum materiam : nam si omnia alia quibus angimur compares , mortes , ægrotationes , metus , desideria , dolorum laborumque patientiam , cum iis quæ nobis mala pecunia nostra exhibet , hæc pars multum prægravabit. Itaque cogitandum est , quantò levior dolor sit non habere , quàm perdere ; & intelligemus pauper-²⁵⁵ tati eò minorem tormentorum quò minorem damnorum esse materiam. Erras enim , si putas animosius detrimenta divites ferre : tolerabilis est faciliusque , non acquirere , quàm amittere ; ideoque lætiores videbis , quos numquam fortuna respexit , quàm quos deseruit. Vidit hoc Diogenes , vir ingentis animi , & effecit ne quid sibi eripi posset. Aut ego fallor , aut regnum est , inter avaros & latrones unum esse cui noceri non possit. Si quis de Diogenis felicitate dubitaverit , potest idem dubitare & de Deorum immortalium statu. Non te pudet , quisquis divitiis adstupes ? Respice agedum mundum , nudos videbis Deos , omnia dantes , nihil habentes. Hunc tu pauperem putas , an Diis immortalibus similem , qui se fortuitis omnibus exuit ? Feliciorem tu Deme-²⁵⁶ trium Pompeianum vocas , quem non puduit locupletio-
rem esse Pompeio ? Numerus illi quotidie servorum , velut Imperatori exercitus referebatur. At Diogeni servus unicus fugit , nec eum reducere , quum monstraretur , tanti putavit : Turpe est , inquit , Manen sine Diogene posse vivere , Diogenem sine Mane non posse. Quàm felix ille , qui nihil ulli debet , nisi cui facillimè negat , sibi ! Sed quoniam non est tantum roboris nobis , sunt certè angustanda patrimonia ut minùs ad injurias fortunæ simus expositi : optimus

pecuniæ modus est, qui nec in paupertatem cadit;
nec procul a paupertate discedit.



Placebit autem hæc nobis mensura, si prius
parcimonia placuerit: sine qua nec ullæ opes
sufficiunt, nec ullæ non satis patent; præsertim
cum in vicino remedium sit & possit ipsa pauper-
tas in divitias se, advocatâ frugalitate, conver-
tere. Assuescamus a nobis remove pom-
pam, & usus rerum, non ornamenta metiri. Cibus famem
domet, potio sitim, libido quâ necesse est fluat.
257 Discamus membris nostris inniti; cultum victum-
que non ad nova exempla componere, sed ut
majorum suadent mores. Discemus continentiam
augere, luxuriam coërcere, gulam temperare,
iracundiam lenire, paupertatem æquis oculis ad-
spicere, frugalitatem colere.



At in aliquod vitæ genus difficile incidisti;
& tibi ignoranti vel publica fortuna vel privata
laqueum impegit, quem nec solvere possis nec
abrumper. Cogita compeditos primò ægrè ferre
onera & impedimenta crurum, deinde ubi non
indignari, illa sed pati proposuerunt, necessitas
fortiter ferre docet, consuetudo faciliè. Invenies
in quolibet genere vitæ oblectamenta & remissio-
nes, & voluptates, si nolueris malam putare
vitam potius quàm invidiosam facere. Nullo me-
lius nomine de nobis Natura meruit, quàm quod
quum sciret quibus ærumnis nasceremur, calami-
tatum mollimentum consuetudinem invenit, citò
in familiaritatem gravissima adducens. Nemo du-
258 raret, si rerum adversarum eandem vim assi-

ditas haberet quam primus ictus. Omnes cum fortuna copulati sumus. Aliorum aurea catena est, & laxa; aliorum arcta & sordida. Sed quid refert? Eadem custodia universos circumdedit; alligati-que sunt etiam qui alligaverunt. Alium honores, alium opes vinciunt. Quosdam nobilitas, quosdam humilitas premit. Quibusdam aliena supra caput imperia sunt; quibusdam sua: omnis vita servitium est. Assuescendum itaque conditioni suæ, & quàm minimùm de illa querendum: & quidquid habet circa se commodi apprehendendum est. Nihil tam acerbum, in quo non æquus animus solatium inveniat.



Utrumque infestum est tranquillitati & nihil mutare posse, & nihil pati. Utique animus ab omnibus externis in se revocandus est. Sibi confidat, se gaudeat, sua suspiciat; recedat, quantum potest, ab alienis, & se sibi applicet; damna non sentiat, etiam adversa benignè interpretetur. Nuntiato naufragio, Zeno, quum omnia sua audiret submersa: Jubet, inquit, me fortuna expeditiùs philosophari. 259



Nos occupat nonnumquam odium generis humani, & occurrit tot scelerum feliciùm turba, quum cogitaveris, quàm sit rara simplicitas, quàm ignota innocentia, & vix umquam nisi quum expedit fides, & libidinis lucra, ambitio usque eò jam se suis non continens terminis, ut per turpitudinem splendeat. Agitur animus in noctem, & velut everfis virtutibus, quas nec sperare licet, nec habere prodest, tenebræ oboriuntur. In hoc itaque flectendi sumus, ut omnia

vulgi vitia non invisa nobis , sed ridicula videantur : & Democritum potius imitemur quàm Heraclitum. Elevanda ergo omnia & facili animo ferenda. Humanius est deridere vitam quàm deplorare. Adjice , quod de humano quoque genere melius meretur qui ridet illud quàm qui luget.

260 Sed satius est publicos mores & humana vitia placide accipere , nec in risum , nec in lacrymas excidere. Nam alienis malis torqueri æterna miseria est ; alienis delectari malis , voluptas inhumana. In malis , id agere oportet , ut dolori tantum detur quantum poscit , non quantum consuetudo.



Sequitur pars , quæ solet non immeritò contristare , ubi bonorum exitus mali sunt ; ut , Socrates cogitur in carcere mori , Rutilius in exilio vivere , Pompeius & Cicero clientibus suis præbere cervicem : Cato ille , virtutum vera imago , incumbens gladio , simul de se ac de Republica palam facere ; necesse est torqueri tam iniqua præmia fortunam persolvere ; & quid sibi quisque nunc speret , quum videat pessima optimos pati. Quid ergo est ? Vide quomodo quisque illorum tulerit. Et si fortes fuerunt , ipsorum illos animos desidera ; si muliebriter & ignavè perièrè , nihil periit. Aut digni sunt quorum virtus tibi placeat , aut indigni quorum desideretur ignavia.

261 Quid enim est turpius , quàm si maximi viri timidos fortiter moriendo faciunt ? Laudemus toties dignum laudibus & dicamus : Tantò fortior , tantò felicior ; humanos effugisti casus , livorem , morbum ; existi e custodia. Non tu dignus malâ fortunâ Diis visus es , sed indignus in quem jam aliquid fortuna posset. Subducentibus verò se , & in ipsa morte ad vitam respectantibus , manus

injiendæ sunt. Neminem flebo lætum, neminem flentem. Ille lacrymas meas ipse absterfit, hic suis lacrymis fecit, ne ullis dignus sit. Ego Herculem fleam, quòd vivus uritur; aut Regulum, quòd tot clavis configitur; aut Catonem, quòd vulnera sibi fortiter intulit? Omnes isti levis temporis impensâ invenerunt, quomodo æterni fient; ad immortalitatem moriendo venerunt.



Miscenda & alternanda sunt, solitudo & frequentia. Illa nobis faciet hominum desiderium, hæc nostrî : & erit altera alterius remedium. Odium turbæ sanabit solitudo, tædium solitudinis turba. Nec in eadem intentione æqualiter retinenda mens est, sed ad jocos revocanda. Cum pueris Socrates ludere non erubescibat; & Cato (1) vino laxabat animum curis publicis fatigatum; & Scipio triumphale illud & militare corpus movit ad numeros. Danda est remissio animis; meliores acrioresque requieti surgent. Nascitur ex assiduitate laborum, animorum hebetatio quædam & torpor. Indulgendum est animo; & in ambulationibus apertis vagandum, ut cœlo libero & multo spiritu augeat attollatque se animus: aliquando mutata regio vigorem convictusque & liberalior potio dabunt: nonnumquam usque ad ebrietatem veniendum, non ut mergat nos, sed ut deprimat. Eluit enim curas, & ab imo ani-

(1) *Narratur & prisçi Catonis*

Sape mero caluisse virtus. HORACE.

La vertu du vieux Caton

Chez les Romains tant prônée,

Etoit souvent, nous dit-on,

De Falerne enluminée. ROUSSEAU.

263 mum movet ; ut & morbis quibusdam , ita tristitiæ medetur , Liberque non ob licentiam linguæ dictus est inventor vini , sed quia liberat servitio curarum animum , audacioremque in omnes conatus facit. Sed , ut libertatis , ita vini salubris moderatio est. Et Solonem & Arcesilaum vino indulgisse credunt ; Catoni ebrietas objecta est : facilius efficiet quisquis objecerit hoc crimen honestum quàm turpem Catonem : sed nec sæpe faciendum est ; ne animus malam consuetudinem ducat ; & aliquando tamen in exultationem libertatemque extrahendus , tristisque sobrietas removenda paulisper.



Hæc sunt , quæ possunt tranquillitatem tueri , & restituere. Nihil tamen horum satis validum , nisi intenta & assidua cura circumbeat animum labentem.

FINIS.

INDEX.

<i>De Deo ,</i>	264
<i>De Providentia ,</i>	278
<i>De Homine ,</i>	297
<i>De Virtute ,</i>	305
<i>De Conscientia ,</i>	325
<i>De Affectibus Animi ,</i>	328
<i>De Vita beata ,</i>	343
<i>De Philosophia ,</i>	350
<i>De Constantia Sapientis ,</i>	370
<i>De Otio Sapientis ,</i>	379
<i>De Brevitate Vitæ ,</i>	386
<i>De Ira ,</i>	405
<i>De Tranquillitate Animi ,</i>	415

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier les ouvrages suivans, *Desbillons Fabulæ, Plinii Epistolæ & Panegyricus cum notis, Explication abrégée des Coutumes des Romains, & Pensées de Sénèque, en latin & en françois.* Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression.

A Paris, ce 31 Août 1768. MARIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé JOSEPH-GERARD BARBOU, Imprimeur-Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire réimprimer & donner au Public les ouvrages suivans : *E. Plinii Epistolæ & Panegyricus cum notis J. Lallemant : Pensées de Sénèque en latin & en françois, recueillies par M. de la Beaumelle : Explication abrégée des Coutumes & Cérémonies observées par les Romains, traduit du latin de M. Nieupoort : Desbillons Fabulæ Æsopiæ* : s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de renouvellement de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes,

de faire réimprimer lesdits ouvrages, autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de douze années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits ouvrages, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages, & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilege ; qu'avant de les exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression desdits ouvrages, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un

50
dans celle de notredit sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Présentes : DU CONTENU desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant-causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amis & féaux Conseillers, Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles ; tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Compiègne, le premier jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cent soixante-huit, & de notre Règne le cinquante-quatrième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré ensemble le Privilège & la Cession sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 243, fol. 508, conformément au Règlement de 1723.

A Paris, ce 7 Septembre 1768.

BRIASSON, Syndic.

J'ai cédé à M. Brocas la moitié dans le Privilège que j'ai obtenu pour les Cérémonies & Coutumes des Romains, traduites de Nieupoort. A Paris, ce 6 Septembre 176.

BARROU.